This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

LETTRES

DE

L'ABBÉ GALIANI

A MADAME D'ÉPINAY

VOLTAIRE, DIDEROT, GRIMM, LE BARON D'HOLBACH, MORELLET, SUARD, D'ALEMBERT, MARMONTEL, LA VICOMTESSE DE BELSUNCE, ETC.

Publiées d'après les Éditions originales

AUGMENTÉES DES VARIANTES, DE NOMBREUSES NOTES

ET D'UN INDEX

AVEC NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

EUGÈNE ASSE

TOME PREMIER

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

LETTRES

DE

L'ABBÉ GALIANI

A MADAME D'ÉPINAY

Digitized by Google

Il a été tiré cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande. — Prix : 7 francs.

A LA MÊME LIBRAIRIE

LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

Lettres Portugaises avec les réponses.

Lettres de mademoiselle Aissé, suivies de celles de Montesquieu et de Madame du Deffand au chevalier d'Aydie, etc., revues avec le plus grand soin sur les éditions originales, accompagnées de nombreuses notes, suivies d'un Index, et précédées de deux Notices biographiques et littéraires, par EUGÈNE ASSE. Edition ornée d'un portrait de mademoiselle Aissé, fac-similé d'une gravure du temps. Un vol. in-18 jésus. — Prix..... 3 fr. 50

Lettres de mademoiselle de Lespinasse, suivies de ses autres œuvres et des lettres de Madame du Deffand, de Turgot, de Bernardin de Saint-Pierre, revues sur les éditions originales, augmentées des variantes, de nombreuses notes, d'un Appendice comprenant les écrits de d'Alembert, de Guibert, de Voltaire, de Frédéric II, sur mademoiselle de Lespinasse, d'un Index, et précédées d'une Notice biographique et littéraire, par EUGÈNE ASSE. Edition ornée du fac-similé d'une lettre inédite de mademoiselle de Lespinasse. Un volume in-18 jésus. — Prix..... 3 fr. 50

Lettres de la marquise du Châtelet, réunies pour la première fois, revues sur les autographes et les éditions originales, augmentées de trente-huit lettres entièrement inédites, de nombreuses notes, d'un Index, et précédées d'une Notice biographique, par EUGÈNE ASSE. Un volume in-18 jésus. — Prix..... 3 fr. 50

Lettres de madame de Graffigny, suivies de celles de mesdames de Staal, d'Epinay, du Boccage, Suard, du chevalier de Boufflers, du marquis de Villette, etc., etc., des relations de Marmontel, de Gibbon, de Chabanon, du prince de Ligne, de Genlis, sur leur séjour près de Voltaire, revues sur les éditions originales, augmentées de nombreuses notes, d'un Index, et précédées d'une Notice biographique, par EUGÈNE ASSE. Un volume in-18 jésus. — Prix..... 3 fr. 50

Lettres de la Présidente Ferrand au baron de Breteuil, suivies de l'Histoire des amours de Cléante et de Béiise, et des poésies d'Antoine Ferrand, revues sur les éditions originales, augmentées des variantes, de nombreuses notes, d'un Index, et précédées d'une Notice biographique, par EUGÈNE ASSE. Un vol. in-18 jésus.— Prix. 3 fr. 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

Digitized by Google

LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

LETTRES

DE

L'ABBÉ GALIANI

A MADAME D'ÉPINAY

VOLTAIRE, DIDEROT, GRIMM, LE BARON D'HOLBACH, MORELLET, SUARD, D'ALEMBERT, MARMONTEL, LA VICOMTESSE DE BELSUNCE, ETC.

Publiées d'après les Éditions originales

AUGMENTÉES DES VARIANTES, DE NOMBREUSES NOTES

ET D'UN INDEX

AVEC NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

EUGÈNE ASSE

TOME PREMIER

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ1985
G33Z53
1881
v.1

AVERTISSEMENT SUR CETTE ÉDITION

Par leur valeur littéraire, les renseignements précieux qu'elles contiennent sur le XVIIIe siècle, par leur portée philosophique et politique enfin, les lettres de l'abbé Galiani que nous publions aujourd'hui, devaient naturellement prendre place dans notre collection d'épistolaires. Elles y auraient même précédé les lettres de la présidente Ferrand, si la difficulté d'en établir le texte, après nous avoir fait plus d'une fois reculer devant cette entreprise, n'en avait ensuite retardé l'achèvement.

Les deux éditions, en effet, qui parurent simultanément de ces lettres en 1818, la première chez Dentu, la seconde chez Treuttel et Würtz, et que, par des raisons que nous allons exposer, l'on peut considérer l'une et l'autre comme des éditions originales, étaient cependant des plus fautives. « Les deux éditions de la correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Épinay, a écrit Sainte-Beuve[1], sont également défectueuses au point de compromettre l'agrément de la lecture. On ne saurait imaginer les inexactitudes de

1. *Causeries du Lundi*, t. II, p. 440.

M563368
Digitized by Google

mots, les altérations de sens, les inepties pour tout dire, qui se sont glissées dans le texte de l'une et de l'autre de ces éditions. »

Ce n'était donc pas à une reproduction exacte de la première ou de la seconde qu'il fallait penser pour donner un texte satisfaisant. Toutefois, à force d'y songer et de comparer ensemble ces deux éditions, nous arrivâmes à la conviction que si le véritable texte de l'abbé Galiani n'existait pas plus dans l'une que dans l'autre, prises séparément, il pouvait être établi par leur minutieuse confrontation, et que ce qui y manquait dans l'une pouvait être retrouvé dans l'autre. Quelques mots sur ces deux éditions suffiront à le démontrer.

L'édition parue chez Treuttel et Würtz[1] avait bien, il est vrai, été préparée sur les originaux mêmes des lettres par Ginguené d'abord, et, après la mort de celui-ci, (11 novembre 1816), par Alexandre Barbier, le bibliothécaire du Louvre, et par Salfi ; c'est ce que constate l'avertissement au lecteur où on lit :

« L'édition de la correspondance de l'abbé Galiani, que nous offrons ici au public, a été faite sur les lettres autographes trouvées dans le cabinet de feu M. Ginguené qui, longtemps avant sa mort, en avait préparé la publication. »

Et une note ajoutait que ces lettres étaient « déposées dans la librairie de MM. Treuttel et Würtz, où on les fera voir aux curieux. »

Malheureusement, les éditeurs eurent des scrupules, non seulement sur le style de Galiani, empreint, il faut bien

1. *Correspondance inédite de l'abbé F. Galiani, conseiller du roi de Naples, avec madame d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, et autres personnages célèbres du dix-huitième siècle. Édition imprimée sur le manuscrit autographe de l'Auteur, revue et accompagnée de notes, par M. ***, membre de plusieurs académies. Précédée d'une Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'Auteur, par feu Ginguené, avec des notes par M. Salfi, et du* Dialogue de l'abbé Galiani sur les Femmes, Paris, Treuttel et Würtz. 2 vol. in-8°, de 348-519 pages.

Digitized by Google

le dire, d'assez forts italianismes, mais aussi sur ses idées, ses plaisanteries, qu'ils trouvèrent les unes trop hardies, les autres souvent trop libres. De là des remaniements que, bien loin d'ailleurs de dissimuler, ils présentent au public comme un titre à sa reconnaissance.

« Quant aux corrections de style, disent-ils, il est à remarquer que les *Dialogues sur le commerce des blés*, ouvrage composé par l'abbé Galiani pendant son séjour en France, ont été retouchés par Grimm et Diderot : l'auteur les ayant lus à Naples, y trouva à la vérité peu de changements ; « mais ce peu, écrivit-il à madame d'Épinay, fait un très grand effet, un rien pare un homme, j'en remercie les bienfaiteurs. » Nous avons dû chercher à mériter aussi les remerciements des lecteurs instruits en donnant tous nos soins à ce piquant recueil. »

Quant aux suppressions qui furent pratiquées par Barbier et Salfi, elles sont attestées par le reproche qu'ils adressèrent à l'édition Dentu, parue quelques semaines avant la leur, « d'avoir procédé avec tant de vitesse, qu'entre autres *suppressions, nécessaires, plusieurs furent négligées qui étaient impérieusement commandées par le bon goût, et par le respect pour les mœurs et la décence publique.* » En sorte que l'on pourrait dire de cette édition qu'elle donne seulement un Galiani expurgé. Peut-être pensera-t-on que ces scrupules étaient exagérés. Dans tous les cas ils n'étaient pas conciliables avec la fidélité rigoureuse qui est le premier devoir — c'est du moins ainsi qu'on le comprend aujourd'hui — d'un éditeur.

Au témoignage même des auteurs de l'édition Treuttel, l'édition Dentu[1] était donc plus complète. Ajoutons qu'elle

1. *Correspondance inédite de l'abbé F. Galiani, conseiller du roi pendant les années 1765 à 1783, avec madame d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, Diderot, et autres personnages célèbres de ce temps ; augmentée de plusieurs lettres à Mgr Sanseverino, archevêque de Palerme, à M. le marquis de Caraccioli, ambassadeur de*

Digitized by Google

était aussi plus rigoureusement fidèle au point de vue du style. Sans s'abstenir de quelques corrections indispensables, elle se préoccupe moins des italianismes de Galiani; et les négligences, les répétitions, les fautes grammaticales mêmes qui y subsistent sont une preuve certaine de sa fidélité. Cette édition, qui fut donnée par Sérieys, avait été faite sur des copies, mais sur des copies auxquelles s'attache une autorité particulière, puisqu'elles avaient été prises par ordre de Grimm et sur les originaux qu'il possédait : « Cette correspondance, dit l'avertissement, n'est point une de ces productions posthumes dont on peut révoquer en doute l'authenticité. Madame d'Épinay l'avait remise au baron de Grimm, qui, après la mort de cette dame, en quittant la France, la laissa à M. Lecourt de Villière, secrétaire de l'ambassade de Saxe-Gotha ; c'est de madame R***, sa fille, que nous l'avons acquise. » Ailleurs, Sérieys parle des « secrétaires du baron Grimm, dont il n'entreprendra pas de justifier l'exactitude. » Cette exactitude nous est, en effet, démontrée par des fautes évidentes de lecture que contient l'édition Treuttel et qui n'existent pas dans celle de Sérieys, laquelle a de plus l'avantage de contenir un grand nombre de lettres de madame d'Épinay, de sa fille la vicomtesse de Belsunce, de Diderot, de Grimm, etc., qui n'existent pas dans l'autre. Il résulte de là que les deux éditions de 1818 peuvent être considérées chacune comme des éditions originales, se contrôlant et se rectifiant l'une par l'autre.

C'est par ce travail rigoureux de contrôle, de rectification et de complément que nous avons établi le texte de

*Naples près la cour de France, à Voltaire, d'Alembert, Raynal, Marmontel, Thomas, le Batteux, madame du Boccage ; précédée d'une notice historique sur l'abbé Galiani par B. Mercier de Saint-Léger, à laquelle il a été ajouté diverses particularités inédites concernant la vie privée, les bons mots, le caractère original de l'auteur. Par M. C*** de Saint-M*****, membre de plusieurs académies.* Paris, Dentu, 1818, 2 vol. in-8° de 382-366 pages.

Digitized by Google

notre édition, en y joignant toutes les variantes qui nous ont paru de quelque importance et dont nous avons indiqué la provenance par les lettres D et T, abréviations d'édition Dentu et d'édition Treuttel.

Les allusions perpétuelles que fait Galiani, non seulement aux événements historiques, mais encore aux particularités souvent les plus intimes de la vie privée des personnages de cette époque, et à certains passages de lettres de madame d'Épinay que nous ne possédons pas, ont nécessité des notes plus nombreuses encore dans ces deux volumes que dans ceux que nous avons précédemment publiés pour cette collection. Les lecteurs qui ne cherchent dans Galiani qu'une lecture agréable, nous excuseront en faveur de l'intention, et les autres nous sauront peut-être gré de leur avoir évité des recherches souvent longues et pénibles. Nous avons eu le soin d'indiquer ainsi : (A. N.), les anciennes notes, assez rares d'ailleurs, des deux éditions de 1818. Afin de pouvoir, dans notre Notice sur Galiani, nous référer à notre édition, nous donnerons cette Notice en tête du tome IIe, mais avec une pagination particulière, de façon qu'on puisse la placer au commencement du tome Ier, lors de la reliure.

Au moment où notre travail était presque entièrement achevé et où s'imprimaient les dernières feuilles du présent volume, paraissait, le 17 mai 1881, le premier volume d'une nouvelle édition de Galiani, donnée par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras [1]. Bien que notre édition, par son caractère d'*édition variorum*, soit conçue sur un

1. *Ecrivains du dix-huitième siècle. L'abbé Galiani. Correspondance avec madame d'Epinay, madame Necker, madame Geoffrin, etc., Diderot, Grimm, d'Alembert, de Sartine, d'Holbach, etc. Nouvelle édition entièrement rétablie d'après les textes originaux, augmentée de tous les passages supprimés, et d'un grand nombre de Lettres inédites, avec une étude sur la vie et les œuvres de Galiani, par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, Paris, Calmann Lévy*, 1881.

Digitized by Google

autre plan que celle des nouveaux éditeurs, il va sans dire que si nous avions recours à elle dans notre second volume, nous nous ferions un devoir de le signaler *Suum cuique*.

E. A.

Paris, 15 juin 1881.

Digitized by Google

LETTRES

DE

L'ABBÉ GALIANI

A MADAME D'ÉPINAY

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES

DE

L'ABBÉ GALIANI

A MADAME D'ÉPINAY

---

1. — A MADAME D'ÉPINAY.

Paris, 2 février 1765.

J'ai été, madame, jeudi, vous trouver; heureusement pour vous, vous étiez sortie : car, je venais dans l'intention de vous gronder bien fort. Vous avez donc oublié que je vous avais priée de ne pas déplacer le manuscrit en question? Si je voulais me venger, je vous retrancherais les dations des oranges de Malte; mais mon cœur généreux ne sait se venger que par des bienfaits. J'ai accumulé, en revanche, des préventions, pour en avoir une plus forte dose.

Venons au fait. Tout ce que vous dites sur la pièce est bel et bon; mais je ne donnerai pas un quart d'heure de mon temps de plus, après trois vacations, aux Français au Levant[1]. Les Françaises du Ponent occuperont le reste.

1. Il s'agit probablement ici d'une comédie de société, les *Français dans le Levant*, comme on avait déjà le *Français à Londres*, de Boissy (1727), et à laquelle Galiani avait mis la main, ainsi que plus tard à l'opéra de *Socrate*.

Digitized by Google

Ainsi, si avec trois vacations, vous savez en faire une pièce en cinq, six, sept, dix actes, j'en serai charmé; faites tout ce qu'il vous plaira; pour moi, je n'y ferai rien de plus.

Les conseils sont la plus mauvaise monnaie, madame, dont on puisse payer ses amis : les secours sont la seule bonne[1]. Si vous pouvez donc me payer en espèces de secours quelconques, je vous en aurai bien de l'obligation. Vos conseils sont des lettres des colonies, qui, ou ne valent rien, ou du moins perdent beaucoup sur la place. Je veux retoucher au style et aux scènes de cette pièce. Ennoblissez-moi le rôle du consul, rendez-moi le valet plaisant, la précieuse ridicule, voilà ce que je vous demande. Quelques scènes mériteraient d'être allongées. Si vous ne voulez vous donner tant de peine, au moins marquez-moi les fautes de langue, les bassesses de style, et ce qui vous choque le plus. Pour le reste, ou faites tout, ou ne changez rien. En tout cas, ne m'égarez pas cet original sans copie, et tâchez de me le renvoyer aussitôt que vous ne voudrez plus en faire usage. J'ai oublié de vous dire que je sais corriger les fautes d'autrui. Je ne sais pas corriger les miennes; si je le savais, je commencerais par ne pas les faire. Ainsi, d'une pièce qui n'était pas la mienne, j'ai fait celle que vous avez lue. C'est à cette heure votre tour, et pas le mien; je n'y sais plus rien ajouter ni retrancher. J'ajoute à cette lettre que je suis votre très humble, etc.

1. Édit. T. : *La plus mauvaise monnaie*, dont on puisse payer ses amis, sont les conseils.

Digitized by Google

2. — A LA MÊME[1].

Gênes, 17 juillet 1769.

Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris[2], et encore plus inconsolable de n'avoir reçu aucune nouvelle ni de vous, ni du paresseux philosophe[3]. Est-il possible que ce monstre, dans son impassibilité, ne sente pas à quel point mon honneur, ma gloire (dont je me fiche), et mon plaisir et celui de mes amis (dont je me soucie beaucoup) sont intéressés dans l'affaire que je lui ai confiée, et combien je suis impatient d'apprendre qu'enfin la pacotille ait doublé le Cap et passé le terrible défilé de la révision? car, après cela, je suis tranquille sur le reste.

Mon voyage a été très heureux sur la terre et sur

1. Cette lettre a été insérée par Grimm dans sa *Correspondance littéraire* du mois de janvier 1771 (Édit. Tourneux, Paris, Garnier, 1879, t. IX, p. 222), avec ce préambule : « Je vais remplacer cette correspondance (celle de *Voltaire avec Damilaville, mort en* 1778), par des épîtres qui ne ressemblent, en aucune manière, à celles du prince des apôtres, mais qui n'en sont pas moins originales, et qui ont à peu près le même objet. Depuis que l'abbé a quitté la France, il a entretenu une correspondance fort exacte avec une des sœurs de la communion philosophique. Son style, sa tournure, sa manière de voir, ses idées, rien, excepté l'unité de la foi et du dogme, et la même pureté de doctrine, ne rappelle la manufacture de Ferney... Qu'importe de quelle manière la parole de la raison soit prêchée, pourvu que son règne advienne? Écoutons-la donc de la bouche de notre charmant grand-vicaire de Naples, et que nos cœurs se sanctifient par la prédication d'une des plus grandes lumières qui aient été accordées à l'Église en ces derniers temps. » Il résulte de là, que l'on pourrait espérer trouver, dans les archives de Gotha et ailleurs, des copies des lettres de Galiani, adressées par Grimm à la suite des siennes.

2. D'après Galiani lui-même, c'est le 14 juin 1769 qu'il avait quitté Paris. Voir la lettre du 14 juin 1777. A cette date la Cour était à Marly; ses amis Gatti et le baron de Gleichen, le comte d'Affry, l'abbé de Mably, la duchesse d'Enville et sa fille la duchesse de Chabot, à Chanteloup, les Trudaine à leur propriété de Châtillon, près Paris.

3. Diderot, à qui il avait laissé son manuscrit des *Dialogues sur les blés* pour le revoir et le faire imprimer, et dont, le 18 septembre, il disait qu'il ne lui avait pas encore écrit. (Voir p. 12.)

Digitized by Google

l'onde. Il a même été d'un bonheur inconcevable ; je n'ai eu jamais chaud, et toujours le vent arrière sur le Rhône et sur la mer. Il paraît que tout me pousse à m'éloigner de tout ce que j'aime dans le monde. L'héroïsme sera donc bien plus grand et plus mémorable, à vaincre les éléments, la nature, les dieux conspirés, et retourner à Paris ; oui, Paris est ma patrie ; on aura beau m'en exiler, j'y retomberai. Attendez-moi dans la rue Fromenteau, au quatrième sur le derrière, chez la nommée ....., fille majeure[1]. Là demeurera le plus grand génie de notre âge, en pension à trente sols par jour, et il sera heureux. Quel plaisir que de délirer ! Adieu.

Je vous prie d'envoyer toujours vos lettres à l'hôtel de l'ambassadeur. Grimm est-il revenu de son voyage[2]?

1. Un passage de la facétie de Grimm intitulée : *Sermon philosophique prononcé le jour de l'an 1770 dans la grande synagogue de la rue Royale, butte Saint-Roch*, nous apprend que ce n'était pas à la rue Fromenteau seulement que Galiani rendait ces sortes de visites : « Vous êtes avertis que, par ordre de nos supérieurs, dont nous nous estimons les égaux, et dans la vue de signaler notre juste gratitude envers notre cher et vénérable chef Galiani, il sera fait à la porte de ce lieu saint une collecte en faveur et au profit des enfants naturels que notre dit charmant abbé a eus, ou seul ou de compagnie, de différents lits des rues Saint-Honoré, Champfleury, Tiquetonne, carrefour Bussy et autres quartiers de la ville, faubourgs, banlieue, prévôté et vicomté de Paris, pour être le produit de cette collecte, conjointement avec les legs pieux assignés pour le même objet par le susdit charmant abbé, employé aux mois de nourrice et autres nécessités corporelles et spirituelles des susdits innocents et aimables bâtards, sous la tutelle spéciale de notre vénérable chef et ancien Denis Diderot et de frère Angelo Gatti et de frère Frédéric-Michel Grimm, qui s'humilie devant vous en cette chaire, à ce commis par codicille dudit charmant abbé, envoyé de Naples et homologué au synode de cette illustre église. » *Correspondance littéraire*, édit. Tourneux, t. VIII, p. 438.

2. Grimm ne fut de retour à Paris que le mardi 15 octobre 1769, « après une absence de cinq mois, » dit Diderot (Lettre à mademoiselle Voland, du 18 octobre, *Œuvres*, t, XIX, p. 227). Il avait visité Vienne, Berlin et les petites Cours d'Allemagne. *Corresp. littér.* t. VIII, p. 425. Cette absence expliquerait dans sa *Correspondance littéraire* la lacune des mois de mai, juin, juillet, août et septembre, si Diderot ne l'avait pas remplacé, s'il n'avait pas « tenu le tablier, » pendant tout ce temps. Voir les *Œuvres de Diderot*, édit. Assézat, t. XIX, pp. 309 et 325.

Digitized by Google

3. — A LA MÊME.

Gênes, 14 août 1769.

C'est fort bien dit, madame, point de cartons ; les cartons ne sont bons que dans les reliures, dans les livres ils ne valent rien du tout. Pour *des endroits un peu lâches*, ils y sont assurément en grand nombre ; il y en avait au moins cinquante de ma connaissance ; mais pour ce qui est des plaisanteries, bien loin d'être de votre avis, j'ai trouvé qu'il n'y en avait pas assez. Vous direz, mais elles n'étaient pas du meilleur goût. Eh ! tant mieux, madame ! Croyez-vous que tous les lecteurs aient du goût ? Il faut plaire à tout le monde. Que de plaisanteries mauvaises n'a pas imprimées le patriarche Voltaire[1] ? Enfin, je les aurais laissées ; elles auraient peut-être fait la fortune de l'ouvrage auprès des sots, qui sont en grand nombre ; mais n'y songeons plus. Quand on saura dans quel affreux état de chagrin et d'accablement d'esprit ce malheureux ouvrage a été conçu[2], fait, achevé, à quel point il est un avorton, on n'aura rien à dire à l'auteur, et les éditeurs auront toujours plus de mérite à l'avoir laissé tel quel, que s'ils l'avaient retouché.

J'attends à présent avec impatience les nouvelles du marché, et celles de la réussite de la chose. Je crains que le coup de massue flanqué par notre abbé Morellet sur

1. Au commencement de cette même année 1769, Voltaire venait de publier la *Canonisation de Saint-Cucufin*, la *Cinquième Homélie prononcée à Londres*, sans parler de la facétie de sa communion publique à Ferney (avril 1768).

2. Au moment des chagrins et des ennuis d'un rappel qui était presque une disgrâce. Voir p. 7, 28, 41.

Digitized by Google

la compagnie des Indes[1], n'ait occupé les esprits, au point que toute autre question politico-économique paraisse indifférente. Mais je viendrai en France faire mieux une autre fois. Vous croyez que je badine? point du tout ; je me suis ancré exprès à Gênes, où le fond est bon, et je suis à l'abri des marées, pour ne pas me laisser entraîner par les courants sur les rochers de Naples. J'ai redoublé

1. Fondée en 1664 par Colbert, remaniée en 1719 par Law qui lui adjoignit les compagnies de la Chine et de l'Occident, pour en faire l'auxiliaire de sa banque, un instant maîtresse de l'Inde entière sous Dupleix, la Compagnie des Indes, endettée et attaquée par les économistes comme contraire à la liberté du commerce, venait d'être frappée le 15 août 1769, par un arrêt du conseil qui suspendait ses privilèges et qui avait été précédé d'un écrit de l'abbé Morellet destiné à soutenir la politique du contrôleur général Maynon d'Invault, qui le réunissait à dîner tous les samedis avec Dupont de Nemours et Abeille. Dans ce *Mémoire sur la situation actuelle de la Compagnie des Indes*, in-4°, l'abbé Morellet, après avoir cherché à établir que la Compagnie était désormais hors d'état de continuer le commerce par ses propres forces, le roi ne pouvant plus lui fournir les secours qu'il lui avait donnés pendant quarante ans, soutenait qu'une Compagnie privilégiée n'était nullement nécessaire pour faire le commerce de l'Inde. « Le Mémoire de l'abbé Morellet, fait un effet prodigieux, et bien des gens les plus attachés à la Compagnie, qui jusqu'à présent en avaient désiré la continuation, intimidés par les assertions de cet auteur, en veulent aussi ardemment l'extinction. Ce n'est pas que dans le livre même on ne put trouver la propre réfutation du détracteur... Des particuliers intéressés à la chose, aussi zélés qu'instruits, s'occupent à discuter les points les plus essentiels ; ils prétendent prouver les erreurs que l'abbé Morellet a travesties en vérité, découvrir les sophismes qu'il a donnés comme des raisonnements, démasquer l'infidélité de ses exposés, et renverser son système de fond en comble. « *Mém. secrets*, t. IV, p. 279, et encore p. 221, 276. » Morellet fut en effet combattu par Necker dans sa *Réponse au Mémoire de l'abbé Morellet, imprimée en exécution de la délibération de MM. les actionnaires prise dans l'Assemblée générale du 8 août* 1768, par le comte de Lauraguais ; par Godeheu, par l'auteur des *Éclaircissements, concernant la partie historique*, etc. (*Ibid.*, pp. 282, 85, 87, 89, 301, 307, 320). Morellet qui, d'après les *Mémoires secrets*, t. IV, p. 305, avait reçu 4000 livres pour son premier Mémoire, en fit un second pour réfuter Necker : *Examen de la réponse de M. N****, in-4° de 150 p. Voir sur cette suppression de la Compagnie des Indes, qui, selon Montyon, fut « l'opération la plus mauvaise » du ministère de Maynon d'Invault : *Particularités sur les ministres des finances*, Paris, 1812, p. 150 ; *Vie privée de Louis XV*, Londres, 1781, t. IV, p. 92; les *Mém. de Morellet*, t. Ier, 178, et II, p. 291 ; et L. de Lavergne, *les Économistes français du dix-huitième siècle*, Paris, 1870, p. 346.

Digitized by Google

d'ancres et de cabestans, et j'espère me sauver du naufrage. Il ne s'agit pas de mon plaisir seul, il s'agit de ma vie; je sens et j'éprouve tous les jours davantage, qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. Pleurez-moi pour mort, si je ne reviens pas.

Vous m'auriez fait grand plaisir de m'indiquer quels sont les particuliers de Naples qui ont écrit des bêtises à des particuliers de Paris, sur mon compte[1] : et j'aurais écouté volontiers les détails qu'ils ont mandés. Ce n'est pas que je m'en inquiète aucunement; j'ai reçu l'éloge le plus pompeux de ma cour, dans une dépêche qu'on a même fait courir dans la ville de Naples, sur mes talents, ma probité, mon zèle et les services rendus à la couronne. On a fixé les gages de ma charge de conseiller du commerce, presqu'au double de ce qu'on accordait pour l'ordinaire aux autres. Vous pourrez donc dire à mes amis que l'honneur de leur ami Galiani est à l'abri. Il faut compter pour quelque chose l'honneur, car il cause un certain chatouillement[2] de plaisir qu'on pourrait très bien appeler l'onanisme[3] de la vertu. L'argent et les dignités sont le plaisir parfait, l'honneur est la masturbation. Les éloges dont j'ai été comblé par ma cour sont calqués sur ceux que M. le duc de Choiseul a bien voulu faire de moi. Je lui ai, en vérité, mille obligations, et je ne sais comment m'y prendre, pour lui faire parvenir les sentiments de toute ma reconnaissance.

J'ai envoyé par le prince Pignatelli[4] saluer mon cher

1. Sans doute au sujet du rappel de Galiani que l'abbé Morellet attribue à « quelques légèretés contre le duc de Choiseul, » qui d'ailleurs était pour la liberté du commerce des grains, ainsi que d'Invault. *Mémoires de Morellet*, Paris, 1822, t. Ier, p. 192. Voir aussi plus loin la lettre 78.

2. Édit. T. : *une certaine démangeaison.*

3. Édit. T. : *le chatouillement.* La phrase suivante y est omise.

4. Louis-Gonzague Pignatelli d'Aragon, prince de Gonzague, fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne près la cour de France, de 1763

Digitized by Google

ami Schomberg[1]. S'il se lamente de mon absence, je jure comme un grenadier sur la sienne. Il en agit en militaire et moi en abbé. Pour me consoler, je lis les pensées sur

à 1773, et frère aîné du marquis de Mora, l'ami de mademoiselle de Lespinasse, et le gendre du comte d'Aranda. Il était alors mestre de camp commandant du régiment de dragons dont le comte de Schomberg était propriétaire. Il venait d'épouser, en août 1768, Alphonsine-Louise-Julie-Félicie d'Egmont-Pignatelli, née le 5 octobre 1751, fille aînée de Casimir d'Egmont-Pignatelli, appelé d'abord le marquis de Renty, puis comte d'Egmont, grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or, en 1764, mestre de camp du régiment d'Egmont en 1744, brigadier de cavalerie en 1748, maréchal de camp en 1756, lieutenant général en 1762, et de Blanche-Alphonsine-Octavie-Marie-Françoise de Saint-Séverin d'Aragon, sa première femme, morte le 20 janvier 1753, à dix-sept ans, fille unique d'Alphonse-Marie-Louis comte d'Olza, au duché de Plaisance, dit en France, le comte de Saint-Séverin (1705-57), ministre des affaires étrangères, et de Marie-Louise-Françoise Fillon de Villemur, fille du fermier-général de ce nom, veuve du comte d'Houdetot. Il en eut trois fils : Casimir-Louis-Gonzague-Marie-Alphonse-Armand, né le 28 septembre 1770 ; Alphonse-Louis-Philippe, né le 20 octobre 1774, et Pierre-Paul-Constant, né le 21 mai 1778, et devint veuf le 1er août 1786. Son beau-père, le comte d'Egmont-Pignatelli, qui portait aussi le titre de prince Pignatelli, et de duc de Gueldres et de Juliers, remarié, le 10 février 1756, à la fille du maréchal de Richelieu, connue sous le nom de comtesse d'Egmont, laquelle mourut le 14 octobre 1773, se remaria une troisième fois, le 31 mai 1788, à Claire-Marguerite Farely, fille de Luc, écuyer, et de Marguerite Onille. Le comte d'Egmont, demeurant, sans doute, avec son gendre, rue Louis-le-Grand.

1. Gotlob-Louis, comte de Schomberg, d'une famille saxonne, colonel propriétaire du régiment de dragons de son nom, brigadier en 1761, maréchal de camp en 1762, inspecteur général de la cavalerie en 1770, lieutenant général en 1781. Il avait été attiré en France, dit Besenval par le chevalier de * à la mort duquel il eut le régiment de dragons allemands, qui avait été mis sur pied des débris des hulans, et qui n'ont duré qu'autant que lui « *Mémoires*, Paris, 1805, t. Ier, p. 274. » Il fut très lié avec tout le parti philosophique. Son parent, le jeune et galant comte de Friesen, le trouvait un peu « triste » (*Ibid.*, p. 274). Madame d'Épinay affirme que ce fut lui qui avait appelé Grimm à Paris pour y faire l'éducation de ses enfants (*Mémoires*, édit. Boiteau, Charpentier, 1865, t. Ier, p. 403). Cependant Meister, dans sa notice sur Grimm (*Corresp, littér.*, t. Ier, p. 4), affirme que celui-ci fut choisi pour accompagner en France le comte de Friesen, neveu du maréchal de Saxe, et mort si prématurément, le 29 mars 1755, à l'âge de trente ans. Le comte de Schomberg mourut, après la révolution, à Dresde où il s'était retiré. Mademoiselle de Lespinasse lui légua un petit portefeuille rouge à serrure d'or « que je veux, dit-elle, qui lui soit envoyé cacheté » et une bague en cheveux aux initiales S. C.-L. J. Voir les *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, Charpentier 1876, p. 161, et notre étude sur *Mademoiselle de Lespinasse et la marquise du Deffand*, Paris, Charpentier, 1877, p. 65.

Digitized by Google

la tactique de M. de Silva, qui allonge les baïonnettes et raccourcit les fusils pour mieux réussir à la guerre[1], comme les Jésuites allongeaient le *Credo* et raccourcissaient le Décalogue, pour mieux réussir dans le monde ; et je cause ensuite de ce que j'ai lu avec mon cher Schomberg, qui ne m'écoute pas. Oui, ventre-saint-gris, je reviendrai, dussé-je sacrifier tout. Il m'est impossible de vivre autrement ; et c'est bien égal de mourir de froid à Paris, ou d'ennui à Naples.

Aimez-moi, car je le mérite. Dites mille choses de ma part à tous mes amis ; mais je n'ai pas le cœur de vous les nommer et de les passer en revue dans ma tête, car je me jetterais par la fenêtre ; et les étages sont fort hauts ici. Ne dites rien à la baronne[2], car je la déteste ; elle aime plus son cheval que moi, quoique je ne l'aie jamais renversée. Adieu.

4. — A LA MÊME.

Gênes, 28 août 1769.

J'ai beau me tourmenter, je ne sais plus quoi penser. Votre dernière lettre est du 29 juillet ; je pourrais en

1. Le marquis de Silva, officier d'état-major de l'armée du roi de Sardaigne, et auteur de *Pensées sur la tactique et la stratégie, ou vrais principes de la science militaire*, Turin, 1778, in-4°.

2. La baronne d'Holbach Charlotte-Suzanne d'Aine, petite-fille de Marius-Bazile d'Aine, écuyer, commissaire ordonnateur et inspecteur général de l'habillement des troupes, et sœur de Marius-Jean-Baptiste-Nicolas d'Aine, maître des requêtes en 1757, intendant de Pau en 1767, de Limoges en 1774, de Tours de 1783 à 1790. Elle avait épousé en 1755 Paul Thiry, baron d'Holbach, âgé de trente et un ans, veuf de sa sœur aînée, Bazile-Geneviève-Suzanne d'Aine, mort le 26 août 1754, dont elle eut deux filles : Amélie-Suzanne, née le 13 janvier 1759, et Laure-Pauline, née le 19 décembre 1759. Veuve le 27 janvier 1789, elle mourut en 1814. Madame Épinay écrivait en 1755 : « J'ai peu vu Grimm depuis quelque temps. Il n'a presque point quitté le baron d'Holbach, qui vient d'épouser la sœur de sa première femme, que l'on dit très aimable, » et ailleurs : « Elle est douce et honnête, je lui crois même beaucoup de finesse. »

Digitized by Google

avoir reçu, même du 15 août, et je n'en ai point reçu. M'avez-vous écrit ailleurs? Mais pourquoi? Êtes-vous incommodée? L'affaire a-t-elle rencontré quelque obstacle? Mais vous me l'auriez mandé. Enfin je suis dans une obscurité et dans une incertitude mortelle ; veuillez m'en tirer, je vous supplie. S'il ne s'est pas trouvé d'imprimeur assez courageux pour donner les cent louis, faites ce qui vous paraîtra le mieux ; mais il faut imprimer. Cette affaire, qui m'était absolument indifférente à Paris, me tient à cœur infiniment à présent. A propos, faites-moi la grâce d'avertir Diderot qu'il ne faut pas mettre sur le frontispice le vers de Térence, *Ne quid nimis*[1], qui a déjà été employé dans une autre brochure à blés ; mais il faut y mettre celui-ci :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte[2],

d'Horace. Je ne vous dis rien davantage, car j'attends avec une impatience infinie vos lettres. Je me porte bien; et je n'ai aucun mal, ni d'autre chagrin que d'être loin de vous et de Paris ; mais il est si grand que je ne sais pas y résister. Encouragez tout le monde à m'écrire. Le marquis de Croismare serait-il bon pour un correspondant[3]? Votre réponse, adressez-la-moi ici en droiture par

1. Térence. *Andr.*, I, 1, 34.

2. Horace. *De Arte poetica*, v. 31. Telle est en effet l'épigraphe qu'on lit en tête des *Dialogues*.

3. Marc-Antoine-Nicolas de Croismare, baron de Lasson en Normandie, né vers 1694, fils de François-Nicolas, seigneur des Rotoirs et de la Plesse, et d'Élisabeth de Croismare, héritière de la branche des seigneurs de La Pinelière et de Lasson, capitaine dans le régiment du Roi infanterie, chevalier de Saint-Louis, mort le 3 août 1772, sur la paroisse Saint-Roch, âgé de 78 ans. Il avait épousé, le 8 août 1735, Suzanne Davy de la Pailleterie, fille d'Anne-Pierre Davy, marquis de la Pailleterie, mort le 11 août 1725, âgé de 76 ans. Il était frère de la marquise d'Hermanville, et de Louis-Eugène, marquis de Croismare par création de la terre de Craon, près Lunéville, en marquisat sous le nom de Croismare, le 19 décembre 1767,

Digitized by Google

la poste, sans l'envoyer chez mon ambassadeur. Aimez-moi.

5. — A LA MÊME.

Gênes, 18 septembre 1769.

Combien les révolutions et les vicissitudes de ce monde sont rapides ! Me voilà passé des transports de colère, de désespoir, de chagrin, à ceux de la joie, des remerciements et des embrassements ; aussi, si je n'étais que d'une centaine de lieues éloigné de mes amis, je crois que j'allongerais mes bras et mes lèvres pour une bagatelle de cent lieues, mais pour deux cents, je suis votre serviteur. Enfin, madame, je suis sous presse : vive la joie ! Mais vous qui êtes mère, vous devez bien imaginer ce que c'est que le cœur d'un père. Pourquoi ne pas m'envoyer quelques feuilles ? Craignez-vous la dépense de la poste ? N'arrêtez plus mon impatience, je vous prie ; envoyez ici à l'adresse de M. Regny[1], consul de Sa Majesté Très-

chevalier de Malte en 1712, lieutenant-colonel du régiment du Roi infanterie, brigadier 1747, maréchal de camp en 1758, qui en 1756 épousa N. l'Abbé, fille du comte de Morvilliers, premier président de la Chambre des comptes de Nancy. Il vivait encore en 1789. Ses deux fils, François-Nicolas, et Pierre-Antoine, capitaine au régiment du Roi infanterie, marié le 2 septembre 1765 à Marguerite de Vassy, sœur de la marquise de Canisy, moururent avant lui, l'un en mai 1765, l'autre en novembre 1767, sans laisser d'enfants. Sa fille épousa, le 26 août 1768, Gratien, marquis de Montalembert, capitaine au régiment du Roi. — L'abbé Galiani l'a introduit dans ses *Dialogues* sous le nom du marquis de Roquemaure. Dans la société du temps on l'appelait « le charmant marquis, » et quelquefois le « philosophe. » Voir les *Mém. de madame d'Épinay*, édit. Boiteau, Charpentier, 1865, t. II, p. 285, et la *Corresp. littér. de Grimm*, édit. Tourneux, Garnier, 1879, t. X, p. 50. C'est lui qui, en se prêtant à une correspondance supposée, donna lieu à *la Religieuse* de Diderot. (*Œuvres de Diderot*, édit. Assézat, t. V, p. 11 et 175).

1. Il occupa ce poste à Gênes, de 1757 à 1775. En 1770 les autres agents consulaires de France en Italie, étaient : MM. Le Seurre, à Nice ; Digne, à Rome ; Astier, à Naples ; de Benezet Armeny, à Messine ; Gamelin, à Palerme.

Digitized by Google

Chrétienne, tout ce qu'il y aura d'imprimé déjà. Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai, et je dirai : *Possible que j'aie eu tant d'esprit?* Qui est-ce qui le croira? Sur les cent louis, il faudra prélever toutes les dépenses, toutes les récompenses. Ce qui restera doit être donné à mon ambassadeur [1], qui m'a avancé cet argent; mais comme il est très en état d'attendre, il ne faut rien escompter; il suffit de lui donner les billets, s'il veut s'en saisir, ou du moins, le rendre informé de cela, pour lui prouver mon exactitude. Il est dans le secret que j'ai fait cet ouvrage; ainsi, lorsqu'il aura paru, on pourra lui communiquer le tout; enfin je m'en repose sur vous. J'espère que vous n'aurez pas oublié de vous faire accorder par le libraire quelques exemplaires pour vous et pour moi. Il ne me reste à présent qu'à vous prier de faire mes excuses à Diderot, à qui j'ai écrit dans un accès de désespoir; c'est sa faute, car il ne m'a jamais écrit, et votre faute aussi, puisque vous êtes restée deux mois juste sans m'écrire. Depuis votre lettre du 1er juillet, celle-ci du 1er septembre, est la seule que je reçois.

Je suis bien aise d'apprendre que les nouvelles de ma disgrâce aient été mandées de Naples à Paris. Je savais déjà d'avance que je n'ai des amis qu'à Paris, et qu'à Naples [2] je n'ai que des envieux, des méchants et des sots. Faudra-t-il, grand Dieu! que j'y aille? Daniel dans le lac des lions (car anciennement les lions vivaient dans l'eau)! Madame Geoffrin a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle

1. Le marquis de Castromonte, ambassadeur des Deux-Siciles.
2. Voir p. 7.

Digitized by Google

cause ; elle a le cœur sensible ; elle est âgée[1], elle se porte bien ; elle veut conserver sa santé et sa tranquillité ; d'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie.

Tâchez de faire ressouvenir de moi M. de Sartine[2]. Ah ! quel homme ! quel magistrat ! quel ami ! Demandez-lui une place d'inspecteur de police pour moi ; je resterai à Paris, et je le verrai souvent.

Aimez-moi toujours. Dites-moi, êtes-vous moins malheureuse ? Vos enfants ? vos affaires ? le Roi ? la ferme générale ? Adieu. Que de remerciements ! que de reconnaissance ! Mais vous voyez cela déjà de vos yeux qui percent jusqu'au fond de mon cœur. Je ne sais pas trop ce que je fais à Gênes ; tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas à Naples, et c'est toujours quelque chose. Adieu encore ; sans adieu.

6. — A LA MÊME.

Gênes, 2 octobre 1769.

Voilà qui est bien, madame ; il faut toujours écrire, même lorsqu'il n'y a rien à dire. Je vous répondrai de même, lorsque je n'aurai rien à vous mander, et cela fera une correspondance très intéressante à la fin. Je compte partir d'ici dans sept ou huit jours, si rien n'arrive, comme il n'y a pas d'apparence, et je serai à Naples à la Toussaint. Le ciel l'ordonne ainsi ; et tous les moyens humains ont été jusqu'à cette heure inutiles ; mais je ne

1. Dans l'édition Dentu tout ce passage était faussement mis sur le compte de la baronne d'Holbach, mariée depuis 1755 et qui vécut jusqu'en 1814.

2. Lieutenant général de police de 1759 à 1774. Il était favorable à la liberté des blés. Voir les *Mém. de Morellet*, t. Ier, p. 191.

Digitized by Google

suis pas mort encore ; et si la justice est distributive, mon tour viendra, et je ferai faire au ciel à ma guise.

J'ai lu le mémoire de notre abbé aux idées liées ; mais celui de Necker aux faits liés, ni celui du fou à lier ne sont point parvenus ici[1]. Je les rencontrerai peut-être à Rome. Au fond, je vois que je dois retourner à Paris faire une brochure pour mettre le holà ; car ces gens-là, en vérité, ne savent point calculer. J'attends avec impatience les nouvelles de l'accouchement et du délivre de mon enfant posthume. J'avais écrit, il y a deux mois, à l'abbé Morellet[2], et il n'a point répondu; je crains que la lettre ne se soit égarée. Il est de toute nécessité de faire savoir à mon ambassadeur que les cent louis existent, qu'ils sont à sa disposition, et que je ne lui ai point menti. L'impatience des vieux est quelque chose que les jeunes gens ne comprennent point. Adieu. Je serai plus long une autre fois. Mille embrassements au grand et au petit philosophe.

1. Les trois Mémoires de Morellet, de Necker et du comte de Lauraguais. Grimm, qui a inséré cette lettre dans sa correspondance, explique ainsi ce mot « d'idées liées : » L'abbé Morellet se disputa un jour à table avec beaucoup de véhémence pour soutenir quelques-unes de ces rêveries politico-économico-ennuyeuses qui ont couru depuis un certain temps au grand déplaisir de bons esprits. Marmontel lui opposa un gros bon sens de gourdin, et l'on n'eût pas encore servi le dessert que l'abbé ayant trop exercé les facultés de ses poumons, se trouva atteint d'une extinction de voix. A mesure que ses forces diminuaient, sa tête s'échauffa, son esprit s'exalta et s'il sortit de table accablé par Marmontel, il ne se fortifia que plus dans ses opinions : « Comment, dit-il, les larmes aux yeux et avec une voix éteinte en se tournant vers M. Necker et moi, comment me serait-il possible de me tromper? Je me lève à cinq heures, je prends ma plume, et j'écris pendant six heures de suite sans interruption toutes idées liées. — L'abbé, lui dit Marmontel, vous traitez vos idées comme les cas en médecine, où toute matière liée est regardée comme louable. « C'est depuis cette dispute que les idées liées sont devenues une plaisanterie de société. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 252.

2. Cette lettre ne se trouve pas dans les *Mémoires* de Morellet.

Digitized by Google

7. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

Le 4 octobre 1769.

Comment je n'aurai pas un moment à moi! toujours des inquiétudes, des affaires, des etc. Oh! la sotte vie que la mienne! Mon gendre est là qui a mal aux dents. Oh! comme il souffre! Il fait une grimace de possédé. Sa femme [1] a la colique. Ragot a des convulsions. Rosette aboye à me fendre la tête. Je veux écrire, point, c'est une visite : une femme que je n'ai jamais vue; elle vient voir la maison. Elle est à louer [2], ma maison, il faut bien qu'on

1. Angélique-Louise-Charlotte La Live d'Épinay, fille de Denis-Joseph La Live d'Épinay et de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, née le 1er août 1749, retirée du couvent par sa mère, en 1760, mariée, le 10 mars 1764, à Dominique de Belsunce, grand bailli du pays de Mixte, de la branche aînée de cette maison, second fils de Charles, vicomte de Maharin, capitaine dans le régiment de Navarre, et de Marie d'Ardener, vicomte de Belsunce, après son frère aîné, Armand (1722-1764), lieutenant général, mort gouverneur de Saint-Dominique en 1764, colonel du régiment de Béarn en 1764. De ce mariage naquirent une fille et deux fils, dont l'aîné, Henri de Belsunce, major en second au régiment de Bourbon, au commencement de la Révolution, fut ce jeune vicomte de Belsunce, qui, dit-on, toucha le cœur de Charlotte Corday et fut si odieusement massacré à Caen, le 12 août 1789. Le chevalier de Belsunce émigra ainsi que sa sœur, la comtesse de Bueil. Suivant une note de Barbier, la vicomtesse de Belsunce serait morte, vers 1814, au château de Varennes, près Château-Thierry. Voir les *Œuvres de Diderot*, édit. Assezat, t. XX, p. 102. Les marquis de Belsunce et de Castelmoron appartenaient à la branche cadette.

2. La propriété de la Briche que M. de Bellegarde, le père de M. d'Épinay, possédait avant 1741, époque où il acheta les terres d'Épinay, de la Chevrette et d'Ormesson, et dont son troisième fils, M. de la Briche, portait le nom. Elle paraît avoir été donnée à madame d'Épinay, lors de sa séparation d'avec son mari. Le 5 septembre 1762, Diderot, dans une lettre à mademoiselle Volland, la décrivait ainsi : « Je ne connaissais point cette maison; elle est petite, mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc a un air sauvage : c'est là qu'il faut habiter, et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par des bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé, des arbres qui croissent comme il plaît à la nature, des arbres plantés sans symétrie, des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes. Un espace qui n'est pas

Digitized by Google

la vienne voir. Cette femme est une tatillone, une bavarde. Madame, votre servante. — Votre très humble, madame. — Madame, votre maison paraît charmante, ah ! mon Dieu, comment pouvez-vous la quitter ? est-elle à vous ? mais vous n'aimez peut-être pas la campagne ? Pardonnez-moi, madame, je regrette... Elle est peut-être malsaine ? il y a beaucoup d'eau. Vous avez l'air délicate. — Madame, cette habitation n'est pas malsaine, mais je... Ah ! madame, voilà je crois la rivière ? — Non, madame, c'est un canal ? Et les meubles ? reste-t-elle meublée ? — Madame, il faut acheter le canal et l'on pêche les meubles tous les trois ans.

En vérité, j'ai dit comme cela, tant j'étais ahurie de ses questions et de ses étourderies. Au reste, ce détail de maison, d'inventaires, tout cela a quelque chose de si triste, de si affligeant que je me tiens à quatre pour ne pas pleurer. Chaque chose que j'ai faite ici, que j'ai arrangée, que j'ai plantée, me paraît mieux faite, plus intéressante que jamais : mais je ne suis pas payée ; on ignore quand on le sera. J'ai des enfants, des dettes, d'anciens domestiques qu'il faut pouvoir récompenser. L'équité veut que je me réduise au nécessaire, mais je ne vous cache pas que cette réforme me coûte infiniment. Oh ! quelle tâche le sort donne à mes amis ! en accumulant sur ma tête tant de circonstances fâcheuses et parfois même désespérantes ! Il n'y a qu'eux, par leur amitié, qui puissent arrêter les progrès du noir qui me gagne journellement. Jugez quelle place vous occupez dans la très courte liste de mes dédommagements.

grand, mais où on ne se reconnaît pas, voilà ce qui me plaît. J'ai vu le petit appartement que Grimm s'est choisi : la vue rase les basses-cours, passe sur le potager et va s'arrêter au loin sur un magnifique édifice. *Œuvres*, t. XIX, p. 122.

Digitized by Google

On dit que l'abbé Morellet enrage; il vous réfute[1]. Plusieurs personnes ont vu sa replique ; je ne la connais point ; mais il vous aime et cela me rassure sur le ton qu'on dit qui y règne : Diderot vous en parlera. Vos affaires me désolent, cet enchanteur ne finit point[2]. Monsieur de Sartine nous a donné un censeur qui a laissé lire votre livre à bien des physionomies rurales, et qui en est une lui-même, je n'en puis presque pas douter. Je crois pourtant que s'il en était sûr, il ne le trouverait pas bon. Patience et courage, cher abbé. Tout ce qui me fâche, c'est de ne pouvoir vous faire toucher promptement votre argent, car je sens par expérience qu'il est souvent dur de n'en point avoir.

Je crois que, pour me dédommager de mes désastres, je vais me faire maîtresse d'école, ou pour parler plus correctement, tout bonnement sevreuse. Il m'est arrivé du fond des Pyrénées une mienne petite-fille de deux ans[3], qui est une originale petite créature. Elle est noire comme une taupe, elle est d'une gravité espagnole, d'une sauvagerie vraiment huronne : avec cela les plus beaux yeux du monde, et de certaines grâces naturelles, un

1. Il préparait alors sa *Réfutation de l'Œuvre qui a pour titre :* DIALOGUE SUR LE COMMERCE DES BLÉS, Londres, in-8°.

2. Le libraire Merlin devait de l'argent à Galiani (A. N.).

3. Émilie de Belsunce, née, selon Grimm, en Béarn, sur la frontière d'Espagne, en 1767. Après la mort de sa grand'mère, madame d'Épinay, elle fut mise au couvent de Saint-Antoine, sur le conseil de Grimm qui, après lui avoir obtenu une dot de 12000 roubles de l'impératrice Catherine et le titre de demoiselle d'honneur, s'employa pour la marier, au printemps de 1786, au comte de Bueil, jeune officier aux gardes françaises, major en second au régiment du Maine. Au commencement de la Révolution, le comte et la comtesse de Bueil, et leurs trois enfants, deux filles et un fils, émigrèrent en 1791, et se réfugièrent auprès de Grimm, dont ils devinrent la famille d'adoption et les héritiers. Voir, dans la *Corresp. littér. de Grimm*, t. I, p. 33, le *Mém. historique*. Une de ses filles avait épousé le comte de Causans. C'est pour cette Emilie de Belsunce, que madame d'Épinay composa les *Conversations d'Émilie*.

Digitized by Google

mélange de bonté, de sérénité dans toute sa personne, très marqué et bien singulier pour son âge. Je parie qu'elle aura du caractère, oui, je le parie. Et pour qu'elle le conserve, il me prend envie de m'emparer de cette petite créature. Ce sont de terribles chaînes que je me donnerai. Je me connais, cela mérite réflexion, ou plutôt il n'en faut pas faire et donner tête baissée dans ce nouveau piège que me tend mon étoile ; la sienne n'en sera pas plus mauvaise. Eh bien ! voilà un motif déterminant : allons, voilà qui est dit, demain je l'enlève à sa mère, je m'en empare, et nous verrons une fois un enfant qui n'est ni contraint ni gêné. Ce sera le premier exemple dans Paris. Imaginez que je suis la seule dans Paris qui ne lui fais pas peur ; elle me sourit, l'abbé, voyez-vous cela ! Et puis elle s'appelle Émilie. Le charmant nom et le moyen d'y résister !

Me conseillez-vous de croire aux excuses de M. de Pignatelli ; j'ai bien de la peine à les prendre pour bonnes. J'attends votre avis pour lui répondre. Adieu, adieu, mon cher abbé. En vérité, je suis si bête aujourd'hui, que vous êtes trop heureux que je n'aie pas le temps de vous en dire davantage.

8. — A LA MÊME.

Naples, 18 novembre 1759.

Vous voyez, par la date de ma lettre, que j'ai fini mon voyage. J'ai été bien reçu par le roi, voilà tout ce que je puis vous dire. Au reste, je mentirais, si je vous disais ce que je compte faire ce printemps. Assurément je passerai l'hiver à Naples. Je n'ai pas eu le temps de répondre à votre lettre du 22, que j'ai reçue à Rome, mais cela ne m'a pas

Digitized by Google

empêché de songer à vous et à madame votre fille[1]. Vous vous souviendrez qu'elle souhaitait une petite antique[2] pour remplacer celle que je lui avais donnée jadis, et qu'elle a perdue. J'ai cherché, fouillé, flairé partout; enfin j'ai rencontré quelque chose qui m'a fait plaisir : c'est une jolie petite Pallas, encore plus jolie que la vôtre, sûrement antique et parfaitement gravée ; vous la trouverez ici dans la lettre ; vous la présenterez à madame votre fille, de ma part ; et je suis enchanté que la mère et la fille puissent désormais cacheter avec les mêmes armoiries : Minerve sera le symbole de la famille.

J'attends les nouvelles du bruit que ma bombe aura fait, en crevant, à Paris. Je suis bien aise qu'il y ait une trentaine d'exemplaires pour moi. Voici le testament. Il faut en envoyer un à Gênes, à M. Regny, comme je vous l'avais mandé. Il faut m'en envoyer quatre par la poste, à Rome, mais je ne veux rien dépenser ; il faut trouver quelque moyen, soit celui des fermiers généraux des postes, ou un autre que vous imaginerez. Sept autres pourront venir plus lentement par la voie de la mer et de Marseille, dans quelques ballots de libraires ; en voilà douze. A Paris, il en faut donner un à mon ambassadeur, un autre à M. de Magallon[3], secrétaire d'ambassade d'Espagne ; le reste sera pour vous et pour nos amis.

1. Édit. T. : *Mademoiselle*, erreur qu'elle corrige plus loin.

2. Le marquis d'Argenson a dit dans le même sens : « L'abbé de Rothelin a la physionomie fine, sa figure est agréable, mais tout à fait moderne ; celle du cardinal de Polignac est à présent une belle et précieuse antique. » *Les loisirs d'un ministre d'État*, Amsterdam, 1787, t. II, p. 157.

3. Le chevalier de Magallon, conseiller du commerce, qui, après le rappel du comte de Fuentès, l'ambassadeur d'Espagne, en 1773, remplit les fonctions de chargé d'affaires. Il était fort lié avec mademoiselle de Lespinasse et le comte de Mora. Voir, dans cette collection, les *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, p. 174, et Arneth et Geffroy, *Corresp. de Marie-Thérèse*, Paris, 1874, t. Ier, pp. 361 et 456.

Digitized by Google

Nota bene, qu'il faudra en vendre quelqu'un pour un certain usage que voici. Je veux m'abonner, du commencement de la nouvelle année, à la *Gazette de France*, mais je voudrais la recevoir franche jusqu'à Rome ; je crois que cela se peut aisément ; parlez-en à Suard[1]. Pour payer cet abonnement, je ne veux pas tirer de l'argent de ma poche ; la vente de quelques *Dialogues* doit y suppléer.

Je suis débiteur d'une réponse au baron, et d'une autre à Diderot ; je me mettrai en règle ici. Cette ville, condamnée à l'oisiveté depuis le temps d'Horace et de Virgile, *et in otia notam Parthenopen*[2], me donnera autant de loisir que je voudrai, et plus même que je n'en souhaite.

J'embrasse le cher prophète[3]. J'ai reçu une très longue lettre de notre incomparable marquis, qui ne dit rien ; j'aurais souhaité qu'il me l'eût écrite en prose. Adieu, aimez-moi toujours. Adieu.

Il faut que vous m'achetiez ce recueil d'airs choisis de l'Opéra-Comique, qui s'imprime à Paris. Ce sont des *in-quarto* de musique ; il y en avait, de mon temps, trois volumes qu'on payait vingt-sept livres. Il y a le chant et la basse, et, je crois, un violon. Vous aurez la bonté de charger le libraire Molini de l'expédition.

1. Suard (1733-1817), était depuis 1762, directeur de la *Gazette de France*, que le duc d'Aiguillon lui enleva en 1771 pour la donner à Marin, censeur royal (1721-1809).

2. Ovide. *Métamorphoseon*, L. XV, vers 711. Horace a dit également (*Epodon*, v. vers 41) :

Et otiosa credidit Neapolis

Quant à Virgile c'est de lui-même qu'il a dit (*Georgicon*, IV, 562) :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

3. Grimm, ainsi appelé par ses amis depuis sa facétie du *Petit Prophète de Boemischbroda*, publiée en 1753, en faveur de la musique italienne, du coin du roi, comme on disait alors.

Digitized by Google

9. — A LA MÊME.

Naples, 18 décembre 1769.

Votre dernière lettre du 4 novembre m'accabla tellement de chagrin, que je n'eus point la force d'y répondre. J'essayai vainement d'écrire à vous et à M. de Sartine ; mais je déchirai ce que j'avais écrit, et j'abandonnai le tout aux caprices de ma malheureuse destinée. Votre lettre du 27 n'est pas plus consolante pour moi; cependant il faut vous répondre, et il faut jurer comme un renégat. Est-il possible que le meilleur des hommes, le plus digne magistrat, l'homme du monde qui m'aime le plus, et que j'aime et j'estime le plus, enfin M. de Sartine, veuille de gaîté de cœur me ruiner moi et un honnête libraire? L'auriez-vous cru, madame? Était-il croyable que le seul livre respectueux qu'on ait fait jusqu'à cette heure sur les matières d'administration, rencontrât tant de difficultés, pendant qu'on laisse paraître avec permission les satires qui seraient les plus sanglantes, si elles n'étaient pas ennuyeuses? Je suis content que vous, madame, vous vous soyez une fois mêlée de mes affaires, pour voir à quel point on peut être malheureux sans l'avoir mérité. Que le baron vienne me dire à présent que *les dés ne sont pas pipés*[1] ; il radote. Si tout était régi par le hasard, il n'y aurait pas d'injustice dans le monde. Rien n'est si juste que le hasard ; c'est sa nature même d'être juste ; il tombe à droite, à gauche ; toujours neutre, toujours indifférent, toujours égal, toujours compensé ; mais c'est que les dés sont pipés, et voilà le diable. Proposez cette difficulté au baron, et confondez-le. Point d'injustice, si le jeu est bon et sans malice.

1. Voir plus bas p. 42, 65.

Digitized by Google

Je vous écris avec une humeur de chien, et c'est M. de Sartine qui en est cause. Je me consolerais aisément de tout, si mon enfant posthume était heureux. Faites-lui-en les reproches les plus tendres et les plus amers ; mordez-le, pincez-le, égratignez-le, pour lui faire entendre raison. Que gagnera-t-il à me ruiner ? Est-ce qu'il m'empêchera de faire imprimer l'ouvrage en Hollande, ou même ici ? Un M. Godard, fameux écrivain économique, vient d'imprimer ici un ouvrage terrible et sanglant contre notre administration, intitulé *Naples*, et on l'a laissé faire. Est-ce que M. de Sartine se laissera surpasser par nous, en amour pour la liberté de la presse ?

Il n'y a donc plus de Briche ? Eh bien ! qu'importe. Y a-t-il encore la rue Champ-Fleuri ? J'en immortaliserai un galetas du quatrième, par mes écrits lumineux et obscurs. Vous m'exhortez à aller au Congo pour être heureux ; il y a une syllabe de trop dans le voyage que vous me proposez. Ventre-saint-gris, c'est qu'il n'y a pas de chemin d'ici pour aller dans ce pays fertile et heureux, sauf le mauvais air ; cependant je veux vous écouter ; j'essaierai ; et si j'y vais sans accident, je vous le manderai.

L'aimable baron de Studnitz se souvient-il donc encore de moi ? Eh bien, si je ne vais pas au Congo, j'irai à Gotha l'embrasser et passer le reste de ma vie auprès de ce prince, qui est *juxtà cor meum*, comme David était selon le cœur du Seigneur, et n'en valait pas davantage.

Je n'ai pas encore répondu ni au marquis ni à mon cher Grimm, ni à l'abbé Morellet, ni au baron de Gleichein [1], et c'est toujours M. de Sartine qui est cause de tout

1. Charles-Henri baron de Gleichen (1735-1807), ambassadeur de Danemarck en France de 1763 à 1770. Très aimé du duc de Choiseul, qui voulut, en 1770, l'attacher au service du roi, il obtint de lui le payement

Digitized by Google

cela. Si vous ne me rendez pas ma gaieté, je n'écrirai plus à personne ; car ici je n'ai rien qui me tourmente, si ce n'est que je n'ai ni amusements, ni plaisirs, ni amis, ni écoliers, ni dîners, ni soupers, ni argent, ni santé, ni gaieté, ni affaires agréables, ni amours. Mais en revanche, j'ai l'amitié du maître, la rage des envieux, le risque des calomnies, les ennuyeux à perte de vue, les procès, le palais, la cour, les cornemuses dans les rues, et les cors aux pieds ; et vous voulez que j'écrive sur la Compagnie des Indes? *Nunc et versus tecum meditare canoros*[1].

A propos de votre lettre antérieure du 4, je vous trouve comme Balaam et Caifas[2], prophétisant sans le savoir, et disant bien en voulant dire mal. Vous ne pouviez mieux répondre à une grande femelle bien élégante, bien jolie, que « les meubles se pêchaient tous les trois ans ; » cela est vrai, au pied de la lettre ; et que « sa pièce d'eau se vendait, » cela est vrai aussi. Les femmes ont des filets tout exprès pour prendre, tous les trois ans, des nouveaux meubles.

Je suis fâché de la catastrophe de la maison du baron ; mais j'avais prévu que le goût de la baronne pour la solitude opérerait enfin ce changement. J'espère que madame votre fille aura trouvé de son goût la petite pierre antique que je lui ai envoyée. Aimez-moi, et ne croyez pas que

de 6 millions d'arriéré sur les subsides promis par le traité de 1758. Voir ses *Souvenirs*, Paris, Techner, 1868. « Il parlait peu, dit madame Suard, mais disait avec promptitude des mots aussi justes que piquants. » *Essais de mémoires sur M. Suard*, 1820, p. 44.

1. Horace, *Epistolarum*, t. II, 2, vers 76, où après avoir décrit le tumulte et les *embarras* de Rome, si peu favorables à la muse, le poète s'écrie :

I nunc, et versus tecum meditare canoros.

2. *Nombres* XXIV, 14 et 17 s., et *Saint Jean*, XI, 49 s.

Digitized by Google

j'oublie ni vous ni mes amis. De quoi me servirait d'avoir une mémoire heureuse et une imagination vive, si j'oubliais ce qui a fait et ce qui fera peut-être le bonheur de ma vie ? Adieu. Bonsoir.

10. — A LA MÊME.

Naples, 20 janvier 1770.

Ma chère dame, dans l'abattement du désespoir où m'avait jeté le contre-temps qu'essuyait mon voyage, je n'avais pas eu le cœur de répondre à votre lettre du 13. Je disais : Attendons, voyons par où cela finira. Le courrier parti de Paris le 25, n'a pu vaincre les obstacles des neiges et des rivières débordées ; ainsi nous sommes restés une semaine sans lettres de France ; et à présent je reçois vos deux lettres du 25 et du 4[1]. Je ne sais pas encore si je suis à l'abri des malheurs, et si j'aurai mes pauvres cent louis ; car voilà toute mon ambition, ma gloire, ma vertu. J'observe pourtant qu'il a fallu renvoyer un contrôleur[2], causer des banqueroutes immenses, exciter le bouleversement de l'État pour que mon petit livre paraisse. La nuit qui accoucha d'Hercule ne fut pas, à beaucoup près, si longue ni si orageuse. De grâce ne me mandez pas les critiques, mandez-moi uniquement le débit, et si le libraire ira tenir compagnie aux trésoriers des postes et de Bretagne[3] ; voilà tout ce qui m'intéresse.

1. Édit. T. : *du Ier*.

2. Maynon d'Invault, qui, le 29 décembre 1769, donna sa démission de contrôleur général et fut remplacé par l'abbé Terray.

3. Billard, caissier des fermes des postes, qui venait de faire (janvier 1770), une banqueroute de quatre millions, ce qui fit écrire sur la porte de l'abbé Terray lorsqu'il réduisit les rentes : *Ici l'on joue le noble jeu de billard*. Voir la *Corresp.* de Grimm, t. VIII, p. 48, les *Lettres de madame du Deffand*, éd. Lescure, t. II, pp. 33 et 219, et les *Mém. secrets*, t. V, pp, 96 et 109.

Digitized by Google

J'aurai soin de faire retirer régulièrement la gazette de Paris, et je m'arrangerai avec Suard. Son rhumatisme et vos coliques ne valent rien du tout. Renvoyez cela au plus vite, et point de bains, s'il vous plaît. Mangez du lait frais et du miel de Provence; en trois jours vous vous y accoutumerez et vous serez guérie. La Géorgique[1] n'est plus un sujet de poème à notre âge. Il faut une religion agricole à un peuple colon, pour parler avec emphase et avec grandeur des poireaux, des oignons et des abeilles. Avec votre triste consubstantialité, et transsubstantation, que voulez-vous qu'on fasse[2]? Il y a deux classes de religion. Celles des peuples nouveaux sont riantes et ne sont qu'agriculture, médecine, athlétique et population. Celles des vieux peuples sont tristes et ne sont que métaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'âme; elles doivent causer l'abandon de la culture, de la population, de la bonne santé et des plaisirs. Nous sommes vieux.

Je veux vous dire un mot sur votre première lettre concernant la brochure de Voltaire : *Tout en Dieu*[3].

1. Allusion à la Traduction des *Géorgiques*, par l'abbé Delille, alors professeur au collège de la Marche, et âgé de trente et un an, qui venait de paraître, au mois de décembre 1769.

2. Phrase omise dans l'édition D.

3. *Tout en Dieu, commentaire sur Malebranche*, publié par Voltaire sous le pseudonyme de l'abbé de Tilladet, oratorien, membre de l'Académie des inscriptions (1650-1715). Cet opuscule que Voltaire adressait de Ferney à d'Alembert, le 15 août 1769, est ainsi apprécié par Grimm dans sa *Correspondance* du mois de novembre : « Il nous est venu de la manufacture encore une autre feuille de vingt-quatre pages, intitulée : *Tout en Dieu*. Cette feuille est signée par M. l'abbé de Tilladet, qui est sans doute neveu à la mode de Ferney de M. Jacques Aimon, traducteur de M. le docteur Obern (*autres pseudonymes, dont Voltaire avait signé* DIEU ET LES HOMMES, *paru la même année*, et *dénoncé au Parlement par l'avocat général Seguier*). L'œuvre de M. l'abbé de Tilladet est peu de chose; ce sont proprement des thèses de logique et de métaphysique pour prouver l'inutilité d'une substance placée entre Dieu et la matière, et appelée esprit ou âme, et pour prouver encore que tout ce qui existe et tout ce qui arrive

Digitized by Google

Vous vous étonnez qu'il n'ait employé que vingt pages pour parler de la cause universelle et de ses effets ; moi, je m'étonne du contraire. Qui dit : Tout en Dieu, dit clair et net que Dieu est le tout ; car celui qui dit que le deux et le trois sont dans le cinq, dit que le cinq n'est que le composé de trois et deux. Et tout est dit. Comment diable peut-on trouver de quoi remplir une brochure d'une chose dont je n'ai pu remplir vingt lignes qu'en y ajoutant une comparaison ? Voltaire a, cette fois, joué de malheur ; il a voulu paraître déiste, et il s'est trouvé athée, sans s'en apercevoir. Tant va la cruche à l'eau, etc., etc., etc. Il ne faut jamais se frotter trop à ces matières ; elles sont glissantes.

Sa colère contre le carême et la morue sèche, est peut-être plus juste ; moi je ne l'aime pas non plus. Mais sa colère contre les fêtes est absurde[1] ; il les croit d'institution divine, et voilà pourquoi il les a prises en grippe; mais il se trompe, elles sont d'institution humaine ; elles ne sont pas pour Dieu, elles sont pour l'homme, et par conséquent Voltaire devrait les respecter. Encore cette fois, il a pris son cul pour ses chausses. Pour les *adorateurs*, selon les échantillons que vous m'en donnez, il pourrait être bon. Dans un dialogue, il faut que chacun reste de son avis.

est une émanation de l'Etre suprême. On pourrait aussi intituler ces thèses *Comparaison de Dieu et de la lumière*. Je veux mourir si les raisonnements de M. l'abbé de Tilladet ne sont pas pour moi aussi inintelligibles, aussi absurdes, que le plus fier galimatias théologique. Je défie tout homme de bonne foi qui est en état de méditer, d'attacher un sens philosophique au galimatias de M. l'abbé de Tilladet, et de trouver dans ses propositions autre chose qu'un enfant qui joue avec des mots, comme les autres jouent avec des cartes. Voilà donc à quoi est réduit l'esprit le plus pénétrant, le plus lumineux du siècle, lorsqu'il s'élève à de certains objets et qu'il n'ose se rendre compte de ses idées. » (*Corresp. littér.*, t. VIII, p, 364.)

1. Dans la *Requête à tous les magistrats du royaume* 1769, (*Œuvres*, t. XLVI, p. 425), où Voltaire demande la diminution des jours de fêtes. Voir Grimm, *Corresp. littér.*, t. VIII, p. 381.

Digitized by Google

Le billet de notre cher marquis vaut mieux que tout cela. Faites mes compliments à Antoinette Rose[1], puisqu'elle a fait son entrée. Grimm s'est donné bien de la peine à chercher des corrections à faire sur un ouvrage qui, peut-être, sera plus cher à mes amis par ses imperfections, qui annoncent cette cruelle précipitation de mon départ. Ma santé est toujours la même ; je suis accablé d'ennui[2]. Au reste, que sait-on? Adieu, ma belle chère dame.

11. — A LA MÊME.

Naples, 3 février 1770.

J'ai enfin reçu un exemplaire du livre qui fait tant de bruit à Paris, et que j'ai lu avec la plus grande avidité, ne me souvenant presque plus de ce qu'il contenait. Foi de connaisseur, c'est un bon livre. S'il a plu à l'abbé Raynal et à notre cher Schomberg, je suis content ; je fais le plus grand cas du jugement de ces deux hommes. Pour madame du Deffand, je suis bien sûr qu'elle ne l'a pas lu. Pour Duclos, son avis indique toujours quel est l'avis contraire du reste de l'univers. Ainsi tout va bien. J'y ai trouvé peu de changements, mais ce peu fait un très grand effet. *Un rien pare un homme;* j'en remercie les bienfaiteurs[3]. Que n'en puis-je dire autant des correcteurs d'épreuves ! J'y ai trouvé quatre ou cinq fautes capitales, qu'il est de la plus grande importance de corriger,

1. Peut-être une petite-fille de madame d'Épinay, nouvellement née.
2. Édit. T. : *Mon état est toujours ennuyé.*
3. Il avait laissé à Diderot le manuscrit de ses *Dialogues*, que le philosophe fit imprimer, « après y avoir passé la pierre-ponce. » *Mém. de Morellet*, t. 1er, p. 192.

Digitized by Google

quand ce ne serait qu'à la plume, sur les exemplaires non vendus. Si le débit produit une seconde édition, je vous prie de faire grande attention à ces corrections ; et, en outre, je vous demande en grâce d'ôter de la fin du cinquième dialogue, si je ne me trompe, cette partie de jeu, et de rétablir le dîner[1]. Je ne sais pas quelle rage vous avez de me faire passer pour un joueur plutôt que pour un gourmand. Je suis gourmand et point joueur. Quel mal y a-t-il qu'on parle de dîner, lorsqu'on ne parle que de blé ! Enfin, madame, je vous en prie, rétablissez-moi le dîner, et ôtez cette apostille qui contraste avec le début du dialogue suivant, qui commence : En dînant, etc. Ne donnons pas gain de bataille aux gens délicats. Je veux être ce que je suis ; je veux avoir le ton qu'il me plaît ; et, si on m'achète, je ne demande pas davantage, ni mon libraire non plus. Le cher abbé Panurge[2] a donc écorché son doigt, en attendant de m'écorcher, moi, tout vif, et les oreilles des auditeurs peut-être. Mais pourquoi me réfute-t-il, si je n'ai pas encore achevé de parler ? Je vous supplie, madame, de dire et de répondre à tous ceux qui savent que le livre est de moi, l'histoire lamentable de ce malheureux ouvrage. Le dernier dialogue a été écrit en sanglotant, et vous savez qu'il n'est pas fini : il y

1. Les quatre premiers Dialogues se passent alternativement avant et après le dîner ; le cinquième, au contraire, bien que, au début, le temps en soit indiqué « avant le dîner, » se termine ainsi : « Allons nous débarrasser du jeu, pour reprendre ensuite notre discours. (Après le jeu il était trop tard et la conversation fut renvoyée à huit jours »).

2. L'abbé Morellet, qui combattit les idées de Galiani, dans sa *Réfutation de l'ouvrage qui a pour titre Dialogues sur le commerce des blés*, à l'occasion de laquelle Grimm écrivait en juillet 1770 : « L'abbé Morellet a aussi fait un gros ouvrage contre le livre de l'abbé Galiani ; il l'a écrit avec une telle rapidité et une telle assiduité que la peau de son petit doigt, à force de le frotter contre son bureau, s'est entièrement usée ; il portait ainsi les stigmates de sa foi robuste dans les principes des économistes, sans avoir les honneurs de saint. » (*Corresp. littér.*, t. IX, p. 82.)

Digitized by Google

manque le plus important de mon système[1]. L'abbé Morellet devrait m'écouter jusqu'au bout. Cependant, s'il est inexorable, de grâce lisez-lui ma lettre sur la Compagnie des Indes, et rendez sa colère complète[2].

Je réponds à votre lettre du 14, qui m'arrive dans le moment. Ceux qui vous ont fait la difficulté sur le double dommage que mes droits d'importation et d'exportation produiraient aux spéculateurs qui font venir des blés de l'étranger, ne connaissent pas les lois de leur pays. Il y déjà deux ans que cet inconvénient a été paré par une déclaration du roi[3]. Il existait, quoique plus faiblement, à cause des droits d'un pour cent d'importation, et du demi pour cent d'exportation, que l'édit avait établis. La déclaration dit que le blé qui arrive est censé être en entrepôt, que les ports de France seront des ports francs relativement aux blés, et qu'on ne paiera pas cet un pour cent, lorsqu'on remportera les blés étrangers qu'on avait fait venir. Cette loi existe ; si j'avais mes papiers en ordre, je vous l'enverrais d'ici ; c'est vous-même qui me l'avez achetée pour quarante-quatre sous. Ainsi, je ne devais pas parler d'une loi sage qui est déjà faite. Au

1. Grimm a dit également, en rendant compte des *Dialogues* : « La dernière moitié de cet ouvrage a été composée au milieu du violent chagrin que l'auteur ressentait de son départ ; il n'avait pas cru son rappel si prochain, et il était trop aimé et trop désiré à Paris pour se consoler aisément de n'y plus être. Son livre en est resté imparfait. Il se proposait de faire un dernier entretien sur la police des grains qu'il croyait convenable à la France : je ne sais à présent si cet entretien sera jamais fait. (*Corresp. littér.* t. VIII, p. 440.)

2. A la date du 28 mars 1769, les *Mémoires secrets* parlent de quatre lettres manuscrites sur la Compagnie des Indes (t. IV, p. 118), serait-ce une de ces lettres dont il est ici question, et dont Galiani serait ainsi l'auteur ?

3. Galiani fait erreur sur la date, ou bien celle-ci a été mal lue, car il s'agit ici de l'édit du mois de juillet 1764 qui établit la liberté de la sortie et de l'entrée des blés, moyennant un droit de un pour cent, et des Lettres patentes du 7 novembre suivant qui fixaient ces droits d'entrée et de sortie.

Digitized by Google

reste, j'en aurais parlé, lorsque j'aurais expliqué mon système des *magasins* et des *ports francs*, en un mot, des *caricatori*[1], qu'il faut établir en France, comme ils le sont en Sicile : mais je suis parti, ou, pour mieux dire, on m'a arraché de Paris, et on m'a arraché le cœur. Que voulez-vous de moi ? Ainsi la réponse que vous devez donner à cette objection, n'est pas celle que vous me mandez dans votre lettre ; mais c'est d'acheter cette déclaration et de la montrer. On verra que l'inconvénient n'existe pas, puisqu'il est décidé qu'on ne paie des droits que lorsqu'on fait une véritable importation, non pas en débarquant ses blés dans les magasins des villes commerçantes, mais en les vendant aux gens du pays ; et de même, lorsqu'on s'en veut aller avec le blé apporté, il suffit de montrer sa déclaration faite lors de l'arrivée, et on est libre de s'en aller avec la quantité de blé non vendue, sans rien payer. Tout cela est fait déjà et arrangé par le gouvernement français, il y a deux ans, avec beaucoup de sagesse, et en prenant toutes les précautions pour éviter les fraudes. Cependant je vous remercie infiniment de m'en avoir écrit ; cela me fournira matière pour le dialogue à faire.

Faites-moi, de grâce, écrire par Grimm, par Schomberg, par le baron, par tout le monde ; cela est nécessaire à mon salut. Je suis damné, et je mourrai dans le désespoir, si mes amis m'oublient. Mille remerciements à mademoiselle de Lespinasse sur son opiniâtreté à trouver bonnes mes mauvaises plaisanteries[2]. Adieu, ma belle

1. Voir la lettre 22.

2. Mademoiselle de Lespinasse en avait certainement parlé à Turgot qui lui écrivait le 26 janvier 1770 : « Vous croiriez que je trouve son ouvrage bon, et je ne le trouve que plein d'esprit, de génie même, de finesse, de profondeur et bonne plaisanterie. » Voir les *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, Charpentier, 1876, p, 316.

Digitized by Google

dame ; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Embrassez mon cher philosophe, et embrassez-vous vous-même de ma part. M. de Sartine a-t-il reçu la feuille que je lui ai envoyée de Gênes sur l'établissement des lombards[1]? Adieu.

Madame, je vous prie d'envoyer un exemplaire des *Dialogues* en présent de ma part à M. Pellerin[2], ancien premier commis de la marine, rue de Richelieu. J'aime bien cet homme de la vieille roche.

12. — A LA MÊME.

Naples, 11 février 1770.

Je suis bien fâché de ce que vous me mandez dans votre lettre du 22[3], que votre santé vous empêche de m'écrire bien au long. Quoi ! seriez-vous tombée malade à force de disputer et de vous battre pour moi? Ne faites pas cela, de grâce, et laissez plutôt écraser l'ouvrage et l'auteur. Le bruit et le schisme avaient été prévus par M. le chevalier Zanobi[4] ; cependant le baron d'Holbach et Diderot l'ont

1. Voir p. 58, note 1.

2. Joseph Pellerin (1684-1782), savant numismate. Il forma une collection de 32500 médailles, que le roi acheta en 1776, au prix de 360,000 livres, alors que Catherine II lui en avait offert 500,000, en 1774 (Voir les *Mémoires secrets*, t. VII, p. 155), et dont le catalogue est une des premières applications de la critique numismatique à l'histoire. Premier commis de la marine il profita de la correspondance qu'il entretenait dans les Échelles du Levant, pour accroître cette collection, « dont l'Académie des Inscriptions, dit M. Maury, profita sans avoir la justice d'admettre dans son sein celui qui l'avait formée. » A. Maury, l'*Anc. acad. des Inscrip. et belles-lettres*, p. 201. Voir encore Barthélemy, *Mémoires sur sa vie*, p. 26. En 1770, Pellerin portait encore, depuis 1760, le titre d'intendant des armées navales.

3. Édit. T. : *du* 2.

4. Personnage des *Dialogues*, sous le nom duquel Galiani s'est représenté lui-même.

Digitized by Google

voulu [1], et ils ne veulent pas se guérir de la manie de faire du bien aux hommes. J'ai vu avec plaisir le jugement de Voltaire [2]; nous attendons à présent ceux des parlements de Rouen et de Paris, et les réquisitoires des autres. En attendant, je voudrais savoir les avis des personnes suivantes : Marmontel, le comte de Creutz [3], Thomas, le chevalier de Chastellux, le comte d'Albaret [4], Bernard [5], M. Turgot, et surtout d'Alainville [6], que j'estime le plus ; car les autres sont des enfants vis-à-vis du grand d'Alainville [7]; voilà un philosophe, à mon avis ; je

1. Dans une lettre du 22 novembre 1769, à mademoiselle Volland, Diderot écrivait à propos de Galiani : « Je me suis prosterné devant lui pour qu'il publiât ses idées. » *Œuvres*, t. XIX, p. 307.

2. Le 24 janvier 1770, Voltaire écrivait à d'Argental : « J'ai lu le livre de Galiani. O le plaisant homme ! ô le diable de corps ! On n'a jamais eu plus gaiement raison. Faut-il qu'un Napolitain donne aux Français des leçons de plaisanterie et de police ! Cet homme-là ferait rire la grand'chambre ; mais je ne sais s'il viendrait à bout de l'instruire. »

3. Gustave-Philippe, comte de Creutz, ministre plénipotentiaire de Suède, de 1766 à 1783 où, appelé au ministère des affaires étrangères, il fut remplacé par le baron de Staël-Holstein. Madame Suard nous le représente doué « d'une imagination méridionale, aimant passionnément les beaux-arts et surtout la musique. » (*Essais de Mémoires*, p. 43), et Marmontel : « Souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives. » *Mémoires*, 1804, t. II, p. 125.

4. Voir plus loin — Édit. D. : le comte *d'Albant*. Dans ce cas il faudrait lire Albon. Claude-Camille-François d'Albon, comte d'Albon, né le 13 juillet 1751, fils de Camille, comte d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, prince d'Yvetot, et de Marie-Jacqueline Ollivier. Il était neveu de la main gauche de mademoiselle de Lespinasse, et de madame du Deffand par alliance. Disciple de l'économiste Quesnay, dont il écrivit l'éloge (1775), il venait de publier des *Discours politiques sur quelques gouvernements de l'Europe*, Paris, 1779. Marié en juin 1772 à Angèle-Charlotte de Castellane, de laquelle il eut trois enfants, dont l'un fut pair de France en 1827, il mourut le 8 octobre 1789. Sa belle propriété de Franconville a été décrite par Prieur : *Tableau pittoresque de la vallée de Montmorency*, 1788, in-8°.

5. Peut-être Bernard de Boulainvilliers.

6. Ami commun du marquis de Croismare et de Diderot, dont il est question dans *la Religieuse*. *Œuvres de Diderot*, t. V, p, 179. Peut-être le même que Jean-Frédéric d'Alainville, capitaine de cavalerie, marié à Louise-Denise Grangeray.

7. Édit. T : du grand *Dalain*.

Digitized by Google

le charge de répondre à l'abbé Morellet, dans une partie de pique-nique au Gros-Cailloux, où ils pourront se battre, des anguilles à la main. Le reste des avis, je les devine à peu près. Adieu, ma belle dame. Si le livre se vend, le libraire paiera. Voilà du sublime.

13. — A LA MÊME.

Caserta, 24 février 1770.

Me croyez-vous assez peu philosophe pour ne pas m'envoyer les réponses, les répliques, les injures qu'on vomit contre le malheureux chevalier Zanobi! Vous m'auriez fait le plus grand plaisir de me les envoyer par la poste; je suis préparé à tout : *la corvée du sage est de faire du bien aux hommes.*

Je me souviens d'être resté deux ordinaires ou trois, tout au plus, sans vous écrire. Mais M. Nicolaï [1], à qui j'envoie mes lettres, les aura données à Gatti [2], et nous voilà frits. *Solitus delinquere*, il les aura égarées, et j'en suis au désespoir; car il y en avait de charmantes. De vous, j'ai reçu toujours des lettres; excepté la semaine dernière; vous me dites m'avoir écrit; ainsi en voilà une des vôtres égarée de même; le mal est à Paris, tâchez d'y remédier. Je crois que de se servir de la petite poste serait le mieux; vous les enverrez au secrétaire de M. l'ambassadeur, et il vous les enverra. Vous ne sauriez

1. Sous-secrétaire de l'ambassade de Naples.

2. Médecin italien, professeur à l'université de Pise, qui répandit, en France, la pratique de l'inoculation, autorisée en 1764. Il était très lié avec les Choiseul, et ne quitta la France qu'en 1773. « Il était fort en vogue pour cette opération, parce qu'il la faisait avec beaucoup de grâces, et légèreté et de facilité pour ses malades. » *Mém. secrets*, t. VII, p. 113. En 1769, il était médecin consultant du roi, et demeurait rue de la Planche, laquelle forme aujourd'hui le commencement de la rue de Varennes.

Digitized by Google

croire le froid que jette dans une correspondance cette mortelle incertitude; croyez pourtant que ce froid ne suffit pas pour refroidir le plaisir que j'ai à vous écrire.

Pourquoi mystifier le bon abbé Morellet? Je suis coupable avec lui, je l'avoue; je suis coupable de *non prophétie;* j'aurais dû deviner qu'il radoterait économistiquement dans le Dictionnaire[1] qu'il va faire, par la raison que M. d'Invault le payait. J'ai tort; mais il a beau faire, je l'aimerai toujours, malgré ses réponses, ses répliques et sa nouvelle physionomie rurale. Adieu, ma belle dame, assurez la correspondance.

14. — A LA MÊME.

Naples, 3 mars 1770.

La lettre de mon aimable prince de Gotha[2] m'a causé un plaisir infini; si je vous disais que je fais cas de son suffrage plus même que de celui de Voltaire, je ne vous mentirais pas; il n'y a que celui de l'imprimeur que je préférerais à tout, et par bonnes et valables raisons. Ce prince me dit que *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*[3], et moi je lui recommande de dire dorénavant *omne tulit punctum qui miscuit* l'avis[4] de l'imprimeur à celui de l'Encyclopédie. Il y a pourtant une chose dans la lettre du prince qui me fait de la peine pour lui; c'est

1. A la fin de 1769 Morellet avait publié le *Prospectus d'un nouveau dictionnaire*, qu'il ne finit jamais. *Mém. de Morellet*, p. 181.

2. Louis-Ernest, prince héréditaire de Saxe-Gotha et d'Altembourg, né le 30 janvier 1745, fils du duc Frédéric III, auquel il succéda le 10 mars 1772, et de Louise-Dorothée de Saxe-Meiningen, morte le 11 novembre 1767. Il avait visité Paris en 1768 (Voir *Corresp. littér.* t. VIII, p. 221), et était allé chez Diderot qui l'appelle « cet aimable, doux, honnête et timide prince de Gotha. » *Œuvres*, t. XI, p. 381. Il mourut le 20 avril 1804.

3. Horace. *Ad Pisones*, vers 343.

4. Édit. T. : L'*avoir*.

Digitized by Google

qu'il y a trop de modestie, et qu'il la fait paraître. Il faudra que je fasse, un beau jour, une belle dissertation pour le guérir de cette vertu ; elle est de trop dans un prince, et ce n'est pas la seule qu'un souverain pourrait avoir de trop. Entendons-nous ; un prince doit avoir de la modestie vis-à-vis de soi-même ; il doit se défier de son savoir, et demander des conseils ; à la bonne heure ; mais il ne doit jamais en convenir avec personne, ni en parlant, ni encore plus en écrivant ; à ceux mêmes qu'il fait l'honneur de consulter, il doit en imposer et leur faire accroire qu'il entend très bien la matière. Les méchants conseillers craindront en lui un juge éclairé ; les bons se flatteront d'y trouver un connaisseur. S'il trahit son secret, il n'aura jamais un bon conseil ; car si M. le conseiller s'aperçoit que son souverain n'entend pas la matière, il se garderait bien de l'en instruire ; il travaillerait à se rendre inutile ; ce qui est contraire à la nature humaine. Mais, au contraire, s'il croit que le prince en est instruit, il fera de son mieux pour briller à ses yeux, et débitera le meilleur de toute sa marchandise. Enfin, la parole d'un prince est sacrée. Il n'a qu'un mot ; s'il dit : Je n'y entends rien, on s'en rapporte à lui : ce qui serait très malheureux, et très faux en même temps, dans le cas de notre cher prince. Il est vrai qu'il y a eu peut-être d'autres souverains qui, s'ils avaient dit : *Je n'y entends rien*, ce serait la seule parole sacrée qu'ils auraient inviolablement tenue ; mais ces princes sont morts, l'Histoire en parle. Priez, en attendant, mon cher Grimm, de dire au prince de ma part tout ce que son cœur et son esprit lui fourniront. Il est prophète, il est *voyant*, aussi il devinera très juste tout ce que je voudrais mander à cette jeune plante, qui fait l'espérance de l'Allemagne et l'honneur de l'humanité.

Digitized by Google

Assurez le libraire Merlin (car je crois qu'il s'appelle ainsi), que le sage Merlin ne valait pas deux liards à côté de lui ; que je le rendrai plus grand sorcier que l'autre, et que, dès à présent, je lui promets l'édition de cent quatre-vingt-treize volumes dont j'accoucherai, un par an, pourvu que, de son côté, il m'assure la vie. Je compte même faire de mes ouvrages une tontine[1] (puisque vous en avez aboli la race), et je veux que le dernier vaille et contienne tous les autres. Vous jugez par là que cet ouvrage sera bien court. Oui, ma foi, il sera si court que le voilà :

Livre cent quatre-vingt-treizième.
X = O.
Le tout égal à zéro.
Machiavellino.

Chargez-vous[2] d'en donner l'édition, avant que les autres aient paru. Parlons d'autre chose. Quoi ! on mystifie encore à Paris ? Je croyais que M. l'abbé Terray était le seul mystificateur actuel ; mais puisque madame de Luchet s'en mêle encore, on a bien fait de la blâmer[3]. Cela ne l'empêchera pourtant pas de mener son fiacre.

1. En 1770 un arrêt du Conseil avait supprimé toutes les tontines du gouvernement et converti les rentes qui leur étaient affectées en rentes viagères.

2. Édit. T : *Me conseillez-vous...*

3. N. Delon, Génevoise, femme du marquis de Luchet, l'auteur de l'*Histoire littéraire de Voltaire*. Les proverbes et les scènes de mystifications étaient alors fort à la mode dans la société : le comte d'Albaret, l'avocat Coqueley de Chaussepierre, un commis des fourrages, surnommé milord Gord, s'y étaient fait une sorte de célébrité avec madame de Luchet. « Une femme de qualité, raconte Grimm, fort décriée à la vérité par ses mœurs, se trouvant chez madame de Luchet, milord Gord contrefit le médecin anglais avec une telle vérité qu'il inspira à la dame la plus grande confiance. Elle passa avec lui dans un cabinet, où l'on prétend que la confession de la malade et les essais du médecin furent poussés fort loin. Cette histoire fit beaucoup de bruit : milord Gord et madame de Luchet avaient été assez imprudents pour la conter. On mit le médecin anglais en prison, et madame de Luchet fut reprimandée à la police. Or, une femme reprise par la police n'est plus reçue nulle part, et la pauvre diablesse de Luchet est tombée dans la dernière misère. » *Corresp. littér.*, t. IX, p, 262.

Digitized by Google

Pourquoi voulez-vous que l'aventure arrivée à l'évêque de Tarbes[1] n'ait pas pu m'arriver? Je ne connais point du tout le visage de madame Gourdan[2]. Comment est-il possible, l'abbé? me direz-vous. Oui, madame; c'est parce que j'entends le commerce que messeigneurs les évêques n'entendent point. J'achetais de la première main, et j'avais du bon à bien bon marché; eux ils achètent tout par l'entremise des courtiers; aussi ils sont toujours dupés. Ils sont une espèce de peuple agricole; moi, j'étais peuple manufacturier et fabricant; aussi ils ont, pour la plupart, une physionomie rurale, et le dieu des jardins est leur dieu. Je me suis, madame, raccommodé avec les critiques, et même avec les injures; ainsi envoyez-moi toutes celles qui paraîtront. Si les injures sont trop fortes, je répondrai à MM. les cultivateurs par une brochure qui aura pour vignette le *Dieu des jardins* (d'Horace), jadis *tronc de figuier*, et à présent *dieu des*

1. L'évêque de Tarbes était alors Michel-François Couet du Vivier de Lorry, né en 1728, qui occupa ce siège de 1769 au 4 août 1782.

2. Célèbre entremetteuse de cette époque, qu'on appelait la *petite comtesse*, et dont la *maison* était située rue des Deux-Portes. — Voici cette aventure qui n'a rien d'ailleurs que d'honorable pour l'évêque de Tarbes. La petite comtesse revenait un jour de Versailles, où elle avait conduit deux nymphes... Aux approches de Paris, son carosse casse; elle est obligée de mettre pied à terre avec ses deux élèves. M. l'évêque de Tarbes, passe dans le même temps: il est touché de l'accident: il prend part au sort de ces dames, leur offre sa voiture pour les ramener: il insiste. La Gourdan trouve très comique de se voir dans le carosse d'un prélat; elle accepte et se pavane aux yeux de tous les spectateurs. C'était un jour où la route de Versailles était encore plus fréquentée que de coutume. Une infinité de jeunes seigneurs se rendaient à la cour: plusieurs reconnaissent le prélat et sa compagnie. Arrivés, ils n'ont rien de plus pressé que d'en rire et d'en faire l'histoire du jour. Elle parvient aux oreilles de la comtesse du Barry, qui en amuse le monarque. Sa majesté ordonna au grand aumônier de mander de sa part l'évêque de Tarbes, et de lui faire des reproches. Le prélat ne sait ce que cela veut dire. Enfin la plaisanterie s'éclaircit, et il reconnaît que la charité n'est pas toujours bien placée ni bien récompensée. L'*Espion anglais*, Londres, 1779, t. II, p. 62. V. encore les *Mém. secrets*, V, 58.

Digitized by Google

économistes, avec la légende : *Quantum vesica pepedi* [1]. Je vois d'ici mon cher Grimm éclater de rire à la lecture de cette lettre, et courir le risque par la violence du rire, d'en faire autant. Bonsoir, ma belle dame ; aimez-moi, et croyez-moi à Paris, et vous à la Briche.

15. — A LA MÊME.

Naples, 9 mars 1770.

Je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine ; cela me fâche, et me fait soupçonner que les lettres s'égarent. Vous pouvez remédier à cet inconvénient, qui est très grand et très nuisible aux plaisirs de l'amitié. J'ai reçu la caisse avec les neuf exemplaires que vous m'avez expédiés par mer. Jamais Eole et Neptune ne m'ont tant favorisé. Je n'ai pas d'avis que mon ambassadeur ait été payé des premiers cinquante louis. Je suis dans une parfaite ignorance des événements de Paris. Est-ce que la Compagnie des Indes ressuscite? Est-ce que notre bon Panurge en aura le dédit ?

Je devrais, ce soir, répondre à la belle lettre de madame de Necker, mais je n'en ai pas le temps ; vous lui enverrez, en attendant, mes compliments.

Je devrais écrire aussi à notre cher baron d'Holbach. En attendant que je m'y détermine, vous pourrez lui dire que je lui enverrai une thèse théologique soutenue dans notre séminaire ici, dans laquelle on a eu la maladresse ou la malice de citer tous les *éclats de la bombe religieuse*

1. Horace. *Satyrarum* lib. I, 8.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum...
Nam, displosa sonat quantum vesica, pepedi
Diffisa nate ficus.

Digitized by Google

qui a crevé depuis cinq ans. Boulanger, Voltaire, le militaire philosophe[1], etc., etc., etc., tout y est cité. Le jeune défendeur de la thèse m'a assuré qu'il avait lu tous ces mauvais livres. Aimez-moi, et ne me laissez pas sans m'écrire, ou sans me faire écrire par d'autres.

16. — A LA MÊME.

Naples, 17 mars 1770.

La mort de mon ambassadeur[2] m'accable de tristesse ; je m'aperçois de plus en plus que je ne serai jamais heureux, parce que je suis trop sensible à l'amitié, et j'ai trop d'imagination pour oublier. Ah ! si je pouvais avoir un peu de cette eau de Léthé ! On dit que la source en est dans les environs de Paris : si vous pouviez m'en envoyer des bouteilles ?

Je ne suis pas en état de vous écrire, au milieu du chagrin, une lettre divine ; contentez-vous, pour ce soir,

1. *Le Militaire philosophe*, Londres, 1768. Attribué à Naigeon et au baron d'Holbach.

2. Joseph-Marie-Henri de Baeza y Vizentelo, marquis de Castromonte, Montemayor y el Aguila, comte de Cantillana, chevalier de l'ordre de Saint-Janvier, chancelier perpétuel du conseil d'hacienda, grand d'Espagne de 1re classe, ambassadeur extraordinaire du roi des Deux-Siciles en France. Il mourut à Paris le 21 février 1770, âgé de cinquante-six ans. Voir *Gazette de France*, 1770, p. 68. Le mois précédent il avait perdu sa sœur Dona Ange de Baeza, femme de don Joseph-François Buccareli, marquis de Vallermoso, comte de Zerena, morte à Séville en janvier 1770. « L'ambassadeur de Naples, dit madame du Deffand, mourut mercredi, en présence de madame de Chimay et de M. de Fitz-James qui étaient chez lui; il parlait sur le temps où il quitterait le deuil de sa sœur : ce sera, dit-il, le 15 ; et il se tut, pencha la tête, et mourut sans aucune convulsion, sans faire le moindre mouvement. Il était sorti le matin, avait eu du monde à dîner, et il demandait ses chevaux pour aller chez l'ambassadeur d'Espagne : on croyait qu'il ne vivrait pas plus de six mois, parce qu'il était hydropique, mais il se portait beaucoup mieux. » (*Corresp. de la marquise du Deffand, édit. Lescure*, t. II, p. 38.) — En 1768 on s'était beaucoup occupé d'un procès dans lequel le marquis de Castromonte attaquait le testament de son frère en faveur d'une demoiselle Delair, pour laquelle plaidait Me Legouvé. (*Mémoires secrets*, t. IV, pp. 152 et 169.)

Digitized by Google

d'une lettre toute humaine que voici. De l'argent que le libraire doit me donner, voici ce qu'il faut faire : Vous commencerez par vous rembourser de vos avances, ensuite je vous prie de payer à M. Gatti ce que je lui dois ; et je crois que cette somme peut monter à six louis et demi à la fin du mois de mars. Après vous retiendrez l'argent de la commission des flambeaux argentés et des rafraîchissoirs et cuvettes à verres que j'ai pris la liberté de vous donner. Le reste, vous me le remettrez par une lettre de change ; mais comme il n'y a point de change entre Naples et Paris, vous enverrez l'argent à Gênes, à M. Pietro-Paolo Celesia [1], avec qui je m'entendrai pour le retirer. Rien ne vous sera plus aisé que de trouver des lettres de change pour Gênes ; mais il faut que vous écriviez à M. Pietro-Paolo Celesia, que cet argent, dont vous lui envoyez la lettre de change, est à moi. Comme je suis ici procureur de feu mon ambassadeur, je dois compter avec ses neveux et héritiers ; ainsi il m'est plus commode de retirer ici mon argent. Voilà bien du verbiage sur une matière aussi crasse, aussi vile, aussi méprisable que l'argent. Et le sublime de la philosophie, quand est-ce qu'il commence, me demanderez-vous ? Pas ce soir. Comment voulez-vous que j'entame le dixième dialogue [2], si vous ne m'envoyez pas les critiques faites et à faire ? Écrivez-moi toujours par la voie de M. Nicolaï.

1. Édit. T. : *Celeria*. — Il existe un *Mémoire de madame F. de La C.* (Faulques de La Cépède, ou madame de Vaucluse) *contre M. C.* (Celesia, ministre de la république de Gênes). Londres, 1788, in-8°.

2. Les *Dialogues* imprimés sont au nombre de huit seulement.

Digitized by Google

17. — A LA MÊME.

Naples, 24 mars 1770.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc, ma belle dame? Vous ne m'écrivez pas! Seriez-vous malade? J'en tremble. Mais j'espère que non. Cependant, vous avez mille choses à me demander. Vous avez des brochures contre moi à m'envoyer [1], vous avez des nouvelles de mes amis à me donner. Ne m'abandonnez pas. Je n'ai d'autre soulagement dans l'ennui qui m'accable, que de recevoir force lettres de Paris. Je crains que vous ne receviez pas mes lettres. Si cela est, je prendrai le parti de vous écrire en droiture par la poste, car j'ai résolu de ne laisser passer aucune semaine sans vous écrire, même lorsque je n'ai rien à vous dire, comme par exemple ce soir.

Je vous prie de dire à Grimm que j'ai reçu une lettre du *contino* de Potsdam, qui a lu mon livre et qui en raffole.

Aimez-moi toujours, ma belle dame, et donnez-moi par vos lettres l'occasion et l'échauffement de tête qu'il me faut pour vous écrire fort au long.

1. Nous citerons celles de l'abbé Baudeau, *Lettres d'un amateur à M. l'abbé G*** sur ses dialogues anti-économistes*, qui faute de lecteurs, dit Grimm, en restèrent à la seconde; de Mercier de la Rivière, l'*Intérêt général de l'Etat ou la liberté du commerce des blés démontrée conforme au droit naturel, au droit public de la France, aux lois fondamentales du royaume, à l'intérêt commun du souverain et de ses sujets dans tous les temps, avec la réfutation d'un nouveau système, publié en forme de Dialogues sur le commerce des blés;* de l'abbé Roubaud, les *Recréations économiques, ou Lettres de l'auteur des* REPRÉSENTATIONS AUX MAGISTRATS, *à M. le chevalier Zanobi, principal interlocuteur des* DIALOGUES SUR LE COMMERCE DES BLÉS. (Voir *Corresp. littér.* t. IX, p. 81.)

Digitized by Google

18. — A LA MÊME.

Naples, 27 mars 1770.

Votre lettre du 6 arrive dans l'instant, et elle achève de me persuader que les dés sont pipés, malgré tout ce qu'en dit le baron, qui a toujours amené des doublets dans sa vie, pendant que je n'amène que des as[1]. Ne voyez-vous pas clairement que la seule chose qui m'intéresse dans tout ceci, c'est-à-dire mes pauvres cent louis, est celle qui rencontre des difficultés inouïes, inconcevables, impossibles à expliquer? Jurez donc, madame, comme je jure aussi de mon côté. Il y a des saints qui veulent être jurés, à ce que disait un célèbre goutteux.

Je ne m'étonne point des contradictions de Panurge; c'est un homme qui a le cœur dans la tête, et la tête dans le cœur; il raisonne par passion, et agit par principes; cela fait que je l'aime de tout mon cœur, quoique je raisonne difficilement[2], et qu'il m'aime aussi à la folie, quoiqu'il me croie *machiavellino*. Au reste, je crois que son cœur, qui est le plus vertueux et le plus beau du monde, entraînera la tête, et qu'il finira par ne pas répondre et par m'aimer davantage[3]. Il s'apercevra, à la

1. Voir la lettre 45.

2. Peut-être y avait-il : *differemment*. L'édit. T omet cette phrase.

3. Diderot, qui avait été prié par M. de Sartine de lui dire son sentiment sur la *Réfutation* de l'abbé Morellet, lui écrivit à ce sujet, le 10 mai 1770, une lettre fort sévère sur cet ouvrage, dans laquelle il cite ce passage comme celui d'une lettre que Galiani lui avait adressée : « Voici, monsieur, comment le charmant Napolitain parle de lui dans la dernière lettre que j'ai reçue : Le cher abbé Morellet raisonne comme sa tête le mène; mais il agit par principes; ce qui fait que je l'aime de tout mon cœur, bien que ma tête n'aille pas comme la sienne, et que lui, de son côté, m'aime à la folie, bien qu'il me croit *machiavellino*. Au reste son âme, qui est bonne, entraînera sa tête; il finira par ne pas me répondre et m'aimer davantage. D'où vous conclurez que le petit machiavelliste italien s'entend un peu mieux aux procédés que le philosophe français. » *Œuvres de Diderot*, t. XX, p. 10.

Digitized by Google

deuxième ou à la troisième lecture, que le chevalier Zanobi ne croit ni ne pense un mot de tout ce qu'il dit ; qu'il est le plus grand sceptique et le plus grand académique du monde ; qu'il ne croit rien, en rien, sur rien, de rien ; mais, de grâce, madame, ne lâchez pas ce mot, qui est la clef du mystère. Attendons, et amusons-nous à voir combien de temps Paris restera sans m'entendre, et à s'échauffer sur une question interminable. Le seul Grimm m'avait entendu d'abord : il devinait que le livre resterait sans conclusion. Il a fallu ajouter une conclusion en faveur des badauds de Paris, qui aiment à conclure. Au reste, le livre est bien le livre d'un philosophe, et il est seul capable de former un philosophe et un homme d'État, c'est-à-dire un homme qui a la clef du mystère, et qui sait que le *tout* se réduit à zéro. L'abbé Raynal a bien raison de dire que l'ouvrage est profond. Il est doublement profond ; car il est creux, et il n'y a rien dessous. Ceux qui ont dit que les principes y étaient trop éparpillés, ont fait l'éloge le plus complet du dialogue ; mais le style des dialogues est presque inconnu à Paris. Ceux qui se donneront la peine de lier mes idées, devineront peut-être le but de l'ouvrage. Vous m'avez mandé le premier succès de la décharge des grenadiers et de la première file. J'attends avec curiosité le bruit des goujats de l'armée, qui sera diabolique ; mais n'oubliez pas de me mander ce qu'en aura pensé Voltaire. Vous en enverrez, sans doute, un exemplaire à mon cher prince de Saxe-Gotha, de ma part. Encouragez mes amis qui auront lu l'ouvrage, à m'écrire. Je ferai volontiers la dépense de la poste pour cette fois-là.

A propos, puisqu'on sait l'auteur, je me flatte que vous n'aurez pas manqué de dire à mes amis dans quelles circonstances fâcheuses ce malheureux enfant a été conçu

Digitized by Google

et avorté. Je ne sais pas moi-même ce qu'il est. Je n'ai pas pu le lire une seule fois de sang-froid[1]; j'avais laissé le manuscrit original dans vos mains, ainsi je n'en sais rien. Cela ne fait rien au public; mais j'espère que mes amis le liront avec plus d'indulgence; et, en un mot, pourvu que la lecture leur retrace le souvenir du son de ma voix, de mon dialogue, de mes gestes, voilà tout ce que je demande. Qu'on m'aime, car par la sambleu! je le mérite à tous égards, et ils ne reverront pas de longtemps à Paris un étranger plus aimable que moi.

Autre à propos. Je vous prie d'envoyer en présent de ma part (puisque l'auteur est connu) un exemplaire à M. Baudouin, maître des requêtes[2], nouvellement marié, place Vendôme.

Il ne faut point songer à une nouvelle édition, si la première ne se vend point. Cependant, si on la vend, je voudrais ajouter un dialogue à la deuxième édition, où l'on expliquera le système des magasins de dépôts, qui est le seul qui puisse rendre faisable le commerce des blés en France. Et comme je rêve toujours argent, le libraire

1. Voir p. 5.

2. Armand-Henri Baudouin du Guemadeuc, né à Colmar, le 17 avril 1737, mort vers 1815, fils d'un commissaire des guerres, maître des requêtes depuis 1762. Galiani l'a eu en vue dans le rôle du Président de ses *Dialogues*. Le 22 avril 1770, il fut nommé président par commission du Grand conseil, en remplacement d'Esmangard, nommé intendant de Bordeaux. Il demeurait, en 1769, Cloître-Notre-Dame. En décembre 1779, il fit une faillite qui l'obligea de se démettre de sa charge. Il s'occupait d'astronomie et fournit différents Mémoires à l'Académie des Sciences. Voir les *Mém. secrets*, t. XX, p. 160, et la *Corresp. secrète*, publiée par M. de Lescure, Plon, 1866, t. Ier, p. 295. — D'après Barbier, il serait l'auteur du pamphlet l'*Espion dévalisé*, Londres, 1782, in-8°, à propos duquel Grimm écrivait dans sa *Corresp. lit.* : « Qui y pourrait lire sans indignation tout ce qui concerne la mort de madame la Dauphine? On y livre aux soupçons de la plus infâme calomnie un ministre aussi connu par la franchise et la générosité de son caractère que par la souplesse et la légèreté de son esprit (*Choiseul*). En se servant avec art de quelques gaucheries du docteur Tronchin et de quelques imprudences de l'abbé Galiani, on s'est flatté de donner au plus horrible roman un air de vraisemblance » t. XIII, p. 237.

Digitized by Google

me paiera vingt-cinq louis ce nouveau dialogue. Mais, me direz-vous : Pouvez-vous faire des dialogues hors de Paris ? Non, en vérité ; je suis ici dans le plus inconcevable accablement de tristesse ; mon voyage au Congo est impraticable ; on me propose, en revanche ici, le voyage de l'île de Cuba : Ce n'est pas mon chemin, je réponds tristement. Savez-vous ce que je fais à présent ? Je m'occupe sérieusement à mettre en ordre tous mes petits ouvrages de jeunesse, pour les imprimer sous le nom de *Juvenilia*. Ils sont tous en italien. Il y a des dissertations, des vers, de la prose, des recherches d'antiquités, des pensées détachées ; cela est bien jeune, en vérité, cependant c'est de moi. Adieu, mon incomparable Dulcinée ; vous m'aimez, n'est-ce pas ?

19. — A LA MÊME.

Naples, 31 mars 1770.

Votre silence m'inquiète horriblement. Qu'est-il donc arrivé ? Êtes-vous en prison à cause de mon malheureux livre ? Diderot l'est-il aussi ? et Grimm et le baron et tant d'autres ? M'a-t-on oublié, malgré le bruit que j'ai fait pour qu'on se ressouvienne de moi ? Tirez-moi de cette inquiétude ; et, pour me tenir au courant, écrivez-moi en droiture par la poste.

On m'a écrit que l'abbé Morellet a reçu ordre du gouvernement de répondre aux *Dialogues*[1]. Il est donc déclaré le guet et la maréchaussée des économistes ? Il a ordre de courre sus à nous autres malheureux faux

1. Morellet dit qu'il entreprit cette réfutation « à l'invitation de M. Trudaine de Montigny, pour seconder les vues raisonnables du ministère, et en particulier de M. le duc de Choiseul en faveur de la liberté du commerce des blés. » *Mémoires*, p. 192.

Digitized by Google

saulniers en philosophie rurale. Patience, nous nous recommanderons à nos jambes pour nous sauver. Pour moi, j'ai galopé jusqu'à Naples, et je me crois en sûreté ici.

Le baron de Gleichen vient-il ici[1] comme on le dit! Parlez-lui de moi, dites-lui de m'apporter de beaux chats angoras. Je m'engage de prouver[2] la libre exportation des angoras plus nécessaire et plus avantageuse que celle du blé.

Mais vous ne m'écrivez pas, cela me désole. Seriez-vous malade? Adieu. Finissez mes tourments par une belle épître très longue, très curieuse. Aimez-moi.

20. — AU BARON D'HOLBACH[3].

Naples, 7 avril 1770.

Mon cher baron, voulez-vous bien vous charger de remettre les deux lettres ci-jointes aux personnes auxquelles elles sont adressées? Je vous envoie ouverte celle de l'abbé Morellet; vous verrez qu'elle n'est pas faite pour

1. Le baron de Gleichen, desservi auprès du roi Christian VII par le comte de Moltke et le médecin Struensée, dont il s'était attiré l'inimitié pendant le voyage de ce prince en France, en 1766, avait été remplacé à l'ambassade de France, le 19 mars 1770, par le baron de Blôme. Il reçut du roi, le 24 avril, son audience de congé, mais ne fut nommé à Naples que le 13 juillet suivant, et sur l'insistance du duc de Choiseul. Il y remplaçait le comte d'Osten qui, plus tard, le 13 septembre 1770, ayant succédé au comte de Bernstorff, comme ministre des affaires étrangères, supprima l'ambassade de Naples et offrit à Gleichen le poste très inférieur de Stuttgard que celui-ci refusa.

2. Édit. T. : *procurer*.

3. Le baron d'Holbach (1723-89), fils de François-Adam, baron d'Holbach, seigneur de Heeze, le Ende, mort à Paris, le 5 août 1753, donnait à dîner aux gens de lettres le jeudi et le dimanche. Il demeurait rue Royale, et en été, chez sa belle-mère, madame d'Aine, dans sa magnifique propriété du Grandval, commune de Sussy, arrondissement de Boissy-Saint-Léger, Seine-et-Oise. (Voir *Œuvres de Diderot*, t. XVIII, p. 393.)

Digitized by Google

être lue de tout le monde. *Pusillus grex electorum* doit la lire. Personne n'en doit tirer de copie. Souvenez-vous de la place que j'occupe et du pays que j'habite. Au reste, je ne crois pas que l'abbé Morellet puisse changer de façon de penser envers moi, ainsi je suis tranquille là-dessus.

Que faites-vous, mon cher baron? Vous amusez-vous? La baronne se porte-t-elle bien? Comment vont vos enfants? La philosophie dont vous êtes le maître d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un aussi bon appétit?

Pour moi, je m'ennuie mortellement ici; je ne vois personne que deux ou trois Français qui sont ici. Je suis le Gulliver revenu du pays des Houyhnhnms, qui ne fait plus société qu'avec ses deux chevaux. Je vais rendre des visites de devoirs aux femmes des deux ministres d'État et des finances, et puis je dors ou je rêve. Quelle vie! rien ne m'amuse ici; point d'édits, point de réductions, point de retenues, point de suspension de payements[1]. La vie y est d'une uniformité tuante. On ne dispute de rien, pas même de religion. Ah! ah! mon cher Paris! que je te regrette!

Donnez-moi quelques nouvelles littéraires, mais n'en attendez pas en revanche. Pour de grands événements en Europe, je crois que nous allons en devenir le bureau. On dit qu'enfin la flotte russe a débarqué à Patras, et que la Morée[2] s'est toute révoltée et déclarée en faveur des Russes, et que, sans coup férir, ils en sont les maîtres

1. Allusion aux arrêts du conseil, du 10 février 1770, par lesquels l'abbé Terray avait suspendu le payement des billets des fermes, les rescriptions sur les recettes générales et autres revenus du roi.

2. Le 6 octobre 1768 la Turquie, à l'instigation de la France, représentée à Constantinople par le comte de Vergennes, et désireuse de faire une diversion en faveur de la Pologne, avait déclaré la guerre à la Russie, qui, en 1770, envoya une flotte commandée par Alexis Orloff, lequel, à la fin de février, aborda en Grèce, travaillée depuis 1766 par les émissaires de Catherine, et y excita un soulèvement qui d'ailleurs avorta.

Digitized by Google

déjà, excepté des villes de Corinthe et de Napoli de Romanie. Cela mérite confirmation.

D'autres disent qu'ils ont débarqué au golfe de Maina, et donné du secours aux Albanais ; ceci me paraît plus vraisemblable. Photius aura donc triomphé de Mahomet! Quelle aventure ! Nous serons limitrophes des Russes ; et d'Otrante à Pétersbourg, il n'y aura plus qu'un pas et un petit trajet de mer. *Dux fœmina facti*[1] ; une femme aura fait cela : c'est trop beau pour être vrai.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette année, nous manquerons[2] de blés de Morée. Ainsi, si l'exportation continue en France, vous y aurez une belle et bonne famine, qui sera augmentée par le resserrement de l'argent, occasionné par les édits ; ainsi l'abbé Badaud verra que Zanobi avait raison.

Adieu, mon cher baron ; mille choses de ma part aux Helvétius. Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit, ce coquin ? Je lui ai fait faire présent de mon livre ; il ne m'a pas remercié, non plus que Suard, Marmontel et d'autres ingrats. Ils me laissent seul dans la mêlée, avec les badauds, les ponts, les rivières, les turcies[3] et les levées. Cruels ! j'invoquerai à mon secours la baronne et d'Alainville, puisque tous m'abandonnent. Adieu.

1. Virgile, parlant de Didon, qui se met à la tête des Tyriens fuyant la tyrannie de Pygmalion. *Æneis*, I, 364.

2. Ed. T. : nous *mangerons des*.

3. Jeux de mots sur Baudeau, Dupont de Nemours, Mercier de la Rivière. — *Turcie* : levée au bord d'une rivière pour contenir les eaux. *Littré*.

Digitized by Google

21. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 1.) — Naples, 7 avril 1770.

Ma belle dame, je désespérais de recevoir les lettres du courrier aujourd'hui, à cause des temps horribles que nous avons essuyés ; ainsi, je me suis amusé à écrire au baron et à l'abbé Morellet, une belle épître que le baron vous communiquera. Je viens enfin de recevoir votre chère lettre du 18. Je suis las d'écrire. Ainsi je serai laconique, puisque le temps me manque, et mon bras se refuse. Je ne voudrais pas qu'il courût des copies de la lettre que j'ai écrite à l'abbé Panurge ; elle est trop peu dévote pour une lettre écrite le samedi de la Passion[1]. A cela près, je ne la désavoue point.

Par votre lettre, je comprends que vous avez envoyé vos lettres à D. Perez, après la mort de mon pauvre ambassadeur ; ce qui fait que je ne les ai point reçues. C'est une méchante bête que ce D. Perez ; méfiez-vous-en, et ne lui envoyez rien. Je vous prie d'envoyer vos lettres à M. le chevalier de Magallon, chez l'ambassadeur d'Espagne, qui me les enverra dans le paquet de la cour, ou de me les envoyer par la poste, ce qui sera le mieux, et je ne regretterai point l'argent de la poste ; je vous répondrai par le même canal.

J'ai reçu la première aux Corinthiens de l'abbé Badaud[2]; elle m'a fait un plaisir infini ; elle a électrisé ma tête à un point que vous ne saurez imaginer. Je suis bien résolu

1. Il tomba cette année, le 14 avril. — La lettre 21 serait donc mal datée.

2. L'abbé Baudeau, le nom est évidemment écorché à dessein comme ailleurs encore. Les noms des premiers économistes prêtèrent souvent à rire. « Quand j'entends nommer ces économistes, disait un plaisant, il me semble que j'entends appeler une meute de chiens de chasse, Baudeau, Roubaud, Turgot, Mirabeau. »

Digitized by Google

de ne rien répondre à personne. Cependant, pour vous amuser, si l'électricité[1] continue, je ferai une réponse que je vous enverrai, et que vous lirez à Grimm, Diderot, Schomberg, etc.

Comme vous avez force argent du mien en main, vous pourrez vous procurer à mes frais les réfutations de Dupont et de la Rivière, le *Prolateur de toutes les Russies*[2], et me les envoyer. Mais envoyez-les à Rome, à M. l'abbé Deshayes[3], secrétaire de l'ambassade, avec une sous-enveloppe, à l'abbé du Vauxcelles[4], charmant abbé qui réussit fort bien en Italie, et un petit mot pour lui dire de me les envoyer. Vous pourrez tenir ce canal toutes les fois qu'il s'agira de m'envoyer quelque paquet.

1. Ed. T. : *Electrisation.*

2. Voir p. 41 et 88, note 2. Henri Lemercier de la Rivière (1720-1794), conseiller au Parlement de Paris, intendant de la Martinique, de 1758 à 1764, disciple de Quesnay, dont il développa les doctrines économiques dans l'*Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* (1767). Au mois d'octobre de la même année, il avait été appelé en Russie par Catherine, pour présider à la confection d'un Code, avait mal réussi près de la souveraine et était reparti presque aussitôt pour Paris, où il était de retour au mois de mai 1768. (*Mém. secrets*, t. IV, p. 43). De là cette épithète ironique de *prolateur* (proferre, faire avancer). « Il nous supposait, écrivait Catherine à Voltaire, marcher à quatre pattes, et très poliment il s'était donné la peine de venir pour nous redresser sur nos pieds de derrière. » *Corresp.* t. LII, p. 200.

3. Deshaizes et non Deshayes, secrétaire de l'ambassade de France à Rome. *Gazette de France* (1771, p. 345). Dans une lettre au duc de Choiseul, du 7 janvier 1759, le cardinal de Bernis écrivait de lui : « Il a été autorisé par le roi à écrire sous ma dictée toute la négociation secrète de Vienne, quand j'en étais chargé seul ; il a eu depuis toute ma confiance dans les affaires les plus secrètes. Je ne saurais vous en dire trop de bien. » *Mémoires du cardinal de Bernis*, publiés par F. Masson, Paris, 1878, t. II, p. 361.

4. L'abbé Simon-Jérôme Bourlet de Vauxcelles (1733-1802), prédicateur du roi, ami de Diderot, de d'Alembert, de mademoiselle de Lespinasse. Dans ses *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-8°, il reproduisit les *Dialogues sur les femmes*, de l'abbé Galiani. Sa *Neckeriana*, 1798, est intéressante à lire. On trouve de lui une lettre à Suard, dans Charles Nisard, *Mém. et corresp. inédits*, Paris, 1858. Voir encore les *Œuvres de Diderot*, t. II, p. 176 et V. p. 264, et les *Mém. secrets*, t. Ier, p. 289.

Digitized by Google

J'ai lu les jugements des deux princes prussiens[1]. Ce qui m'y a causé le plus de plaisir, c'est d'y revoir l'écriture de mon cher Grimm. Les princes sont quelque chose de trop grand pour moi ; j'aime les petits particuliers et les *prophètes mineurs*.

J'ai reçu aussi les copies des lettres de Voltaire et de madame Denis, qu'on m'a envoyées de Paris.

J'attends avec impatience de savoir s'il a écrit rien de plus, lorsqu'il a su le nom de l'auteur.

Vous avez été malade ; mon cœur l'avait deviné, et j'en suis bien fâché. Point de lettre de Schomberg !

Adieu. Je suis ravi du jugement de M. Turgot[2]. Mon cœur l'avait pressenti. J'avais la plus grande estime de son excellent jugement, et j'aurais toujours parié qu'il aurait goûté les Dialogues.

22. — A M. BAUDOUIN, MAITRE DES REQUÊTES.

Naples, 20 avril 1770.

Mon cher ami, voilà qui est admirable ! Au milieu des tendres embrassements d'une épouse chérie, se souvenir de moi, m'écrire, me combler de louanges ! Mais voilà ce qui est incroyable. Au lieu de me donner des nouvelles de la grossesse de madame, ou du moins des *peines et soins* qu'on se donne pour la procurer, me parler encore de systèmes sur l'exportation ! Patience ! J'aurais en vérité

1. Probablement le prince héréditaire de Saxe-Gotha, et son frère le prince Auguste, né le 14 août 1747. Les deux princes de Prusse, frères de Frédéric II, étaient : Frédéric-Auguste et Auguste-Ferdinand, nés l'un en 1726, l'autre en 1730.

2. On a vu, p. 30, note 2, que Turgot ne « goûtait » les *Dialogues* qu'au point de vue littéraire. Quant aux doctrines, il les réfuta bientôt lui-même dans ses *Lettres* à l'abbé Terray où il défend la liberté du commerce des grains.

Digitized by Google

mieux aimé que vous m'eussiez écrit sur votre état actuel, si vous êtes heureux, si vous serez intendant bientôt, etc.

Vous auriez aussi pu m'instruire sur l'état actuel des Chinois ; si leur tactique va bientôt s'imprimer ; si nous imiterons leur papier, leurs tentures, etc. Mais vous voulez m'obliger à radoter encore sur l'exportation ; eh bien, je vous répondrai, et je dirai en même temps : Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Le système de M. de Trudaine[1] l'ancien, qui paraît vous plaire, n'était pas digne de lui, il n'est beau qu'en théorie ; il se gâte dans la pratique ; et M. de Trudaine aurait dû être un grand praticien, après tant d'années qu'il avait eu les mains en pâte.

Vous voulez laisser exporter les fines fleurs de farine seules ; cela est beau, et j'y trouve mille avantages en théorie. Mais savez-vous ce que cela devient en pratique ? C'est que toutes les farines de France, seraient-elles bises et noires comme de l'encre, deviennent fleurs de farine. Tout le son poussera en fleurs de farine, n'en doutez pas. Un petit arrosement laissé tomber sur les mains des commis des douanes, produira cette heureuse

1. Daniel-Charles Trudaine, d'une famille originaire d'Amiens, né le 3 janvier 1703, fils de Charles, prévôt des marchands, beau-frère du chancelier Voysin. mort en 1721, et de Renée-Madeleine de Rambouillet, dame de la Sablière, morte en 1746, maître des requêtes et intendant d'Auvergne, en 1730, intendant des finances en 1734, membre du conseil des finances en 1756, directeur des ponts et chaussées, membre honoraire de l'Académie des sciences en 1743, mort le 19 janvier 1769. Frère de Trudaine de Lauzières, maréchal de camps, sous-lieutenant des chevau-légers d'Orléans, mort en 1731, et des marquises de Ponceaux et de la Tour Maubourg, mortes, la première en 1729, la seconde en 1737. Il avait épousé, le 19 février 1727, Marie-Marguerite Chauvin, née le 1er février 1711, fille de Michel Chauvin, conseiller au Parlement, et de Catherine de Bragelongne, morte à Clermont, le 21 mars 1734. Créateur de nos grandes routes, inventeur de la taille tarifée, il avait contribué à l'édit de 1764 qui établit la liberté d'exportation des blés.

Digitized by Google

végétation. Croyez-moi, mon cher ami, et l'expérience des grandes charges que vous aurez un jour vous le prouvera : *celui qui ne sait pas calculer les non-valeurs de la transgression des lois*, n'entend rien à l'art du gouvernement. Il est un économiste, et rien de plus. Il est bon à faire des mémoires, des journaux, des dictionnaires[1], à occuper les libraires et les imprimeurs, à amuser les oisifs ; mais il ne vaut rien pour gouverner. Il y a un système et une théorie sûrs pour trouver la marche des transgressions et des fraudes ; et c'est le secret de l'art. Par exemple, le blé ne se changera jamais en farine à la sortie ; la transgression serait trop forte ; le procès-verbal est bientôt fait, et le commis infracteur est pendu. Mais la farine blanche noircit par degré ; elle devient bise, sans qu'on puisse jamais saisir la contrebande ; et enfin on introduit l'usage et on invente un nouveau mot, tel que, par exemple, *fleurs de farine à l'usage de l'étranger*, et alors la chose est faite. Toute farine quelconque peut sortir ; il est vrai qu'au fond il vaut mieux laisser sortir les farines que les blés, et j'ai bien prêché cette vérité. Mais passons à votre second article.

Vous voulez encourager la circulation intérieure par tous les moyens que je propose, mais vous m'en ôtez le moyen. Comment voulez-vous balayer les droits, les péages et les entraves actuelles, sans un nouvel impôt ? Si vous croyez cela non nécessaire, demandez-le à l'abbé Terray, et voyez si j'ai raison. Il vous dira qu'il y a trois mille cinq cents millions de dettes de l'État à balayer au préalable! Si vous voulez attendre que cette opération

1. Allusion au *Dictionnaire du commerce*, auquel travaillait l'abbé Morellet.

Digitized by Google

soit finie, vous attendrez ou le Messie avec les Juifs, ou le roi don Sébastien avec les Portugais. Je ne cesse de m'étonner que les économistes n'aient pas entendu dans mon livre, que l'impôt que je veux établir sur l'exportation et l'importation, ne doit pas être éternel, mais destiné uniquement à racheter les péages et les droits de halle aliénés, après quoi on pourra le diminuer de beaucoup. L'exportation ne l'emportera pas autant sur la circulation intérieure, aussitôt que celle-ci sera facilitée. Il est vrai que je ne me suis pas assez expliqué sur cela, mais j'ai écrit si à la hâte le dernier dialogue, la veille de mon départ, que je m'étonne moi-même qu'il ne soit pas plus mauvais qu'il n'est.

Je vous dirai la même chose à l'égard des emmagasinages et des dépôts publics. Je n'en ai point parlé, parce que je devais en parler dans un autre dialogue qui aurait dû être le dernier, et qui n'a point été fait. Dieu sait s'il le sera un jour! Au reste, je suis persuadé qu'il vous aurait plu, et que vous y auriez trouvé bien des choses neuves et intéressantes : je dis neuves pour les Français, car, grâces à Dieu, les économistes ne savent que parler et dire des injures à vous autres messieurs les maîtres des requêtes et intendants; mais les *Caricatori*[1] de Sicile sont une institution très ancienne et très belle ; et si on ne l'imite pas en France, il n'y aura jamais de commerce utile et régulier d'exportation. Il y aura des sorties par boutades, qui seront toujours très périlleuses, et quelquefois dangereuses. En voilà assez pourtant sur le pain ; il est temps que je vous parle d'autre chose. J'imagine tenir

1. Dans le sens usuel : chargeurs. « Caricatore. Colui che carica. Il proprietario delle mercanzie che formano il carico del batimento. Et aussi lieu de chargement (*Nuovo Alberti*). Mais il s'agit ici d'un sens tout spécial.

Digitized by Google

mon lit de justice à Fontainebleau, avoir mon chancelier au pied du lit, et le faire jaser.

Dites-moi donc mille choses. M'écrirez-vous souvent? Si vous voulez le faire, faites contre-signer vos lettres; ainsi j'espère les avoir franches de port jusqu'à Rome. Pour moi, rien ne me fera plus de plaisir que de vous écrire souvent. Je commence par vous adresser celle-ci sous l'enveloppe de M. Bertin[1]; si cette voie vous plaît, je la continuerai, sans quoi vous m'en indiquerez une meilleure.

Que fait l'astronomie? A-t-on rien sauvé du malheureux voyage de l'abbé Chappe[2]? Je le crois empoisonné avec sa suite.

M. Leroy[3], qu'a-t-il trouvé de bon à propos de ses montres? Elles sont toutes aussi mauvaises que les anglaises, n'est-ce pas?

Je vous recommande M. Nicolaï. Je suis au désespoir des difficultés qu'on rencontre ici pour l'employer fixement au service du roi de Naples; mais sa qualité de Français est une difficulté grande comme une montagne.

Comment vont vos affaires en Bretagne? Jugerez-vous un duc[4] et pair? Quelle auguste cérémonie! Cela est bien

1. Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin (1719-1792), l'ancien contrôleur général de 1759 à 1763, qui, en 1770, avait le département de l'agriculture avec le titre de ministre d'État. Il demeurait rue Neuve-des-Capucines. Mais peut-être s'agit-il plutôt du financier Bertin, trésorier des parties casuelles, lequel demeurait rue d'Anjou, au Marais.

2. L'abbé Chappe d'Auteroche, astronome, qui, le 1er août 1769, était mort en Californie, victime du climat.

3. Pierre Le Roy (1717-1785), le célèbre horloger du roi. En 1768 un voyage avait été fait par ordre du roi pour éprouver ses montres marines, rivales de celles de l'Anglais Harrison, et donna lieu, en 1770, à un livre de Cassini sur ce sujet. La même année Le Roy publia son *Mémoire sur la meilleure manière de mesurer le temps en mer*, Paris, Jombert. 1770.

4. Louis XV s'était décidé à convoquer, pour le 4 avril, le Parlement de Paris, siégeant comme chambre de pairs, pour juger le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne.

Digitized by Google

autre chose que votre triste commission de Saint-Malo[1].

Enfin dites-moi mille choses. Voulez-vous rien de ce ce pays-ci? Sachez que je me jetterai à corps perdu pour vous servir, et que je serai toute ma vie votre très humble et très obéissant serviteur, etc.

23. — A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, 21 avril 1770.

Ma belle dame, pour le coup, voilà qui est bien inquiétant : vous m'avez écrit une lettre datée n° 1er, à laquelle j'ai répondu. Ensuite, deux semaines se sont passées sans que j'aie reçu aucune lettre de vous : j'ai laissé passer la première semaine sans dire mot ; mais à présent je suis forcé de crier. Êtes-vous malade ? fâchée ? hors de Paris? Ou que diable est-ce là ? Cependant, je sais que vous avez reçu mes lettres ; et vous auriez dû, en conscience, me répondre ; car, enfin le temps de toucher les cinquante louis est arrivé, et j'en attends la nouvelle avec la dernière impatience. *Hæc finis Priami fatorum*[2]. C'est l'objet de tout mon travail ; et si je le manque, c'est bien alors que l'abbé Badaud triomphera et rira : mais si je les touche, je me moquerai de lui et de tous les économistes ensemble ou séparément. En outre, j'avais pris la liberté de vous donner une commission de vaisselle fausse, chose que j'ai appris de MM. les économistes à employer, et que je trouve aussi bonne que leur pain bis et leur mouture économique. Il y aurait l'occasion du départ de M. le vi-

1. La commission criminelle, composée de douze conseillers d'État et maîtres des requêtes, qui en décembre 1765, avait été envoyée à Saint-Malo pour juger la Chalotais.

2. Virgile, *Æneis*, II, 554.

Digitized by Google

comte de Choiseul[1] et de son officier d'office, qui viennent à Naples ; et par ce moyen je pourrais ensemble, avec le bagage du vicomte, la recevoir en épargnant les droits de sortie, et en ne payant que le droit de transport. Parlez-en à Gatti. Enfin, je vous renouvelle mes prières de ne m'écrire que par la poste, en cas que vous ne vouliez pas envoyer vos lettres à M. l'ambassadeur d'Espagne. Tirez-moi de peine. Je vois avec le plus grand chagrin notre correspondance chancelante et interrompue à tout moment. Je suis un homme perdu, si vous cessez de m'écrire. Aimez-moi ; saluez mes amis, et encouragez-les à m'écrire. Adieu.

Mes cinquante louis !

L'exemplaire de mon livre qu'on devait expédier à Gênes, à l'adresse de M. Regny, consul, n'y est jamais allé ; je croyais que vous en aviez chargé Gatti : c'est autant que rien.

24. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 2.) — Naples, 28 avril 1770.

Elle est, ma foi, charmante votre seconde lettre, ma belle dame, et elle m'aurait ravi en extase, si, au commencement, vous ne m'aviez donné la désagréable nouvelle que M. de Sartine n'a pas reçu la charmante épître, et la très longue consultation que je lui ai envoyées de Gênes, l'année

1. Renaud-César-Louis, vicomte de Choiseul, de la branche des seigneurs de Chevigny, né le 18 janvier 1735, fils de César-Gabriel, comte de Chevigny, créé duc de Praslin en 1762, lieutenant général et ministre des affaires étrangères, puis de la marine, et d'Anne-Marie de Champagne-Villaines. Brigadier en 1752, maréchal de camp en 1770, ambassadeur extraordinaire de France à Naples de 1767 à 1770, duc de Praslin, à la mort de son père, le 15 novembre 1785, député de la noblesse d'Anjou aux États généraux, il mourut le 5 décembre 1791. Il avait épousé, le 29 janvier 1754, Guyenne-Marguerite-Philippine de Durfort, fille du duc de Lorges, et était frère de la comtesse de Montrevelle, morte le 18 octobre 1768.

Digitized by Google

passée. Vous ne sauriez croire combien cela me fâche. Je me faisais une fête, à Gênes, d'écrire à M. de Sartine, et mon amour-propre était bien flatté d'être consulté : je m'en pâmais d'aise. Je répondais en oracle. Enfin j'ai pris le parti de recopier ma consultation sur *l'établissement d'un lombard à Paris*, et je lui envoie ce soir[1]. Je vous prie, pour cette fois, de l'avertir de cette expédition, et peut-être il vous communiquera mon ouvrage, qui avait été écrit à Gênes très à la hâte, qui a été recopié par moi, hier, à la diable, et qui est pourtant toujours de moi, comme les *Éphémérides*[2] sont de l'abbé Badaud et de l'abbé Ribaud[3]. Je lui écris aussi une lettre intéressante ; tâchez de vous la faire communiquer pour en amuser le petit cercle. J'ai écrit, il y a trois semaines, à Panurge, et je crois que le baron d'Holbach vous aura montré ma lettre à Panurge, et à lui. Enfin, j'ai écrit, l'ordinaire passé, une lettre à M. Baudouin, maître des requêtes, qui ne sait pas que c'est bien lui que j'ai eu en vue dans le rôle du président. Je voudrais que quelqu'un lui fît cette confidence, dont je crois qu'il ne serait pas fâché. La lettre que je lui écris contient quelque chose de relatif au commerce des blés, qui vous fera plaisir à lire. Je ne

1. Nous publions en appendice ce Mémoire sous forme de *Réponses aux questions qui lui avaient été faites sur les Monts-de-Piété dits Lombards*, ainsi que le Mémoire adressé à M. de Sartine sur les grains, dont la place naturelle, comme le désirait Galiani, serait plutôt à la suite de ses *Dialogues*, que dans sa correspondance, où l'ont fait figurer les premiers éditeurs.

2. *Ephémérides du citoyen* ou *Chronique de l'esprit national*, par l'abbé Baudeau, le marquis de Mirabeau, Dupont de Nemours, l'abbé Roubaud, etc. Ce journal avait été fondé en 1765 par l'abbé Baudeau, qui, à partir de 1767, y défendit les doctrines de Quesnay et des physiocrates, que jusque-là il avait attaquées.

3. L'abbé Pierre-Joseph-André Roubaud (1730-1791). Il avait publié, en 1769, des *Représentations aux magistrats, contenant l'exposition raisonnée des faits relatifs à la liberté du commerce des grains*, Paris, Lacombe, in-8°, et essaya de réfuter Galiani, dans ses *Récréations économiques*, Paris, 1770.

Digitized by Google

vous fais ce long catalogue de mes épîtres, que pour répondre à ce que vous me peignez avec des couleurs si vraies de l'attente *du Saint-Esprit*, qui se fait périodiquement toutes les semaines chez vous, par le petit nombre des élus désolés. Vous voyez que je tombe à droite et à gauche, comme la manne du désert. Ainsi, il faut me ramasser au mieux. Je ne suis pas maître de ma verve, et quelquefois j'arrive à votre lettre tout épuisé; ce qui n'est point poli vis-à-vis d'une dame ; mais c'est là mon défaut capital ; et je pourrais en appeler toute la rue Saint-Honoré en témoin, qui ne me démentirait point.

Je suis bien fâché que le marquis par excellence ait été malade. Il faut qu'il vive autant que mes *Dialogues* pour en prouver la vérité, comme l'apôtre saint Jean devait vivre jusqu'à l'accomplissement de son Apocalypse. Aussi il vécut très longtemps ; enfin, il mourut par la maladresse de son médecin ; mais on ne s'avise jamais de tout. Il ressuscitera.

Si Voltaire est capucin indigne [1], je suis bien ici conseiller indigne ; mais qu'a-t-il dit lorsqu'il a connu l'auteur des Dialogues ? Ce nom commençant en L***, qu'il soupçonnait, était-ce le comte de Lauraguais, ou le chevalier de Lorenzi [2], ou Lalande ou Larrivée [3] de l'Opéra ?

1. Au commencement de 1770, Voltaire avait reçu du P. Amatas d'Alambala, général des capucins, le titre et le brevet de Père temporel des capucins du pays de Gex, pour lesquels il s'était employé auprès du duc de Choiseul, et depuis il signait souvent ses lettres : *Frère capucin indigne...* Voir Desnoiresterres, *Voltaire et Genève*, p. 286, et la *Corresp. littér.* de Grimm, t. VIII, p. 462.

2. Le chevalier de Laurency ou Lorenzi, natif de la Toscane, passé au service de France, où il devint colonel d'un régiment, et frère du comte de Lorenzi, qui fut ambassadeur de France à Florence, de 1734 à 1765. Il était gentilhomme du prince de Conti, et avait une réputation d'homme d'esprit et de grand joueur d'échecs. Il est souvent question de lui dans la *Corresp.* de madame du Deffand, et dans les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Voir la *Corresp. littér.* de Grimm, t. VIII, p. 68 et 85.

3. Henri Larrivée (1733-1802). Il avait débuté, le 15 mars 1755, dans *Castor et Pollux*, et se retira en 1786.

Digitized by Google

Mille choses au digne baron de Studnitz. Mille choses encore au plus attendu des princes. Vous entendez bien de qui je veux parler. Si l'on faisait de paisibles promotions parmi les souverains, vous entendez bien qu'il ne mourrait pas prince de Gotha, il mourrait Grand-Turc au moins ; mais le mal est que les promotions des souverains ne se font pas sans le sang répandu de leurs sujets ; et le plaisir d'être bien gouverné, quelquefois est acheté trop cher.

Je viens de recevoir votre lettre n° 3 ; mais cet enchanteur de Merlin me met de si mauvaise humeur, que je n'ai point envie de vous répondre, et de confondre ainsi la chronologie épistolaire. Dupont[1] achève de me prouver ce que j'avais depuis longtemps soupçonné, que les économistes sont une véritable secte d'*Illuminés*. Ils ont des prophéties, des fables, des visions, et par-dessus tout cela de l'ennui narcotique. Si vous voulez que je vous parle vrai, je crois Quesnay l'Antechrist[2], et sa physionomie rurale[3] est l'Apocalypse. Cela est plus sérieux que vous ne pensez. Un jour je m'amuserai à faire la comparaison entre Voltaire et Quesnay, et je prétends vous prouver que ce médecin est bien autre chose. Il est quelque chose

1. Dupont de Nemours (1739-1817), économiste disciple de Quesnay. Il avait publié en 1764 un ouvrage sur l'*Exportation et l'importation des grains*, Soissons, in-8°, et en janvier 1769, des *Objections et Réponses sur le commerce des grains et des farines*, in-12, où il se prononçait pour la liberté. Voir *Corresp. littér.*, t. VIII, p. 254. Il venait de faire paraître des *Observations sur les effets de la liberté du commerce des grains*, Paris, 1770, in-12.

2. Ed. T. : Je crois *René* l'Antechrist. On ne s'explique pas ce nom de *René* pour désigner Quesnay, dont le prénom était François.

3. La concordance des deux éditions de 1818, et la répétition de ce mot à la page 37 et ailleurs, nous font croire qu'il n'y a pas là une erreur du premier éditeur qui aurait lu physionomie rurale, au lieu de *Philosophie rurale*, titre de l'ouvrage publié par Mirabeau et Quesnay, Amsterdam, 1763, mais bien une bouffonnerie voulue de Galiani. En 1768, avait aussi paru la *Physiocratie ou constitution naturelle du gouvernement*. Paris, in-8°, recueil des écrits de Quesnay, publié par Dupont de Nemours.

Digitized by Google

de surnaturel ; il est triste et absurde, et ne rejette du nombre de ses disciples aucun imbécile, pourvu qu'il soit enthousiaste. Panurge jouera aux yeux de la postérité le rôle de Philon le juif[1]; on ne saura pas de quelle secte il était, puisqu'il est moins absurde qu'eux, et plus enthousiaste que nous. Adieu, ma divine dame.

25. — A M. DE SARTINE.

Naples, 27 avril 1770.

Comment est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Gênes, en réponse aux questions que vous voulûtes bien me faire touchant l'utilité et les règlements des *lombards* ? Et qu'aurez-vous dit en vous-même ? Qu'aurez-vous pensé ? Vous m'aurez cru un ingrat, un homme méconnaissant des bienfaits, un stupide insensible à l'amitié[2], à l'estime, au respect, pendant que je ne suis que malheureux. Sachez donc que je m'étais fait une fête d'avoir reçu votre lettre et d'être interrogé par vous, et que j'avais, avec une joie inexprimable, travaillé jour et nuit à vous répondre assez en détail sur les questions proposées dans une feuille à part. Je me disais en moi-même : Du moins M. de Sartine verra par mon empressement à saisir les occasions de le servir, combien je lui suis sincèrement attaché. Enfin, il en résulta un paquet magnifique, et je me flattais que du moins la grosseur du volume le préserverait des risques de la poste ; mais rien ne peut vaincre le malheur,

1. De vives discussions se sont élevées sur les opinions religieuses de Philon (30 av. J.-C.). Le P. Lami prétendait qu'il était schismatique, Ch. Mangey qu'il avait adopté les doctrines des pharisiens, et quelques-uns ont cru, à tort, qu'il était chrétien.
2. Éd. T. : *un stupide à* l'amitié.

Digitized by Google

et mon guignon est au-dessus de mes forces. J'apprends par madame d'Épinay que ma lettre et mon *responsum* ne vous sont point parvenus; j'en conservais un brouillon; je viens de le recopier, et je vous l'envoie. Il sera peut-être à cette heure inutile, puisqu'on a pris le bon parti de substituer aux lombards les banqueroutes, qui sont, à les bien entendre, *ultima linea rerum*[1], et par conséquent le meilleur expédient. Mais, du moins, vous verrez que j'avais voulu m'employer à votre service, et que j'en ferai de même toute fois que, par un effet de ce doux instinct qui vous entraînait vers moi, vous vous souviendrez qu'il existe à Naples le plus tendre de vos admirateurs. Je ne vous oublie jamais; et comment vous oublier? J'ai rencontré partout, à Gênes, à Rome, ici, des vols, des assassinats, des rues obscures, des mendiants, de la boue, et des maisons qui s'écroulent sur la tête des passants, pendant qu'on marche à Paris à la clarté des lanternes, la tête haute, les souliers propres, l'or en main, en ne rencontrant que des offres de multiplier l'espèce humaine, au lieu des menaces et des appareils pour la détruire. Mais que diable fait-elle, madame de Sartine[2]? Pourquoi ne s'occupe-t-elle pas sérieusement de nous donner une douzaine de petits Sartine, pour répandre et procurer le bonheur à toutes les capitales de l'Europe? Croit-elle en avoir assez de celui[3] que mon cœur destine à gouver-

1. Horace, *Epistolarum*, I, 16, 79 : mors ultima linea rerum est.

2. Marie-Anne Hardy-Duplessis, née le 5 septembre 1739, fille d'Étienne, capitaine d'infanterie, et de Marie-Bonne de Colabau, mariée, le 9 juillet 1739, à Antoine-Raymond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, comte d'Alby, le célèbre lieutenant de police. Sa sœur Anne-Bonne avait épousé Marie-Pierre-Charles de Meulan d'Ablois, maître des requêtes depuis 1764, et mourut le 19 septembre 1773, âgée de vingt-cinq ans.

3. Ce fils, Charles-Marie-Antoine, né le 27 octobre 1760, eut une tout autre destinée que celle que lui souhaitait Galiani. Maître des requêtes en 1780, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, madame de Sainte-Amaranthe.

Digitized by Google

ner un jour la bonne ville de Paris ? Je serais en colère contre elle ; cependant je lui pardonne, si elle ne m'a pas oublié.

Les gazettes m'avaient donné une fausse lueur d'espérance de voir ici M. le baron de Breteuil[1] ; daignez me rappeler à son souvenir. Et d'Albaret, que fait-il ? Il a laissé plus de souvenirs et de regrets en Italie, et surtout à Rome, que les Français n'en laissent d'ordinaire[2]. Il en laisse un bien grand dans mon cœur.

Il faut absolument m'embrasser tous ceux qui soupaient chez vous, et ne pas oublier jusqu'à ce bon maître d'hôtel, qui s'exposait aux railleries pour me donner des tomates et d'autres plats baroques espagnols ; tant il devinait mieux le goût de son maître pour ses amis, que pour ses mets !

Je vous fais des remerciements pour la protection que vous avez accordée à certains Dialogues qu'on a furieusement achetés, furieusement attaqués, et furieusement mal entendus. J'ai cru procurer quelque bien à la France, et surtout écarter, dans des affaires importantes qui ne sont pas des questions métaphysiques de théologie, cet

1. Cet espoir se réalisa. Voir plus loin.

2. Probablement fils d'Antoine-Marie de Ponte, comte d'Albaret et de Letoul, intendant de Roussillon de 1740 à 1750, mort à Paris le 14 octobre 1750, âgé de 59 ans, et dont le père, Étienne, veuf, le 25 novembre 1706, de Marguerite de Birague, avait occupé les mêmes fonctions de 1698 à 1710. En 1758, avant de se rendre à Turin, M. d'Albaret visita Voltaire aux Délices où son talent d'acteur laissa des regrets (*Corresp.*, 16 août 1759 et 10 avril 1760). Collé (*Journal*, t. III, p. 300), nous le représente comme un grand persifleur, qui, après avoir mistifié Tronchin, fut mistifié par lui dans une aventure dont Sauvigny s'est souvenu dans sa comédie du *Persifleur* (8 février 1771). La *Corresp.* de Grimm cite de lui quelques vers, t. X, p. 152. « C'est le bien portant imaginaire, » disait quelqu'un de lui devant madame de Necker (*Nouveaux Mélanges*, 1801, t. II, p. 93 et t. Ier, p. 60). Nous croyons que c'est d'un autre comte d'Albaret, piémontais, que parlent les *Mém. secrets*, comme d'un grand amateur de musique, t. XXIII, p. 115.

Digitized by Google

esprit d'enthousiasme et de système qui gâte tout. Je ne procurerai aucun changement dans l'administration des blés ; mais au moins j'ai réussi à faire découvrir que des gens que j'estimais pour la pureté de leurs intentions économiques, et qui paraissaient philosophes, sont une véritable secte occulte avec tous les défauts des sectes ; jargon, systèmes, goût pour la persécution, haine contre les externes, clabaudement, méchanceté et petitesse d'esprit. Ils sont les véritables jansénistes de Saint-Médard de la politique[1]. Ils seraient à craindre, s'ils n'avaient pas pris le parti d'écrire dans le genre ennuyeux. Mais un livre qui n'est pas lu est un livre qui n'est pas fait, et un livre qui n'est pas fait ne doit pas être persécuté ; ainsi pardonnez-leur de bon cœur les injures qu'ils vous disent, comme je leur pardonne de bon cœur les miennes. Je ne répondrai à personne. Je ne suis touché que d'un sentiment de reconnaissance envers une nation si aimable, et qui m'a tant aimé ; et je m'en acquitterai en disant, en toutes occasions, ce qui me paraîtra être le plus grand bien pour elle, et qui sera compatible avec le service de mon souverain et le bien de ma patrie.

Avez-vous tiré de Bicêtre cet infortuné M. de Carney ? Votre cœur attendri a-t-il pu vaincre les obstacles des ordres supérieurs ? Faut-il que ce malheureux, dans les Grands jours de la Bretagne, reste dans l'obscurité des prisons ?

Aimez-moi toujours ; oui, je le mérite par l'attachement le plus tendre, et par le respect le plus profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

1. Du cimetière de l'église Saint-Médard, où, suivant eux, de grands miracles se faisaient sur la tombe du diacre Pâris.

Digitized by Google

26. — A MADAME D'ÉPINAY[1].

(Rép. au n° 3.) — Naples, 5 mai 1770.

Quelle maudite race de consuls avez-vous donc? Quel diable de jugement? Pourquoi dois-je être forcé à attendre deux ans le payement d'un ouvrage qui a été tout débité en trois mois? Serait-il, ce coquin de Merlin, un économiste caché, comme il y a des jésuites cachés? Enfin je suis furieux, et je ne me console qu'en songeant que cette aventure vous prouvera, à vous, aussi bien qu'à moi[2], à quel point je suis malheureux sans l'avoir mérité. Ainsi, s'ils voient m'arriver des malheurs, qu'ils n'aillent point me faire des reproches, des réprimandes; mais qu'ils sachent que les dés sont pipés, et que ce n'est pas ma faute. Ce jeu n'est pas bon; la fortune et les dieux trichent comme de grands coquins qu'ils sont[3]; et Caton et Brutus, qui avaient joué bon jeu, bon argent, s'en aperçurent à la fin de leur vie, et le dirent tout haut à tous ceux qui voulurent bien l'entendre. Mais venons à nos affaires. Je ne serais pas tout à fait pressé d'argent; mais deux ans à attendre, c'est bien du temps; deux ans sous l'administration de l'abbé Terray, c'est furieusement long! deux ans dans la crise universelle, c'est une folie! deux ans pour un maudit comme moi, c'est absurde. Ainsi, ma charmante dame, si vous me trouvez de mon billet 1200 livres, là, comptées sur votre bureau, attrapez-les, acquittez mes dettes; et le reste, je vous dirai tantôt

1. Avant cette lettre, on trouve dans l'édition originale de 1818, les *Réponses* et le *Mémoire* à M. de Sartine, dont il est question à la p. 58. Nous le rejetons en appendice comme ne se rattachant qu'indirectement à la correspondance.

2. Ed. T. : qu'à *tous mes amis*.

3. Ed. T. : Trichent *les pauvres humains*.

Digitized by Google

ce qu'il en faut faire. Sortons le plus tôt possible des frayeurs et des transes mortelles où je suis. Si je perdais cet argent, je dirais alors à Panurge : *Vicisti Galilæe*[1]. Il aurait raison, et moi tort.

Pourquoi avez-vous mis, dans ma caisse d'argenterie, les *Éphémérides* et autres drogues pareilles ? Le vert-de-gris s'y mettra. Ces ouvrages sont si corrosifs ! Quelle étourderie ! Enfin c'est fait. Je tremble pour le sort de ma caisse ; elle sera saisie en contrebande, ou elle me causera une affaire de tous les diables. On croira que j'ai fait venir de Paris l'*acquetta* ou l'*eau de Téophanie*[2], ce poison si fameux. La preuve en est claire : ce poison ne consiste que dans la réunion d'un puissant narcotique à un puissant corrosif. De l'opium avec des cantharides, et voilà l'abbé Badaud tout pur. Ah ! mon Dieu ! je suis perdu.

Enfin je vous remercie de la copie du paragraphe de Dupont-Nostradamus. Ce Dupont, assurément, n'a jamais vu mon visage ; il aura peut-être vu mon derrière comme Moïse[3] ; ce dont je ne réponds pas. Nicolaï ne savait rien de mon ouvrage, et Nicolaï ne devrait pas se mêler de

1. Parole prononcée par Julien l'Apostat mourant, selon Théodoret, *Hist. Ecclésiastique*, 3, 13.

2. Cette eau, qui était à la fois un aphrodisiaque et un poison, avait la réputation d'être exclusivement fabriquée à Naples. Voici comment l'auteur de l'*Espion dévalisé*, lequel paraît être Baudoin de Guémadeuc, l'ami de Galiani, y fait parler celui-ci au sujet de ce poison qui, d'après ce pamphlet, aurait été donné à la Dauphine, mère de Louis XVI. « A Naples, le mélange de l'opium et des mouches cantharides à des doses qu'ils connaissent est un poison lent, le plus sûr de tous, infaillible, et d'autant que l'on ne peut pas s'en méfier. On le donne d'abord à de petites doses, pour que les effets soient insensibles : en Italie nous l'appelons *aqua di Tufania*, eau de *Toufanie*. Personne n'en peut éviter les atteintes parce que la liqueur qu'on obtient dans cette composition est limpide comme de l'eau de roche et sans pareille. » L'*Espion dévalisé*, éd. 1782, p. 94.

3. *Exod.* 33, 23. Parole de Dieu à Moïse : « Tollamque manum meam, et videbis posteriora mea ; faciem autem meam videre non poteris. »

Digitized by Google

raisonner; car il n'a jamais eu dix écus dans sa poche, comme disait sagement ce fermier général. Tout ceci n'est qu'une plaisanterie : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt*[1]. Les Dupont et les Rivière passeront, et les *Dialogues* resteront; même Panurge passera. Je le prédis d'avance.

Adieu, mille embrassements à tout le monde.

Je vous dirai, la semaine prochaine, ce qu'il faut faire de mon argent, et vous aurez, en attendant, le temps de négocier le billet.

27. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 4.) — Naples, 5 mai 1770.

Pendant que j'achevais de répondre au n° 3, arrive le numéro 4, et voici sa réponse. Votre lettre est charmante, parce qu'elle est longue, mais elle est désagréable par les nouvelles que vous me donnez de la santé de notre unique marquis[2], et de madame Geoffrin[3]. Celles-ci m'affligent davantage. Je tremble pour elle. Mon cœur, à mon départ de Paris, pressentit que j'aurais le regret de ne plus la revoir, et c'est la seule véritable raison qui m'a empêché de lui écrire. Je ne vous en dis pas davantage; mon cœur se serre à cette idée. Tâchons de nous égayer.

Oui, assurément, il y a eu de mes lettres égarées,

1. *Saint Mathieu*, 24, 35.
2. Le marquis de Croismare.
3. Le 13 mai 1770, madame Geoffrin écrivait au roi de Pologne : « J'ai été malade depuis deux mois d'une maladie qui n'était pas dangereuse, mais qui m'avait mise dans un tel degré de faiblesse que je n'aurais pas pu tenir une plume : c'était ce qu'on appelle une coqueluche, c'est-à-dire une toux continuelle jour et nuit; enfin cela est fort diminué depuis huit jours, je commence à dormir. » *Corresp. inédite de Stanislas Auguste avec madame Geoffrin*, publiée par Charles de Mouy, Paris, 1875, p. 374.

Digitized by Google

entre autres, il y en a une qui vous priait de dire à Suard que je ne lui envoyais pas la Gazette de Naples, quoique rien ne me soit si facile, puisque j'en brûle une toutes les semaines, parce qu'elle ne vaut rien du tout. Il devrait s'en reposer sur moi. Les nouvelles de ce pays-ci, aussi bien que celles des Russes, se trouvent toutes dans la gazette de Florence[1], qui est très intéressante; et nous sommes obligés de la lire pour apprendre ce qui se passe chez nous. Au reste, les *Gazettes de France* que Suard m'envoie, je les reçois très irrégulièrement, et voilà quatre semaines, à ce que je crois, que je n'en ai point reçu. J'oserai le prier de les adresser à M. l'abbé de Vauxcelles; ainsi il rendrait service à deux amis.

Je ne souscrirais à la statue de Voltaire, qu'à charge de revanche. Il m'en faut élever une, à moi, dans ce beau rond de la nouvelle halle, à l'hôtel de Soissons[2]. J'y serais à merveille au milieu des farines et des filles de Paris. J'aurai tout ce qu'il me faut pour la nourriture et pour la population, et les nouveaux philosophes n'en demanderaient pas davantage. Je la veux colossale, pour cacher à la postérité ma taille. Le génie tutélaire de la France doit me couronner d'une couronne d'épis. J'aurai quatre magots enchaînés autour de mon piédestal, c'est-à-dire Dupont, La Rivière, Badaud et Ribaud, deux abbés, deux séculiers; cela fera un joli contraste, et sera tout à fait pittoresque. Voici les inscriptions. Sur le devant de la statue : *Ferdinando Triticano* (comme Scipion l'Africain); *ob cives servatos ære conlato.* Dans une couronne

1. N'y aurait-il pas plutôt dans le M. S. : *Gazette de France.*

2. Cet hôtel, bâti en 1572, par Jean Bullant, pour Catherine de Médicis, puis vendu, en 1601, à Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, de qui il passa à la maison de Bourbon-Soissons, et par elle au prince de Carignan, avait été démoli en 1749, pour faire place à la Halle au blé qu'on y voit encore aujourd'hui.

Digitized by Google

d'épis ; aux côtés, la première : *Tædio Ephemeridum profligato ;* la deuxième : *Logomachia rurali devicta ;* la troisième : *Œconomistis deletis qui rempublicam obdormiebant.* Puis trois médaillons sous ces inscriptions. Dans le premier on verra un économiste courbé en adoration devant le grand dieu des jardins, et qui, en se courbant, montre son derrière. Le dieu irrité le frappe sur la tête de son vénérable instrument, avec la légende dans l'exergue : *Priapo vindici.* Du côté opposé une dame économiste[1], car il y en a, qui fait offrande à Pomone de fruits et de fleurs, et, en les offrant, relève trop sa jupe par devant. La déesse irritée lui jette des pommes sur la tête. La légende *Pomonæ ultrici.* Enfin, sur le derrière, le troisième médaillon, deux abbés, Panurge et Badaud, qui, sur un autel rustique, sacrifient leurs ouvrages et leurs écrits au dieu Harpocrate, dieu du silence, du sommeil et de l'oubli ; et le dieu, par reconnaissance, les couvre de pavots, eux et leurs volumes, avec la légende *Nocti æternæ.* Je ne sais pas ce que diable j'écris ; mais voilà un poème fait bien à l'improviste et bien à la hâte. Faites-en rire Grimm et le baron.

J'attends le dépôt sacré confié dans la caisse, et j'en remercie d'avance la société qui s'est cotisée pour me l'envoyer ; mais si vous avez reçu ma lettre dans laquelle je vous rendais compte de mon cent quatre-vingt-quatrième et dernier ouvrage, vous aurez de quoi payer ce bienfait à la compagnie.

Mille grâces des vers de Voltaire[2] J'ai vu dans l'extrait du *Mercure* tout ce que la plus sotte méchanceté a pu

1. Comme la duchesse de Danville, ou madame de Marchais.

2. Il courait alors deux pièces de vers de Voltaire adressées, l'une à Saurin, sur sa nouvelle qualité de capucin, l'autre à madame Necker sur la statue qu'on voulait lui élever.

Digitized by Google

vomir d'infidélités et de méchancetés[1]. Tant mieux ; ces gens-là ne connaissent pas les hommes. Il est dans l'instinct des hommes de s'indigner contre la persécution, l'oppression et la supercherie. On voit un malheureux ouvrage posthume abandonné de son père, à la merci du sort, et une cohue de philosophes (sauf correction) ameutée à l'écraser sous des cris inépuisables. La pitié se réveillera ; vous verrez bientôt des gens courir au secours de l'opprimé. En attendant, le mot est donné, la guerre est déclarée entre les philosophes civils et les

1. En rendant compte, au mois d'avril, des *Dialogues*, le *Mercure*, avait ainsi habilement mêlé la critique à l'éloge : « Un succès éclatant met cet ouvrage au-dessus de nos éloges. Nous oserons à peine dire que la facilité du style, le naturel du dialogue, des passages éloquents, des historiettes assez plaisantes, le ton le plus léger sur le sujet le plus grave, l'air imposant qui captive la confiance, l'art de faire valoir pour raisons ces petits mots qu'on appelle *bons mots*, enfin mille traits ingénieux justifient les suffrages que ces *Dialogues* ont obtenus. Mais ces agréments ne sauraient passer dans un extrait et nous ne pouvons en dépouiller les opinions sans faire beaucoup de tort à l'ouvrage. Quant à ce dernier objet, nous ne dissimulerons pas qu'on reproche à l'auteur (M. l'abbé G...), d'ignorer le système qu'il entreprend de réfuter. Mais M. le chevalier Zanobi, qui le représente, a soin d'annoncer qu'il arrive d'Italie et qu'il n'a rien lu ; est-il obligé de savoir sans avoir lu et même pu lire ? Il consulte le marquis de Roquemaure et le président de *** qui ont eu le temps et les moyens de s'instruire à fond : mais malheureusement, *s'il* lui *en souvient, il ne* lui *en souvient guère ;* est-ce sa faute ? On lui reproche encore des contradictions fréquentes. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'en discutant la matière, il a quelquefois changé d'avis et rectifié ses idées : c'est un sujet d'éloge. Enfin parce que l'auteur a dit qu'*il* était *inutile d'avertir que ces entretiens* n'étaient *pas supposés ;* on ne veut pas se tenir pour *averti* qu'ils ne le sont pas. Cependant cet *avertissement* est l'apologie de l'ouvrage ; les défauts des *Dialogues* ne sont plus que les fautes ordinaires de la conversation, et l'équité même exige de l'indulgence dans les jugements du public. » (*Mercure*, avril 1770, p. 83.) — Deux mois plus tard, dans l'analyse qu'il donne des *Récréations*, de l'abbé Roubaud, on lit encore : « Les erreurs de M. l'abbé G... sont si fréquentes et si étranges, que son critique a jugé à propos de citer les propres paroles du chevalier Zanobi et les pages d'où elles sont tirées. Je ne crois pas que, quand il lui serait échappé quelques inexactitudes à cet égard, la chose put tirer à conséquence. » On « sentira très bien, dit-il, que dix erreurs de plus ou de moins n'influent pas sur la morale des *Dialogues*... » Cet ouvrage ne laisse à l'auteur des *Dialogues* aucune ressource pour défendre ses opinions. » (*Id.*, juin 1770, p. 118.) C'est le premier de ses deux articles que vise ici Galiani.

Digitized by Google

philosophes ruraux ou rustiques, et il me paraît difficile que le côté où combattent les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, soit battu : je serai l'Hélène de cette Troie.

Je ne m'étonne point que le public dise à présent que M. Necker et Panurge s'entendaient. Deux personnes qui ne s'entendent point donnent le même résultat que deux qui s'entendent, comme deux négations affirment, et deux signes — en algèbre font une quantité positive. Le fait est que l'abbé Morellet, qui a soutenu le parti de l'autorité et de l'arbitraire, avait raison, et que M. Necker, qui était en faveur de la liberté, avait tort [1]. Vous croirez que je rêve ou que je me trompe. Point du tout. Je le répète, Morellet était contre la liberté, je suis en état de le prouver. Je ne sais pas s'il le savait dans le secret de son cœur. Il lui sera peut-être arrivé comme au prophète Balaam, qui voulait maudire et bénissait ; mais c'est un fait. Cette fois l'abbé a été *machiavellino* [2], et il a gagné le procès.

Trêve de tendresses ; vous me faites saigner le cœur lorsque vous me peignez vos regrets ; vous me faites pleurer, et je vous ferais fondre en larmes, si je vous disais ce qui se passe dans mon cœur toutes les fois que je reçois vos lettres et que je commence à y répondre. En vérité, si j'étais sûr d'avoir six mille livres par an à

1. Il doit s'agir ici de la polémique engagée, au sujet de la Compagnie des Indes, entre Necker et l'abbé Morellet, qui venait de publier son *Examen de la Réponse de M. Necker au Mémoire* de *l'abbé Morellet*, dans lequel il prétendait défendre la liberté de commerce contre le privilège de la Compagnie.

2. On peut rapprocher cette épithète de *machiavellino*, que Galiani se donne souvent à lui-même (p. 36 et 42), ce passage de Marmontel, écho sans doute de la société de son temps. « L'abbé Galiani était, de sa personne, le plus joli petit arlequin qu'eût produit l'Italie, mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. » *Mémoires*, t. II, 121.

Digitized by Google

Paris, je laisserais tout mon présent, qui n'est pas petit, et tout mon futur, qui peut être grand, et je volerais à la petite Briche, que je vous forcerais de reprendre. Mais voyons, encore un an, ce qui arrivera.

Je viens de recevoir dans le moment quatre *Gazettes de France*, jusqu'au n° 28. Faites-en mille remerciements à Suard. Madame Suard est-elle économiste ?

28. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 5.) — Naples, 12 mai 1770.

Votre lettre arrive ensemble avec une autre si vieille, qu'elle en est blanche, au point qu'on peut à peine en lire l'écriture. Elle est du 11 mars. Tombée dans les mains de D. Perez, elle s'est promenée dans toute l'Europe, et enfin elle m'arrive. Avec cette acquisition, il ne reste que deux ou trois de vos lettres à souhaiter ; elles viendront : en attendant, je vous remercie de m'avoir dit les avis de Marmontel, Creutz et Helvétius. Ils se rencontrent parfaitement avec ce que je m'en étais figuré. Ils sont tous les trois hommes estimables à tous égards ; mais ils ont besoin que quelqu'un leur dise à propos : Soyez enthousiaste, et alors ils le sont et de bonne foi. Cet homme a manqué, car je n'étais plus à Paris. Si j'y avais été, je leur aurais dit : Trouvez cet ouvrage sublime, d'un ton sec et impérieux ; et ils l'auraient trouvé tel. Cependant, n'en doutez pas, il se rencontrera des hasards et des combinaisons par lesquelles il faudra qu'ils trouvent dans mes Dialogues l'Apocalypse, et vous verrez le beau train qu'ils feront. J'ai déjà entièrement révélé le secret à l'abbé Morellet, en lui disant : Au lieu de me réfuter, expliquez-moi. Il ne m'aura pas entendu, mais d'autres

Digitized by Google

m'entendront; et je ne doute point qu'à la fin on ne devine ce que j'ai voulu dire. Pour mon dernier Dialogue, il n'y a rien de fait encore. Je m'échauffe quelquefois la tête; mais personne ne m'électrise dans ce malheureux pays. Il n'y a que l'attouchement des mains parisiennes qui peut à présent opérer ce miracle; ainsi, je ne suis plus rien à présent, que peut-être dans mes réponses. Ramassez-les donc; prenez copie de celles que j'écris à d'autres, et enfin vous trouverez que ces fragments réunis feront quelque chose.

Pour mon retour à Paris, j'ai bonne espérance. Ma vue s'affaiblit tous les jours, et se trouble; je serai bientôt aveugle, et ce sera une belle occasion et un bon prétexte pour nous revoir.

Je viens à présent répondre à votre n° 5, du 20 avril. On voit qu'en évitant les rochers de D. Perez, qui n'est point du tout méchant au point d'ouvrir, mais gauche assez pour égarer mes lettres, vos épîtres feront bonne route. Il faut s'épargner les frais de la poste, et les faire parvenir à M. Nicolaï, ou à M. l'ambassadeur d'Espagne.

L'inscription qu'on veut placer au bas de la statue de Voltaire serait sublime[1], si on admettait à la souscription tous les gens de lettres de l'Europe. Il serait beau d'appeler compatriotes de Voltaire l'Anglais, l'Allemand,

1. Cette inscription, était :

A Voltaire vivant, par les gens de lettres ses compatriotes.

Grimm, qui assistait au dîner du 17 avril 1770, chez madame Necker, où fût résolue cette souscription; fait les critiques suivantes : « Si je m'étais senti l'éloquence de milord Chatam, je n'aurais pas manqué d'observer à cette respectable assemblée que l'idée du monument étant sublime, il fallait aussi une inscription sublime..., qu'*A Voltaire vivant*, n'était qu'une répétition de l'inscription de Verone : *A Maffei vivant;* qu'ajouter *par les gens de lettres*, c'était manifester je ne sais quelle inquiétude que la postérité n'ignorât d'où venait l'hommage. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 16.

Digitized by Google

l'Italien, et jusqu'à l'empereur de la Chine, qui vient de faire un poëme; mais s'il n'y a que des Français, l'inscription n'est que plate, et elle serait mieux comme cela : *A Voltaire*, par un transport d'admiration ; mais en latin elle vaudrait mieux. *Voltario devicta invidia. Sæculi sui miraculo. Ære eruditorum conlato.* Le latin est la langue des inscriptions, et les Français ne feront jamais faire cet autre miracle à leur langue. Pour moi, je n'en saurais jamais faire que des dialogues ou des comédies en prose, et des tragédies en vers ; c'est-à-dire toujours des dialogues, et cela est naturel ; le langage du peuple le plus social de l'univers, le langage d'une nation qui parle plus qu'elle ne pense, d'une nation qui a besoin de parler pour penser, et qui ne pense que pour parler, doit être le langage le plus dialoguant. Si une inscription causait le dialogue[1], elle troublerait le commerce, en arrêtant les passants sur les grands chemins.

Je n'ai pas le temps de répondre à mon cher comte de Schomberg. Vous pouvez l'assurer que sa lettre m'a causé un plaisir infini, et qu'assurément je lui répondrai une longue épître. Vous ne me parlez pas de mon argent? Adieu.

29. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 6.) — Naples, 19 mai 1770.

Votre n° 6 arrive heureusement, et je suis persuadé que mon ami Magallon ne me laissera égarer aucune de vos lettres : ainsi continuez sur ce pied ; car c'est bien doux de ne pas payer les ports de lettres.

1. Éd. T. : *était en* dialogue.

Digitized by Google

Le poème de l'empereur de la Chine[1] est un triomphe de plus pour moi. Tous les sots sont pour la libre exportation, et contre les Chinois, parce qu'ils ne savent ni voir ni juger. J'en veux deux exemplaires, et je vous prie de les acheter et de les remettre à M. Delorme, emballeur célèbre, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Grand-Conseil, pour qu'il les envoie à Rome, au cardinal Orsini[2], pour les faire parvenir à S. E. monseigneur le marquis de Tannucci[3]. Les frais du transport seront remboursés à M. Delorme par le chargé d'affaires; l'achat, c'est moi qui le paierai. Vivent les Chinois! c'est une vieille nation qui nous regarde comme des enfants et des polissons, et nous nous croyons une grande chose, parce que nous courons les mers et les terres : *Bigis atque quadrigis petimus benè vivere*[4], et nous portons partout la guerre, la discorde, nos lingots, nos fusils, notre évangile et notre vér....

Vous avez raison, le baron est bien exact, et pas fin. Au reste, je crois que vous pouvez forcer Panurge à vous montrer ma lettre; il ne peut pas dissimuler d'en avoir reçu une; elle vous amusera assurément.

L'aventure de Merlin me donne tant de mauvaise humeur, qu'assurément je n'écrirai rien de plus qu'après

1. *Eloge de la ville de Moukden et de ses environs*, poème composé par Kien-Long, empereur de la Chine, actuellement régnant; ouvrage traduit du chinois par le père Amyot, jésuite, et publié par M. de Guignes, in-8°. Diderot en a rendu compte dans la *Correspond. littér.* de Grimm, t. IX, p. 1.

2. Dominique Orsini, né le 5 juin 1719, cardinal diacre depuis 1743.

3. Bernard, marquis de Tanucci (1698-1783), le célèbre ministre philosophe, émule de Choiseul, de Pombal, d'Aranda et de Felino, qui gouverna Naples, sous Charles VII et Ferdinand IV, de 1735 à 1776.

4. Horace, *Epistolarum*, I, 11. Vers 28.

Navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est :
Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

Digitized by Google

avoir touché et palpé cent louis, dont j'ai besoin. Ainsi donnez-moi la nouvelle que les billets sont négociés, et que je suis payé; et puis nous parlerons.

Ma verve en lisant Badaud[1] s'est refroidie. Je veux tout lire auparavant; et en vérité, sa première lettre ne disait rien du tout. Je ne sais pas si je répondrai ce soir à mon cher et charmant comte de Schomberg. Je suis un paresseux, et je me réduis toujours à l'extrémité. Vous avez songé à embellir la statue de Voltaire par quatre magots enchaînés, mais vous n'avez pas bien choisi les sujets; il fallait y mettre le général des jésuites, le p..., M***[2] et un autre. Adieu, ou, pour mieux dire, sans adieu. Aimez-moi. Je vous adore, et n'ai de bonheur qu'en rêvant à Paris, à vous, à mes amis.

30. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 7.) Naples, 26 mai 1770.

Ma belle dame, oui, j'ai reçu exactement toutes vos lettres depuis le n° 1er. Vous verrez si vous recevez les miennes. Nous avons eu ici un temps aussi effroyable qu'à Paris; ainsi ne m'enviez pas le climat; car je n'ai, en vérité, rien qui soit digne d'envie. Je vous permets d'envier à Naples de me posséder, et vous le pouvez d'autant plus aisément, que Naples n'aurait aucun regret de me perdre; ce qui fait précisément que je n'aurais aucun regret de le laisser. Oui, je vous aime, et le temps ne diminue point mon attachement et mon souvenir. Faites-moi vite savoir que vous avez négocié le billet de

1. Éd. T. : ma verve *avec Badaud*.
2. Éd. T. : le *pape*, le général des Jésuites, *Moyse*.

Digitized by Google

Merlin, et que nous sommes sauvés de la baguette de ce malheureux enchanteur.

Je suis au désespoir que vous n'ayez pas lu ma lettre à Panurge. J'eus la bêtise de n'en pas garder une copie; aussi je n'en avais pas le temps. Jamais lettre ne fut écrite avec moins de préméditation; et d'Alembert a raison de dire qu'elle est charmante; elle l'est en effet. Je crois que Voltaire même, s'il a du cœur et des entrailles, serait embarrassé par ma lettre. J'ai reçu hier sa réponse; je ne sais pas me résoudre à croire qu'elle soit effectivement de Morellet; elle ressemble aux Badauds et aux Ribauds, comme deux gouttes d'eau; et enfin Panurge a dîné dix ans entiers avec nous; et à moins qu'il n'ait une toile cirée sur la tête, quelques gouttes de bon sens et de philosophie auraient dû percer à travers dans dix ans. Enfin j'aime à me persuader que ce n'est pas lui qui m'a répondu; et, sur cette idée, je lui écris encore ce soir; j'espère que, pour cette fois, il communiquera ma lettre à l'honorable compagnie. Cependant, s'il ne le faisait pas, j'en ai gardé une copie, et je vous l'enverrai l'ordinaire prochain. En attendant, faites tous les crimes, toutes les coquineries possibles, et même un assassinat, pour avoir la copie de ma première. Il faut que vous ramassiez toutes mes lettres, comme les feuilles de la Sybille. Dieu sait ce qu'elles diront, lorsqu'elles seront jointes ensemble!

Mille grâces à Grimm de son petit mot et de la copie du paragraphe de mon cher général Bestkoi[1]. Pourquoi

1. Le général comte Betzky, ministre des beaux arts de Russie, qui avait été fort bien accueilli de madame Geoffrin, dont il avait reçu même des services. Il s'était lié avec Diderot qui lui adressa plusieurs lettres, au sujet de son ami Falconet, appelé par lui en Russie, pour exécuter la statue de Pierre le Grand. *Œuvres*, t. XVIII, p. 479, 481 et 493.

Digitized by Google

son auguste souveraine n'est-elle pas reine de Paris! Saint-Pétersbourg n'est pas Paris. Cependant, que sait-on? Bien des Russes m'ont proposé ce voyage. Je n'ai pas le temps de répondre plus au long à Grimm, ce soir.

Je viens de recevoir la nouvelle de l'arrivée à Marseille, et de l'embarquement de ma soi-disant vaisselle. J'ai été étonné de voir que M. Delorme mettait quarante francs de ses frais à Paris, et dix-huit francs faits à Lyon. Je ne puis deviner aucunement à quel propos ces frais. Je ne doute point de la probité de l'homme; mais je voudrais savoir en quoi les quarante francs ont été déboursés. En vérité, je ne croyais pas que cette plaisanterie me coûterait si cher!

Si quelqu'un vous apporte huit cent quarante livres pour moi, daignez les recevoir. Nous ferons nos comptes un beau jour; mais dépêchez-moi Merlin le gueux, ou donnez-le pour imprimeur à Panurge. Adieu, mon aimable et très aimable dame, adieu.

31. — A L'ABBÉ MORELLET.

Naples, 26 mai 1770.

Bonjour, mon cher abbé. Je viens vous conter, mon cher abbé, la plus étrange aventure qui me soit jamais arrivée. Je vous avais écrit une lettre à ma guise, telle que l'amitié la plus tendre, le souvenir le plus doux, et la gaieté la plus folle avaient pu m'inspirer pour vous amuser, et me consoler de votre éloignement. Tout y était. Je ne me souviens pas trop de ce que j'écrivis. Je sais seulement que ma lettre, écrite à la hâte, d'une seule haleine, avec une verve d'improvisateur, était remplie de bonnes et de mauvaises plaisanteries; mais les mauvaises même

Digitized by Google

en étaient bonnes, parce qu'elles étaient dites par une effusion de cœur d'un ami à un autre ami, enfin de vous à moi. J'avais bien prié le baron d'Holbach, à qui je l'avais adressée pour vous en épargner les frais de la poste, car il ne suffit pas d'être ami, il faut être ménager, de ne la montrer tout au plus qu'à un petit nombre d'élus, de ces amis communs et choisis de la grande boulangerie, tels que les Suard, les Marmontel, et autres gens de ce calibre. J'attendais cette semaine votre réponse. Il m'arrive, dans la dépêche du ministre de France, un gros paquet dont l'enveloppe, d'une écriture inconnue, cachetée de je ne sais pas quel cachet, contient une espèce de lettre, huit mortelles pages sans signature, d'une main inconnue, et où je vois qu'on veut me faire accroire que c'est vous qui m'écrivez ; mais ni le ton, ni le style, ni les pensées, ni rien enfin ne vous ressemble. Qui est-ce donc qui m'écrit cette épître? Et vous, qu'êtes-vous devenu ? Existez-vous ? Êtes-vous mort ? Êtes-vous changé? Si vous n'existez plus, ombre aimable et chérie, recevez mes derniers adieux. Oui, je vous suivrai de près. Mes jours ne seront pas longs dans ma triste et mortelle solitude. J'irai vous rejoindre et vous revoir dans le pays des esprits. Si vous êtes changé.... Non, ce n'est pas possible, cette idée me fait frémir. J'aimerais mieux que vous fussiez mort mille fois. Vous ne pourriez vous changer, qu'en perdant beaucoup ; et il vaut mieux mourir que de se gâter.

Enfin, mon cher abbé, voilà mon aventure. Que vous dirai-je de cette incroyable lettre du pseudo-Morellet ? Il s'annonce enthousiaste, et s'en fait honneur et gloire. Il se bat les flancs pour avoir, dit-il, de la chaleur, et pour faire, dit-il, du bien aux hommes, et pour soutenir, dit-il, les droits du citoyen. Il joue le héros, et soupire après une

Digitized by Google

petite pension. Il se dit le Don Quichotte de la liberté. Cette *liberté*, qui n'a peut-être jamais plus existé que l'illustre Dona Dulcinea del Toboso, est sa maîtresse ; il trouve ses amis qui la lui enlèvent, et il se bat. Si la liberté est sa maîtresse, en vérité il est bien à plaindre ; car au jour où nous sommes, non seulement elle lui est enlevée, mais c'est qu'elle est perdue sur mon honneur. Après cela il me dit des gros mots ; ensuite il me trouve en contradiction avec moi-même, ensuite il me dit que je suis très décidé contre la liberté, ensuite il m'offre un combat à outrance ; puis il dit qu'il a appris des théologiens à raisonner juste, puis il se fâche, puis il se récrie contre les tyrans et les esclaves tyrans, les financiers, et tous les coquins qui ont un bon cuisinier ; puis il est bien tragique, puis il est bien long.

Non, mon cher abbé, ce n'est pas vous l'écrivain de cette lettre ; je vous connais assez. Vous ne m'auriez pas dit que mes *Dialogues* n'ont d'autre beauté que celle de me ressembler infiniment, pour conclure ensuite que vous embrassez tendrement l'abbé Galiani, et non le chevalier Zanobi, deux êtres très distincts. Il vous serait impossible d'écrire des contradictions pareilles. Vous n'auriez pas soupçonné non plus que madame d'Épinay m'eût envoyé des extraits de votre livre. Le véritable abbé Morellet est assez près de la source pour éclaircir le fait, et rien n'est plus faux. C'est M. de Sorba[1] qui m'écrivit le premier que vous aviez reçu ordre du gouvernement de me réfuter. Ensuite le chevalier de Magallon m'annonça un combat à mort en champ clos avec vous. M. Schutz, secrétaire d'ambassade de Danemark, M. Nicolaï, notre

1. Augustin-Paul-Dominique, marquis de Sorba, ministre plénipotentiaire de Gênes, dont la femme, Honorée-Sophie de Mongrand, mourut à Toulon, le 7 août 1760, décédé lui-même à Paris, le 20 décembre 1771, à 56 ans.

Digitized by Google

ancien sous-secrétaire, M. de Militerni[1], M. Giambone, M. de Courtenvaux[2], et bien d'autres m'écrivirent la même chose. Personne ne m'a rien mandé de particulier sur votre livre ; et si madame d'Épinay l'a vu, assurément elle ne me l'a pas avoué. J'espère, en le lisant, reconnaître, avec encore plus d'évidence, que cette lettre que je viens de recevoir n'est pas de vous. Assurément le livre sera d'un tout autre style, et il ne me dira pas que je suis l'ennemi décidé de la liberté d'exportation.

Quand tout Paris réuni n'aurait pas entendu mon livre, je suis sûr que vous l'entendez, et vous me rendrez la justice d'avouer à toute la France que la liberté et l'exportation n'ont eu, jusqu'à cette heure, d'autre véritable ami que moi. Vous trancherez le mot, et vous direz au public qu'on l'avait trompé et indignement abusé par un édit illusoire, où l'on faisait semblant d'accorder une liberté illimitée, pendant qu'en effet on n'en accordait aucune. On faisait semblant de permettre la libre circulation intérieure, mais on laissait subsister tous les droits, les péages, les entraves qui l'interceptaient; on promettait de les ôter, mais on n'y destinait aucun fond, on ne songeait à aucun moyen pour opérer ce bien. On se donnait les airs en même temps d'accorder une exportation illimitée, mais

1. Le marquis de Militerni, passé, vers 1755, du service de Naples à celui de France, brigadier de cavalerie en 1762, maréchal de camp en 1770, repassé au service de Naples en novembre 1773. *Gazette de France*, 1773, p. 462.

2. François-Michel-César Le Tellier, marquis de Courtenvaux, arrière petit-fils de Louvois, né en février 1718, de François-Macé, dit le marquis de Louvois, et d'Anne-Louise de Noailles, capitaine-colonel des Cent-Suisses en survivance de son père, mort le 7 juillet 1781, veuf depuis le 11 juin 1737 de Louise-Antoine de Gontaut-Biron. Membre de l'Académie des sciences depuis 1745, et très épris d'astronomie, il avait fait construire un observatoire à Colombes, près Paris, et, en 1766, équipé à ses frais la frégate l'*Aurore* pour aller, avec Pingre et Messier, essayer, dans la mer de Hollande, les montres marines de Le Roy.

Digitized by Google

on en fixait le taux à 12 liv. 10 s. par quintal ; et cette restriction a suffi pour fermer le port de Nantes et tout le cours de la Loire pendant trois ans ; elle a suffi pour ramener l'arbitraire, les permissions particulières, la faveur aux vivriers[1], la défense aux honnêtes marchands, etc. C'est moi, oui c'est moi qui me suis récrié le premier sur cette surprise faite à la religion du peuple. C'est moi qui ai découvert le faux, l'illusion de l'édit, et qui ai prêché : *Assurez la circulation intérieure, et commencez par-là!* Ensuite, s'il faut encore l'exportation pour consommer tout le produit de la France (ce que j'ignore, et ce qui ne saurait pas se prévoir, puisque la population et la consommation peuvent augmenter ou diminuer par différentes causes), alors point de taux limités, toujours liberté, toujours permission d'exporter ; mais une faveur doit distinguer l'enfant de la maison des chiens du dehors ; car, *non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus*, comme, d'après saint Matthieu[2], dit fort bien le secrétaire de la feuille, à propos d'abbayes à donner aux gens de lettres.

Lorsque vous aurez mis au grand jour le véritable plan de mon livre, mon système, mes conseils donnés à la France, vous aurez, mon cher abbé, morfondu celui qui m'a écrit cette étrange lettre que j'ai reçue, qui me dit du plus grand sang-froid : *Vous êtes très décidé contre la liberté. J'offre le combat ; nous nous entendons très bien l'un et l'autre.* En vérité, s'il entend de même tout mon livre, il ne m'entend guère. Je vous le répète, j'ai eu le malheur d'être obscur. Cependant je me flattais que vous au moins, vous m'auriez entendu ; et pour ôter toute

1. Éd. T. : *usuriers*.
2. *Math.* 15, 26. — La feuille des bénéfices.

Digitized by Google

équivoque, je vous l'avais répété dans ma lettre : *Je suis pour et non contre*, comme le chevalier Zanobi. Oui, je suis pour, et tout mon livre vise à ce pour, mais je le suis sans fanatisme, parce que le fanatisme ou l'enthousiasme ne m'a jamais paru bon à rien qu'à faire une émeute. Voilà la seule différence entre les économistes et moi, leurs principes et les miens.

L'auteur de la *longue épître* me dit très poliment que mes principes sont faux ; il me dit qu'en cent endroits j'en établis de destructeurs de la liberté et de la propriété. Ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre. Voilà toute la conséquence que j'en tire, et la seule que j'aime à en tirer. Enfin, mon cher abbé, j'attends avec la plus vive impatience votre livre pour me voir justifié aux yeux de la France, et lavé des infamies et des absurdités que les économistes ont vomies contre moi. Ces économistes enragent, non pas parce que je n'ai pas adopté leurs principes, mais parce que je n'adopte pas leur style. M. Badaud me conseille de *parler au cœur ;* ce qui, je crois, veut dire parler à faire mal au cœur. Cela m'est impossible ; et si leur style est sacré pour eux, comme leurs grands mots *liberté*, *propriété*, *évidence*, *droits du citoyen*, *pain de ménage*, je serai un profane toute ma vie. J'espère que, dans votre livre, vous ferez voir qu'il y a des questions interminables dans la discussion de certains principes, tels que l'équilibre entre l'agriculture et les manufactures, les rapports entre la forme du gouvernement et les soins de l'approvisionnement, etc., etc. Mais sur la question de l'édit, la discussion est bientôt faite et finie : mieux vendre que de jeter ; mieux vendre à son ami qu'à son ennemi. Pourriez-vous me contredire ? Non, c'est impossible. Il faudrait que je me persuade que vous êtes devenu fou ; et je n'ai aucun indice de cette

Digitized by Google

fâcheuse nouvelle. Ainsi, j'attends votre livre pour me réjouir d'être parfaitement d'accord avec vous. Cela ne saurait être autrement.

En attendant que votre livre paraisse, écrivez-moi quelquefois ; songez que vous êtes ma première connaissance de Paris. Vous êtes (je ne saurais me le rappeler sans verser des larmes) pour moi, *primogenitus mortuorum*[1], l'aîné de ceux que j'ai perdus. C'est à vous que je dois la connaissance de madame Geoffrin, de d'Alembert et de tant d'autres. Je vous avais prié de faire une infinité de salutations et d'embrassements dans ma lettre, qui a eu le malheur de tomber dans les mains de je ne sais qui. Aussi, il ne me répond point sur cet article, plus intéressant pour moi que tout le pain bis, le pain blanc, les bonnes farines, les sons, les moutures et les ânes des moulins économiques. *Non in solo pane vivit homo*[2]. Pour moi, je ne vis que d'amitié. Embrassez donc tous les mâles et toutes les femelles de ma connaissance que vous rencontrerez sur votre chemin, et croyez-moi pour la vie votre très humble et obéissant serviteur, etc.

32. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 8.) — Naples, 2 juin 1770.

Ma belle dame, vos lettres arrivent en règle ; ainsi soit des miennes ! Celle-ci m'apporte une autre décharge[3] des

1. *Apocal.*, 1, 5.
2. *Saint Luc*, 4, 4.
3. La première de ces « décharges » avait été la publication, dès la fin de 1769 (t. XII, p. 179), des deux premières Lettres de l'abbé Roubaud contre les *Dialogues*, et la seconde un article d'appréciation de ces mêmes Lettres, accrues de six autres et publiées sous le titre de *Récréations*, article où on lit ce passage : « Après avoir lu les lettres de l'abbé Roubaud, les admirateurs du discoureur italien sont forcés de rabattre sérieusement de la

Digitized by Google

Éphémérides des citoyens rustres, ou, si vous voulez, ruraux. Je vous assure que Merlin lui tout seul me fait plus de peine que tous les économistes ensemble. Ce Merlin est mon abbé Terray; il me fait trembler pour mes contrats. De grâce, débarrassez-m'en, même avec un peu de perte, et, après vous être payée, renvoyez-moi par une belle lettre de change le surplus. Rien ne vous sera plus aisé que de me remettre de l'argent, soit par le moyen de M. Giambone[1], soit par celui du comte Sersale[2]. Je crois que vous serez bien aise d'apprendre que le marquis Caraccioli[3], qui est à Londres, envoyé de notre cour,

haute et précoce opinion que des *lazzis* leur avaient fait concevoir de sa doctrine. Son énorme livre, qu'on avait tant affecté de rendre imposant et dédaigneux, demeure anéanti : comme les géants fantastiques de nos anciens romanciers, qui se réduisaient en un amas de vapeurs plus ou moins subtiles dès qu'on avait rompu l'enchantement par lequel ils étaient formés. On cherche ce qu'on avait donné pour de la philosophie profonde dans ces *Dialogues;* et l'on n'y trouve plus qu'un bavardage à grandes prétentions, quelquefois comiques et toujours inconséquents... On pourra lire ces Lettres avec fruit, longtemps après que les *Dialogues* de M. le chevalier Zanobi seront complètement oubliés. (*Ephémérides du citoyen*, 1770, t. II, 2e partie, p. 177.) — Si ce n'est pas de cette *décharge* qu'il s'agit ici, ce serait d'une troisième, faite, dans le volume suivant, à propos du livre l'*Intérêt général de l'Etat ou la liberté du commerce des blés*, par Lemercier de la Rivière, dont la IVe partie était consacrée à réfuter Galiani. On y lit en effet : « Ce livre est intitulé on ne sait pourquoi : *Dialogues sur le commerce des blés*; je dis : on ne sait pourquoi; car on y trouve au lieu de blés, des cartes, des gardes-robes, des pains de sucre, des fontaines, des capucins, et de mauvaises plaisanteries sur les jolies femmes, le cocuage et la peste; sans qu'au milieu de ces jolis contes, le bon Napolitain qui se tourmente pour nous faire rire, puisse parvenir à décider s'il faut avoir du pain avant d'établir des manufactures, ou si plus puissant que la lyre d'Amphion, le nom seul de manufacture suffit pour faire pousser le blé que personne n'a donné. (*Ibid.*, t. III, p. 215.)

1. Le banquier Octave Giambone, dont la femme, disent les *Mémoires secrets* (t. XXIX, p. 124 et 168), avait été « nommée entre les maîtresse de Louis XV, » et dont la fille, mariée à un Américain, plaida en séparation contre son mari, en 1785. Cette dame Giambone avait reçu une croupe de 1/2 sur le fermier général Rougeot. *Mémoires sur l'administration de l'abbé Terray*, Londres, 1776, p. 245.

2. Un parent d'Antoine de Sersale, né le 28 juin 1702, archevêque de Naples, et cardinal en 1754.

3. Dominique, marquis de Caraccioli (1714-1789), de l'illustre maison

Digitized by Google

notre ami commun, et homme d'un esprit distingué, est destiné à cette ambassade. J'aurai un ami de plus à Paris, et cela me fait grand plaisir.

Le baron de Gleichen se fait des idées délicieuses de ma société ici. Il m'est impossible de ne pas rire d'avance de la surprise dont il sera, lorsqu'il verra que je suis tellement changé, qu'il est impossible de me reconnaître et de tirer aucun parti de ma compagnie. Les plantes se dénaturent en changeant de sol, et moi j'étais une plante parisienne.

Je vous envoie la copie de ma seconde lettre à Panurge. Pour la bien entendre, il faudrait que je vous communiquasse celle que j'ai reçue; mais elle est si longue, en tous sens si longue! Si c'est vraiment Panurge qui l'a écrite, j'imagine que vous, ou du moins Grimm, ou autres, lui ferez plaisir de lui en demander la lecture. De la lecture à la copie, il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt

de ce nom, originaire de Grèce, mais établie à Naples vers le neuvième ou le dixième siècle, et qui s'était divisée en deux branches, 1° celle de Rossi, d'où sont sortis les comtes de Gerace et de Terranova, les comtes de Nicastro, princes de Fareno, ducs de Belcastro, les marquis de Misuraca, les marquis de Vico et de Terrecuso, comtes de Biscari, ducs d'Airola et de San Vito, les barons de Salvia, marquis de Brienza, les princes d'Avellino, ducs d'Antripalda, de Boïano, de Montenegro et de Tripalda; 2° celle del Leone qui donna naissance aux comtes de Pisciotta et de Parette, aux comtes de Nicastro, ducs de Ferolleto, marquis de Gioiosa, ducs de Rocca, aux ducs de Caggiano, marquis de Macchia-Godena et de Castellana, aux ducs de Sicignano, marquis de Binetto, aux marquis de Bucchianico, princes de San Buono et de Villa-Sancta, aux princes de Marsico-Vetere, ducs de Girifalco, aux ducs et princes de Melfi, aux comtes de San Angelo, dont l'héritière épousa Hector de Pignatelli, duc de Monteleone, aux marquis de Capriglia, ducs de Miranda, aux marquis de Casa d'Albero, princes de Terra Nova. — Madame Necker, le comparant à Galiani, a dit: «Sa conversation s'enchaînait toujours à celles des autres; celle de l'abbé Galiani ne voyait que des choses extraordinaires; Caraccioli voyait toujours les choses connues sous une face nouvelle.» *Nouveaux mélanges de madame Necker*, 1801, t. Ier, p. 266, 297; et t. II, p. 141. Il eut encore cette ressemblance avec Galiani de s'occuper de la question des blés, comme le prouvent ses *Réflexions sur la liberté du commerce des grains*, publiées en 1785. Voir encore sur lui, les *Souvenirs de Gleichen, de Marmontel*, t. II, p. 123.

Digitized by Google

franchi; ainsi vous l'aurez et vous m'entendrez... Est-il possible que vous ne puissiez pas lire ma première? Cela me fâche et me désespère. Marmontel, qui a la mémoire heureuse, aidé de d'Alembert, qui l'a encore plus forte, la retiendront par cœur et vous la diront. Absolument il faut qu'elle soit dans votre recueil.

Un mot des *Éphémérides*. Savez-vous que tout de bon je suis charmé de la façon dont on me traite? J'en suis à la distinction des injures grossières. Cet honneur n'avait été accordé qu'à Voltaire par les chiens de Saint-Médard; je l'obtiens des *chiens du Luxembourg*. C'est le quartier des abbés[1] et des chiens que cette partie de la bonne ville de Paris. Il est vrai qu'entre Voltaire et moi, il n'existe d'autre ressemblance que celle d'être tous les deux absents de Paris; mais il est vrai aussi qu'entre les jansénistes et les économistes, il y a grande différence. Tous les deux crient et aboient de même; mais ceux-là comptaient les Arnaud, les Pascal, etc., pour leurs fondateurs, et ceux-ci n'ont que des Quesnay. Enfin je vois que le gouvernement veut qu'il y ait un combat du taureau pour les gens de lettres, comme il y en a un à la barrière de Sèvres pour la canaille parisienne. A la bonne heure, ayons des chiens et soyons le taureau. Et l'abbé Morellet, ce pauvre abbé, mon cher abbé que j'aimais, que va-t-il faire dans ce hourvari, *charivari récréatif*? Veut-il être le bouledogue? Assurément, il n'égalera pas les *Éphémérides*, il ne me dira pas d'aussi grosses injures. Il ne déraisonnera pas si couramment, il n'écrira pas si platement, il ne défigurera pas mes discours et mes idées aussi mal qu'eux; il sera donc en tout inférieur, il n'aura pas même l'excellence du mauvais. Pourquoi donc composer un ouvrage? Ce que

1. Le Séminaire Saint-Sulpice est voisin du Luxembourg.

Digitized by Google

vous m'avez communiqué des satyres publiques contre moi, me détermine à ne rien répondre. Je veux faire souffrir à ces messieurs le plus grand des tourments, celui d'ignorer si je les ai lus. Je jouirai des privilèges des morts.

Mille embrassements à mon cher Marmontel. Est-ce qu'il ne fera pas un conte de mon dialogue intitulé : *Le philosophe rural et son fermier?* Qu'il mette en tableau le contraste entre la théorie et la pratique, il fera un conte excellent.

Mademoiselle Clairon a commis une indécence, et j'en suis bien fâché [1]; il est indécent de s'impatienter de la longue vie des vieillards ; à la Chine elle aurait été blâmée. Si elle joue mieux que la Dumesnil, elle a fait une cruauté ; si elle joue moins bien, elle a fait une sottise.

Je verrai mon compte avec Gatti, et dorénavant vous serez mon caissier. Je dois écrire à Grimm, pour le remercier d'avoir fait faire à mes Dialogues le même chemin que fit Manco-Capac La Rivière avec Mama-Oella, législateurs mâle et femelle de toutes les Russies [2]. Heureusement mes petits Dialogues ont été mieux reçus. Cepen-

1. Mademoiselle Clairon (1723-1803), qui depuis le mois d'avril 1765 avait quitté la scène, y était remontée un instant, pour jouer à la cour, pendant les fêtes qui furent données, au mois de mai 1770, à l'occasion du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette. Elle y remplit le rôle d'Amenaïde dans *Tancrède*, et celui d'Athalie, qu'elle avait eu le tort d'enlever à mademoiselle Dumesnil (1711-1803), qui en avait toujours été en possession, et qui alors était âgée de 59 ans. Grimm, *Corresp. littér.*, t. IX, p. 77, constate la froideur avec laquelle fut reçue mademoiselle Clairon, et le succès très grand de sa rivale dans le rôle de Mérope.

2. Manco-Capac qui avec Coya-Ocella, à la fois sa sœur et sa femme, civilisa les Incas, dont il fut le premier roi, comme Lemercier de la Rivière, selon une plaisanterie du temps, voulait civiliser les Russes. Le 13 juin 1763 avait été jouée la tragédie de *Manco-Capac* de Le Blanc, dans laquelle Manco « pour faire le bonheur des sauvages Zantis, les a vaincus, enchaînés, etc. » (Voir les *Mém. secrets*, t. I, p. 231, et la *Corresp. litt.*, t. V, p. 310.)

Digitized by Google

dant je ne crois pas aux chatouillements de plaisir de la czarine, car ces souverains du nord, lorsqu'ils ont bien du plaisir, envoient vite, vite, une médaille à l'auteur du plaisir; et moi je n'ai rien eu, pas même celle du mariage de mon cher prince de Saxe-Gotha[1], malgré mes études pour en donner le sujet. Vous devez être fatiguée des fêtes[2]. Adieu donc ma belle dame, je vous aime éperdument. Adieu.

33. — A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, 9 juin 1770.

Ma belle dame, vous m'aviez bien promis de ne me pas laisser une seule semaine sans nouvelles de vous et de votre santé, cependant, voilà une semaine blanche ; mais ce sera la faute à M. Magallon, qui était aux pétards et aux pétarades de la cour. Enfin, je vous excuse, et d'autant plus que je n'ai pas le temps de vous écrire fort au long ; mais voici ce qui m'intéresse. Lorsque j'écrivis ma première lettre à Panurge, j'écrivis aussi au baron, et il ne m'a pas répondu. Pourquoi ? Panurge me l'aurait-il débauché ? S'il m'a fait cela, je ne le lui pardonnerai de ma vie. J'aime le baron plus que ma vie[3], et même plus que mes *Dialogues*. Je l'adore ; je ne veux pas perdre son amitié pour rien au monde. Je vous prie donc de me donner cet éclaircissement. En outre, il faut que je vous dise que, par une espèce de pressentiment, il y a déjà quelque temps que je me suis mis en tête que, cette année

1. Le prince Ernest de Saxe-Gotha avait épousé, le 21 mars 1769, Marie-Charlotte de Saxe-Meiningen, née le 11 septembre 1751.
2. Pour le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette.
3. Ed. T. : plus que *Panurge*.

Digitized by Google

même, mes *Dialogues* produiront l'effet de faire révoquer l'édit, parce qu'il y aura en France la disette que j'avais prévue et prédite. Cette semaine, le hasard m'a fait rencontrer dans la gazette de Paris, un article qui me paraît inséré exprès pour calmer les alarmes de quelques provinces; car on y annonce, avec une espèce d'allégresse, l'arrivée d'un convoi de blés à Nantes[1]. Je vous prie de m'informer en détail sur cela, et sur les prix des blés qui courront à Paris. Comme les hommes jugent toujours par l'événement, si le blé est cher, j'aurai raison, et je serai un grand homme, un grand politique, et Panurge et Pangloss seront des bêtes. Le prix des halles sera le thermomètre de mes louanges. Bonjour, ma belle dame. Sans vos lettres, je suis comme un enfant sevré; tout me dégoûte. Aimez-moi toujours, car je vous adore.

34. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 10.) — Naples, 23 juin 1770.

Ma belle dame, votre lettre du 4 n'est point gaie, et la mienne ne le sera pas non plus. Je suis accablé de petits chagrins. D'abord on est mangé de puces dans ce maudit pays; il a, par-dessus le marché, des cousins et des punaises. Mais ce n'est rien; je ne puis pas m'accommoder de cette nourriture et de cet air, autrefois mon air

1. La *Gazette de France*, où parut, en effet, la note suivante : « Paris, 1er juin 1770. On écrit de Nantes qu'il est arrivé depuis le 24 du mois dernier, quarante navires chargés de 7 à 8,000 tonneaux de grains étrangers, la plus grande partie de seigle; ce qui y a fait baisser le prix des grains, ainsi que dans toute la Bretagne, la Touraine et les autres provinces où ils avaient renchéri. Le roi a fait ouvrir dans ces mêmes provinces des travaux de charité auxquels sont admises les personnes indigentes de tout âge et de tout sexe... Les Etats de Bretagne ont aussi établi des travaux publics pour le même objet. » *Gazette de France*, p. 180.

Digitized by Google

natal, et qui ne l'est plus à présent. Ma vue se trouble tous les jours davantage. Je continue à perdre les dents. Il en est tombé une encore ce matin, et il ne m'en reste plus que quatorze. Mais ce n'est rien encore. Je n'ai pas reçu votre n° 9. Ces fêtes à jamais mémorables [1] et exécrables auront été la cause de l'égarement de votre lettre, et je suis dans une peine mortelle de deviner ce que vous m'écriviez. Tâchez de la retrouver, ou de me redire son contenu. Vous vous en souviendrez aisément, voyant quelle était la réplique à mes réponses des n°s 3 et 4. Je me souviens que je vous avais donné une commission de livres de musique. Si vous les avez achetés, je vous prie de les donner à M. Nicolaï, qui doit m'expédier une caisse. Mais ce n'est rien encore. Vous m'annoncez qu'on ne peut pas négocier mes billets sans perte. C'est bien ceci qui est désolant. Panurge aura donc vaincu ! Il prouvera par le fait que ni l'auteur ni l'éditeur des Dialogues n'ont rien entendu en fait de commerce. *O altitudo* de la sottise [2] que nous avons faite! Vous m'aviez pourtant écrit le contraire. Vous m'aviez écrit que Merlin étant condamné à payer les intérêts, frais, etc., on trouverait quelqu'un qui se contenterait de gagner ces intérêts, en m'indemnisant du capital. Vous voulez me consoler, en me disant que je n'ai point de dettes. Que savez-vous de mes dettes? Vous n'y entendez pas plus que les économistes n'entendent à mon livre. Enfin, madame, dans la désolation où je suis, assurez mon argent de la meilleure façon possible, sans quoi je mourrai de chagrin à la face de mes créanciers, et de honte à l'aspect de Panurge, s'il vendait son manuscrit mieux que le mien n'a été vendu.

1. Les fêtes pour le mariage du Dauphin. — Éd. D : *Mémorables.*
2. O altitudo divitiarum sapientiæ. Saint Paul, *Ad Romanos*, 11, 33.

Digitized by Google

Dieu! ne le souffrez pas! Jupiter, Saturne, Pluton et Priape, armez-vous de vos foudres respectives, et détruisez le centaure Panurge, moitié encyclopédiste et moitié économiste, et qui fait si bien ses affaires!

Le désastre de Paris, et l'horrible massacre de la rue Saint-Honoré[1] m'ont fait frémir. Pauvre madame Berthelot[2]! J'en accuse, madame, les économistes. Ils ont tant prêché la propriété et la liberté, ils ont tant frondé la police, l'ordre, les règlements; ils ont tant dit que la nature laissée à elle-même était si belle, marchait si bien, se mettait en équilibre, etc., qu'enfin tout le monde sentant qu'on a la propriété du pavé et la liberté de marcher, a voulu en profiter. Voilà la belle avance de leur longue prédication. En vérité, si j'étais à Paris, et que j'eusse ma verve accoutumée, cet événement-me suffirait pour répondre aux économistes. Je leur ferais sentir qu'il suffit que le bruit se répande que dans un endroit il y aura pleine liberté, et grande foule en conséquence, à l'instant les filoux, grands monopoleurs en montres et en tabatières, se réveillent et forment un complot, et profitent de la bagarre. Ce que je vous dis n'est point une plaisanterie. Méditez, et vous trouverez l'exactitude de la comparaison.

J'ai reçu ce matin ma boîte de fausse vaisselle; je suis assez content de l'emplette, quoique le transport m'ait

1. L'accident arrivé, dans la soirée du 30 mai, pendant le feu d'artifice tiré sur la place Louis XV, pour le mariage du Dauphin, et où 143 personnes périrent étouffées par la foule. V. les *Mém. secrets*, t. V. p. 117 et la *Corresp. littér.*, t. IX, p. 67. D'Argental y eut l'épaule démise.

2. Probablement de la famille du Berthelot de Pleneuf, père de la marquise de Prie. Nous trouvons à cette époque deux dames Berthelot; Cécile-Elisabeth Rioult de Curzay, morte le 10 février 1780, à 67 ans, femme de François Berthelot, baron de Baye, lieutenant général, et Angélique-Marguerite d'Heu, femme de Charles-Edme, seigneur de la Villeurnoy, commissaire principal et ordonnateur des guerres.

Digitized by Google

furieusement coûté. J'ai reçu les livres avec joie, et je les ai dévorés déjà, et j'ai lu tout ce qu'on a vomi contre moi. Cette lecture m'a consolé de la perte de ma dent, que j'ai faite au beau milieu d'une lettre de l'abbé Ribaud [1]. En conscience, ma belle dame, ils sont trop bêtes. Il est absolument impossible de leur répondre une seule ligne. L'effronterie avec laquelle ils me font dire toutes les bêtises imaginables, en citant même les pages de mon livre, mériterait qu'on s'en fâchât à la police; et si j'avais été à Paris, je me serais amusé à faire un procès au Parlement en réparation. Mais c'est une belle chose que le style ennuyeux : il vaut mieux que les lettres d'abolition. Je suis à présent délivré du plus grand fardeau. Je n'ai rien à répondre, et j'ai raison. S'il y a un peu de disette en France, on reparlera de blés, et on me rendra justice. Mais, dites-moi, est-ce que personne ne s'est avisé de dire du bien de mon livre, et d'imprimer ses applaudissements? Je ne reçois jusqu'à présent que des injures, et point d'argent; et Merlin dira que j'ai reçu un soufflet à compte. S'il y a eu quelque âme charitable qui ait eu pitié de moi, de grâce, mandez-le-moi. Adieu, ma belle dame; vous voyez que je vous écris des lettres fort longues, et vous m'en écrivez de si courtes! Faites-moi écrire par d'autres. J'enverrai les gazettes à Suard, et je le punirai de son incrédulité. J'ai reçu le *Système de la nature* [2],

1. *Les Récréations économiques*, Paris, Delalain, 1770, in-8°. Parues d'abord sous forme de Lettres, dans les *Ephémérides*.

2. *Le Système de la Nature, ou des Lois du monde physique et du monde moral, par M. de Mirabaud, secrétaire perpétuel, l'un des quarante de l'Académie française*, Londres (Amsterdam, Rey), 1770, 2 vol. in-8°. Le véritable auteur de ce livre qui fut condamné par le Parlement, le 18 août, et que Voltaire lui-même se crut obligé de réfuter dans son article *Dieu* du *Dictionnaire philosophique*, était le baron d'Holbach, avec la collaboration probable de Diderot. Voir Grimm, *Corresp. littér.*, IX, p. 117, les *Mém. secrets*, t. V, p. 163.

Digitized by Google

mais j'ai été plus pressé de voir ma honte économique. Adieu.

35. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 11.) — Naples, 30 juin 1770.

Ma belle dame, vous m'écrivez une lettre au milieu des orages, et je vous riposte par une lettre écrite à la lueur d'une comète horrible, chevelue, que j'ai aperçue hier au soir. Ainsi ma lettre ne sera pas plus gaie que la vôtre. Le Grand-Turc fait brûler tous les sorciers : s'il voulait, dans ce nombre, me défaire de l'infâme Merlin, que j'en serais aise ! J'ai reçu la réponse la plus jolie et la plus amicale de notre incomparable M. de Sartine. Je compte lui écrire encore, mais avec des intervalles, comme il convient à un magistrat accablé d'affaires. En attendant, si vous le voyiez, si vous lui parliez de ma cruelle aventure avec Merlin, si vous....? Que sais-je, moi ? enfin, j'adore M. de Sartine ; je lui ai mille obligations, et je voudrais lui en avoir encore davantage. Il ne dépend que de lui que je retourne à Paris. Il n'a qu'à me faire inspecteur de police, et me donner le département des demoiselles; je vole, je cours, j'abandonne tout. Mais je vous avais promis une lettre triste, apocalyptique, cométique, et voilà qu'elle s'égaie. Revenons à la tristesse. J'ai écrit une belle lettre à Suard ; j'espère qu'il vous la communiquera. Mon retour à Paris n'est pas bien sûr, et je ne l'ai mandé à personne. J'y vais *in spiritu* à tout moment ; mais mon corps est à Naples. Je pourrais envoyer à Paris quatre ou six dents qui se sont détachées de moi ; on les sèmerait, et il en naîtrait des hommes.

Quelle était cette personne qui vous a obligée à faire

Digitized by Google

une sortie terrible à Suard sur les faux amis que j'avais à Paris? De grâce nommez-la-moi, pour m'ôter bien des soupçons, peut-être injustes. Il est impossible que l'ouvrage de Panurge ne me fâche pas. Je serai toujours au désespoir de voir qu'il ne m'ait point entendu, pendant que Fréron a très bien saisi l'ensemble, l'ordre, la chaîne des idées de mes Dialogues. Au reste, l'année soixante et dix ne se passera pas sans qu'on n'ait révoqué l'édit de 1764, et j'aurai gagné la bataille.

Je n'ai eu du poème chinois[1] que cet extrait que vous m'avez envoyé. Je l'attends avec impatience.

Vous m'écrivez toujours des lettres fort courtes, et vous m'en promettez de fort longues : cela n'est pas bien. Puisque vous relisez quelquefois mes lettres, répondez donc à certaines questions que, de temps à autre, je vous ai faites.

J'ai feuilleté le *Système de la Nature*. Il me paraît de la même main qui a fait le *Christianisme dévoilé* et *le Militaire philosophe*[2]. Il est trop long. Il ne paraît pas écrit de sang-froid, et c'est un grand défaut ; car on dirait que l'auteur n'a pas tant besoin de persuader les autres que de se persuader lui-même. Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le système. Le mieux serait, par une suite de rapprochements de tous les temps et de tous les pays, de donner l'équation finale

1. Voir p. 75, note 1.

2. *Le Christianisme dévoilé*, ou *Examen des effets de la religion chrétienne*, Londres (Nancy), 1756, in-8°, par le baron d'Holbach qui se cacha sous le nom de Boulanger. — *Le militaire philosophe, ou difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire. Par un ancien officier.* Londres (Amsterdam, Rey), 1768, in-8°. D'après Barbier l'ouvrage avait été refait en très grande partie par Naigeon sur un manuscrit intitulé : *Difficultés de la religion proposées au P. Malebranche*, et le dernier chapitre était d'Holbach. On l'avait un instant attribué à Saint-Hyacinthe. Voir Grimm, *Corresp. littér.*, t. VIII, p. 11.

Digitized by Google

de l'homme; et c'est bien curieux de voir qu'on peut autant réduire à l'unisson la théologie de l'homme, que la cuisine de l'homme. On peut, par exemple, dire que toute notre cuisine se réduit à manger du cuit et du cru, qu'on cuit les viandes, les poissons, etc.; qu'on mange cru les fruits, etc.; que la salaison, la fumaison, etc., sont des espèces de cultures, etc. De même, en théologie, on réduit tout à croire des dieux malfaisants ou bienfaisants; que les saints se métamorphosent en dieux, lorsqu'on[1] fait du tout un premier dieu, etc. Enfin si je faisais un livre, moi, il serait bien autrement original, etc.

Adieu, ma belle dame; soyez longue, et faites que tous mes amis m'écrivent aussi longuement que Panurge. C'est beaucoup dire. Adieu encore. Mes pauvres cent louis!

36. — A M. SUARD.

Naples, 30 juin 1770.

Tu l'as voulu, Georges Dandin! voici les gazettes de Naples, et je continuerai à vous les envoyer jusqu'à tant qu'excédé par leur inutilité, vous vous jetiez à mes genoux, en me demandant en grâce de ne plus vous les envoyer. J'espère punir votre incrédulité par ce moyen. Vous aviez apparamment fait votre compte, qu'étant nous autres plus voisins de la Morée, nous vous donnerions des nouvelles toutes fraîches des Russes et des Turcs. Quelle attrape! Nous n'en savons rien en conscience, et moi en particulier, qui par ma charge de délégué, comme nous disons, c'est-à-dire protecteur de la nation grecque et de tous les

1. Éd. T. : *d'abord* qu'on.

Digitized by Google

cafetiers qui sont ici, devrais en savoir plus que les autres, je ne sais autre chose, sinon que les Grecs modernes sont aussi fripons, aussi menteurs que leurs ancêtres, et qu'ils vendent le plus abominable café du monde, à la place du nectar et de l'ambroisie d'Homère. Au reste, que cherchez-vous à savoir des Turcs ? Ne voyez-vous pas la nouvelle comète *crinite* qui nous menace ? Cette comète va leur coûter encore une bataille, car ils sont assez bêtes pour en avoir peur. Vous saurez que le Grand-Seigneur fait chercher les magiciens et les sorciers dans tout son Empire, pour les faire rôtir tout vifs, parce qu'ils sont la cause de tous les malheurs. Le grand-visir a réussi à en dénicher un, qu'il a grillé à l'instant, et il a expédié un courrier à Constantinople avec cette agréable nouvelle, qui a comblé de joie tout le sérail. On a découvert que c'est ce coquin qui a fait régner pendant sept mois les vents du sud, qui empêchent la flotte Ottomane de débouquer des Dardanelles. D'après ces faits, qui sont très sûrs, vous n'avez plus besoin de gazettes. Lorsque les causes sont connues, il n'y a que les sots qui ne savent pas prévoir les effets ; mais peut-être que je me trompe sur mes soupçons avec vous. Ce n'est pas aux nouvelles turques que vous visiez en me demandant nos gazettes, vous vouliez m'engager à vous écrire. Si c'est là votre objet, vous avez bien fait : l'occasion fait le larron. Oui, je vous écrirai, et si vous me répondez, je vous écrirai souvent. Mon amour-propre en est tellement chatouillé, est si flatté de votre souvenir, qu'il me serait impossible de ne pas entretenir, avec vous, une correspondance qui me fait tant de plaisir. J'ai tant d'amitié pour vous et pour madame ! car elle y rentre pour quelque chose ; elle est si douce ! si bonne ! combien je regrette de l'avoir autrefois un peu négligée ! Il ne nous manquera pas de quoi remplir nos lettres ; la matière est

Digitized by Google

assez vaste. J'ai reçu le *Système de la Nature*, mais je ne vous en dirai rien ce soir. Je vous parlerai plutôt de mes Dialogues; j'ai vu l'extrait qu'en a donné Fréron[1], j'en suis parfaitement content; on ne pouvait pas mieux saisir la masse de mes idées. Comment se peut-il que Fréron l'ait saisie, et l'abbé Morellet l'ait manquée? De grâce, mon cher Suard, dites-moi, vous qui pouvez le savoir, qu'est-ce qui a pu donner la berlue à l'abbé, au point de croire que

1. Voici quelques passages de cet article du journal de Fréron : « Tout le système de l'auteur se réduit à quatre points, savoir : 1° La nécessité de suivre des règles différentes selon la diversité du pays; 2° l'importance des manufactures, fondée sur les secours que l'agriculture en reçoit; 3° la nature du blé, ses qualités, ses rapports aux besoins de l'homme, au commerce, à l'industrie, et 4° les avantages de la liberté d'exporter, et les modifications nécessaires pour en prévenir les abus... L'auteur, à la fin de son ouvrage, propose des moyens pour empêcher les abus qui pourraient résulter d'une liberté indéfinie dans le commerce extérieur des blés. Il est à propos que, dans l'intérieur du royaume, cette denrée jouisse d'une immunité entière et inaltérable; mais au dehors, il faut la restreindre, et charger d'une taxe modique le blé qui sort et celui qui entre. » Les raisons que l'auteur donne paraissent solides et fondées sur des principes lumineux et naturels. Il conseille encore de favoriser l'exportation des farines préférablement à celle des blés, parce que les profits de la moutore sont une richesse industrielle dont on ne doit pas négliger le profit. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'esprit et de feu; les plaisanteries dont il est semé en rendent la lecture agréable; on y voit revivre l'art de Socrate, ses interrogations, son ironie, ses comparaisons et sa dialectique subtile et persuasive. Le ton familier qui règne dans ces *Dialogues*, loin de faire tort au fond du sujet, y repand un nouvel intérêt qui fait disparaître les épines de la discussion. Enfin, malgré quelques négligences, quelques comparaisons populaires, quelques mauvais jeux de mots, l'ouvrage appartient tout entier au génie, tant pour le style que pour les idées. L'auteur est M. l'abbé G..., Napolitain, homme en place, et ce que vous estimerez encore plus, homme de lettres. » (*Année littér.*, 1770, t. I, p. 289.) Dans le volume suivant, Fréron prit encore la défense de Galiani contre Lemercier de la Rivière, dont il dit : « Je me garderai bien de soupçonner le réfutateur de mauvaise foi; mais il ne m'est pas possible de vous dissimuler combien il s'est éloigné du sens de l'auteur qu'il veut réfuter. Je ne vous en citerai qu'un exemple. L'auteur des *Dialogues* avance qu'en fait d'économie publique les exemples et les comparaisons de peuple à peuple sont la source de toutes les erreurs où l'on est tombé; croiriez-vous que le réfutateur, part de là pour reprocher à l'auteur une foule de contradictions prétendues, sous le prétexte qu'il emploie souvent des comparaisons pour éclaircir les principes qu'il met en avant. » (*Année littér.*, 1770, t. II, p. 187.)

Digitized by Google

j'étais l'ennemi de la liberté et de l'exportation? C'est pour moi inconcevable qu'un si versé dans la matière, si rompu à ces sortes de lecture, ai manqué net le sens de tout ce que j'ai voulu dire. Vous ne sauriez imaginer à quel point cela me fâche. Au fond, c'est une honte, un opprobre immense, ou pour moi, ou pour lui, que nous ne nous soyons pas entendus. Il faudra en accuser ou l'obscurité de mon style, ou le transport de sa passion; et il en résultera qu'il aura fait un livre contre moi, qui aura toute l'aigreur de la réfutation, et qui répétera mot à mot ce que j'ai dit, ou du moins ce que j'ai voulu dire. L'abbé, pensant comme moi (car il est impossible qu'il soit d'un autre avis), se trouvera au beau milieu de la cohue économique, criaillant à tue-tête, liberté, sûreté, propriété, prix proportionnel, paix nécessaire, compensation habituelle, marché général, bêtise éternelle. Quelle ignominie pour notre abbé, d'être tout à côté de l'abbé Rhubarbe[1], qui a lâché huit épîtres contre moi, très laxatives, et dont je n'ai lu que l'extrait dans le Mercure de juin[2]! Je suis si aise que ces gens-là n'aient pas entendu

1. L'abbé Roubaud, et ses *Lettres au chevalier Zanobi*.

2. Voici quelques passages de cet article du *Mercure*, 1770, juin, p. 118: « Les *Dialogues* de M. l'A. G... *sur le commerce des blés* ont eu d'abord ce grand débit que le vulgaire prend pour un grand succès. L'auteur, avec le ton de la confiance, a persuadé ceux qui aiment à croire; avec l'éloquence du persiflage, il a entraîné ceux qui aiment à rire. L'ouvrage a été trouvé plaisant, parce que l'auteur l'a été quelque fois, et qu'il a souvent voulu l'être. Il a eu beau dire qu'il ne savait pas ce qu'il réfutait, bien des gens n'ont pas voulu l'en croire, quoi qu'ils le crussent volontiers sur sa parole, et ils se sont persuadés qu'il avait réfuté victorieusement ce qu'il ne savait pas. M. l'abbé Roubaud, après avoir traité, dans ses excellentes représentations aux magistrats, la matière du commerce des grains, suivant la dignité et l'importance du sujet, attaque, dans ses *Récréations économiques*, M l'A. G., avec ses propres armes... Cet ouvrage ne laisse à l'auteur des *Dialogues*, aucune ressource pour défendre ses opinions. Aussi amusant qu'instructif, il plaira à tous les genres de lecteurs. La critique en est toujours vive et honnête. La plaisanterie, également soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin, y est toujours de bon ton. A tra-

Digitized by Google

une seule ligne de mes Dialogues, que je ne saurais vous l'exprimer. Je l'avais prévu, et j'y aurais parié ma tête. On est bien content d'avoir été prophète. Épictète se pâma de plaisir, lorsque son maître, en fermant une porte, lui cassa une jambe, parce qu'il l'avait prévu, et l'en avait averti.

Mais laissons cela, et venons aux choses sérieuses. Il vous faut embrasser bien du monde de ma part; d'abord, commencez par madame Suard ; mais n'allez pas prendre un air triste et un ton martial dans cette auguste cérémonie. Greluchonez-vous vous-même, car enfin il vaut mieux que ce soit vous qu'un autre qui s'acquitte de la commission; ensuite il faut embrasser madame Necker[1]; la commission n'est pas aisée, cependant avec la *petita venia* de monsieur, j'espère que vous en viendrez à bout; enfin, il faut embrasser madame de Marchais[2]. Oh! pour celle-là, elle sera furieuse contre moi, car elle était économiste à

vers la légéreté du style, on y entrevoit la profondeur de la science. Les raisonnements toujours simples et frappants y sont en quelque sorte déguisés par la gaieté avec laquelle l'auteur met sans cesse l'A. G. en contradiction avec lui-même, en le réduisant à l'absurde. »

1. Suzanne Curchod (1739-1794), mariée, en 1764, à Jacques Necker (1734-1804). Son salon littéraire se forma d'abord de Thomas de Marmontel, des ambassadeurs de Naples (Caracrioli), et de Suède (baron de Creutz), et hérita de celui de madame Geoffrin. Elle donnait à dîner tous les vendredis.

2. E. J. de la Borde, fille de Jean-François, fermier général, et d'Elisabeth le Vasseur, née en 1735, mariée en 1748 à Gérard Binet de Marchais, né en 1712, fils de Georges-René, seigneur de Boisgiroux, 1er valet de chambre du Dauphin, et de Madeleine Mairon, 1er valet de chambre du roi en 1754. Elle se remaria avec le comte de La Billarderie d'Angiviller (mort en 1810), directeur général des bâtiments du roi, et mourut le 14 mars 1808. Son salon était l'un des trois où se réunissaient les économistes. A propos d'une facétie, *les Trois Maries*, on lit dans les *Mém. secrets* : « L'idée de l'auteur est d'y tourner en ridicule, trois virtuoses du parti économiste, fort liées avec le controleur général (Turgot), et chez lesquelles il tient des comités avec les coryphées de la secte : » Ce sont madame la duchesse d'Anville, madame Blondel et madame Marchais ; cette dernière surtout prête infiniment à la censure. » T. IX, p. 98. Voir les *Mém. de Marmontel*, t. II, p. 34.

Digitized by Google

brûler ; mais elle avait l'âme si tendre ! Ne pourrait-elle[1] aimer un monstre ! Faites ressouvenir toutes les trois de ce souper mémorable, où moi, à force d'être un monstre, je fus si aimable ; où j'établis que je n'aimais que l'argent de mes amis, et le lit ds mes amies, et je n'avais pas tout à fait tort. Mademoiselle de Lespinasse trouva que j'avais peut-être raison ; et enfin la cour du parlement philosophique, tous les dîners rassemblés, décida, par un arrêt irrévocable, qu'un monstre gai vaut mieux qu'un sentimental ennuyeux.

Mes lettres sont comme celles de saint Paul : *Ecclesiæ quæ est Parisiis*[2]. Laissez-les donc à mes amis. Si vous saviez combien j'aime encore tous mes chers amis, vous en pleureriez tous de tendresse. Adieu, mon cher Suard ; je suis pour la vie votre très humble, etc.

37. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 12.) — Naples, 13 juillet 17..[3]

Ma belle dame, l'aventure de Merlin m'abat l'esprit au point que je n'ai ni la force de vous répondre *sonico*[4] sur les projets pour rattraper mon argent, ni celle de rien composer. Cependant, si je trouvais que le livre de l'abbé Morellet montât mon imagination, il pourrait se faire que j'écrivisse encore quelque chose, soit une lettre, ou un dialogue ; et on pourrait faire réimprimer mes Dialogues avec cette addition et quelques fragments de mes lettres, et nous venger de Merlin le faquin.

1. Éd. T. : *Ne pouvait-elle pas.*
2. Ecclesiæ Dei, quæ est Corinthi. Saint Paul, *Ad Corinthos*, I, 2.
3. Éd. T. : 7 juillet.
4. *Sonico* ou *Sonica*; sur le champ, sur le même ton, comme en consonnance. Terme familier qu'on ne trouve pas dans Alberti.

Digitized by Google

La lettre dans laquelle vous m'aurez envoyé une note de ce que vous avez avancé pour moi, est peut-être ce n° 9 qui s'est égaré. Je pourrais pourtant, en revoyant toutes vos lettres, savoir au juste ce que je vous dois, sauf quelques *Éphémérides* et autres opiats[1] que vous aurez peut-être achetés ; mais j'ai les ouvriers ce matin chez moi, qui font un bruit enragé, en tapissant deux chambres, et cela m'empêche de chercher des papiers, et de fixer mon attention à ce que je vous écris aujourd'hui.

Vous ne m'aviez point parlé de la *Sophonisbe*[2] de Voltaire ; mais c'est tout comme si vous m'en aviez parlé ; je ne me soucie pas des tragédies, parce que je n'aime point à pleurer de gaieté de cœur.

M. de Sartine m'a rendu un grand service en empêchant l'abbé de citer faux[3]. Les hommes sont paresseux, et les confrontations des témoins sont un pénible ouvrage. En outre, j'ai découvert que la paresse dans les hommes vient d'un sentiment de vertu qu'on suppose dans les autres hommes, et c'est là le grand avantage des imposteurs et des fripons. Ils trouvent toujours les hommes disposés à se persuader qu'il est impossible de mentir et d'en imposer. Ainsi, j'ai toujours des remerciements à faire à M. de Sartine. Cependant, on m'écrit de Paris que les économistes frémissent, enragent, aboient plus que jamais contre moi. En vérité, je n'aurais jamais cru leur causer tant de peines et de soucis. Il est singulier que, dans le même temps qu'ils me disent que, dans mon livre, il n'y

1. C'est à tort, sans doute, que l'Éd. T. porte : *objets*, ce qui fait disparaître l'épigramme.

2. Imprimée en 1770, sous le pseudonyme de Lantin, et donnée comme la *tragédie de Matret* (1629), *réparée à neuf*, elle ne fut représentée que plus tard, le 15 janvier 1774. Voir la *Corresp. litt.*, *t.* IX, p. 25.

3. M. de Sartine, directeur de la librairie, s'était sans doute opposé, avec le contrôleur général Terray, à la publication de la *Réfutation*.

Digitized by Google

a pas deux mots qui ne soient des bêtises et des contradictions, ils répètent pourtant souvent que l'exportation rencontre encore de puissants et terribles antagonistes. Je suis donc une bête terrible, un éléphant[1], par exemple. Pour eux, ils ne seront jamais que des *cousins*.

Ma belle dame, je ne suis pas gai aujourd'hui, et ma lettre ne sera pas à imprimer ; mais la vôtre, écrite à la campagne, ne valait guère mieux : ainsi, pardonnons-nous. Mille choses à mon cher marquis, votre compagnon de voyage. J'aurais voulu servir MM. de Valori sur une commission généalogique qu'ils m'ont donnée[2], mais c'est presque impossible.

Adieu, ma belle dame ; portez-vous bien. Je me porte bien aussi, mais je m'ennuie, et je n'ai pas un seul homme ici digne de m'entendre et de causer avec moi. Je crois vous avoir écrit que le petit Mozard[3] est ici, et qu'il est moins miracle, quoiqu'il soit toujours le même miracle ; mais il ne sera jamais qu'un miracle, et puis voilà tout.

Adieu encore. Je vous embrasse, en dépit du scandale

1. L'on sait que Galiani était de taille minuscule.

2. La famille Valori, dont le membre le plus remarquable était alors Guy-Louis-Henri, marquis de Valori (1692-1774), lieutenant général en 1748, membre honoraire de l'Académie de peinture, ambassadeur en Prusse de 1739 à 1750, se prétendait originaire de Florence, d'où un de ses membres, Gabriel Valori, aurait suivi, à Naples, Louis de France, duc d'Anjou, et serait ensuite venu, lui ou un de ses descendants, s'établir en France, où il aurait fait souche. — Galiani avait rencontré, chez madame d'Epinay, le frère du marquis, Jules-Hippolyte, chevalier de Valori, l'amant de mademoiselle d'Ette, dont il est beaucoup question dans les *Mémoires de madame d'Epinay* (t. 1er, p. 147 et t. II, p. 85).

3. Éd. T. : *Moser*. — Mozart (1756-1791), que Grimm, en 1763, avait introduit dans la société parisienne, était parti de Salzbourg, au mois de décembre 1769, pour l'Italie, où il se fit entendre à Mantoue (fév. 1770), Milan, Bologne, Rome (août), Naples, où il fut reçu comme un maître par Jomelli, Majo, la célèbre cantatrice de Amicis, et d'où il ne repartit qu'au mois d'octobre pour Rome, Milan, où il donna l'opéra de *Mitridate*, Verone, Venise, Padoue.

Digitized by Google

de Panurge et de tous les envieux de notre tendre correspondance.

38. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 13.) — Naples, 14 juillet 1770.

Ma belle dame, le fatal nom de Merlin vous corne aux oreilles. *Hyla, Hyla, nemus omne sonabat*[1]. A moi il me nâvre le cœur. Que voulez-vous que je fasse de cette distillation d'argent, tombant goutte à goutte? Je l'aurais mangé avant que de m'en être aperçu. Je croyais vous faire toucher 840 livres qu'on aurait dû me payer à Paris, mais il n'en est rien. L'effet qu'on y avait envoyé vendre est revenu sur ses pas. Vous n'êtes donc plus caissier que de vous-même. Je vous remercie des livres de musique que vous m'avez envoyés. Ce n'est pas une commission, c'est un présent que je dois faire, et voilà le diable. Ne me grondez pas, je vous promets de ne plus y retourner. En attendant, envoyez-moi un bilan de ce que vous avez touché et dépensé pour moi ; j'en ai grand besoin pour prendre mes arrangements.

De quoi vous étonnez-vous de Fréron? Ne vous l'avais-je pas mandé depuis quatre mois? Ne vous avais-je pas prédit que les économistes me feraient des amis que je n'avais pas? L'*exoriare aliquis*[2] est infaillible. On a pitié des opprimés. Fréron vise à la singularité : c'est son but unique. Cette fois, il a trouvé qu'il était singulier d'être de mon côté, et, sans autre réflexion, il a été si singulier, que je suis le seul homme d'esprit dont il ait dit du bien; il est singulier aussi que je sois le premier et le seul

1. Virgile. *Ec.*, VI, 44. — Litus, Hyla, Hyla, omne sonaret.
2. Imprécation de Didon contre Enée et les Troyens. *Æneis*, IV, 625.

Digitized by Google

homme de bien et d'esprit qui ait osé arracher le masque aux économistes, et les montrer pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour une canaille fanatique qui vise à la sédition. Les autres s'étaient contentés de bâiller sur leurs ouvrages ; mais je vous prédis à présent qu'il y aura des parlements et des magistrats qui se déclareront hautement en ma faveur ; souvenez-vous-en. Je suis plus instruit des nouvelles de Paris que vous ne pensez ; vous aurez pu vous en apercevoir par ce que je vous ai mandé touchant monseigneur le Dauphin ; et vous aurez dû en être bien étonnée. Je n'ai pas le temps d'être sublime ni gai ce soir. J'ai été sublime avec Suard, et gai avec Grimm. Madame Geoffrin n'aura pas de porcelaines de moi [1]; elle s'est trop *embadautée*, parce que le ministre lui a paru économiste. Elle se trompe : le pain est une matière de première nécessité, et il ne peut pas y avoir deux avis là-dessus. Adieu.

39. — A M. SUARD.

Naples, 14 juillet 1770.

Tiens ! voilà encore des gazettes. *Satia te gazettis quas semper sitisti* [2], vous dirai-je, moi, nouvelle reine des Amazones, à vous nouveau Cyrus des gazetiers : Ah ! que l'abbé Arnaud [3] a bien raison de ne point se soucier

1. Allusion au présent « d'un service magnifique en porcelaine » que madame Geoffrin venait de recevoir de l'impératrice Marie-Thérèse, à laquelle, à la suite de son voyage à Vienne, elle avait, elle-même, adressé une *Vierge* de Carlo Maratte. *Mém. secrets*, t. V, p. 123, 15 juin 1770.

2. Parole de Tomyris, en recevant la tête de Cyrus : Satia te sanguine quem sitisti. *Justin*, I, 8, 13.

3. L'abbé François Arnaud (1721-1784), grand ami de Suard, auquel il avait cédé la direction de la *Gazette de France*, dont il ne voulait pas s'occuper, membre de l'Académie française en 1771. Voir *Essai de Mémoires*, par madame Suard, 1820, p. 41.

Digitized by Google

de cette lecture ennuyante ! A propos, que fait-il ce cher abbé ? Serait-ce lui qui aurait fait l'extrait de mes Dialogues qu'on voit dans la feuille de Fréron ? car enfin il faut que quelque diable y soit, lorsqu'on voit Fréron dire du bien d'un ouvrage dans lequel on dit du bien de Voltaire.

Morellet est donc tout à fait *inamollible*[1]. Il veut, *iratis diis et ominibus*, écrire contre moi, et donner cet échec à la plus tendre amitié et à la plus encyclopédique philosophie. Le cruel ! Mais M. le contrôleur général ne le veut pas, et il a raison. Il n'est plus temps de disserter ; il est temps que vous songiez au pain et à la cruelle disette qui vous menace, en rétractant une mauvaise loi que vous avez faite. Ah ! j'ai été Cassandre ! On ne m'a pas cru, et mes prophéties sont accomplies ! Pour vous consoler, je vous dirai que nous avons une récolte très abondante, et que je me flatte d'être plus heureux à faire corriger ici l'excès des défenses, que je n'ai été à faire corriger aux Français l'excès de liberté. *Iliacos intrà muros peccatur et extrà*[2], et le milieu est toujours glissant. Un philosophe vous dirait que ceci est fait exprès pour qu'il y ait un principe de mouvement, et une éternité de mouvement. Voyez les pendules. Tout est pendule dans ce monde ; les saisons, les empires, les gouvernements, les hommes, le bonheur et le malheur, la vertu, le vice. On monte, on descend, et on ne saurait jamais s'arrêter au milieu. Si on s'y arrêtait, on s'y trouverait si bien, que le mouvement finirait. Ceci est philosophique, et du plus sublime ; mais voilà pourquoi on rencontre tant de *coglioni*[3] dans le

1. Éd. T. : *Inaccessible*.
2. Horace. *Epist.* I, 2, 16.
3. Coglione, testicolo. *Nuovo Alberti*. Se souvenir aussi du début de *Tristam Shandy*.

Digitized by Google

monde; parce qu'il faut qu'il y ait beaucoup de pendules : ceci est bouffon, et du plus mauvais. Mais voilà comme je suis; deux hommes divers, pétris ensemble, et qui cependant ne tiennent pas tout à fait la place d'un seul. Adieu, j'embrasse madame, ne vous en déplaise. Adieu encore, mon cher ami, mille choses au baron, à la baronne. Donnez-moi des nouvelles de mon compatriote Duni[1]. Plus de papier.

40. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 14.) — Naples, 21 juillet 1770.

Ma belle dame, votre lettre m'arrive dans la minute; je n'ai que deux heures de temps pour y répondre ; et elle est si longue, et elle m'est si agréable, qu'il faut que je réponde.

D'abord vous avez tort de vous étonner de mon amour pour M. Baudouin, quoiqu'il y ait des exemples de Montesquieu, de Voltaire, et surtout de Saint-Antoine qui aima le cochon, dont il fit son grand-vicaire. Point du tout, Baudouin est aimable, instruit, il a la tête juste, le cœur bon ; il est mon président dans mes *Dialogues*, puisque vous voulez le savoir ; et si vous le traitez, vous verrez que j'en ai bien tiré le portrait[2]. Vous possédez ma lettre à lui ; mais avez-vous celle que j'écrivis à M. de Sartine? elle est bonne à avoir. Dorénavant, je tâcherai

1. Egide-Romuald Duni (1709-1775), compositeur, né dans le royaume de Naples, et élève de Durante, il était fixé à Paris en 1757, où il mourut, après avoir donné dix-huit opéras, parmi lesquels le *Peintre amoureux de son modèle* (1757), la *Fille mal gardée* (1759), la *Clochette* (1766), les *Moissonneurs*, les *Sabots* (1768) et *Thomire* (1770).

2. Voici ce portrait : « J'ai rencontré dans une maison le Président de... C'est un jeune magistrat, mais du plus grand mérite, une bonne tête sans opiniâtreté, sans préjugés. Un cœur excellent. Il aime à s'instruire, il parle peu, mais il sait écouter. » Voir *Dialogues*, p. 94.

Digitized by Google

de les faire passer toutes par votre main ; mais à Suard, j'écris en droiture. Serait-il possible que Suard, qui a les ports francs, voulût vous refuser la communication de mes lettres, soit à vous ou à votre voisin [1] ?

Vous m'assommez, ma belle dame, par votre exactitude sur les prix des blés à la halle. Me prenez-vous pour un coquin de boulanger ? Qu'ai-je à faire, moi, *des belles farines, des sacs, la tête franche, le blé commun?* et que voulez-vous que je fasse du reste ? Je veux savoir d'un mois à l'autre, en général, l'état de disette ou d'abondance de Paris et des provinces, et je veux savoir, en gros aussi, si on exporte ou si l'on importe, et si on transporte, et si on supporte, et si on s'emporte, et à qui on rapporte la cause du malheur : voilà tout. Vos tableaux économiques me donnent le spleen, et emportent une demi-page précieuse.

Vous voulez que je juge une conversation entre vous, maître Grimm, maître Diderot et l'intendant d'Auvergne, dont je ne sais pas le nom [2]. C'est mon métier à présent que celui de juger, et je pourrais le faire dans le style de mon tribunal, mais vous n'entendriez rien à notre jargon. Il faut donc que je donne ma sentence en votre langue. Elle sera longue, et je suis pressé ; cependant si elle ne vous plaît pas, vous en appellerez *à minimâ*.

Extrait des registres, etc., fol. à tergo (ce qui veut dire une feuille à se torcher).

Ce jourd'hui vingt-un juillet de relevée.

Vu l'ouvrage des Dialogues, etc. ; ouï maître Diderot, maître Auvergne, maître Grimm, etc. ; vu les conclusions

1. Sans doute Grimm.

2. C'était, depuis 1767, J.-B.-Robert Auget de Montyon (1733-1820 le célèbre philanthrope, maître des requêtes dès 1760, et qui resta à Riom jusqu'à la suppression des intendants en 1790.

Digitized by Google

de madame d'Épinay, procureuse générale ; elle retirée, etc. ; ouï le rapport, etc. La cour reçoit la partie de maître Diderot plaignante sur le silence intolérable de l'auteur des *Dialogues*, relatif à la pusillanimité des riches dans la disette ; et faisant droit sur icelle, sans s'arrêter aux conclusions de ladite procureuse générale, a dit et déclaré qu'il n'en est point parlé dans le susdit livre des *Dialogues;* donne acte à la partie de M. Zanobi, que lesdits *Dialogues* ne sont point achevés, comme il est prouvé par témoins valables, etc. ; donne acte à ladite partie, que, dans un dernier dialogue, on devait traiter à fond la police nécessaire à établir dans le système d'une permission générale et constante d'exporter et d'importer, des greniers d'entrepôt et de chargement qu'il convenait d'établir en France, et des mesures à prendre pour empêcher cette pusillanimité dont on aurait parlé en son lieu, etc.. Aux fins de non-recevoir, etc., met au néant la plainte dudit maître Diderot sur le silence relatif à la cupidité, et le renvoie à la page 182 et 183 et autres dudit ouvrage [1], et, sur le surplus, met les parties hors de cour et de procès. Reçoit ladite procureuse générale plaignante contre la partie de Merlin et ses ayants cause ; et, avant faire droit, ordonne que ledit maître Diderot sera mandé et admonesté d'être plus circonspect une autre fois dans la vente et adjudication des manuscrits bons, sauf à lui de vendre audit Merlin, à telle perte qu'il voudra, les ouvrages des abbés Baudeau, Ribaud, Morellet, etc. ; ordonne que ledit Diderot fera une seconde édition des *Dialogues*,

1. Après avoir insisté, dans le VIIe *Dialogue*, sur la nécessité absolue du blé, le chevalier Zanobi ajoute : « Voilà ce qui excite la cupidité et ce qui empêche le commerce honnête et louable. Les hommes tournent toute leur malice, épuisent leur astuce sur un sujet si pressant, et sûrs d'en tirer un immense profit, ils tâchent d'exciter le trouble par des idées de cherté, de disette. »

Digitized by Google

plus correcte, et augmentée de ce dernier dialogue, au profit dudit chevalier Zanobi. Prononcé, etc., etc.

J'ai reçu le poème chinois[1], et je vous en parlerai une autre fois. Voici la réponse à la lettre du baron portée par le voyageur. J'avais lu Fréron, et je vous remercie des deux exemplaires que vous m'en avez envoyés. Pouvez-vous payer à M. Nicolaï 115 liv. 11 s. Si vous le pouvez, vous me ferez plaisir.

Qu'a-t-il fait, mon gros curé[2]? sa gouvernante est-elle en bon état? Cette petite intrigue, qu'il avait à Paris, rue Saint-André des Arcs, a-t-elle éclaté? Allons, parlez.

Adieu. Il me reste mille choses à vous dire ; mais vous n'êtes pressée que de savoir que je vous aime. Adieu, adieu.

41. — AU BARON D'HOLBACH.

Naples, 21 juillet 1770.

Bonjour, mon cher baron, M. de Torcia[3] est arrivé, et m'a remis votre chère lettre du 3 juin. Elle m'a causé un plaisir infini. Je craignais que le siècle des métamorphoses ne fût arrivé à Paris. *Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ*[4], et que vous ne fussiez *économisé* aussi. Grâce au ciel, vous êtes homme encore, et homme *ency-*

1. Voir p. 75.

2. Probablement le curé de Deuil, sur la paroisse duquel était la propriété de la Chevrette, et que Diderot nous représente comme une très grosse et joviale figure, et adoré de ses paroissiens. *Œuvres* XIX, p. 260.

3. C'est un savant antiquaire qui a passé plusieurs années à Paris au commencement de ce siècle. Il se plaignait du libraire L.... comme Galiani e plaignait de Merlin (A. N.).

4. Horace, Ode, I, 2, vers 6.

Terruit gentes, grave ne rediret
Sæculum Pyrrhæ, nova monstra questæ.

Digitized by Google

clopé et point *économe*[1]. Le seul abbé Morellet est centaure, et court grand risque de devenir cheval tout à fait. Mais que diable, qu'est-ce qui a pu produire en lui une si étrange métamorphose? Je soupçonne que la chute de M. Maynon et le baissement des actions de M. Trudaine[2] l'ont piqué d'honneur. Il avait beaucoup à se plaindre d'eux dans leur toute-puissance, lorsqu'ils lui ôtèrent la place de secrétaire du commerce, pour la donner à Abeille[3]; mais dans leur déclination, l'abbé, qui est héros par enthousiasme, a voulu être *exportiste* comme eux, et comme Abeille, son ennemi, et comme les économistes, qu'il méprisait autrefois. Ainsi il fait, si je ne me trompe, une faute par vertu, et il oublie qu'il est mon ami, pour ne songer qu'à l'amitié de M. le feu contrôleur général. Voilà ce que mon cœur me fait penser pour excuser mon cher abbé, que j'aime encore. Je lui écrivis, d'après ce plan, une lettre de mauvaises plaisanteries[4], mais dictée

1. Ed. T.: *encyclopédiste*, et point *économiste*.

2. Au système de liberté d'exportation, inauguré en 1764, et défendu par Maynon d'Invault, qui, le 21 décembre 1769, avait donné sa démission à la suite d'une séance du Conseil où Maupeou avait combattu ses plans financiers, et par son beau-frère Trudaine de Montigny, l'abbé Terray, le nouveau contrôleur général, venait de faire succéder un système contraire, par l'arrêt du Conseil du 14 juillet 1770, qui interdisait la sortie des grains par la raison « que le prix en était parvenu au taux fixé par l'édit de 1764. »

3. Louis-Paul Abeille, économiste (1719-1807), l'un des inspecteurs généraux du commerce et secrétaire de Trudaine de Montigny. Il avait été préféré par celui-ci à l'abbé Morellet qui s'était mis sur les rangs pour succéder à Le Grand, tombé en banqueroute, dans les fonctions de secrétaire général du commerce, et en avait même déjà reçu la commission du contrôleur général Laverdy. Voir les *Mém. secrets*, t. IV, p. 120, et 173, et les *Mém. de Morellet*, p. 184, 187. Il s'était occupé de la question des blés dans ses *Lettres d'un négociant sur la nature du commerce des grains* (1763), et dans ses *Réflexions sur la police des grains en France et en Angleterre*, Paris, 1764, in-8°. En 1768 il avait encore publié *Faits qui influent sur la cherté des grains*, et *Principes sur la liberté du commerce des grains*.

4. Voir p. 78.

Digitized by Google

par la franchise, l'amitié pure et l'intérêt le plus sincère. Il l'a prise pour un persiflage. Mais s'il avait vu mon visage lorsque je lui écrivais, il aurait connu l'injustice de de ses soupçons. Je l'avertissais qu'il se ferait une affaire avec le nouveau contrôleur général par son livre[1]. Il s'est moqué de moi ; mais je connais mon Paris mieux que vous tous, et le fait prouve que je voyais bien. Comment peut-il croire qu'un ami des Maynon puisse plaire aux Terray? Enfin, il est trop heureux que son livre ne paraisse pas ; il se ferait une affaire de tous les diables. Pour moi, si le livre contient ce que j'imagine qu'un livre sortant d'une tête juste et raisonnable doit contenir, je n'en suis point tourmenté ; je m'en débarrasserai avec une lettre à l'abbé ; je lui ferai voir qu'il a raison, et moi aussi ; je lui prouverai qu'il ose *vouloir* ce qu'il n'ose *dire*, et que moi je n'ose vouloir dire[2]. J'avouerai que ses souhaits sont bons, mais ils ne sont pas *à faire* ni à *oser*. Je le regarderai entre deux yeux ; nous nous entendrons, il m'entendra ; mais le public nous entendra aussi, et voilà le diable. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, contribuer en rien à lui faire revoir ce vilain endroit[3], *nota quæ sedes fuerat columbis*[4], le séjour des colombes malheureuses, qu'on prend souvent à Paris pour des corbeaux.

Parlons d'autre chose. Mon cher baron, vous ne sauriez croire combien votre lettre me perce le cœur sur les soup-

1. Terray avait empêché la mise en vente de la *Réfutation des Dialogues*.

2. Édit. T. : je n'ose vouloir ni dire.

3. La Bastille, où l'abbé Morellet avait été enfermé deux mois, en juillet et août 1760, pour son pamphlet intitulé *Préface de la comédie des philosophes*, dans lequel il insultait la princesse de Robecq, fille du duc de Luxembourg, et protectrice de Palissot.

4. Horace, *Ode*, I.

Digitized by Google

çons que vous y montrez de madame d'Épinay, et des tracasseries qu'occasionnent les femmes, lorsqu'elles veulent se mêler d'affaires. Vous avez tort, et très grand tort. Il n'y a point de tracasseries. Moi, j'aime l'abbé, je l'aimerai toujours ; je sais qu'il a raison ; je sais qu'en tout il veut dire que les républiques doivent avoir la liberté du commerce des grains ; que les royaumes ne peuvent ni ne doivent l'avoir, s'ils ne veulent pas se changer en républiques. J'ai dit la même chose dans mes *Dialogues*. Il veut changer la France en république ; moi, je ne le veux pas, et c'est pour lui que je ne le veux pas ; car je n'ai plus rien à craindre ni à espérer pour moi. Je voulais parler d'autre chose, et je fais comme l'avocat Patelin[1]. Tout de bon, parlons d'autre chose.

Ne vous désespérez pas de vos rescriptions. Tant que le mal est dans la quille, vous courrez le risque de tout le vaisseau. Si vous étiez perché sur le mât, vous pourriez craindre que le vaisseau ne se démâtât, et vous voir noyer seul, pendant que le reste se sauverait. Tenez-vous donc à fond de cale, et ne craignez rien. Vous serez toujours au niveau de la richesse ou de la misère *universelle*.

Vous avez la famine dans l'intérieur ; je l'avais prévue, prédite et annoncée. Cassandre en savait tout autant. J'ai vu le *Système de la Nature;* c'est la ligne où finit la tristesse de la morne et sèche vérité ; au delà commence la gaieté du roman. Il n'y a rien de mieux que de se persuader que les dés sont pipés. Cette idée en enfante mille autres, et un nouveau monde se régénère. Ce M. Mirabaud est un vrai abbé Terray de la métaphysique. Il fait des réductions, des suspensions, et cause la ban-

1. Voir dans l'imitation que Brueys fit de cette vieille pièce (4 juin 1706), l'acte Ier, scène 6, où Patelin en revient toujours au drap de M. Guillaume.

Digitized by Google

queroute du savoir, du plaisir et de l'esprit humain. Mais vous allez me dire qu'aussi il y avait trop de non-valeurs ; qu'on était trop endetté, qu'il courait trop de papiers non réels sur la place. Cela est vrai aussi, et voilà pourquoi la crise est arrivée.

Je verrai très volontiers les *Recherches philosophiques sur les Américains*[1]; vous pourrez en toute sûreté me les envoyer. On n'examine point ici les livres qui entrent, on est bien sûr que personne ne les lira. Adieu, mon cher baron ; écrivez-moi de longues lettres, pour que le plaisir en soit plus grand ; embrassez-moi longuement la baronne, et soyez long dans ce que vous faites, dans tout ce que vous patientez, dans tout ce que vous espérez. La longanimité est une belle vertu : c'est sur elle que j'espère revoir Paris. Adieu.

42. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 15.) — Naples, 27 juillet 1770.

Ma belle dame, je n'ai reçu cette semaine, de Paris, d'autre lettre que la vôtre ; encore elle sent la migraine, et n'électrise point mon âme. Vous ne m'avez pas dit ce qu'est devenue ma réponse au comte de Schomberg ; est-elle arrivée? L'avez-vous lue? En gardez-vous copie ? J'ai reçu une belle lettre du philosophe[2], mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir. J'avais reçu l'extrait publié par Fréron dans son *Année littéraire*, de mes Dialogues. L'auteur de cet extrait est, à ce qu'il me

1. Par le Hollandais Corneille de Pauw (1739-1790), Berlin, 1768-69, 2 vol. in-8°.
2. Diderot.

Digitized by Google

dit lui-même, M. l'abbé Rousseau[1], précepteur du fils de M. d'Aiguillon. Cela m'a expliqué le mystère. Comment se pouvait-il que Fréron eût si bien parlé ? c'est que ce n'était pas lui qui parlait. *Non enim vos estis qui loquimini, sed*[2], etc., etc.

Ce que vous me dites sur les ordres du ministère de continuer à dire du bien de mon livre, et d'attaquer les économistes, ne m'étonnerait point. J'ai été toujours persuadé que tôt ou tard le ministère connaîtrait le service que je lui ai rendu de me dévouer, à travers une troupe des plus impudents et malhonnêtes fanatiques, pour les démasquer, et découvrir leur sotte ambition et leurs vues séditieuses. Mais ce que je n'aurais jamais cru, c'est que M. de Sartine, notre bon ami Sartine, notre incomparable Sartine, permît qu'on imprimât contre moi des grossièretés aussi atroces, et des personnalités aussi révoltantes. Avez-vous lu les *Récréations économiques ?* Lisez la lettre sixième ou septième ; voyez ce qu'il dit du *singe* de M. l'abbé G***[3]. Remarquez que l'auteur donne

1. Nous trouvons un abbé Rousseau qui prêcha à Versailles le Carême de 1774, et fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Louis XV au service célébré à l'église de Saint-Jean-en-Grève, par ordre de la Ville. *Mém. secrets*, t. VII, p. 196 et 197. — Son élève était Armand-Désiré de Vignerot, né le 31 octobre 1761, fils du duc d'Aiguillon, le ministre des affaires étrangères, et de Louise de Brehan, comtesse de Plelo. Il mourut à Hambourg en 1800.

2. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis. *Saint Mathieu*, X, 20.

3. A la fin de la VIIe Lettre, l'abbé Roubaud apostrophe ainsi le chevalier Zanobi : « Vous défiez le marquis de *trouver de plus honnêtes gens* (*les économistes*), mais au milieu de vos caresses affectueuses, le marquis, malin comme le singe de M. l'abbé G... saute sur eux et les mord à l'endroit le plus sensible. Il les traite de gens *très pernicieux et très condamnables* ; il les accuse même, d'un ton de délateur, de *calomnier le Gouvernement*. » *Récréations économiques ou Lettres à M. le chevalier Zanobi*, Amsterdam, 1770, p. 172. Ce singe est sans doute le même dont nous parle le biographe de l'abbé Galiani, et que celui-ci fut finalement obligé de faire tuer pour une plaisanterie trop forte. Voir aussi l'*Espion dévalisé*.

Digitized by Google

toute l'authenticité à son livre, et le signe, en promettant d'en répondre à moi et au public. Je suis aussi éloigné de me plaindre d'une vilenie au-dessus de tout éloge, comme je le suis de répondre aux absurdités au-dessus de toute croyance qu'il y a dans cet ouvrage; mais je voudrais que vous en parliez sérieusement à M. de Sartine.

Je crois que les économistes devraient se contenter d'avoir fait manquer le pain aux Français, sans viser aussi à faire perdre les mœurs et la décence à une nation polie et aimable plus qu'aucune autre. Je vous prie de faire avertir M. de Sartine que, de la façon dont ces *Récréations* ont été imprimées, il paraît incontestable que la police avoue ce trait de calomnie atroce lancé, non contre le chevalier Zanobi, mais contre l'abbé Galiani. Si la police avoue les calomnies les plus absurdes, je n'ai rien à dire. Si M. de Sartine en est fâché et furieux, comme je le pense, je vous prie de lui demander en mon nom s'il m'aurait refusé à Paris, dans la place que j'occupais, d'envoyer, d'après ce trait, pour quelques semaines, M. l'abbé Roubaud au Fort-l'Évêque. Je crois que, de loin comme de près, je suis toujours le même abbé Galiani. Enfin, je vous avouerai que ce qui me pique dans cette affaire-là, c'est de voir que je me suis attiré une morsure du singe Roubaud, précisément pour avoir voulu défendre M. de Sartine des imputations calomnieuses que les économistes, l'abbé Baudeau à la tête, répandaient contre lui dans Paris, en novembre[1] 1768, en l'accusant lui et M. de Choiseul, d'être la cause de la cherté du blé. C'est à cet objet-là que le beau livre, *Avis aux honnêtes gens*[2], fut publié. M. de Sartine le sait; M. de Sartine

1. Ed. T.: en *décembre*.

2. *Avis aux honnêtes gens qui veulent bien faire*, Paris, Lacombe, 1768, in-12. Cette brochure, parue au mois d'avril, était de l'abbé Baudeau. V. les *Mém. secrets*, t. IV, p. 21.

Digitized by Google

se souviendra qu'il a passé de mauvaises nuits pour cela, qu'il a dû opposer toute sa patience et sa vertu à l'impudence de l'abbé Baudeau, qui allait ameutant la ville, et aparsemant son pain bis, son poison et ses expériences dans la ville. Faut-il que le même M. de Sartine approuve, par le moyen de ses censeurs, des livres lancés contre le seul défenseur de M. de Sartine ! Vous me direz qu'il faut mépriser tout cela. Je n'en sais rien ; je sais qu'une nation ne se soutient que par l'observance des règles ; et je sais, moi, que, sans les vertus de la tolérance, du pardon des injures, et autres moineries, les Romains fondèrent le plus grand des empires. Je sais qu'avec des maximes différentes, les modernes sont restés pygmées et cochons.

Bonsoir, ma belle dame ; à huitaine les plaisanteries. Adieu.

43. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 16.) — Naples, 4 août 1770.

Ma belle dame, le n° 9 est donc perdu ? On y critiquait Beaudoin ; je ne le regrette donc plus, et je vous dispense de le refaire. J'ai tant de chagrin à rencontrer des coupables, j'ai tant de honte à voir que mon cœur a trompé ma tête ! Brisons donc là-dessus.

L'abbé Coyer[1] aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre, si son zèle était l'effet de l'enthousiasme de la vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour

1. Le P. Gabriel-François Coyer (1707-1782), auteur d'une *Vie de Sobieski*, pour laquelle il avait été exilé en 1761, époque où il visita Voltaire à Ferney, et qui venait de publier un *Plan d'éducation publique*, Paris, Duchesne, 1770, in-12. Voir l'*Année littér.* 1770, t. IV, p. 145.

Digitized by Google

réveiller ma verve, je le vois bien; je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus. Mon Traité d'éducation est tout fait; je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes; elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui.* Que fait-on dans un manège à un cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas, mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir; on lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison, voilà l'injustice; et à les continuer deux heures, voilà l'ennui. Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec ou le français à un enfant; ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse; c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social; il va dans le monde; il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas). Il exerce les fonctions de sa charge; il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps de garde, ou dans l'Œil-de-bœuf, et bâille, et reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc l'éducation n'est que l'*élaguement des talents naturels*, pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit *amputer et élaguer* des talents; si elle ne le fait pas, vous avez le poète, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original, qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune des niches[1] qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation la moins éduquée de l'univers, est, par conséquent, la plus grande, la plus embarrassante, et sera bientôt la plus malheureuse de toutes.

1. Éd. T. : dans aucune niche *de celles* qui...

Digitized by Google

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins éduquer dans une république que dans une monarchie; et, sous le despotisme, il faut garder les enfants dans les sérails, pis[1] que les esclaves et les femmes. Le despotisme chez les moines est un résultat des rigueurs injustes du noviciat, et voilà la marche de la théocratie universelle[2] et moderne. La théocratie ancienne et primitive est partie des frayeurs du tonnerre, des tremblements de terre, a fait des dieux et en a vu partout. La théocratie moderne commence par vouloir épurer les hommes dans les austérités et les macérations; une fois accoutumés au comble des souffrances et des ennuis, le pape, l'abbé, le confesseur, le maître de novices est un tyran, un dieu. Il est tout; il peut faire d'un être si dompté tout ce qu'il voudra.

L'éducation publique pousse à la démocratie; l'éducation particulière mène droit au despotisme. Point de collèges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y en a dans ces pays, était mené par des Jésuites, avec une cruauté qui dénaturait ces établissements. Au reste, la règle est vraie en général : toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences sont fausses et absurdes; car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie; il est question de s'accoutumer au travail, c'est-à-dire à l'ennui de fixer ses idées sur un objet, etc. L'enfant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez

1. Éd. D. : *pires*.
2. Éd. T. : *artificielle*.

Digitized by Google

de ces théories, développez, vous aurez un livre tout contraire à celui d'*Émile*[1], et qui ne vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille ; et voilà une heure que je bavarde éducation. Parlons d'autre chose.

Comment diable s'y prend-il, Fréron, pour réfuter Ribaud ? Pour moi, son livre m'a comblé d'étonnement. Je n'ai réussi à y entendre qu'une grossièreté infâme qu'il y a glissée contre moi[2]. Lorsque je pense que ce Ribaud est en possession de marcher à deux pattes comme moi, je rougis d'être né homme, et je voudrais être autre chose.

Je suis honteux de n'avoir pas écrit encore à Diderot. Donnez-moi quelque nouvelle consolante sur mon argent. J'écris ce soir à madame Suard[3] et à madame Necker deux petites lettres ; je vous l'indique, puisque vous en êtes si gourmande ; au reste, elles ne valent pas la peine d'être recherchées.

Adieu, ma belle dame. J'embrasse le prophète, le philosophe[4], et tout le monde embrassable. Travaillez à mon retour à Paris, si vous voulez me revoir. M. l'abbé Terray n'a qu'à montrer une petite envie de me consulter, je vole au secours des malavisés[5].

1. Dans ce livre, publié en 1762, Rousseau recommande, entre autres choses, l'éducation isolée, par le père ou un gouverneur, l'éducation agréable, et, dans le bas âge, l'étude surtout de la géographie et de la géométrie.
2. Voir p. 115, note 3.
3. Éd. T. : à *Suard*.
4. Grimm et Diderot.
5. Voir lettre 48, la réponse à cette lettre.

Digitized by Google

44. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 17.) — Naples, 11 août 1770.

Ma belle dame, votre lettre est aussi longue que charmante. Dieu vous donne toujours des coliques, puisqu'elles vous font accoucher d'aussi belles épîtres! J'ai été enchanté et point surpris de l'arrêt du conseil[1]; c'est la première planche pour passer à adopter le système entier de mes Dialogues; et, n'en doutez pas, on l'adoptera en entier; j'ai, ma foi! trop raison. En attendant, il serait de la justice de M. le contrôleur général de m'accorder quelque espèce de réparation d'honneur pour les sottises atroces que j'ai dû essuyer, en voulant rendre un service à la nation qui m'avait si bien accueilli. On ne saurait nier que j'ai été vilainement outragé, en face de l'Europe, par un tas de canaille économique. Ces procédés étaient dignes d'eux, et je ne m'en étonne point. La rusticité convient aux agricoles, et les rustres sont grossiers par essence. Ils ont ajouté à l'impudence l'insulte de me nommer; cela leur est naturel. Mais le reste de la nation! Faut-il que la nation la plus polie et la plus policée du monde consente à voir traiter de la sorte un étranger qui n'a rien pris, rien ôté, rien demandé chez cette nation, où il était petit représentant, à la vérité, mais enfin chargé des affaires d'un grand prince ami et issu du sang des Bourbons? M. de Sartine, qui a la librairie, ne se

1. L'arrêt du Conseil, du 14 juillet 1770, qui interdit la sortie des blés du royaume, par la raison que le prix en était parvenu au taux maximum fixé par l'édit de 1764. Le même arrêt faisait « défenses à tous particuliers de troubler ceux qui portent et transportent les grains d'une province à une autre, et permettait aux Français et aux étrangers de faire entrer des grains et farines en telle quantité qu'ils jugeraient convenable.» *Gazette de France*, 1770, p. 238.

Digitized by Google

sent-il pas un peu coupable de lèse-amitié, et d'avoir manqué à ce que la décence publique demande, même chez un peuple où l'on veut encourager la liberté de la presse? Je ne demande point à être vengé; je demande une réparation d'honneur, et elle m'est due[1]. Voyez, parlez à M. de Sartine, qui pense si bien et si dignement en tout.

J'avais eu envie autrefois d'être reçu académicien honoraire étranger à l'Académie des belles-lettres; mais l'idée de me trouver à côté de M. l'abbé Guasco[2] m'en dégoûta; ainsi je ne propose rien, j'attends. Une médaille, une lettre, un applaudissement signalé, qu'on pût publier, me suffiraient, et suffiraient, je crois, à l'Europe entière à marquer[3] que personne n'a parlé avec plus de respect et de vérité des intentions du ministère qui dictèrent l'édit de 1764, et que je n'ai eu en vue que de délivrer la France des mauvais conseils d'une secte d'imbéciles et plats conseillers. Si vous voulez en parler à M. le chancelier, qui est votre ami[4], si vous connaissez M. l'abbé Terray, faites tout ce que l'amitié vous dictera. Il serait beau à un abbé, qui en vaut mille autres, de me laver de

1. Éd. D. : *un honneur*, et *il* m'est dû.

2. L'abbé de Guasco (1712-1781), que la vanité qui perce dans son édition des Lettres de Montesquieu, en 1767, avait rendu un peu ridicule, était membre honoraire de l'Académie des inscriptions depuis 1749. En 1761, il s'était retiré à Vérone, près de sa sœur la comtesse Bernardi.

3. Éd. T. : *pour prouver* à l'Europe entière que...

4. René-Nicolas-Charles-Auguste de Maupeou (1714-1792), chancelier depuis le 16 septembre 1768. Il était moins l'ami que l'allié de madame d'Épinay, ayant épousé, le 22 janvier 1744, l'arrière-cousine de celle-ci, Anne-Marguerite-Thérèse de Roncherolles, née le 5 novembre 1725, fille unique du marquis de Roncherolles, dont la mère, issue du mariage de Charlotte Tardieu de Maleyssie avec Charles de Roncherolles, avait élevé mademoiselle Tardieu d'Esclavelles, mariée, le 23 décembre 1745, à M. d'Épinay. Il en devint veuf, le 21 avril 1752. (V. les *Mém. de madame d'Épinay*, t. Ier, p. 3, 281.)

Digitized by Google

cette vermine d'abbés qui ne me mord pas, mais qui me démange parfois.

Je m'occupe plus que vous ne pensez de coucher par écrit mes idées sur le magasinage et sur la police des grains qui convient à la France. J'en voulais faire le sujet d'un neuvième dialogue et pas d'une lettre, comme vous me proposez. Enfin, rien ne presse pour la France; car voilà une année où l'on sera bien éloigné de songer à emmagasiner. Cependant je m'en occuperai; mais à quoi bon travailler, si on ne doit recevoir en récompense que des friponneries par les libraires et des injures par les journalistes? Vous avouerez que mon coup d'essai n'a pas été heureux. Si vous voulez m'encourager à continuer, du moins faites en sorte que l'honneur soit un peu réparé. Pouvez-vous me nier que les applaudissements de Fréron tout seul sont bien peu de chose? Fréron! Quel nom! Quel témoignage!

Je vous remercie de la prophétie[1]. C'est une copie, et les copies sont aisées à faire. Mais il y manque le *sublime* et le pathétique qu'a le prophète Boëmischbroda... Conclusion... c'est une petite plaisanterie sur un sujet qui pouvait mériter un ouvrage fort et original. Si j'étais piqué au jeu contre les économistes, j'aurais fait une dissertation pour prouver qu'ils sont les auteurs de la bagarre, et j'aurais trouvé dans leurs ouvrages les passages les plus clairs où ils excitent les peuples à la bagarre[2],

1. Il s'agit de la facétie, imitée du *Petit prophète* de Grimm, qui courut alors sur l'accident de la place Louis XV, et qu'on trouve dans les *Mém. secrets*, t. V, p. 134, qui l'attribuent à Coqueley de Chaussepierre, et dans la *Corresp. littér.* de Grimm, t. IX, p. 71, où elle est accompagnée de cette réflexion très juste : « Il aurait mieux valu pour ce prophète anonyme de faire sa lamentation sans paroles, comme il a fait un poème sans paroles; car combien il faut avoir peu d'âme pour faire d'un malheur public un objet de plaisanterie! »

2. Allusion à la maxime des Économistes : *Laissez faire, laissez passer*.

Digitized by Google

en chassant toute espèce d'ordre, en faveur de l'ordre seul naturel et essentiel de la liberté.

Détournez de l'alambic mon cher Roquemaure[1]; il n'est plus temps de se distiller; il faut boire gros. Vous ne voudriez pas que je répondé à un article de votre lettre, et cependant je vais le faire, en vous donnant la nouvelle que j'ai tenu mon lit de justice ce matin. J'ai donné des lettres d'abolition à tous mes amis, et même à l'abbé Morellet. Je ne veux plus trouver de coupables. Je rends mes bonnes grâces à tous (mes amis j'entends), et je fais défense de *sortir des blés*, *d'écrire contre moi*, *et de ne pas m'écrire*. Voilà ce que je vous prie de dire autant à ceux qui sont atteints, qu'à ceux qui sont soupçonnés d'avoir varié dans leurs dépositions[2] sur mon compte.

Voulez-vous m'envoyer un petit bilan de mon argent? j'ai force dettes dans Paris. Nicolaï a reçu plusieurs commissions, et je lui dois de l'argent. Je vous parlerai un autre jour du *fatalisme*. Ce système va tomber; car les Turcs ont été brûlés par les Russes[3]. Adieu donc. Aimez-moi toujours. Adieu.

45. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 18.) — Naples, 19 août 1770.

Maudite colique! Pourquoi ne va-t-elle pas tourmenter Merlin? A propos, ce Merlin paye-t-il au moins les deux cents livres par mois? Vous m'avez maintes fois écrit que vous me manderiez qu'il avait payé; mais vous ne m'avez

1. Nom sous lequel Galiani a introduit, dans ses *Dialogues*, le marquis de Croismare.
2. Ed. T. : *dispositions*.
3. Le 5 juillet, la flotte russe avait détruit, à Tchesmé, la flotte ottomane.

Digitized by Google

jamais prononcé le mot: *Il a payé*. Si vous pouvez payer l'argent de certaines commissions à M. Nicolaï, vous me ferez grand plaisir. Bon! le contrôleur général s'oppose à la liberté de la *presse* pendant que le parlement punit la liberté de la *foule?* Quel siècle! quelles mœurs! criera Panurge, et avec raison. Pour moi, je vous avoue que je ne puis pas m'empêcher de plaindre Panurge et sa destinée. Quoi! il aura été permis à tous les butors de me dire toutes les grossièretés imaginables, et il ne sera défendu à un homme de lettres et d'esprit rien que de me persifler[1]? Vous noterez que Panurge me mandait lui-même en toute amitié qu'il me persiflait dans son livre, et qu'il avait été obligé d'en user ainsi, pour procurer du débit à sa marchandise; et moi je lui avais permis tout ce qu'il trouverait bon à produire de l'argent dans sa poche, en sorte que je lui donnais le droit de me persifler, par charité. C'est l'aumône qui m'a le moins coûté dans ma vie; encore le malheureux n'a pas pu en profiter. Fi! le contrôleur général! Pourquoi empêche-t-il qu'on parle de pain bis, lorsqu'on est trop heureux d'en avoir?

Mais laissons ce discours, parlons du *fatalisme*. Il y a une erreur de raisonnement dans ces grands systèmes, qui dure depuis qu'on en fait. L'erreur est que tout le monde est d'accord, sans qu'on s'en aperçoive. Oui, sans doute, ce monde est une grande machine qui se remue, et va *nécessairement;* mais de combien de roues est composée cette machine? Voilà ce que personne ne cherche, personne ne définit, personne ne se soucie de questionner[2]. Y a-t-il d'autres roues principales, outre les

1. Éd. T. : et *il sera* défendu... *seulement* de me persifler.
2. L'éd. T. corrige : *ne pense à demander*.

Digitized by Google

lois physiques des mouvements de cette matière subtile que nous appelons *esprit?* Ces matières et ces lois nous sont-elles toutes connues! Bref, y a-t-il d'autre esprit que l'esprit humain que nous connaissons? Les dés pipés tombent nécessairement autant que les non pipés[1]; mais ils tombent différemment. Il en est de même de tous les autres événements ; il faudrait connaître tous les ressorts.

46. — A LA MÊME.

(Réponse à une fausse lettre bien chagrinante.)

Naples, la Saint-Louis, 25 août 1770.

J'avais passé, madame, la semaine dans une grande gaieté, puisque j'ai réussi à placer mon frère à la cour, dans une charge qui pourrait le mener bien loin. Votre lettre du 3 (si c'en est une) est venue me plonger dans la tristesse. Vous voulez que je ne sois pas inquiet! Comment ne pas l'être à deux cents lieues de distance? Il faudrait, en vérité, que les amis absents se portassent toujours bien. Rien n'est si odieux que d'attendre huit jours. Mais je veux m'en rapporter cette fois à vous, et je veux croire qu'il n'y a plus que des forces à réparer. Ainsi je vous envoie, pour contribuer, autant que je le puis, au rétablissement de votre gaieté, mon ouvrage de la semaine. Je n'avais rien à faire ; je me suis amusé, et j'ai bien ri moi-même de la folie qui est sortie de ma tête

1. Galiani, un jour de réunion chez le baron d'Holbach, s'était servi, pour démontrer l'existence de Dieu et de la Providence, de cette comparaison des dés pipés restée célèbre parmi ses amis, à laquelle il revenait souvent (voir plus haut p. 21, 42, 65), et que nous a conservée Morellet, ce qui est une atténuation de ses mauvais procédés avec Galiani. (*Mém. de Morellet*, t. Ier, p. 135.)

Digitized by Google

Je vous avais promis une dissertation sur les bagarres[1]; en voici le commencement. Lorsque j'apprendrai votre guérison parfaite, je l'achèverai. Vous n'y entendrez rien, si vous ne prenez le livre de M. de la Rivière[2] en main, et que vous n'en fassiez la comparaison. Vous serez étonnée de l'exactitude de la parodie. En la relisant deux fois, vous vous apercevrez que ce n'est point une mauvaise plaisanterie, mais une réfutation complète, puisqu'en changeant les noms des choses, je laisse subsister tous les raisonnements de M. de la Rivière; et à l'instant on en découvre tantôt l'ineptie, tantôt l'absurdité. Cependant, je ne crois pas ma plaisanterie bonne à publier. Comme le livre de M. de la Rivière sera on ne peut pas moins connu et lu, personne ne rirait. Ainsi je crois qu'il suffit d'en amuser Grimm, le philosophe, le bon baron[3], etc. Pourtant, faites-en tout ce que vous jugerez le plus à propos. Si vous vendez, ne vendez jamais qu'argent comptant. Voilà la seule restriction à votre plein pouvoir. Je me bats les flancs pour vous écrire d'un ton tranquille et assuré; mais votre maladie m'inquiète, me chagrine, me tourmente. Que diable en coûtait-il à Grimm de m'écrire sur votre état[4]? Le coquin de Gatti, pourquoi se tait-il? C'est à eux que j'en veux à présent.

1. Voir p. 92.

2. *L'Intérêt général de l'État* ou *la Liberté du commerce des blés*, 1770, où l'auteur développait le système du laisser faire, laisser passer de Quesnay. (V. la *Correspond. littér.*, t. IX, p. 81.)

3. Diderot et d'Holbach.

4. En novembre 1783, Grimm écrivait, à propos de la mort de madame d'Épinay : « On l'a vue dix ans de suite, accablée des maux les plus douloureux, ne supporter la vie qu'à force d'opium, mourir et ressusciter vingt fois, sans cesser de mettre à profit les intervalles où ce cruel état la laissait respirer, pour remplir tous les devoirs de la tendresse maternelle et tous ceux de l'amitié la plus empressée et la plus active. » (*Corresp. litt. de Grimm*, t. XIII, p. 396.)

Digitized by Google

Je vous écris par la poste, à cause de la grosseur du paquet. Nicolaï vous avertira de cette expédition. Vite, expédiez-moi un courrier à mes frais, et dites-moi que vous vous portez bien, et aussi bien que le Pont-Neuf, malgré la diarrhée des eaux de la Seine. Adieu. Aimez-moi; ne soyez pas malade; je suis perdu, si vous me manquez.

47. — A LA MÊME.

(Rép. aux nos 9 et 19.) — Naples, 1er septembre 1770.

Ma belle dame, j'avais passé une semaine avec une gaieté extraordinaire, lorsque votre no 18 vint me remplir de chagrin. J'en ai passé une fort triste, que votre no 19 vient d'égayer. Pour surcroît de plaisir, le no 9 tant soupiré, tant pleuré, est tombé des nues, et sans que je puisse deviner comment, pas plus que la sainte ampoule, la Madona di Soriano[1], et les Ancilia[2] plus anciens que tout cela. Cette chère lettre est enfin dans mes mains, et m'a fait un plaisir infini, malgré la description que vous y faites avec des couleurs d'une vérité étonnante, de la nigauderie d'un homme que je vous avais prôné[3]. Mais vous aurez pris pour nigauderie ce qui était, à mon avis, méchanceté pure, et ferme résolution de vous faire perdre un procès. Or, tant est[4] qu'on pourrait être un homme fort habile, une fort bonne tête, et cependant un magistrat injuste. Mais vous

1. Dans la Calabre, district de Monteleone.
2. Bouclier tombé du ciel sous le règne de Numa, et de la conservation duquel on prétendait que la fortune de Rome dépendait. Il était conservé dans le temple de Mars, par les prêtres Saliens, avec les onze autres semblables que Numa avait fait fabriquer, pour qu'on ne pût jamais savoir si le véritable était perdu. (Livius, I, 20.)
3. Peut-être Baudouin de Guemadeuc (voir p. 107).
4. Éd. T. : tant y a.

Digitized by Google

voudriez que je n'aimasse que des gens vertueux. Je le voudrais aussi, si je ne craignais de rétrécir furieusement le nombre de mes amis. Mais laissons cela. Passons à votre n° 19.

D'abord je suis fort bête aujourd'hui; vous vous en apercevrez assez à la pauvreté des idées de ma lettre; en outre, je suis dévoré des cousins, au point qu'il m'est presque impossible d'écrire. Si vous n'aviez pas souffert des coliques néphrétiques, j'oserais vous soutenir en face que la plus grande souffrance possible est celle des cousins. Puisque je suis bête, soyons financier: c'est la ressource des bêtes, que d'amasser de l'argent. Je vous remercie très fort du compte que vous m'avez envoyé, et je vois avec une grande consolation que vous n'êtes pas éloignée d'être remboursée. Cela posé, je ne consens pas au projet de prendre des livres de Merlin en payement. Ils seraient tous sacrés:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche[1].

Cela vous casserait la tête; enfin j'ai renoncé au commerce. Il m'ennuie même, à *en juger par mes lettres*[2]. Attendons les payements de Merlin, et dites toujours entre vos dents, lorsqu'il viendra chez vous: Puisses-tu pisser comme tu payes, goutte à goutte! cela vous soulagera. Il n'y a rien de tel que de jurer. Mais à propos, ne devait-il pas payer 200 livres par mois, 100 livres pour chaque billet? Éclaircissez-moi sur cela.

La lettre de M. Villars à Caillot est divine. Je voudrais que la phrase, *Si je ne suis bon pour une chose, je pourrais être bon pour autre chose*, se convertît en

1. Vers de Voltaire, sur les poésies sacrées de Pompignan.
2. L'éd. T. ne porte pas: *par mes lettres*.

Digitized by Google

proverbe, d'après cette lettre. Que de profondeur, de sens ne trouveront-ils pas dans cette phrase, les Nicolaï, les Gatti, les Lorenzi et tous les Florentins du monde, lorsqu'ils réfléchiront que c'est un garçon de seize ans, qui a été huit ans au couvent, changé en fille, qui l'écrit! *O altitudo!* Mais je m'aperçois que l'esprit commence à me venir; c'est vous qui opérez ce miracle. Cependant je ne veux pas vous écrire rien qui vaille ce soir.

Ne me parlez plus des blés de France; je ne sais malheureusement que trop que j'ai gagné mon procès, et que des provinces entières de la France l'ont perdu avec dépens. Je suis si bon avec mes parties adverses, que je ne m'occupe ici qu'à persuader de donner des secours en blés à la France, cette année, meilleurs, plus étendus et mieux donnés[1] que ceux qu'elle nous fournit en 1764, année mémorable pour nous. C'est bien à présent qu'on sentira l'imbécillité de ceux qui comptaient opposer l'importation à l'exportation, et les balancer. La maison d'Autriche, après les tendresses de l'heureux mariage, la première chose qu'elle ait faite, a été de défendre aux Flamands de donner du blé à ses chers amis et parents les Français, et personne ne trouva cela extraordinaire. Nous serons les premiers, et peut-être les seuls amis de la France qui lui donneront du blé cette année; encore cela n'est pas fait.

Je suis bien fâché que tout ce qui est sorti de vos reins vous ait causé et vous cause tant de souffrances. Il y a bien plus de pierres et de pierrailles qu'on ne pense dans ce monde; nous tenons cela de famille, car nous descendons, ne vous en déplaise, de ces pierres que Deucalion et Pyrrha se jetaient derrière les épaules; et c'est peut-

1. Éd. T. : mieux *dorés*.

Digitized by Google

être depuis cette époque, que *se jeter la pierre* est un acte humain. Mais voilà encore de l'esprit, des saillies, des bons mots et du caustique pour l'assaisonner comme de coutume. Ah! voilà des cousins effroyables qui bourdonnent autour de moi. Si je croyais à la métempsycose, je dirais qu'ils sont des économistes. Ah! en voilà un que je viens d'écraser; serait-ce l'abbé Badaud? Il faisait bien du bruit. Adieu, ma belle dame; je viens de recevoir une fort belle lettre de Suard; j'y trouve surtout un mot qui m'enchante : il m'appelle *l'irréparable abbé*. Adieu donc, mon irréparable[1] amie; je n'ai pas le temps de répondre à Suard ce soir. Adieu.

48. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

[A la Briche], le 2 septembre 1770.

Eh bien! je m'en étais doutée, que les méthodes agréables d'enseigner les sciences ne valaient rien pour les enfants; mais comme j'ai la sotte habitude de me défier toujours de mes idées, lorsqu'elles ne sont pas confirmées par les gens en qui j'ai confiance; que néanmoins j'ai un certain penchant à être un peu pédante, je croyais me tromper; mais actuellement, mon charmant abbé, que votre lettre sublime est venue mettre le sceau à mes opinions, l'univers et tous messieurs les infaillibles viendraient me dire le contraire, que je n'en démordrai plus. L'expérience même a achevé pour moi la démonstration. J'ai déjà fait cinq éducations, tant de mes enfants que de pauvres parents dont je me suis chargée; aucun n'a réussi que ceux que j'ai forcés par l'application et l'assiduité à vaincre les difficultés. J'élève actuellement mes

1. Éd. T. : mon *incomparable* amie.

Digitized by Google

petits-enfants[1] ; je me proposais cette rigueur avec eux, et certainement ils y passeront.

Au reste, votre lettre est superbe : c'est un bien beau texte à commenter. Tous ces faiseurs de plans et de phrases sont si loin de la vérité et du véritable but auquel enfin les pratiques qu'ils indiquent veulent mener, qu'en vérité je reléguerais volontiers leurs livres dans la classe où vous avez relégué dans vos Dialogues les brochures du jour.

Je cause avec vous, mon abbé, comme si vous étiez là; je vous dis tout ce qui me passe par la tête, et même tout ce qui me passe par le cœur, quand je vous dis que je vous aime. Il n'y a presque pas de jour où je ne parle de vous à ceux qui vous connaissent, et où je n'apprenne à vous connaître à ceux qui ne vous connaissent pas ; quand je n'ai personne, j'en parle toute seule. Je me porte beaucoup mieux depuis que je suis ici; les eaux de Bussan me font grand bien. J'ai eu cependant une petite attaque de gravelle; mais elle n'a été ni aussi longue ni aussi forte à beaucoup près que les précédentes.

Je compte aller mardi prochain jusqu'à jeudi à Paris, pour régler votre affaire; et l'ordinaire prochain je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Madame Necker est aux eaux de Spa[2], ainsi je ne verrai point votre lettre; pour celle de Suard, je la verrai sûrement, quoique vous me disiez qu'elle n'en vaut pas la peine. Rien de vous, mon cher abbé, ne m'est indifférent. Le grand homme et sa chaise de paille, l'un portant l'autre[3], vous embrassent tendrement. Ma fille veut que

1. Les enfants de la vicomtesse de Belsunce : Émilie et ses deux frères.
2. Voir sur ce séjour de madame Necker à Spa les *Mém.* de la princesse Daschkoff, t. Ier, p. 215.
3. Grimm. (A. N.).

Digitized by Google

je la rappelle à votre souvenir; elle chérit sa bague en tant qu'antique, et surtout comme venant de vous.

Je voulais vous parler d'un livre de Linguet[1]; mais je trouve plus court de vous l'envoyer, parce qu'il y a des choses qui vous feront plaisir, et que je vous rendrais mal ou trop longuement. C'est un présent que je vous fais; je le remettrai à Nicolaï, pour qu'il profite de la plus prochaine occasion,

Le pain est renchéri : il est à 3 sols et 3 liards[2]. L'on prétend que ce n'est que dans la capitale et ses environs; mais on me mande la même chose des provinces. Je vous envoie un édit que le parlement a rendu avant-hier[3].

Bonjour, mon aimable ami ; aimez-nous toujours comme de coutume. Le reste à l'ordinaire prochain.

49. — L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 20.) — Naples, 8 septembre 1770.

Ma belle dame, vive Dieu et les longues lettres ! La reconnaissance voudrait que j'en fisse autant. Mais je vous dirai

1. Les *Lettres sur la Théorie des lois civiles*, Amsterdam, 1770, in-12, dans lesquelles Linguet, dont la *Théorie des Lois civiles*, Londres, 1767, avait été fort critiquée par les *Ephémérides*, prenait à partie Dupont de Nemours et l'abbé Baudeau, ce qui n'était pas fait pour déplaire à Galiani. V. les *Mém. secrets*, t. V, p. 145. « Il s'est engagé dans la plus belle querelle du monde avec les économistes; c'est entre eux un modèle d'égards et de politesses que cette guerre littéraire, c'est-à-dire que les injures les plus grossières pleuvent contre M. Linguet et le rêveur économiste Dupont. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 197.

2. Le 3 février 1771, madame Geoffrin écrivait au roi de Pologne : « Nos malheurs consistent : 1° En une disette de blés depuis deux ans, qui répand une misère affreuse dans toutes nos provinces et dans le peuple de Paris, ce qui fait, pour ceux qui l'habitent, un spectacle effroyable. » *Corresp. inédite*, publiée par M. de Mouy, 1875, p. 391.

3. L'arrêt du 29 août 1770 par lequel le Parlement ordonnait à toute personne qui voulait faire le commerce des grains et farines, de faire inscrire au greffe ses nom et domicile, et aux commerçants en grains d'apporter une quantité suffisante de blés dans les marchés, et défendait aux fermiers de les vendre en vert. *Gazette de France*, p. 290.

Digitized by Google

que, voulant répondre à Suard, ma verve m'a entraîné, et j'ai écrit la plus sérieuse et la plus longue lettre, en fait de blé, que j'aie encore écrite. Sans doute il vous la communiquera. A tout hasard, j'en ai gardé copie ; faites-en tous les usages qu'il vous plaira. Je voudrais bien qu'on la communiquât à M. de Sartine ; voilà toute mon ambition et tous mes désirs.

Fatigué par la lettre à Suard, je serai très court ce soir avec vous, et je ne répondrai que sèchement à vos articles. Puisque vous m'avez envoyé les satires des économistes contre moi, envoyez-moi donc ce qui paraît contre eux ; cela m'amusera dans les moments de loisir.

Vous pouvez achever le payement à M. Nicolaï ; mais il a un compte avec moi et Gatti, qui est embrouillé. Comme j'ai affaire à des hommes très sûrs, je ne me souviens point des détails. Nicolaï avait reçu certain argent de M. Pellerin pour des médailles, et je ne sais pas trop s'il n'en a pas reçu d'autre part. Il m'a acheté des livres ; il a, je crois, donné de l'argent à Gatti ; s'il voulait compter avec vous, je serais enchanté de n'avoir qu'un seul caissier, et de solder mes comptes.

Je dois vous dire qu'un sentiment d'humanité m'a engagé à faire donner 12 livres par mois à une femme, pour qu'elle puisse élever un enfant qu'un père dénaturé abandonna, après l'avoir maladroitement engendré. Cette dame s'appelle madame de la Daubinière, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le petit hôtel des Noailles[1]. Gatti était le payeur de cette rente. Faites-moi l'amitié de solder Gatti, et de vous charger de continuer ce secours à cette personne, qui viendra vous trouver, et que je vous

1. Où avaient demeuré monsieur et madame d'Épinay avant leur séparation.

Digitized by Google

recommande en même temps aussi vivement que je puis. Elle est, après vous, ce que j'ai laissé de plus cher à Paris. Elle ne mérite pas son malheureux sort, et elle mérite très fort votre protection. Je vous prie de ne lui donner les 12 livres que fois à fois, parce qu'elle serait tentée de les dépenser. Vous aurez pour longtemps, si Merlin ne disparaît pas, des fonds pour ce payement ; ensuite nous verrons.

C'est donc M. l'intendant d'Auvergne[1] ? embrassez-le bien fort de ma part. Vous avez raison de l'estimer beaucoup; j'en fais tout autant, et je ne m'en repens pas. Priez-le de présenter mes respects à madame de Fourqueux [2] et à toute la famille. J'aime à me persuader qu'on m'aime encore dans ces maisons, malgré les écrits des économistes contre mes *Dialogues*. Qu'importe une différence d'opinions politiques à l'amabilité? N'ai-je pas rendu toute la justice aux intentions de M. de Trudaine de Montigny?

Mille grâces du conte des *Mille et une nuits*. Je suis fâché que le bâton tombe toujours perpendiculairement sur la tête de quelqu'un. S'il allait horizontalement à la ronde, il balayerait bien du terrain, et on aurait moins de presse; mais il y faudrait des bras bien plus fermes.

L'aventure de Morellet me fâche, quoique je l'eusse prévue. Pour le consoler, contez-lui ce qui m'est arrivé avec Merlin. Je gagerais que le cher marquis a donné

1. Éd. T. : C'est donc *Montyon*, l'intendant d'Auvergne?

2. Marie-Louise Auget de Montyon, fille de J.-B. Robert, baron de Montyon, et de sa première femme Catherine-Marie-Françoise Surici, et sœur de l'intendant de Riom, mariée, le 16 décembre 1740, à Michel Bouvard de Fourqueux, conseiller d'État, lequel succéda, en avril 1787, à Calonne au Contrôle général, et mourut le 3 avril 1789. Sa fille aînée, Anne-Marie-Rosalie, avait épousé, en 1761, Jean-Charles-Philibert Trudaine de Montigny, intendant des finances, et la cadette, Adelaïde-Agnès-Élisabeth, née le 9 février 1745, Maynon d'Invault, en 1769.

Digitized by Google

tête baissée dans une fourmilière de jansénistes, qui comptent faire de lui un autre chevalier Folard[1]. Cette omelette me fait trembler; vous verrez qu'on le crucifiera ensuite, pour lui apprendre à croire aux avantages de la grâce efficace.

Je suis enchanté du voyage de d'Alembert[2]. Ce n'est pas que je me flatte trop de le voir, non plus que M. de Trudaine[3]; mais je suis sûr que c'était l'unique parti qui restait à prendre à sa santé délabrée par la monotonie de son régime.

Je ne compte pas non plus sur le baron de Gleichen; Dieu sait s'il viendra! Les cabinets d'Europe sont assez embrouillés.

Je vous prie d'acheter un exemplaire de mes *Dialogues*, et de l'envoyer de ma part, en présent, relié, à M. l'abbé Grimod[4], chez M. de la Reynière.

A propos de payement en livres offert par Merlin, s'il veut vous donner des exemplaires de mon livre, j'en prendrai volontiers jusqu'à cent, et je ne serai pas embarrassé de m'en défaire.

1. Le chevalier de Folard, le grand tacticien (1669-1752), s'était jeté à la fin de sa vie dans le parti janséniste, et figura parmi les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard. (V. *Journal de Barbier*, t. II, p. 243.)

2. Il s'agit du voyage que, pour raison de santé, d'Alembert, accompagné de Condorcet, et aidé par les secours pécuniaires du roi de Prusse, devait faire en Italie, et qui se borna à une visite à Ferney. « Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête; j'y suis résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney... La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage, car, dans l'état où je suis, je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent... J'ai pris le parti d'écrire il y a huit jours au roi de Prusse. » (Lettre à Voltaire, du 4 août 1770. *Œuvres de Voltaire*, t. LX, p. 372.)

3. Monsieur et madame Trudaine de Montigny voyageaient alors en Italie, où la *Gazette de France* nous les montre, le 18 mars à Parme, le 31 à Florence, le 18 avril à Rome; mais ils ne poussèrent pas jusqu'à Naples, et le 3 mai ils étaient à Turin.

4. Probablement l'abbé Grimod, censeur royal, savant antiquaire, qui mourut à Paris, le 26 novembre 1775, âgé de 68 ans.

Digitized by Google

Aimez-moi toujours. Je suis honteux de n'avoir pas encore répondu à Diderot. Mais comme le philosophe ne connaît pas la durée du temps, il n'y aura ni tôt ni tard pour lui.

J'ai le cœur saisi d'effroi sur la levée de boucliers que le clergé a faite contre le *Système de la Nature*. Ces gens-là ont le nez fin; assurément ils connaissent l'auteur, ou ils s'en doutent; ils l'indiqueront, on le sacrifiera : c'est un service qui coûte si peu à rendre à des gens qui viennent de payer seize millions[1] ! Dieu préserve l'athéisme de quelque fâcheuse persécution[2] ! Mais j'en tremble. Adieu; aimez-moi.

50. — A M. SUARD.

Naples, 8 septembre 1770.

Mon cher ami, ah! la belle lettre que vous m'avez écrite! je l'ai lue, relue, savourée, et j'ai cherché même à la lire à d'autres; mais jusqu'à cette heure, je n'ai réussi à trouver que trois paires d'oreilles, en tout, dignes de l'écouter. Je voudrais à présent vous répondre, et j'ai une si grande envie de causer avec vous, que je ferais, si je me laissais faire, une lettre interminable pour remplacer, à un abbé irréparable[3], une société, et des dîners, et des amis irréparables; mais je crains de donner

1. L'assemblée générale du clergé, qui s'était tenue au mois de mars, outre ce don gratuit, avait voté des représentations au roi « sur les suites funestes de la liberté de penser et d'imprimer », et un *Avertissement au clergé et aux fidèles sur les dangers de l'Incrédulité*. (V. Grimm, *Corresp. littér.*, t. IX, p. 112, et les *Mém. secrets*, t. V, p. 153.)

2. Qu'aurait dit L. Deodati, auteur de la *Vie de Galiani*, s'il avait connu cet étrange intérêt que son héros porte à l'athéisme! (A. N.)

3. Éd. T. : remplacer *un* abbé irréparable; — *à* est ici dans le sens de *auprès* d'un abbé...

Digitized by Google

dans le sérieux, car je veux vous parler de mes *Dialogues*, puisque vous m'en parlez. Vous devinerez aisément que ce n'est pas des louanges que vous me prodiguez, que je veux vous entretenir. Je les accepte, je m'en empare; et puisque vous me les donnez, j'en fais mon bien; je croirai même les avoir méritées, et je compte les léguer à mes enfants. C'est d'autre chose que je veux jaser. Vous me dites d'abord qu'après la lecture de mon livre, vous n'en êtes guère plus avancé sur le fond de la question. Comment diable! vous qui êtes de la secte des Diderot et de la mienne, ne lisez-vous pas le blanc des ouvrages? A la bonne heure, que ceux qui ne lisent que le noir de l'écriture, n'aient rien vu de décisif dans mon livre; mais vous, lisez le blanc, lisez ce que je n'ai pas écrit, et ce qui y est pourtant, et voici ce que vous y trouverez :

Dans tout gouvernement, la législation des blés prend le ton de l'esprit du gouvernement. Sous un despote, la libre exportation est impossible; le tyran a trop peur des cris de ces esclaves affamés. Dans la démocratie, la liberté d'exportation est naturelle et infaillible : les gouvernants et les gouvernés étant les mêmes personnes, la confiance est infinie. Dans un gouvernement mixte et tempéré, la liberté ne saurait être que modifiée et tempérée.

Corollaires : Si vous touchez trop à l'administration des blés en France, si vous réussissez, vous altérez la forme et la constitution du gouvernement; soit que ce changement soit la cause ou qu'il soit l'effet de la liberté entière d'exportation. Or le changement de la constitution est une bien belle chose lorsqu'elle est faite, mais une fort vilaine à faire. Elle tracasse rudement deux ou trois générations entières, et n'accommode que la postérité.

Digitized by Google

La postérité est un être possible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent tant pour les possibles, jusqu'à en être malheureux? Non. Gardez donc votre gouvernement et vos blés.

Vous convenez avec moi qu'il faut des règlements en France; mais vous n'aimez pas les miens. Quels sont donc les miens? J'ai accordé un prix d'encouragement et une gratification à tous ceux qui porteront des blés aux malheureux affamés des montagnes de Limoges et du Gévaudan. Où diable avez-vous dit cela? allez-vous vous écrier; cela n'est pas dans vos *Dialogues*. Cela y est; je vous réponds gravement. C'est dans le blanc entre les lignes [1]; regardez-y bien. Établissez pour axiome que dans tout gouvernement, gratification et impôt sont synonymes. Tout ce qu'un souverain ne vous prend pas, il vous le donne. Belle maxime! allez-vous crier. Il n'y en a pas d'autre, je répète froidement. Un souverain n'a de revenus que les impôts. S'il veut donner, il faut qu'il prenne; et *e converso*, lorsqu'il ne prend pas, il donne.

Qu'est-ce qu'un contrôleur général? Un grand joueur de gobelets; il a le bâton magique dans sa main, qu'on appelle lettres patentes, arrêts, déclarations; et il fait de grands tours de passe-passe, tantôt vrais, tantôt escamotés; il n'a jamais au fond ni plus ni moins de petites boulettes dans sa main. Ainsi, le souverain qui ne prend pas cinquante sous par setier, lorsque le blé va dans le Limousin, et qui les prend s'il sort pour le Portugal, accorde une véritable gratification aux commerçants intérieurs, pour la peine des mauvais chemins, et eu égard à la misère des habitants des provinces intérieures.

1. Éd. T. : c'est *donc*.

Digitized by Google

Prenez garde que la France, à présent, étant un royaume commerçant, navigateur, industrieux. toute sa richesse s'est portée sur ses frontières: toutes ses grandes villes opulentes sont sur ses bords; l'intérieur est d'une maigreur affreuse; le blé court où est l'argent. Il y a donc en France une force centrifuge qu'il faut corriger, sans quoi tout le blé s'en ira aux frontières; il sortira ensuite du royaume par une autre raison physique que je m'en vais aussi vous faire retrouver dans mes *Dialogues*, où je n'en ai rien dit. Mettez sur une pâte ronde un gros poids; assurément vous l'aplatissez, vous l'écrasez, et vous opérez une force centrifuge dans la matière molle, parce qu'elle veut s'esquiver de dessous le poids. Or, placez au beau milieu d'un État un roi, un conseil, un parlement, des intendants, etc. Voilà de lourdes masses et furieusement accablantes. A l'instant vous verrez rejaillir par les bords autant d'hommes et de denrées qu'il est possible, si vous ne corrigez pas ce mouvement.

MM. les économistes vous diront qu'ils empêcheront bien, par leurs brochures éphémères[1], les parlements, les intendants, etc., de peser sur la pâte. Pauvres imbéciles fanatiques! ils croient, parce qu'ils ont découvert une vérité très connue, et qu'ils l'ont griffonnée en mauvais français, qu'elle va s'exécuter d'abord! Le monde est bien autrement arrangé; et les parlements arrêteront toujours, et les conseils déclareront toujours, et les intendants règlementeront toujours, et toujours trop, et toujours dans l'intérieur. Ainsi, de ce qu'un pauvre diable pourra voir son blé embarqué, il en bénira Dieu, il lui chantera le *Sic te diva potens Cypri* d'Horace[2], ou le

1. Jeu de mot sur les *Ephémérides du citoyen*.
2. Odes, I, 3, 1.

Digitized by Google

Si quæ vis miracula de Saint-Antoine[1], et ira se coucher. Si j'avais dit qu'en laissant la liberté à l'exportation, il fallait, en outre, donner un encouragement et une gratification aux commerçants intérieurs, vu la plus grande difficulté des chemins et du débit dans les provinces misérables de l'intérieur, tous les économistes m'auraient embrassé, baisé au front, et peut-être autre part. J'ai dit l'équivalent, et ils ont voulu m'assommer. Cependant, au lieu de donner un conseil impraticable, j'en ai donné un raisonnable et aisé. Concluons. Maudit l'homme, s'il ne vend bien et argent comptant son manuscrit aux libraires!

Voilà ce que j'ai fait pour le commerce intérieur, mais j'ai fait bien davantage. J'ai encouragé, assuré, rendu sacrée, invulnérable, l'exportation, vous n'avez point fait cela, allez-vous encore me reprocher; vous avez fait le contraire: vous avez mis des restrictions, des modifications à la liberté entière, absolue, comme me disait mon cher abbé Morellet, que j'aime toujours, et que je voudrais bien éclairer sur ces matières. Eh bien! vous vous trompez tous tant que vous êtes, et vous ne connaissez pas les hommes. N'ai-je pas mis un impôt de cinquante sols sur la sortie des blés[1]? Cet impôt doit s'employer dans les commencements, tant que l'échauffement du bien public dure, à balayer la circulation intérieure; après quoi il ira, comme de coutume et de raison, couler dans le trésor royal. L'exportation formera donc une partie non méprisable des finances et des revenus de l'État. Elle sera donc chère, parce qu'elle est utile; sacrée, parce que le contrôleur général la regardera comme une de ses ressources, comme protégée par le

1. Voir les *Dialogues sur le commerce des blés*, Londres, 1770, p. 273.

Digitized by Google

gouvernement, parce qu'elle rapporte. Vous achetez, au vrai, votre liberté ; vous achetez la protection ; et c'est la bonne façon : l'achat est sûr, le don est précaire.

J'entends d'ici les économistes, s'ils savaient mon propos, monter sur leurs grandes bottes, crier que je suis un Italien, un Napolitain, un ecclésiastique, et moi je leur répondrai qu'ils sont des économistes. Ils m'appelleront Machiavel, Mazarin, financier, écorcheur des pauvres, sangsue des peuples. Je les appellerai, moi, à mon tour, pauvres imbéciles, sangsues des veines hémorroïdales, qui veulent corriger la nature et changer les hommes.

Au fond, les Français sont tout aussi Italiens que les Italiens. Si l'exportation ne rapporte rien au roi, argent comptant à la main, qui est la seule chose que les grands ministres veulent et sachent compter, on oubliera bientôt qu'elle favorise l'agriculture ; que l'agriculture est la base ; que la richesse nationale, l'intérêt général, la propriété foncière, le produit net, la classe productive, le prix nécessaire, la physionomie rurale, la concurrence, la liberté, le prix proportionnel, la reproduction, la première mise et la dernière platitude, etc., etc. C'est trop long à retenir par cœur ; et en substance, tant que la traite des blés ne rapporte rien à M. le contrôleur général, messeigneurs les intendants en feront tout ce que bon leur semblera, et à coup sûr il leur semblera bon d'accorder des permissions particulières, d'établir des polices, et de gêner le commerce. Ils seront quelquefois légèrement grondés, ils iront faire une course à Versailles, dîneront chez M. le contrôleur général, visiteront les bureaux, causeront avec les commis, et retourneront glorieux et triomphants à leur intendance. Mais si la traite des blés est un droit royal, au diable si jamais

Digitized by Google

ils pourront la gêner, sans se faire une affaire très sérieuse.

Conclusion. Faites de l'exportation un revenu, même modique, du souverain, si vous voulez qu'elle soit encouragée et protégée. Voilà ce que vous dit un homme qui connaît les hommes, et voilà la véritable analyse de mes Dialogues, bien différente de celle des folliculaires. Or, parlez; pouvais-je dire un seul mot de ce que je viens de vous avouer, sans trahir mon secret et celui de l'État ? Je sais bien que tout ceci est à cent lieues de la tête des économistes; mais l'est-il de la vôtre et de celle de notre grand Diderot? L'abbé Morellet n'a qu'à jouer à croix ou pile, s'il veut être des nôtres ou des économistes. C'est une affaire de goût; cependant je lui déclare que s'il est du côté des économistes, il n'entendra jamais un mot de ce que je dis, lorsque je ne parle pas. S'il est des nôtres, il entendra comment on met en jeu les passions, les vices des hommes, les fautes, les étourderies, et le décorum fardé et plâtré du bien public. Ce n'est pas l'enthousiasme des écrivains qui ait rien fait dans ce monde, c'est l'intérêt particulier.

Je craignais d'être sérieux, et voilà ma crainte avérée. Votre jugement, votre suffrage [1] m'intéressent trop, et je veux absolument que vous soyez de mon avis. Il n'est plus temps, ce soir, de revenir à la plaisanterie, ce sera une autre fois ; ainsi je n'embrasse pas madame. Je ne dis mot ni à Gatti, ni à Marmontel, Thomas, Raynal, Arnaud, et à tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je vous embrasse, et voilà tout.

Quant aux nouvelles, je ne sais autre chose, sinon qu'au lieu de me circoncire, j'espère me marier et garder

1. Éd. T. : votre jugement, *votre estime*, votre suffrage.

Digitized by Google

mes abbayes. Adieu; aimez-moi bien fort, car je le mérite. Mille choses au baron et à la baronne. N'oubliez pas madame de Marchais. Est-ce qu'un monstre en politique ne pourrait pas être aimable dans la société[1]?

51. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 21.) — Naples, 15 septembre 1770.

Ma belle dame, que voulez-vous de moi en m'écrivant, et en réchauffant mon imagination et ma verve sur des matières qu'il est périlleux de consigner aux hasards du papier? Vous êtes femme, et vous écrivez de Paris. Je suis homme, abbé, conseiller, et j'écris de Naples. Cependant ma verve s'était échauffée au point que, depuis hier que j'ai reçu votre lettre, j'avais commencé un dialogue important sur la question: Si les souliers sont l'ouvrage des hommes, ou s'ils existent en nature, indépendamment des hommes; s'il faut les abolir ou les conserver; s'ils font plus de mal ou de bien aux pieds? Ces questions, décisives pour les cordonniers, auraient été traitées à fond; mais je crains la maladresse de quelque La Condamine[2], qui s'aviserait d'écrire le mot de l'énigme derrière son papier. Ainsi n'en faisons rien. Voltaire a raison; l'homme a cinq organes bâtis exprès pour lui indiquer le plaisir et la douleur; il n'en a pas un seul pour lui marquer le vrai et le faux d'aucune chose. Il n'est donc fait ni pour connaître le vrai, ni pour être trompé; cela est indifférent. Il est fait pour jouir ou pour souffrir. Jouissons, et tâchons de ne pas souffrir: c'est notre lot.

1. L'éd. T. omet tout cet alinéa.
2. La Condamine, âgé alors de 69 ans, mourut le 4 février 1774. Cette anecdote sur sa distraction est racontée par Grimm. (*Corresp. littér.*, t. IX, p. 118.)

Digitized by Google

Si M. de Sartine dit que j'ai raison, il a donc tort, et il faut le réparer. Il y a mille moyens de punir un Roubaud. Si celui de l'envoyer à Bicêtre est trop honorable pour lui, attendu que, pour les économistes et pour les *cousins*, la vie, le bruit et l'honneur sont synonymes, et qu'il n'y a que les ténèbres épaisses de la fumée [1] qu'on doive employer pour les tuer, punissons donc l'abbé Roubaud de la façon la plus cruelle pour lui. Faisons-lui savoir que j'ai reçu des remerciements, des éloges, des applaudissements, au moins pour les intentions pures et droites qui ont dicté mon ouvrage. Je sens que je mérite ce que je vous demande, et je le mérite encore davantage, lorsqu'il s'agit de me faire une réparation ; je vous ai déjà écrit sur cela [2].

Je viens de recevoir une lettre du baron d'Holbach ; si vous pouviez lui faire savoir que je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir, comme vous me feriez plaisir !

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Mon ennui dans ce pays-ci augmente en raison double de l'éloignement du lieu et du temps, de vous et de mon cher Paris J'en suis abattu. Au reste, je ne suis point malade ; mais c'est une grande maladie que la non-jouissance d'une vie qui est si courte en elle-même, et qui ne revient pas deux fois. Heureux les métempsycosistes ! Adieu. Je vous fais mon compliment sur la Briche recouvrée. J'embrasse Grimm, et tous mes amis.

Je me repens, et j'écris deux mots au baron ; chargez-vous de lui faire parvenir ma lettre.

Faites-moi la grâce de payer 113 livres ou plus, à M. Nicolaï, s'il vous en demande ; vous avez de quoi, puisque Merlin a payé.

1. Éd. T. : de la *France*.
2. Voir p. 122.

Digitized by Google

52. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 22.) — Naples, 22 septembre 1770.

Ma belle dame, je suis bête aujourd'hui, et je vous le dis d'avance. L'ennui me gagne comme l'eau gagnait M. de Mairan. Je vous crierais : Sauvez-moi avec une chose *quelconque;* et vous me répondriez que vous auriez plutôt fait avec une lettre de vous. Je suis content du remède. Cependant votre lettre du 2 septembre n'est pas trop gaie. Vous y parlez d'une attaque de gravelle, ce qui ne vaut rien. Vous me faites une question métaphysique, et vous m'envoyez un arrêt *artonomique*. Si vous ne savez pas le grec, je vous dirai que ce mot signifie *lois sur le pain*[1]. Si les économistes étaient tant soit peu grecs, il y aurait beau temps qu'ils emploieraient ce mot assez heureux. Et vous me menacez d'un extrait d'un livre. Tout cela ne vaut pas grand'chose pour la gaieté, et pour me guérir de la stupidité. Faut-il donc que, malgré mon engourdissement, je réponde à votre question métaphysique : *Pourquoi on prend mauvaise opinion d'un homme qui aura composé le caractère de Lovelace*[2]? Par paresse. On n'a pas assez étudié les effets de la paresse de l'esprit humain. Il faut que j'en fasse un traité quelque beau jour. Au fond, il est constant que, lorsque je lis, par exemple, le roman de Lovelace, il faut absolument que je me fasse un fantôme de ce monsieur. Or, de deux choses l'une; si par bonheur je connais quelqu'un qui me paraisse ressembler à Lovelace, je le mets là dans mon imagination; et alors l'auteur se sauve, et j'ai acquis

1. De ἄρτος, pain. C'est donc à tort que les deux éditions de 1818 : portent : lois sur *la paix*.

2. Dans *Clarisse Harlowe*, le célèbre roman de Richardson, paru en 1748, et traduit par l'abbé Prévost en 1761, et par Letourneur en 1784-87.

Digitized by Google

un redoublement de haine contre ce monsieur. Si cet être ne se rencontre pas dans mon imagination, alors, par un effet de la paresse de mon esprit, je mets l'auteur à cette place, et il devient le plastron de ma haine. Je trouve cela si vrai, que Machiavel de son temps ne souffrit aucune haine de son livre, lorsque tout le monde connaissait le duc de Valentinois[1]. Sitôt que l'idée de ce monstre fut effacée, Machiavel lui-même devint odieux. Si Tibère et Néron n'eussent été de si grands empereurs, qu'il est impossible de les oublier, Tacite serait aussi odieux que Machiavel; et j'ai connu des personnes qui ne détestaient pas moins Tacite que Tibère. Enfin, je crois qu'après la mort de M. Malouin[2], Molière passera pour un médecin abominable. Voilà mes idées là-dessus. Tout est un effet de la paresse de notre imagination, qui, pour ne pas se donner la peine de chercher des prototypes (autre mot grec), y place l'auteur.

Passons à l'arrêt[3] artonomique de la bouillie pour les chats. Dites cela de ma part à M. de Sartine, et dites-lui qu'il est absurde, lorsque le pain manque aux hommes, de donner de la bouillie aux chats. Lorsqu'on a fait la sottise de donner une grande secousse aux blés, l'ébranlement en dure quatre ans. Ainsi vous ne serez guéris qu'en 1772, puisque le mouvement commença en 1768. Le fait est constant par expérience. Le problème est

1. César Borgia créé duc de Valentinois par Louis XII, en 1498, servit, dit-on, de modèle à Machiavel, qui avait été accrédité près de lui par la république de Florence, pour composer son livre du *Prince*, écrit en 1513 et publié en 1532.

2. Paul-Jacques Malouin (1701-1778), docteur-régent de la Faculté de Paris, médecin du commun de la reine, membre de l'Académie des Sciences en 1742. « Vous êtes digne d'être malade », disait-il à un client. — « Tous les grands hommes, disait-il une autre fois, ont aimé la médecine. — Excepté un certain Molière, reprit-on. — Aussi voyez comme il est mort. »

3. Du 3 février 1770. Voir p. 133, note 3.

Digitized by Google

pourtant très difficile à résoudre par la théorie; je le donne aux économistes à démontrer. Pour moi, je crois, après y avoir rêvé longtemps, entrevoir la solution qui dépend d'un théorème très beau et très singulier. C'est que, dans le corps politique, une circulation entière de tout l'argent ne se fait qu'au bout de quatre ans; tout comme dans notre corps physique, il y faut, si je ne me trompe, deux cents coups du cœur pour achever la circulation de tout le sang. Les preuves de ma théorie sont aussi belles, et dépendent d'un calcul très hardi. Mais persuadez-vous une bonne fois que, de cette science politico-économique, MM. les professeurs n'en savent pas le premier mot.

Autre théorème. Jamais les blés ne retomberont aux prix qu'ils avaient avant la disette. Le fait est sûr, et le problème est également difficile à résoudre par la théorie. Mais M. de Sartine ne voudra pas savoir des théorèmes; il me demandera des remèdes. Il n'y en a pas d'autre que celui de sacrifier cent mille écus, et de vendre à perte, au nom, soit du roi, ou de madame la Dauphine, qui sera censée faire cette charité au peuple parisien. Cette vente, dans laquelle il faut perdre au moins un écu par setier, ruinera les monopoleurs. Je détaillerais cela plus au long, si on me consultait; mais pour vous, je crains de vous ennuyer.

Votre fille est charmante autant que sa mère. Dites-lui de chérir sa bague; elle est faite, par opération magique, pour produire les effets contraires à celle d'Angélique de l'Arioste[1]; celle-là rendait invisibles les présents; la mienne rend visibles les absents : mais les absents ont toujours tort.

1. *Orlando furioso*. c. XI.

Digitized by Google

Je vous recommande mes affaires, mes comptes, mes générosités, mes vengeances et mon retour à Paris, s'il est dans l'ordre des possibles.

A propos de Linguet, il faut vous dire, et je serais bien aise que Voltaire et Linguet le sussent, que Voltaire s'est trompé en grand homme, au sujet de l'auteur du livre des *Dialogues*[1]. Juger qu'ils étaient d'une plume nouvelle et inconnue, ou de Linguet, est un trait de génie et de tact en fait de critique, qui n'appartenait qu'à Voltaire.

Je suis toujours honteux de n'avoir pas répondu à Diderot, et de ne pouvoir pas ce soir répondre au baron; mais aussitôt que mon triste tribunal entrera en vacances, j'aurai plus de loisirs.

Aimez-moi. Portez-vous bien. Point de gravelle surtout. Adieu. Donnez-moi quelques détails de ce que font mes amis.

N'oubliez pas de faire mes compliments à Saint-Lambert sur le solstice lumineux arrivé à ses *Saisons*[2]. Fallait-il que, dans le même journal, Fréron dît du bien de moi et du mal de Saint-Lambert? C'est qu'il ne craint pas que je sois jamais un des quarante, et que Saint-Lambert allait l'être. Mille choses à madame d'Houdetot[3]. Mille choses à mille personnes aimables. Adieu.

1. Au plus tard en mars 1770, Voltaire connaissait l'auteur des *Dialogues*. Ce passage doit faire partie d'une lettre inédite, ou perdue.

2. Publiées en 1769. Ce solstice était la réception de Saint-Lambert à l'Académie française (23 juin 1770), en remplacement de l'abbé Trublet.

3. Elisabeth-Sophie-Françoise de la Live, sœur de M. d'Épinay, née le 18 décembre 1730, mariée le 10 février 1748, à Claude-Constant-César, comte d'Houdetot, second fils de Charles, marquis d'Houtetot, lieutenant général, mort le 5 juin 1748, et de Catherine-Madeleine-Thérèse Carrel, né le 5 août 1724, alors capitaine-lieutenant des gendarmes du Berry, brigadier en 1758, maréchal de camp en 1762, lieutenant général en 1780, mort en 1806. Madame d'Épinay, qui, trois ans auparavant, le 9 février 1803, avait perdu Saint-Lambert, vécut jusqu'au 28 janvier 1813. La postérité de son fils unique, César-Louis-Marie-François-Ange, vicomte d'Houdetot, né le 12 juillet 1749, mort le 6 octobre 1825, subsiste encore.

Digitized by Google

53. — A LA MÊME.

(Rép. à une lettre du 9 septembre.) — Naples, 25 septembre 1770.

Non, madame, je n'ai pas pensé que vous étiez malade; je n'ai pas pensé non plus qu'il n'y eût rien à me mander, en me voyant privé du plaisir de vos lettres. J'ai pensé que j'étais malheureux; c'est ma pensée ordinaire, et l'*équation finale* de tous mes problèmes. Cette même pensée me fait craindre des anicroches chez des gens qui devraient récompenser et remercier l'auteur des Dialogues, et qui n'en ont point faites au mémoire de M. Necker[1], et aux journaux économiques. Il est vrai que ceux-ci étant écrits dans le *genre ennuyeux*[2], ne rencontrent jamais d'autres difficultés que dans le débit. Ce qui me console est que M. de Sartine m'a écrit, chose qui m'a fait le plus grand plaisir. J'aime à être aimé de lui plus que du pape et de ma maîtresse, quoique l'un pourrait me donner des abbayes, et l'autre pourrait me donner la vér..., pendant que M. de Sartine ne peut rien me donner; mais je l'aime si fort, si fort, que je ne saurais vous le dire. Or, M. de Sartine ne m'annonce point des anicroches; il craint seulement pour le succès d'un ouvrage dans une matière dont l'enthousiasme est beaucoup refroidi. Il est juste qu'un lieutenant de police connaisse bien son Paris; mais moi, voyageur, je connais l'Europe, et je sais que cette question intéresse encore beaucoup de nations. Il est sûr que le titre ne fera pas acheter l'ouvrage; mais si les prôneurs s'en mêlent un peu, je ne crains pas de voir me reprocher d'avoir ruiné un libraire.

1. Sur la compagnie des Indes. Voir p. 6, note 1.
2. Voltaire a dit : Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Digitized by Google

Si vous voulez bannir la *substance étendue* de nos amours, je ne m'y oppose pas, étant à deux cents lieues de distance; les bras mêmes ne s'étendraient point si loin sans se disloquer; mais ne la bannissons point de nos lettres : qu'elles soient longues plus que le carême. Votre lettre cette semaine est charmante; elle contient les nouvelles que je souhaite avoir; elle me dit tout ce que j'aime à entendre; en général, épargnez-vous les nouvelles qu'on trouvera dans les gazettes; ainsi point d'échalotes, ni des Chalotais, je lirai cela dans le *Courrier d'Avignon*[1] (aujourd'hui de Monaco), qui est très intéressant à la vérité, mais qui n'aurait pas rapporté en entier le *pamphlet* de Voltaire[2], dont je vous remercie infiniment. Il a trouvé ici bien plus de lecteurs que vous ne sauriez vous l'imaginer, tant Voltaire en trouve, même parmi les quêteurs des Capucins! Le marquis Lomellino, bon lecteur et bon juge, trouve pourtant que Voltaire a grand tort de dire que *l'ennui n'est point nécessaire au salut.* Il croit, au contraire, qu'il n'y a que cela qui vaille, et il ajoute aux dix béatitudes la onzième, en disant : *Beati cæcati quoniam ipsorum est regnum cœlorum*[3]. Bienheureux ceux qui s'ennuient, car ils auront le royaume du ciel. Il est vrai qu'il y a une variante qui lit *Regnum*

1. Journal (1733-1741) dirigé successivement par Morenas, Leblanc, secrétaire du prince de Conti, et Sabin Tournai, qui paraissait deux fois par semaine, et faisait concurrence à la *Gazette de France*. Dévoué aux jésuites, il se transporta à Monaco, février 1769-juillet 1775, pendant l'occupation d'Avignon par la France.

2. Peut-être *Dieu et les Hommes*, dont Galiani parle dans la lettre 65. Dans le second semestre de 1770, les *Mém. Secrets* (t. V, p. 141, 165), s'occupent de trois autres écrits de Voltaire : *Les Anecdotes sur Freron*, sa réfutation du *Système de la Nature*, et sa *Requête* contre les moines de Saint-Claude (Grimm. *Corresp. littér.* t. IX, p. 24).

3. Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Saint-Mathieu*, 5, 3.

Digitized by Google

cæcorum, le royaume des aveugles; mais Maldonat[1] croit que c'est une *adultération* faite par les anciens philosophes.

Je suis fâché que notre charmant marquis de Roquemaure n'ait du temps de reste que pour le perdre, et qu'il n'ait des yeux de reste que pour les garder. Quel correspondant! il aurait éveillé ma verve. Au surplus, j'espère que de temps à autre il m'écrira quelque lettre qui n'ait pas le sens commun, et qui sera pourtant remplie de bonne philosophie; elle sera un baume pour me soulager des maux de l'absence.

J'embrasse le cher prophète au moment même qu'il entre par la porte Saint-Denis[2]. Telle est ma volonté. Grands dieux! pouvez-vous permettre que je ne sois pas à Paris! Oh! oui-da! ils en ont permis bien d'autres cruautés. Ils entendent bien mal leurs affaires. La cruauté produit enfin l'indépendance. Adieu, ma belle dame, ma chère dame, mon incomparable dame. Écrivez toujours par la voie de mon ambassadeur, tant que je ne vous manderai pas de faire autrement. Je compte partir d'ici, et m'éloigner davantage de vous et de tous mes amis. Notez le mot *tous*. Mais je n'ai que quarante ans, et je ne crains pas de voyager. Mourrai-je donc sitôt pour ne pas vous revoir? Non. Le cœur me dit le contraire. Adieu.

1. Jean Maldonat (1534-1583) célèbre jésuite espagnol, auteur des *Commentarii in quator evengelistas*, 1596, in-fol. Voir p. 110.

2. Grimm, qui avait quitté Paris à la fin de juillet, pour aller aux eaux de Bourbonne avec Diderot. (Voir *Corresp. littér.*, t. IX, p. 100 et 185.)

Digitized by Google

54. — A LA MÊME.

(Rép. au n. 23.) — Naples, 29 septembre 1770.

Ma belle dame, voilà un n° 23 qui ne vaut pas le diable. Vous avez un grand mal de tête; Merlin a laissé saisir ses meubles et vous n'avez pas la force de causer avec moi. Attendons donc le n° 24. En l'attendant, je vous prie d'acheter, s'il s'en trouve encore, un exemplaire des Dialogues à mes frais, et de l'envoyer chez M. de la Reynière, pour être donné de ma part à M. l'abbé Grimod; c'est un vieil ami, un antiquaire dont je suis chargé d'enrichir la bibliothèque.

J'ai reçu de Paris un ouvrage intitulé : *Essai analytique sur la Richesse et sur l'Impôt*[1]. Il combat les économistes. Ce livre m'a fait ressouvenir de la dispute de Panurge avec l'inconnu, par signes et par gestes[2], rapportée par Rabelais, et que j'ai toujours regardée comme la meilleure plaisanterie de cet étrange génie. En vérité il est aussi obscur, aussi creux que les économistes. Il combat sans s'entendre, des gens qui ne s'entendent pas plus. Cela m'a amusé. Je suis à rêver à présent, entre moi et moi, sur la théorie de l'impôt. Je fais ce livre; il est beau. J'établis que la raison pour laquelle nous avons des rois, des juges et des impôts, c'est parce que nous ne sommes pas des huîtres. Si nous l'étions, n'ayant ni

1. *Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt, où l'on réfute la nouvelle doctrine économique qui a fourni à la Société royale d'agriculture de Limoges les principes d'un programme qu'elle a publié sur l'effet des impôts indirects.* Londres, 1767, in-8° de plus de 400 p. L'auteur, L.-Fr. Graslin, y combattait les idées des économistes hostiles aux impôts indirects, et en particulier la *Théorie de l'impôt*, du marquis de Mirabeau (V. *Corresp. littér.*, t. VII, p. 468.)

2. *Pantagruel*, I, 19 : Comment Panurge feist quinaud l'Angloys, qui arguoit par signe.

Digitized by Google

bras ni jambes, nous ne pourrions travailler que pour nous-mêmes. On pourrait bien nous manger, mais on ne pourrait pas nous engager à travailler pour d'autres. Ainsi tout peuple qui se coupera bras et jambes deviendra un peuple d'huîtres, et sera exempt d'impôts. Ainsi la paresse, qui nous convertit en huîtres, est le vrai remède contre l'impôt. Ainsi l'impôt qui réveille nos bras et nos jambes est le remède contre la paresse. Ainsi l'activité d'un peuple est en proportion de ses impôts. Ainsi, comme le bonheur humain ne consiste ni dans l'excès d'oisiveté, ni dans l'excès d'activité, le bonheur ne peut être ni dans la nullité ni dans l'excès des impôts. Ainsi l'impôt qui nous embarrassera les bras et les jambes, nous incommodera plus que celui qui nous les laissera libres, et rapportera moins; ainsi l'impôt sur les consommations nous incommodera moins et rapportera plus que celui qui pèsera sur le travail du cultivateur ou du manufacturier. Vous attendiez-vous à cette foule d'*ainsi?* Êtes-vous étonnée de cet incroyable développement? Dernier *ainsi* : Ainsi les économistes radotent. Adieu. Aimez-moi.

55. — A LA MÊME.

(Rép. aux nos 24 et 25.) — Naples, 13 octobre 1770.

Ma belle dame, la semaine passée, je ne reçus pas votre lettre à temps pour y répondre. D'ailleurs il y a déjà trois ou quatre semaines que vos lettres ne m'électrisent point. Personne ne m'écrit plus de Paris. Vous-même, vous ne répondez point aux trois quarts de mes questions; je vous prie de parcourir mes lettres, et vous verrez que j'ai raison. Tout cela me donne une humeur de chien; ajoutez-y Merlin et les consuls, et vous verrez

Digitized by Google.

dans quel accablement de tristesse je dois être, voyant que Paris m'abandonne et m'oublie, et qu'il veut me forcer à l'oublier. Jusqu'à cette heure, je n'ai vécu qu'à Paris et pour Paris; mais sans une multitude de lettres de mes amis, je ne puis pas me représenter cette société irréparable, et m'en dédommager.

Vous voudriez que j'achève *la Bagarre*. Je la crois achevée. Toute plaisanterie doit être courte. Vous ne l'avez pas pu goûter, puisque vous n'aviez pas le livre de l'*Intérêt général*, dont il est la parodie. Achetez-le de grâce; assurément l'édition ne sera pas épuisée. Voyez, confrontez, et puis vous rirez. Mais, à dire vrai, je ne sais pas s'il faut faire durer davantage la plaisanterie. Rien ne me serait si aisé; mais je crains que cela ne devienne monotone. En outre, j'ai toujours le cœur navré des insultes qu'on a faites à mes Dialogues, et j'aimerais mieux une réparation honnête tirée de M. de Sartine ou de M. l'abbé Terray, qu'une vengeance éclatante tirée d'un troupeau d'économistes, qu'on peut noyer dans un crachat, et qui cependant formeront une secte puissante, et peut-être une religion, parce qu'ils sont tristes et absurdes, et tant soit peu inclinés à cette sédition qui doit, dit-on, rétablir l'égalité des conditions.

Vous voulez une cornaline belle (rien n'est si aisé), antique (rien n'est si difficile). Vous savez que j'en ai promis une depuis cinq ans à Diderot, et que je ne l'ai pas encore rencontrée sur mon chemin. J'en chercherai cependant, et la semaine prochaine, je vous dirai ce que j'aurai avancé.

Vous ne m'aviez rien dit du marquis métamorphosé en amazone à la comédie de la Chevrette[1], ou les *Préten-*

1. C'est-à-dire jouée au château de la Chevrette, loué vers 1768 pa M. d'Épinay à son parent et voisin (il demeurait aussi rue Saint-Honoré)

Digitized by Google

tions du chevalier de Chastellux ont été jouées. Dieu préserve mon cher ami Chastellux de quelque autre coup d'épée! mais ce titre de sa pièce me fait trembler. Il se fera des affaires, par la quantité de mauvais bons mots qu'on en voudra tirer, selon l'esprit de la société lutétienne. Qu'il est aisé, dans ce monde raboteux, de se casser le cou!

Dites-moi quelque chose de Grimm et de Diderot. Que font-ils? Demandez à Grimm des nouvelles de mon cher prince de Saxe-Gotha. Le baron de Gleichen est à Florence[1]; mais il paraît, comme disait l'abbé Raynal à madame Geoffrin, qu'il y a de terribles révolutions en Danemark[2]. On dit que vous allez faire la guerre. Vos gazettes n'en disent rien; mais vos effets royaux l'annoncent assez. Si la France fait la guerre[3], je gagerais qu'elle sera victorieuse, puisqu'elle payera tout argent comptant; car du crédit, il n'en est plus question. Écrivez-moi de longues lettres, s'il est vrai que vous m'aimiez. Je vous

Savalette de Magnanville, garde du trésor royal, qui y avait établi un théâtre de société, où furent jouées les pièces de M. de Magnanville lui-même, de sa nièce la marquise de Gléon, et du chevalier de Chastellux, qui, outre les *Prétentions*, y donna encore les *Amants portugais*, *Agathe*, *l'Officieux importun*. *Roméo et Juliette*, tragédie. (V. *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, Charpentier, 1876, p. 95, 251, et la *Corresp. littér.* de Grimm, t. IX, p. 234, 297, et t. XI, p. 66.) Fort lié d'abord avec madame de Cramayel, le chevalier de Chastellux s'était ensuite attaché à madame de Gléon, aux pièces de laquelle il pourrait bien avoir eu part.

1. Le baron de Gleichen, nommé ambassadeur à Naples, avait reçu de Louis XV son audience de congé, le 24 avril 1770, et avait quitté Paris vers le 13 juillet (*Correspondance de madame du Deffand*, II, 70). Il arriva à Naples à la fin de novembre et fut présenté au roi le 6 décembre.

2. Le 13 septembre 1770, le comte de Bernstorf, qui depuis vingt ans dirigeait les affaires publiques, avait été renversé par l'influence de Struensée, qui, tout-puissant désormais, fit congédier, le 18 décembre, les comtes de Thott, de Moltke, de Reventlov et Rosenkands, membres du conseil privé, et nommer, le 25, le comte d'Osten au ministère des affaires étrangères.

3. A l'occasion du démêlé de l'Espagne et de l'Angleterre au sujet des îles Falkland, démêlé dans lequel on disait que Choiseul voulait entraîner la France.

Digitized by Google

assure que je n'ai pas d'autre plaisir à Naples que d'y être en esprit [1]. Si nous vivons, nous nous reverrons sans faute, et je parierais que ce sera avant six ans.

Adieu, ma belle dame; et Schomberg, pourquoi ne m'écrit-il pas? madame d'Houdetot se souvient-elle de moi? M. de Saint-Lambert sait-il que je l'aime toujours? Madame Geoffrin, que fait-elle? Elle a un ami, roi pestiféré [2], et un petit abbé édenté et mourant d'ennui; l'un en Pologne, l'autre à Naples, et tout cela ne lui fait rien, je gagerais. Adieu.

56. — A LA MÊME.

Naples, 27 octobre 1770.

Le courrier de France n'est pas arrivé cette semaine; je suis par conséquent sans verve et sans vertu. J'espère que vous aurez recueilli de la poste la fin des *Bagarres*, et je m'attends à la nouvelle du rire immodéré de Grimm. Je vous écris aujourd'hui, premièrement pour ne pas laisser écouler une semaine sans me retracer le souvenir de ce qui fait mon unique plaisir; deuxièmement, pour vous dire que j'ai expédié à M. de la Reynière [3] une petite boîte dans laquelle il y a deux bagues, c'est-à-dire une

1. Éd. T. : que de *ne pas* y être en esprit.

2. Stanislas Poniatowski (1732-1798), élu roi de Pologne le 7 septembre 1764, et assez mal vu de la France et de la Russie, qui soutenaient contre lui, la première les confédérés, la seconde les dissidents.

3. Laurent Grimod de la Reynière, fermier général, fils de Gaspard Grimod, seigneur de la Reynière, de Clichy la Garenne, fermier général, mort le 10 février 1754, et de Marie-Madeleine Mazade, fille de Laurent, fermier général, remariée en 1756 au marquis de la Ferrière. Né vers 1735, il épousa, le 1er février 1753, F.-Elisabeth de Jarente, nièce de l'évêque d'Orléans, et mourut le 23 décembre 1793. Il était frère de mesdames Moreau de Beaumont, de Malesherbes, et de la marquise de Levis, et fut père du célèbre gastronome, mort en 1833. Avant d'aller habiter le magnifique hôtel au coin de la place Louis XV et de la rue des Champs-Elysées, qu'il fit bâtir en 1770, il habitait rue Vivienne, la deuxième porte à droite, en venant de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Digitized by Google

pierre gravée et un camée. Le camée est assurément antique ; il a été trouvé dernièrement à Rome. Il a le défaut de l'antiquité, c'est-à-dire d'être usé dans les visages des figures. Jamais on ne trouve d'antiques que de la sorte. Si vous en voyez de bien propres et de bien achevées dites à coup sûr qu'elles sont retouchées. Le dernier prix que vous le paierez, vous, ce sera sept louis, les autres le paieront dix. La pierre ancienne, appelée *lajus*, ΛΑΙΟΝ, est cependant retouchée ; c'est un Galba ; elle est belle [1] ; elle vous coûtera quatre louis. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour exécuter votre commission. M. de la Reynière doit vous envoyer ce soir les pierres [2]. S'il est tenté d'en acheter quelques-unes, et qu'elles ne vous conviennent point, laissez-le acheter ; même si vous trouvez quelques curieux, vendez-les. Enfin, si ni vous ni personne n'en veut, vous aurez la bonté de me les faire renvoyer par le même M. de la Reynière, qui me les fera parvenir sans frais, avec sûreté. Je crois, par ce moyen, vous avoir mise à votre aise ; vous pouvez acheter ou ne pas acheter, et juger de l'achat par vos yeux. Je ne me flatte pas de vous envoyer rien de mieux que ce carmin [3] ; il excède le prix que vous vouliez y mettre ; mais qu'y faire ? Merlin paye-t-il ? Si vous avez de l'argent à moi, je vous préviens que peut-être M. Nicolaï en aura besoin, ayant à payer le papier pour le tirage des planches de ma carte géographique. S'il vous en demande, vous pourrez lui en donner et il vous remboursera sur l'argent qu'il retirera des ventes. Comme c'est un homme sûr, je ne crains pas de m'embrouiller dans ce compte avec lui.

1. Éd. T. : la pierre *gravée, paraît* ancienne ; *il y a même le nom du graveur*, appelé Gajus, Γαΐου. *Cependant elle* est retouchée.
2. Éd. T. : doit envoyer *chez vous voir ces* pierres.
3. Éd. T. : ce *camée*.

Digitized by Google

J'ai relu ces jours passés mes Dialogues. J'y trouve bien des fautes d'impression. Si on les réimprime, avertissez-moi, pour que je puisse les corriger. Tout le monde m'en demande ici des exemplaires. Adieu.

57. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

A la Briche, le 29 octobre 1770.

Non, en vérité, depuis guignon guignonant, comme dit madame Geoffrin des gens malheureux, il n'y a eu rien de pareil à mon aventure de la semaine dernière : cela est si désastreux, qu'il en faut mourir de rire. Je reçois, le matin, un avis, que, par la faute de mon notaire, par sa négligence enfin, je me trouve forcée à faire un remboursement de dix mille livres, sur lequel je ne comptais pas, et dont je n'ai pas le premier sou ; et cela sous huit jours. Je fais mettre mes chevaux, et je pars pour Paris pour trouver la chose impossible. Dix mille francs à présent ! J'arrive : tandis qu'on change de chevaux, je m'avise d'ouvrir une armoire où j'avais serré toutes mes provisions pendant qu'on travaille à réparer la maison ; les souris s'y étaient réfugiées aussi, et s'étaient si bien accommodées desdites provisions, que de vingt pots de confitures et de quatre pains de sucre il n'en reste pas vestige, mais ce qui s'appelle rien. Je jure, cela soulage, et je fais mettre des souricières : c'est par où j'aurais dû commencer ; mais enfin, comme il y reste du linge et des livres, il faut bien les garantir. Je remonte en carrosse, et me voilà à courir, répétant : De l'argent ! de l'argent ! Ne voilà-t-il pas qu'un cheval se déferre, et que me voilà restée à perdre une heure à la porte d'un maréchal. J'ai beau grincer les dents, tirer la langue à

Digitized by Google

tous les passants, je n'en étais pas plus avancée. Enfin j'achève mes courses sans trouver d'argent, mais bien en ayant perdu, car (je crois vous avoir mandé cela déjà) en rentrant chez moi je m'aperçois que j'ai perdu ma bourse avec cinq louis dedans, et un anneau d'or. J'ai eu beau la chercher partout où j'avais été, elle est perdue sans ressource.

Je reviens à la Briche, excédée de froid, de fatigue et d'impatience, et en y arrivant je casse ma montre. Oh ! ma foi, je fus me coucher sans souper, car j'eus peur de m'étrangler en mangeant. Je vous demande, l'abbé, s'il y a rien de fait comme cela.

Un autre accident, encore à mourir de rire, parce qu'il n'aura pas de suite, c'est celui de votre charmant marquis, qui a une fluxion qui lui a fait enfler la moitié du visage, mais d'une manière si comique, que je n'ai de ma vie vu une enflure plus ridicule; il m'est bien démontré qu'il ne peut rien lui arriver comme à un autre. Il me mandait son indisposition : « Venez me voir, me disait-il, vous ne me trouverez pas le visage aussi droit que le raisonnement; » et en effet, il a une manière de parler de côté fort étrange. J'ai voulu lui persuader, au contraire, que son visage était l'image fidèle de sa conversation. Rien n'est ensemble, et tout est saillant; mais cela n'a pas pris. Au reste, les cataplasmes ont fait merveilles, et incessamment il prétend qu'il sera comme un autre : il sera guéri au moins.

Oh ! quels sublimes *ainsi*[1] vous m'avez envoyés ! Cela est incroyable. Grimm en est fou. J'ai occasion d'écrire à Voltaire, et je veux les lui envoyer. Il est toujours ivre de votre livre[2]; je veux qu'il vous venge du silence de

1. Voir p. 154.
2. Le 6 novembre, Voltaire venait d'écrire à madame d'Épinay : « Com-

Digitized by Google

ceux qui ne devraient pas se taire. Je l'ai un peu négligé, je vais me remettre à lui écrire, et je veux lui échauffer la tête. Écrivez-moi de votre côté quelque chose en son éloge, que je lui enverrai. Ah! du moins ce qu'il fera restera. Les injures passeront, mais ses paroles et votre livre ne passeront pas. Il a écrit à Grimm l'autre jour; il lui mande : « Je suis le bonhomme Job, mais j'ai eu des amis qui sont venus me consoler sur mon fumier, et qui valent mieux que les amis de cet Arabe[1]. » Ensuite il dit, en parlant encore de d'Alembert et de M. de Condorcet : « Ils m'ont dit, et je savais sans eux, à quel point les Welches sont déchaînés contre la philosophie. Voici le temps de dire aux philosophes ce qu'on disait aux sergents, et ce que saint Jean disait aux chrétiens : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, car qui diable vous aimerait? »

J'ai eu ces jours passés occasion de causer avec différentes personnes, qui, les unes arrivaient de la province, les autres de leurs terres; les unes de la frontière, les autres de l'intérieur; elles ne parlent que famine, disette, monopole. Je leur ai fait tout plein de questions, et voici à peu près le résultat de ce qu'elles m'ont dit. Rien de tout ceci ne vous sera peut-être neuf; mais j'aime mieux vous dire des paroles inutiles que de manquer à vous dire un fait qui pourrait vous intéresser.

ment pouvez-vous me dire que je ne connais pas l'abbé Galiani! Est-ce que je ne l'ai pas lu! Par conséquent je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage comme deux gouttes d'eau, ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison et de plaisanterie? Je l'ai vu, vous dis-je, et je le peindrais. On fait actuellement un petit *Dictionnaire encyclopédique*, où il n'est pas oublié à l'article Blé. » Le 19 mars il avait déjà écrit à d'Alembert : « Je dis anathème à quiconque ne rira pas des facéties de Galiani, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque. »

1. Lettre du 10 octobre 1770, écrite à l'occasion de l'arrivée de d'Alembert à Ferney. Elle a été insérée par Grimm dans sa *Corresp. littér.* (novembre 1770), t. IX, p. 166.

Digitized by Google

Ces disettes de blés, réelles ou simulées, se montrent subitement, et le remède en est toujours tardif. Pour bien entendre le monopole dont elles m'ont parlé, il faut savoir que dans leurs provinces et dans les provinces adjacentes, le contrat entre le propriétaire et le fermier se fait ainsi; et cela dans le Béarn, la Guyenne comme dans la Champagne, se fait de même que je vais dire : Le fermier s'acquitte en denrées avec son propriétaire; le fermier paye, il vend le restant de son grain pour fournir à ses besoins; il ne garde pas même de quoi faire la semaille qu'il va chercher dans la saison au prochain marché. Pour la subsistance journalière, il vit presque au jour la journée. Il est si grevé, si pauvre (excepté dans le Béarn), qu'il ne saurait faire autrement. Diderot m'a assuré que ce que l'on m'avait dit là des habitants de la campagne, on pourrait, quant à sa province[1], l'étendre à la plus grande partie des habitants de la ville.

Je vais dicter le reste de ma lettre; car je ne veux pas manquer la poste, et je suis lasse.

D'après ce que je viens de dire, vous voyez que tout le grain des campagnes est dans les greniers d'un petit nombre d'habitants de la ville. Voici donc comme on procède pour faire mourir de faim l'habitant de la campagne, une grande partie du pauvre habitant de la ville, et même ruiner l'habitant riche ou aisé, s'il est avide. On s'adresse à ce dernier, on achète son blé à tout prix; à mesure que les achats se multiplient, le prix hausse : il faut donc acheter promptement et secrètement. Lorsque les achats sont faits, on tient les greniers fermés, et la famine naît de toutes parts; on profite tout de suite de l'effroi, du tumulte, du prix exorbitant de la denrée qui tente l'avi-

1. Langres, en Bassigni (Champagne).

Digitized by Google

dité du riche; on étale du blé en profusion, on le propose à un prix moyen entre celui de l'achat et celui du moment, ce qui a l'air extrêmement honnête; et tout le blé rentre dans les greniers de ceux qui l'avaient vendu. Aussitôt l'abondance reparoît, et le blé revient à son premier bas prix; on l'y laisse un moment, après lequel les achats multipliés et furtifs recommencent. Les greniers se referment, et la disette revient; et puis la répétition de la même manœuvre, en conséquence de laquelle on a vu cette année dans plusieurs villes trois disettes et trois abondances se succéder; d'où il est arrivé une chose assez singulière, c'est que des propriétaires ont été ruinés après avoir vendu trois fois de suite leur même blé à un très haut prix; et cela, parce qu'il n'est pas aisé de discerner la disette réelle de la disette simulée, parce qu'il y a trop d'inconvénients à s'y tromper, parce que le gain rapide et prompt séduit, etc. On m'a donné tout cela pour des faits; je ne vous les garantis pas; car moi, qui n'en sais pas bien long sur cette matière, il me paraît impossible que cette manœuvre puisse arriver trois fois de suite; car ce prix moyen, auquel on aura racheté ce blé déjà vendu une fois, deviendra trop fort pour qu'il puisse y avoir abondance après la seconde revente, ou du moins il y aura toujours cherté; et l'on ne se défait à perte que du superflu et non du nécessaire. M'entendez-vous, l'abbé? Ai-je tort ou raison? Je m'arrête, car ceci deviendrait presque métaphysique.

Il faut vous rendre compte de votre commission. J'ai donné un de vos exemplaires à relier; on doit me l'apporter demain, et après-demain il sera de votre part dans la bibliothèque de l'abbé Grimod.

Cet essai analytique sur la richesse et sur l'impôt, dont vous me parlez, ne serait-il pas du comte de Lau-

Digitized by Google

raguais? Il paraît un livre de lui[1] que je n'ai point encore vu et qu'on m'a promis. Il y traîne dans la boue les économistes et Panurge, non le Panurge de Rabelais, mais le nôtre : il y parle de vous en éloges et en critiques. Je l'aurais déjà s'il n'était défendu; mais il m'a fallu de la protection; et malgré cela je ne le tiens pas encore.

Je retourne demain à Paris; mes réparations sont finies, et je dis adieu à la Briche sans miséricorde et sans retour. Elle est louée pour neuf ans sans clauses; et dans neuf ans qui sait si je serai au monde? Au reste, il fait un temps, depuis huit jours, très propre à faire quitter la campagne sans regret; des pluies continuelles, un froid d'une humidité insupportable : mais je me porte bien; et lorsque je vous écris, et que je reçois vos lettres, mon cher abbé, je suis tout aussi contente que si j'avais trouvé mes dix mille francs, que si mes confitures n'eussent pas été mangées, que si mon cheval n'eût pas été déferré, que si ma bourse ne fût pas perdue, et que ma montre ne fût pas cassée. Après l'histoire de mes vingt-six infor-

1. *Mémoire de M. le comte de Lauraguais sur la Compagnie des Indes, dans lequel on établit les droits et les intérêts des actionnaires, en réponse aux compilations de M. l'abbé Morellet*, s. l., 1770, in-8°, Bibl. Nat. F. 4.327. k, (V. les *Mém. secrets*, t. V (15 avril 1770), p. 91, 97); ou sa *Lettre à M. Dupont*. (Voir lettre 78.)

— Voici quelques passages du *Mémoire :* « Le docteur Morellet, qui ressemble autant à une colombe qu'à un héros, à un écrivain ou à un prêtre, n'en est pas moins un héros, un écrivain et un prêtre, ne manquerait pas de s'appliquer le vers de Juvenal : *Dat veniam corvis, vexat censura colombas*... M. l'abbé Morellet crut essentiel à sa gloire politique et à l'intérêt du dictionnaire de commerce, de paraître aux yeux du public avoué du ministre pour éclairer les actionnaires La maladie de M. Abeille, les intrigues de l'abbé Morellet, la protection que M. de Trudaine fils lui accordait, pour le consoler apparemment de la justice que lui a rendue M de Trudaine le père, firent connaître l'abbé à M. Boutin... Comment l'abbé Morellet peut-il confondre la réalité et la quantité, quoique la réalité de son ignorance soit également la quantité de ses sottises. Je suis étonné que Mme X, sa savante protectrice, ne lui ait pas montré son morceau sur la quantité et la réalité. » p. 69. Voir encore son *Mémoire sur la Compagnie des Indes*, Paris, Lacombe, 1769, in-4°. Bibl. Nat. F. 2961-11.

Digitized by Google

tunes, il ne manquerait plus que de ne pas avoir de lettres de vous cette semaine. Je m'en prends au Fontainebleau[1], et j'espère en trouver une demain en arrivant. Adieu, mon cher abbé, je vous embrasse.

58. — L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 27.) — Naples, 3 novembre 1770.

Mais pourquoi, ma belle dame, vos lettres sont-elles si tristes et si maussades depuis quelque temps? Il ne suffit pas de l'avouer, il faut se repentir et changer de style. Il n'y a que les prêtres qui aient imaginé qu'il suffisait d'avouer ses fautes, sans qu'il importât beaucoup de se corriger, et qui ont, par conséquent, changé de nom à un sacrement qui s'appelait jadis *de la pénitence*, et qu'on appelle, à cette heure, *de la confession;* mais ceci est bon pour ceux qui ne chercheraient qu'à[2] dominer sur des coupables en sachant toutes leurs intrigues, lesquels auraient cessé de les craindre s'ils s'étaient convertis. Vous, madame, vous devez vous convertir et m'écrire les plus belles lettres du monde. Mais vous avez, dit-on, un rhumatisme; mais Grimm, mais le prieur nazaréen[3], mais tous mes amis, mais votre fille? Enfin, faites *la métanie* (si ce mot grec[4] vous embrouille, Grimm vous l'expliquera). Parlons d'affaires. Je ne lis pas trop bien, dans votre lettre, à quel prix vous avez reçu cent exemplaires de mon ouvrage. Je vous prie de me le marquer; en même temps je vous prie de faire un ballot de vingt-cinq exemplaires de cet ouvrage, que vous ferez expédier à Gênes,

1. Où la cour résida du 8 octobre au 20 novembre 1770.
2. Ed. D.: *eux*, qui ne *cherchaient* qu'à.
3. Probablement l'abbé Mayeul. Voir la lettre 116.
4. Venez tous à résipiscence. G. (A. N.)

Digitized by Google

à M. Piétro-Paolo Celesia[1], à qui vous aurez la bonté de marquer le prix de l'achat et de toute la dépense de l'emballage et de l'expédition, sur laquelle je vous prie d'économiser le plus possible, surtout en évitant de vous servir de M. Delorme, homme qu'on pourrait, à juste titre, appeler un *gentilhomme de grand chemin*, selon la phrase anglaise. Vous en enverrez en même temps, à moi, un pareil ballot de vingt-cinq exemplaires ensemble, avec un corps complet des ouvrages de Voltaire, et marquez-moi de même la dépense. Le reste, tâchez de le vendre, et faisons de l'argent, car je suis à la veille d'une banqueroute effroyable. J'ai vu le compte de Nicolaï, qui va bien; je ne sais rien de celui de Gatti, et je crains qu'il ne se soit fait tort à lui-même, à son ordinaire. J'attends vos réponses sur le camée expédié à M. de la Reynière. Je suis pressé, et je laisse mille choses que j'aurais à vous dire. Les lettres de France, de cette semaine, ne sont point arrivées. Portez-vous bien, aimez-moi, et travaillez à mon retour à Paris. Adieu.

59. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

A la Briche, à Paris, sur le chemin, partout où je trouve une plume et de l'encre; depuis le 3 novembre 1770, jusqu'au 10 que la lettre partira.

Mais quel train il fait ce petit abbé! on dirait un éphéméride, d'autant qu'il est, dans cette lettre du 13 octobre que je viens de recevoir, aussi injuste que bruyant. Que voulez-vous de moi? Je vous écris régulièrement toutes les semaines, toute affaire cessante. Quel est le Parisien ou la Parisienne qui en fasse autant? Je suis

1. Marmontel, dans ses *Mémoires*, III, 235, nomme, parmi les habitués du salon de M. de Laborde, « Silésia, ce génois philosophe qui ressemblait à Vauvenargues. » Voir p. 40.

Digitized by Google

trois semaines de suite sans vous électriser? Voilà assurément une belle nouvelle que vous m'apprenez là! Mais mon étonnement vient bien plutôt de ce que quelques-unes de mes lettres vous ont fait ce surprenant effet. Qui diantre peut avoir de l'esprit ou de l'imagination une fois par semaine, précisément le jour de poste? Je vous écris tout ce qui me passe par la tête; je vous écris, parce que je vous aime, parce que j'aime à vous faire souvenir de moi; ce n'est pas ma faute si les autres ne vous écrivent pas; il ne faut pas me chercher noise pour cela, car je vous dirai comme cette religieuse : Eh bien! mon révérend père, si vous n'êtes pas content de moi, couchez-vous auprès. C'est un de nos proverbes qui veut dire : Allez vous promener. Attendez; on m'appelle pour voir si mon vin est bien emballé, et je reviens... Me voilà.

Vous dites encore que je ne réponds pas à la moitié de vos lettres. Il se peut que je n'aie pas répondu à celles que je n'ai pas encore reçues et qui sont en chemin; mais je n'ai laissé aucun article en arrière, du mois d'août 1769 jusqu'au 13 octobre 1770. Songez qu'au moment où vous recevez mes lettres, ce sont des réponses à des questions de six semaines de date, et que je ne vous écris pas sans avoir vos lettres sous les yeux. Par exemple, je vous écris actuellement sur un damier où le marquis a perdu hier une partie d'échecs. J'ai les pieds sur un fauteuil, parce que je n'ai plus de table autour de moi. Sur ce fauteuil sont vos trois dernières lettres, des clefs, des mémoires à payer; un sac d'argent où l'on vient malheureusement puiser si souvent, qu'il sera bientôt à sec; et malgré cela, je suis à mon abbé, sans aucune distraction, parce qu'encore une fois je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces... Ah! quel chien de sabbat! Eh bien! oui, que la charrette

Digitized by Google

parte, qu'elle aille au diable, et qu'on mette mes chevaux. Je disais donc, pour vous prouver mon exactitude, que je n'ai pu répondre plus tôt sur ce qui concernait les réparations; mes dernières lettres en parlent amplement.

Je n'ai point vu le comte de Schomberg, il est à Fontainebleau; Diderot est au Grand-Val[1] jusqu'à la Saint-Martin : parce qu'il avait promis d'être ici, il fallait bien qu'il fût ailleurs. L'homme à la chaise de paille, qui n'est assurément pas un homme de paille, fait toujours plus de feuilles que personne. Il mène une vie de galérien, et n'en est pas moins gai le soir au sortir de son grenier. Il vous aime, il vous dit mille choses tendres, et n'a malheureusement pas le temps de vous les dire lui-même. Le prince de Gotha se porte bien; mais il y a un siècle qu'il n'a écrit, parce qu'il a été en gala pour la réception des princesses de Galles et autres[2]. M. de Saint-Lambert vous aime toujours fort sérieusement, à ce que je sup-

1. C'est en effet de cette propriété du baron d'Holbach que Diderot écrivait, le 2 novembre, à mademoiselle Volland, au sujet de la *Réfutation des Dialogues*: « L'abbé Morellet nous est venu (*au Grandval*): oh? le plaisant corps! comme je vous en amuserais, si j'en avais le temps! Il m'a laissé un seul exemplaire de son ouvrage, qui a été supprimé, contre les *Dialogues* de l'abbé Galiani; je ne l'ai pas encore ouvert; le baron qui l'a parcouru, m'a dit qu'il était plein d'amertume » (*Œuvres de Diderot*, t. XIX, p 340). Et le même jour à Grimm: « L'abbé Morellet nous est venu avec le récit de ses trentes-six infortunes, c'est à crever de rire ; c'était la jérémiade la plus vile, la plus intéressée et la plus naturelle que vous puissiez imaginer, et cela sans que le Jérémie s'en doutât. Il m'a laissé son ouvrage contre l'abbé; je ne l'ai pas encore ouvert, mais je me suis promis de lui en dire mon avis bien serré. » Le 10, il disait encore à Grimm: « Si vous étiez aussi un peu curieux de mon sentiment, sur l'ouvrage de Panurge, je vous donnerais la lettre que je lui ai préparée. » (*Ibid.* t. XX, p. 22 et 24.)

2. Le 14 septembre, la princesse douairière de Galles, Augustine de Saxe-Gotha (1719–1772), mère de Georges III, veuve en 1751, était arrivée à Gotha, où sa fille, la princesse héréditaire de Brunswick-Wolfenbuttel, vint la rejoindre et où son fils, le duc de Glocester, la reprit à son retour de Vienne, pour se rendre en Angleterre où ils arrivèrent le 27 octobre. *Gazette de France*, p. 320, 365.

Digitized by Google

pose, parce qu'il en parle toujours avec la même chaleur que vous lui connaissez. La comtesse d'Houdetot vous trouve charmant; mais Panurge est un bien bon esprit qui a une logique admirable, et elle aime beaucoup la logique.

Au reste, il y a un mois que je n'ai vu personne, et que je mène une vie selon mon cœur et ma tournure qui a un certain penchant à la sauvagerie. Je vous jure qu'excepté trois ou quatre personnes dont je ne me sépare jamais sans peine, je me passe des autres le plus aisément du monde. Je ne fuis pas le monde cependant, mais je n'en ai nul besoin; je n'ai besoin que de mes amis. Je relis ce que je viens d'écrire. Cela est abominable; brûlez-le. Il faut que je parte; je continuerai quand je serai arrivée, mais brûlez toujours.

Le 6, à Paris.

Un taudis, un bruit, un froid! ah! vous n'avez pas d'idée des calamités qui m'environnent. J'ai déjà été une fois l'autre semaine à Paris, comptant m'y établir. L'odeur de peinture m'en a chassée, et enfin m'y voilà sans miséricorde. L'abbé Grimod a de votre part un exemplaire relié des Dialogues; cela est fait, n'en parlons plus. L'autre semaine je vous parlerai de Nicolaï et de Gatti, et je ferai dire à la personne que vous m'avez recommandée qu'elle peut venir me trouver. Soyez sûr de mon exactitude et de mon zèle.

Où avez-vous donc pris que je n'ai pu rire de *la Bagarre*? J'ai mon *Ordre essentiel des sociétés* si bien présent, que j'ai cité et rappelé les à-propos à tous ceux qui ne les sentaient pas. C'est la satire la plus plaisante, la plus originale, la plus sanglante qui ait jamais été faite.

Digitized by Google

Nous sommes tous d'avis que sans trop la prolonger, il faut traiter l'affaire de la vraie bagarre, la journée du 30 mai; nous attendons au moins un chapitre. Signé le *philosophe*, la *chaise de paille* et votre servante. C'est notre avis et notre volonté.

Le livre du comte de Lauraguais [1] est à mourir de rire, je vous l'envoie; quoiqu'il vous critique, il vous divertira beaucoup. Comme c'est une petite, très petite brochure, j'ai envie de vous la faire contresigner avec les gazettes jusqu'à Rome. Je verrai si je puis trouver quelque autre moyen de vous la faire parvenir. Les économistes y sont plaisamment vilipendés.

Madame Geoffrin est toujours elle, bonne, excellente et originale, en ce que le génie l'est toujours. Je ne la vois que quand je la rencontre comme vous savez. Elle se porte à merveille. C'est encore un problème que je n'ai pu résoudre, de savoir pourquoi elle ne m'aime pas, car j'étais faite pour lui plaire, observant toujours paisiblement, n'offusquant et n'effaçant jamais personne, n'ayant ni fortune, ni maison montée, n'étant ni bête, ni conquérante; cela est singulier.

Vous parlerai-je du volume que Buffon vient de donner sur les oiseaux [2]? Une ignorante, une femme, cela est bien hardi! N'importe, je vais vous dire tout bas, tout bas à l'oreille ce que j'en pense. J'ai peur qu'il n'y ait plus de poésie que de vérité dans tout cela. A en croire son premier Discours sur l'homme, c'est le premier et le plus parfait des animaux.

Dans son Discours sur les quadrupèdes, on voyait qu'il qu'il mourait d'envie de les mettre, sinon au-dessus de l'homme, au moins tout à côté. Vous souvient-il qu'il

1. Voir la lettre 78.
2. Le tome XI de l'*Histoire naturelle*. Paris, Panckoucke, in-12 (juin 1770)

Digitized by Google

attribue au hasard de lui avoir mis en main le sceptre du monde? A présent, dans le Discours sur les oiseaux, il dit qu'à l'aide de la vue, le plus parfait de leurs sens, et les quadrupèdes à l'aide de l'odorat, les uns et les autres font des combinaisons fort au-dessus de ce que l'homme peut jamais faire. Voilà donc les oiseaux qui ont sur l'homme l'avantage du vol, de la vue, de la puissance reproductive et les combinaisons d'un certain genre. Les quadrupèdes ont ceux de la course, de l'odorat, de la force physique et les combinaisons d'un certain genre. Il ne reste aux hommes que le tact, le goût et la raison. Mais ensuite il va plus loin, et il dit qu'après avoir comparé dans chaque être les produits du simple sentiment, et recherché les causes de la diversité de l'instinct, il en trouve les résultats plus réguliers, moins capricieux, moins sujets à l'erreur, que ne l'est la *raison* dans la seule espèce qui croit la posséder. Il ne reste donc à l'homme que le tact et le goût. Et le premier rhinocéros, s'il eût voulu s'en donner la peine, aurait donc conclu sur son être plus juste que Buffon. Je ne lui fais pas l'injure de le prendre au mot. On sent fort bien au reste ce qu'il veut dire ; mais pourquoi mettre de la poésie et faire des suppositions métaphysiques où il ne faut qu'un simple exposé des choses? Pourquoi se faire le panégyriste de chaque espèce dont il parle ? On est comme on est. Il devait montrer la chaîne des êtres depuis le marbre froid qui se forme au fond de la caverne, jusqu'au chêne qui porte sa tête dans les nues ; ensuite depuis le chêne jusqu'à l'huître, et depuis l'huître parcourir tous les animaux jusqu'à l'homme, fixer la limite de chaque être, et non les faire empiéter les uns sur les autres. Si les ours et les vautours entendaient sa langue, nous ne serions pas en sûreté sur la terre. Ces contradictions apparentes ne

Digitized by Google

viennent cependant que de ce qu'il a voulu faire entendre sans oser le prononcer, parce qu'il voit toujours, quand il écrit, le docteur Riballier[1] au bas de sa page, et qu'avec une telle vision il est bien difficile de faire de la besogne vraiment grande et philosophique. Ce n'en est pas moins un bien beau génie, et son éloquence est noble, simple et enchanteresse.

Puisque vous jugez de mes sentiments, mon cher abbé, par la longueur de mes lettres, il ne tient qu'à vous sur celle-ci de croire que je vous adore ; et, en vérité, longueur à part, vous ne vous tromperez pas de beaucoup. Adieu, cependant, jusqu'à l'ordinaire prochain.

60. — L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 28.) — Naples, 10 novembre 1770.

Si vous saviez quelle rage et quelle impatience vous me causez parfois, vous remercieriez Dieu que je n'aie pas les bras longs de trois cents lieues, car, pour le coup, je vous battrais. Il est vrai que d'autres fois, je vous embrasserais, si mes bras allaient jusqu'à Paris. Quoi ! vous raffolez de ma *Bagarre*, et vous avez la monstrueuse cruauté de ne pas vous procurer l'ouvrage original de M. de la Rivière. Vous voulez le lire à mes amis, et vous n'avez pas sur la cheminée le texte pour en faire la confrontation. Y a-t-il rien de plus horrible et de plus inouï? Non, il faut que je vous batte absolument. Tenez, prenez le papier ci-joint, et voyez comment il faut s'y prendre pour faire goûter la plaisanterie. Mettez au net tout l'ouvrage, comme je vous l'indique, et alors assemblez le

1. Syndic de Sorbonne, et censeur, célèbre par sa censure de *Bélisaire*.

Digitized by Google

comité, et lisez-le en entier avec la tournure que je viens de lui donner, et voyez l'effet qu'il produira. Je vous assure que lorsqu'on lit d'une haleine le texte économique, et qu'en face on voit la parodie fidèle, et calquée avec la plus exacte précision, il est impossible de ne pas étouffer de rire ; et il paraît impossible que la chose soit comme elle est.

Je vous ai envoyé une antique, et j'attends votre réponse. Nicolaï me dit que vous n'avez pas encore soldé son compte. Vous n'avez donc pas reçu d'argent de Merlin ? Si vous voulez que je vende ici quelques livres de lui, envoyez-moi une petite note des ouvrages que vous compteriez prendre, et des prix. Je suis si pressé d'argent, que c'est une chose incroyable.

Pour ma gloire, je me repose entièrement sur vous, et sur le hasard, père de la fortune, et souvent beau-père de la vertu. Adieu, aimez-moi. Je suis au désespoir. J'ai perdu à la loterie. Je n'ai envie de rien ; et puis le poème en prose que je viens d'enfanter, m'a épuisé la verve. Embrassez tous mes amis. Schomberg a-t-il recouvré ma lettre ? Adieu.

61. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 29.) — Naples, 13 novembre 1770 [1].

Ma belle dame, plaisanterie à part, il n'y a rien de si vrai que vos lettres sont maussades depuis quelque temps. Pourquoi cela ? Êtes-vous malade ? Êtes-vous sans argent comme moi ? Expliquez-vous. Vous pend-il quelque chose sur la tête, comme le sabre à ce tyran de Syracuse, et la cuisse femelle au marquis ? Eh bien ! cette cuisse est-elle

1. Éd. D. : 17 novembre.

Digitized by Google

à mademoiselle Framboissier? A qui est-elle? La compte-t-on parmi les comètes de notre siècle? Connaît-on ses nœuds, son orbite, son inclinaison, sa parallaxe [1]?

Mille grâces de l'ode de Voltaire[2]. Elle est charmante ; c'est le premier poème en prose que j'aie vu. Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit? Sans les chercher, je devais trouver des défenseurs contre les imbéciles économistes. Linguet a débuté[3] (car je ne compte pas Fréron), et le comte de Lauraguais[4] suit après. La cherté que vous souffrez m'en donnera bien d'autres, n'en doutez pas.

Je suis fâché du peu d'espoir que vous me donnez sur mes désirs. Tout doit donc m'aller de travers? Patience.

Merlin, que fait-il? A propos, si vous m'envoyez des indications des prix de quelques bons livres qu'il a, j'en prendrai peut-être, et cela abrégera la rentrée de ce qu'il me doit. Gatti ne me doit rien; c'est bien moi qui lui dois deux ou trois douzaines de francs. Bonsoir, le temps me manque.

62. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 26). — Naples, 20 novembre 1770.

Ma belle dame, je ne sais pas ce que c'est, depuis trois ou quatre ordinaires, vos lettres m'attristent et me fâchent,

1. Depuis, *et la cuisse...* manque dans l'éd. T.

2. Très probablement la *Traduction du poème de Jean Plokof*, dans laquelle, sous ce nom supposé, Voltaire appelle l'Europe aux armes contre les Turcs. (*Œuvres* t. XLVI, p. 456). Voir les *Mém. Secrets*, t. XX, p. 188, qui qualifient cette pièce d'*ode en prose*. Cette même année Voltaire publia encore les *Stances* à Saurin et à madame Necker (sur sa dignité de capucin, et sa statue), et les *Épîtres* au roi de la Chine et au roi de Danemark.

3. Dans ses *Lettres sur la* Théorie des Lois civiles. Il s'ensuivit une polémique très vive avec Dupont de Nemours dans les *Éphémérides*, tandis que La Harpe dans le *Mercure* l'attaquait sur un autre sujet.

4. Voir p. 164.

Digitized by Google

sans que j'y trouve rien qui m'égaie. D'abord vous m'annoncez que vous n'avez pas reçu ma lettre, et M. Nicolaï m'assure, dans la sienne, qu'il l'a fait parvenir, ainsi que toutes les autres, avec la dernière exactitude, à votre hôtel. Vous me dites que Schomberg n'a pas reçu mon ancienne lettre. Je l'ai envoyée dans les mains de M. l'ambassadeur[1]. Il n'a qu'à remettre aux arrêts son fils, puisqu'il en a le pouvoir. Je regretterais bien cette lettre à Schomberg, si elle était égarée. Vous ne me promettez que des injures, au lieu de réparations, compliments, louanges, présents, etc., dus au sauveur de la France. Mon affaire avec Merlin va comme le baudrier à Jean Gousset, d'épis en épis[2]. Sur quoi voulez-vous donc que je m'égaie ? Cependant je ne songe qu'à égayer ce monstre de Grimm et à le faire rire à chaudes larmes. Vous trouverez à la poste un autre paquet qui achève *la Bagarre*. Je n'ai conservé aucune copie du premier morceau que je vous ai envoyé, et je ne sais plus ce qu'il y avait : ainsi je ne sais pas si les deux morceaux se lient ensemble. Je crois que oui ; cependant consultez l'original ; car, sans avoir le texte de M. de la Rivière en main, vous ne pouvez ni rire bien, ni rien entendre. Au surplus, je n'ai encore rien fait de si fou dans ma vie. J'ai ri moi-même en me lisant ; ce qui ne m'était pas encore arrivé.

Dieu sait si d'Alembert viendra à Naples et quand. Vous me croyez, à ce que je pense, à Pontoise ou à Poissy[3]. Gleichen est à Rome.

1. Le comte de Fuentès, dont le fils aîné, le prince de Pignatelli, était mestre de camp dans le régiment dont le comte de Schomberg était le colonel propriétaire.
2. Par bouffonnerie sans doute, pour, *de pis en pis*.
3. Éd. T. : *à Passy*.

Digitized by Google

Si ma lettre, que vous n'avez pas reçue à temps, était perdue, je vous avertis qu'il y avait une prière de ma part d'un secours généreux qu'il faut donner à une personne[1] dont Nicolaï ou elle-même vous instruira.

Je voudrais vous écrire mille choses; mais vous me donnez du chagrin, et vous éteignez ma verve. Pourquoi Suard ne m'écrit-il pas? Il a reçu mille jolies lettres de moi. Tâchez d'envoyer mes félicitations à l'abbé Morellet, s'il est vrai qu'il ait reçu une pension. Assurément il cessera d'être économiste dès qu'il pourra se passer d'économie. Les sectes sont une ressource pour les gueux; cela leur donne une consistance, et ils trouvent une *boîte à Perrette*[2]. Voilà pourquoi il y a des jansénistes, des francs-maçons, des économistes. Les riches ne gagnent rien à partager. Ainsi point de sectes pour eux. Adieu. Écrivez-moi des choses gaies, intéressantes; et faites, quand vous pourrez, par vous ou par vos amis, quelque chose pour moi.

63. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 30). — Naples, 24 novembre 1770.

Ma belle dame, enfin voilà une longue lettre de vous, à laquelle je fais une réponse fort courte, et en voici la raison. Je viens de conquérir un autre emploi qui me rapportera deux mille livres par an, et qui ne demande pas de travail. Je suis secrétaire du commerce. Nous appelons secrétaires dans les tribunaux, à peu près ce que

1. Madame de la Daubinière.

2. Nom donné à la caisse du parti janséniste, célèbre au dix-huitième siècle, et dont le legs, fait en 1695 par Nicole à madame de Fontpertuis « pour en faire l'usage dont il était convenu avec elle, » fut peut-être le noyau.

Digitized by Google

vous appelez gens du roi. Depuis un mois j'ai été occupé de cette besogne, qui a enfin heureusement réussi, et voilà pourquoi j'étais sans verve et sans génie. Les avares sont bêtes en tout ce qui n'est pas argent. Mon affaire n'était pas aisée ; car, d'abord, il a fallu faire vaquer cet emploi qui ne vaquait pas. Ensuite il était incompatible avec celui de conseiller ; il a fallu résoudre l'incompatibilité. Enfin il a fallu le demander et l'obtenir, et cela a été le plus aisé. Me voilà donc plus en état d'attendre Merlin, et de vous écrire avec génie et enthousiasme : *Venium a dote sagittæ*[1].

Vous voudriez me faire rire sur vos infortunes, cela est impossible aux absents. Les éloignés ne voient que les choses, et jamais les couleurs des choses. Je vois donc cinq louis, un anneau d'or perdu, des dragées mangées, une montre cassée, et dix mille livres à payer. Je gage que vous rirez mieux de mes deux mille livres attrapées.

Je ne vous écrirai rien ce soir sur les blés et sur nos questions. D'Alembert ne viendra donc pas en Italie ; tant pis pour lui et pour l'Italie. Voltaire a tort de dire aux philosophes : Aimez-vous, mes enfants ; ceci ne doit se dire qu'à des sectaires[2]. Il faut dire cela aux économistes, aux jansénistes. Ils ont besoin de s'aimer ; et la boîte à Perrette est le pivot de toutes les sectes. Les philosophes ne sont pas faits pour s'aimer. Les aigles ne volent point en compagnie. Il faut laisser cela aux perdrix, aux étourneaux. Voltaire n'a point aimé, et n'est aimé de personne. Il est craint ; il a sa griffe, et c'est assez. Planer au-dessus et avoir des griffes, voilà le lot des grands génies.

Quelle est l'histoire de Thomas ? De grâce dites-la-moi.

1. Dans le sens sans doute de *sagittæ Cupidinis*.
2. Voir p. 161.

Digitized by Google

Ne faisons pas une secte des philosophes, mais empêchons que ce nom ne se prodigue[1].

Adieu; je vous recommande encore madame de la Daubinière. Votre n° 31 arrive; je n'ose pas le décacheter, crainte d'y répondre.

64. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 31.) — Naples, 8 décembre 1770.

Ma belle dame, vous m'avez écrit la plus jolie et la plus longue lettre du monde. Elle m'aurait égayé, si j'étais capable de l'être; mais je suis plongé dans la plus noire affliction. Cette personne que je vous avais recommandée si vivement, cette personne que j'aimais parce qu'elle m'aimait, peut-être, à l'heure que j'écris, n'est plus. Il n'y a que vous qui soyez en état de savoir, si j'en suis affligé. Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur, et Dieu voulut qu'ils eussent raison. Enfin je ne suis en état de vous rien dire. Si la mort a épargné cette personne, et qu'elle en soit quitte pour une longue et pénible maladie, je vous la recommande autant que je puis, et faites, à ma place, ce que j'aurais fait étant à Paris. Nicolaï vous en parlera. Il lui a payé 60 livres pour cinq mois qui lui étaient dus. Vous aurez la bonté de les rembourser. Adieu, ma belle dame; la mort est une vilaine chose. Je trouve, à présent, une terrible différence entre l'absence et la mort. Ces philosophes anciens, qui disent que la mort n'est rien, radotent, croyez-moi. Vivez donc, et vivez le plus que vous pourrez. Adieu.

1. Défense lui avait été faite d'imprimer le discours qu'il avait prononcé à la réception de Loménie de Brienne, le 6 septembre 1770, et où on avait vu des allusions au réquisitoire de l'avocat général Seguier (18 août) contre plusieurs écrits, et aux affaires de Bretagne. Grimm, qui croit à l'innocence de Thomas, ne veut pas cependant qu'on lui prodigue le nom de philosophe. (*Corresp. littér.*, t. IX, p. 126, et les *Mém. secrets*, t. V, p. 161 et 163.)

Digitized by Google

65. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 33.) — Naples, 13 décembre 1770.

Ma belle dame, vous avez bien jugé de mon cœur, en croyant que je serais dans le chagrin. Cependant, comme les lettres du 18 novembre n'ont pas été si accablantes que je le craignais, je m'empresse de vous répondre, de crainte qu'il ne m'arrive demain quelque triste nouvelle qui me mette hors d'état de rien faire, et d'écrire à personne. Pour les autres, j'ai une migraine affreuse toute prête pour m'excuser.

Vous aimez donc le Galba antico-moderne? Soit. Je le paierai, quoique je ne me souvienne plus combien je dois le payer, et nous compterons ensemble.

Je suis enchanté de ce que vous mande Voltaire[1]. J'ai passé un jour et une nuit à lire et relire *Dieu et les hommes*[2], pour me distraire de toute autre idée. Je trouve que les dévots ont bien raison de dire que Voltaire craint la mort. Rien n'est si vrai. Il craint de mourir avant que d'avoir tout dit, et il se presse de tout dire et de tirer

1. Dans sa lettre à madame d'Épinay, datée du 6 novembre, où on lit : « Comment pouvez-vous me dire que je ne connais pas l'abbé Galiani? Est-ce que je ne l'ai pas lu? par conséquent je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage comme deux gouttes d'eau, ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison et de plaisanterie? Je l'ai vu, vous dis-je, et je le peindrais. On fait actuellement un petit *Dictionnaire* encyclopédique, où il n'est pas oublié à l'article *Blé*. » (*Œuvres*, t. LXV, p. 475.)

2. *Dieu et les Hommes, œuvre théologique, mais raisonnable, par le Dr Obern, traduit par Jacques Aimon*, Berlin, 1769, de 264 p. Grimm, en novembre 1769, avait apprécié ainsi ce nouvel écrit de Voltaire contre le christianisme : « Dans le fond tous ces ouvrages ne sont qu'une continuelle répétition des mêmes idées, mais cette répétition, malgré sa continuité, n'est pas fastidieuse. On y trouve toujours des traits d'une tournure neuve et originale. Son rabachage tout usé qu'il est, me fait plus de plaisir que la fleur des écrits de la plupart de nos merveilleux. (*Corresp. litter.*, t. VIII, p. 363.)

Digitized by Google

jusqu'à son dernier coup de provision. Mais il ne tire pas sa poudre aux moineaux : c'est bien aux moines qu'il adresse ses coups. Enfin, à force de dire et de redire, de parler à demi-voix[1], et de s'expliquer clairement, Voltaire s'est rapproché de bien du monde ; et pour être tout à fait d'accord, il n'a qu'à leur dire que ce qui reste à dire n'est pas absolument fait pour être dit. Pour moi, je ne suis qu'un pauvre économiste manqué, qui n'a que du pain pour tout potage, et des abbayes pour tout revenu. Ainsi, ne me mêlez pas avec la grande boulangerie, lorsque je n'appartiens qu'à la petite. En attendant, j'ai vu avec un grand étonnement, sur la *Gazette de France* du 9 novembre, qu'on a publié à Paris un ouvrage à moi[2], écrit en italien en 1754, et traduit en français ; et je gage que je n'y suis pas même nommé, et que vous n'en savez rien, vous la première. Voici le fait. En 1726, avant que je vinsse au monde, Barthélemi Intieri[3], Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du premier ordre, inventa une étuve à blés. En 1754, il était âgé de quatre-vingt-deux ans, et presque aveugle. Je souhaitais que le monde connût cette machine utile. J'écrivis donc un petit livre intitulé : *Della perfetta conservazionne del grano*[4] ; et comme je n'ai jamais voulu mettre mon nom sur aucun de mes ouvrages, je voulus qu'il portât le nom de l'inventeur de la machine ; mais tout le monde sait qu'il est à moi ; et je crois que Grimm, Dide-

1. Éd. T. : à demi-*bouche*.

2. *L'art de conserver les grains, par B. Intieri, ouvrage traduit de l'italien par les soins de M. B. D. N. E.* (Bellepierre de Neuve-Église), Paris, Saugrain, 1770, in-8°, fig. Annoncé dans le n° 90 de la *Gazette de France*.

3. Né à Pistoie, vers 1676, selon la *Biographie* Michaud, mort en 1757, à Naples, où il professa la philosophie et les mathématiques, et fonda une école de commerce et une chaire d'économie politique.

4. Naples, 1754, in-folio.

Digitized by Google

rot, le baron, et peut-être d'autres l'ont à Paris, et savent cette histoire aussi bien que l'abbé Morellet. Je suis enchanté à présent qu'il soit traduit en français, d'autant plus qu'il servira à découvrir un plagiat affreux et malhonnête que fit M. Duhamel[1], qui s'attribua l'invention de cette machine, pendant qu'il ne fit que faire regraver les dessins qu'en avait faits mon frère, et qu'il lui avait envoyés. Le nom de mon frère est encore au bas des planches de l'édition italienne. Il y laissa même des fautes dans le dessin ; et certaines variations, qui avaient été ajoutées dans les dessins par M. Intieri, et qui se trouvèrent ensuite impraticables, M. Duhamel voulut les faire passer pour des additions et des corrections qu'il y avait faites[2]. Or, ma belle dame, j'ai tout l'intérêt possible que toute la France sache, au moyen des folliculaires[3], que

1. H.-L. Duhamel du Monceau (1700-1782), célèbre agronome, membre de l'Académie des Sciences en 1728. Il avait publié en 1753 un *Traité de la conservation des grains*, in-12. « Le véritable représentant de la physiologie végétale, dit M. A. Maury, fut à cette époque Duhamel du Monceau, un des hommes qui ont le plus honoré les sciences au siècle dernier ; ses travaux, suivant la remarque de M. Chevreul, réunissent presque tous le mérite de la science abstraite à l'avantage de la science appliquée. » (*L'Ancienne Académie des Sciences*, 1864, p. 114.)

2. Diderot, qui, dans une lettre anonyme adressée au *Mercure* (juin 1771, p. 167), et qui figure dans ses œuvres (t. VI, p. 440), a reproduit, avec quelques modifications seulement, tout ce que Galiani dit ici d'Intieri et de lui-même, a adouci ainsi ce passage : « M. Duhamel, de notre Académie des sciences, toujours poussé du beau zèle de nous enrichir des inventions étrangères, ne dédaigna pas de publier la machine d'Intieri, sans se souvenir de l'auteur. Le marquis Galiani, frère de l'abbé, lui en avait envoyé les dessins, que notre académicien fit regraver, mais sans nous prévenir que les additions et variations qu'il adoptait d'après Intieri, et qu'il donnait comme des moyens de perfection, étaient impraticables dans l'exécution. Vous conclurez de ce petit historique littéraire tout ce qui vous plaira. » Voir lettre 78, note 1.

3. C'est ce qu'apprit à ses lecteurs, Grimm, dans sa Correspondance du mois de janvier 1771 : « Le traducteur de cet ouvrage ne sait pas seulement que si c'est Bartolomeo Intieri qui inventa cette machine ingénieuse, c'est notre abbé Galiani qui en fit la description ; qu'il est l'auteur de la brochure italienne ; que son frère, le marquis Galiani, en dessina les

Digitized by Google

cet ouvrage m'appartient, chose qui ne m'a jamais été contestée ; et cela prouvera qu'au vrai je suis l'ami de tous les économistes, puisque en 1749, j'écrivis mon livre de la *Monnaie*, et en 1754 celui des *Grains*. La secte économique n'était pas encore née dans ce temps-là. Comme ces bêtes m'ont cru un intrus et un nouveau venu dans leur berceau, je suis bien aise qu'ils sachent que c'est bien à moi à les en chasser, et à rester où je suis depuis vingt ans. Je crois que l'imprimeur ne perdra rien, si on sait que le livre qui porte le nom d'Intieri est autant à moi, que celui qui porte le nom du chevalier Zanchi.

Et, à cette occasion, quelque gazetier voulait dire quelque chose de ma vie littéraire, sachez que je suis né en 1728, le 2 décembre ; qu'en 1748, je devins célèbre par une plaisanterie poétique, et une oraison funèbre sur la mort de notre feu bourreau, Dominique Jannaccone, d'illustre mémoire. Qu'en 1749 je publiai mon livre sur la *Monnaie* ; en 1754, sur les *blés* en question ; en 1755, je fis une dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyée ensemble, avec une collection des pierres du Vésuve, au pape Benoît XIV, et qui n'a jamais été imprimée, mais elle est connue à Paris. M. de Jussieu l'a vue, et, chez le baron, les garçons de la boulangerie la connaissent. En 1756, je fus nommé académicien de l'Académie d'Herculanum, et je travaillai beaucoup au premier volume des planches. Je fis même une grande

planche, et que notre académicien, M. Duhamel, a publié depuis *longtemps* la machine d'Intieri, mais sans en faire honneur à son auteur. Voilà une différence de conduite assez frappante entre notre charmant abbé Galiani et notre important académicien Duhamel : le premier dérobe son nom à la connaissance du public, et fait croire, par le titre de sa brochure, qu'elle est de l'inventeur de la machine lui-même ; le second oublie jusqu'au nom de l'inventeur, et publie la machine en France comme étant de son invention, et avec quelques additions qui n'ont pas le sens commun. » *Corresp. litt.*, t. 13, p. 220.

Digitized by Google

dissertation sur la *Peinture des anciens*, que l'abbé Arnaud a vue. En 1758, j'imprimai l'oraison funèbre du pape Benoît XIV (c'est ce qui me plaît le mieux de mes ouvrages). Ensuite, je devins politique, et en France je n'ai fait que des enfants et des livres qui n'ont pas vu le jour. Vous connaissez mon Horace, et le public connaît mes Dialogues. Il y aurait une liste terrible d'ouvrages manuscrits et achevés, qui ne sont pas encore publiés; mais je songe sérieusement à me presser autant que Voltaire, car je crains la mort comme lui. Enfin, je vous recommande mon honneur et ma célébrité.

Dans l'enthousiasme où l'on est à présent sur mon *Pour et contre* en France, je ne suis pas fâché qu'on sache bien qui je suis, et que ce n'est pas à un singe seul, avec sa morsure, que je dois la célébrité[1]. On verra que je suis un vieux écrivain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à imprimer à l'âge de dix-neuf ans, et qu'il y en a vingt-deux que je babille par la presse, et pour sortir de la presse. Mes manuscrits italiens achevés sont : la traduction de l'ouvrage de Locke sur les monnaies[2], avec des notes; une traduction en vers du premier livre de l'*Anti-Lucrèce;* quelques poésies; une dissertation sur les *Géants et les hommes d'une stature extraordinaire;* une dissertation sur les *Rois carthaginois;* plusieurs dissertations sur des matières d'érudition, et deux ou trois oraisons; une dissertation sur les *Peintures d'Herculanum*, une sur le *Vésuve*, mon *Horace français*, etc.

Mille grâces de l'extrait du *Journal des Provinces*[3].

1. Voir p. 115, note 3.
2. *Quelques considérations sur les suites de la diminution de l'intérêt, et de l'augmentation de la valeur des monnaies*, Londres, 1691, in-8°.
3. Cette feuille ne figure pas dans la *Bibliographie de la Presse*, d'Ed. Hatin, Paris, 1866.

Digitized by Google

N'est-il pas de d'Alembert? il me paraît de lui. Mille choses à Grimm et à Diderot. Augmentez la liste de mes ouvrages par la *Bagarre*. Et Merlin paye-t-il?

66. — A M. SUARD.

Naples, 15 décembre 1770.

Bonjour, mon cher et charmant ami; vous m'avez écrit une lettre charmante sous le 14 octobre, et je vous en remercie du fond de mon cœur. Vous m'accablez d'un déluge de questions et d'interrogations, et je vous en remercie aussi; car je vois que vous les faites exprès par l'envie que vous avez de m'entendre jaser: et cette envie me fait autant d'honneur que de plaisir. Il faut donc que je vous envoie une longue et belle lettre pour vous payer de retour; mais le puis-je? J'ai le cœur serré et l'âme navrée de chagrins. Ils me viennent de Paris : Gatti et madame d'Épinay en savent la cause, et je n'en rougis point. J'en ai aussi à Naples, malgré mes honneurs et mes dignités, et le rôle assez joli que je joue sur ce petit théâtre héroï-comique.

J'ai perdu mes dents, mon cher ami. Qu'est-ce que cela vous fait? me direz-vous; vous mangerez de la bouillie; et celle que nous apprêtons ici pour les chats, en voulant nous préserver de la disette, pourra vous servir aussi. Vous avez beau me consoler; si je n'eusse perdu que le plaisir de manger, je ne le regretterais pas; mais c'est bien pis. Je ne parle plus; voilà ce qui est effroyable. Je balbutie en voulant parler, surtout l'italien; il se fait un sifflement entre mes dents très désagréable dont je m'aperçois moi-même, et à l'instant je me tais, crainte d'ennuyer les autres. Or, imaginez ce que c'est que l'abbé Galiani muet. Non, il n'y a rien de plus cruel et de plus

Digitized by Google

lamentable; assurez-vous que je n'exagère point. Gleichen, qui est ici, pourra vous l'attester. Je suis resté quelquefois deux jours entiers sans dire un seul mot, crainte de balbutier, et cela me fait balbutier davantage. Mais vous, coquin, vous allez, à cette nouvelle, vous écrier d'abord : Tant mieux; puisque le petit abbé ne parle plus, il écrira. Nous allons en jouir plus que les Napolitains. Coquin, savez-vous que c'est un grand péché contre la charité du prochain, celui que vous allez commettre par cette injuste réjouissance? mais vous vous souciez bien de la morale et des péchés! Je vois que vous voulez bien plus que je réponde à vos questions. Vous en souvenez-vous, ou faut-il que je vous les répète ici? Pour m'épargner un travail, je suppose que vous vous en souvenez, ainsi je ne recopierai pas vos articles, je répondrai.

1° Si l'exportation est aussi utile au despotisme qu'à la république, etc. Non. Point de despote où le blé est bien cher; car là le paysan est riche, et sans paysan pauvre, point de despotisme. Mais la crainte des disettes, etc., me direz-vous. Eh bien! la crainte des disettes fera passer de mauvais moments aux despotes; mais la richesse des paysans les détruit. Il vaut mieux exister de quelque manière que ce soit que de ne point exister. Mais le despotisme, me direz-vous, est une chose vilaine, abominable. *Concedo* ou *nego*, tout comme il vous plaira. Je réponds : ceci ne fait rien à la chose; on ne dispute pas des goûts, et il est toujours fort sage de rester comme l'on est. Ame lâche et servile! allez-vous me dire; vous êtes digne de rester à Naples et d'y vivre. Eh bien! j'y vivrai. Mais si vous comptez vous révolter et changer la face du gouvernement, rien qu'avec des brochures, et encore des brochures ennuyantes, écrites en mauvais français, vous êtes

Digitized by Google

bien loin de votre compte. Vous n'en ferez rien, et vous n'en serez pas moins persécuté, si on s'aperçoit de vos intentions.

2° Quelle limitation faut-il adopter dans les gouvernements limités? Ne pourrait-on faire des changements en France sur la police des blés, sans tout bouleverser, etc.? Réponse. Oui; les miens. Est-ce que j'ai proposé d'anéantir l'exportation? Non, en vérité. Je me suis déclaré hautement pour, et je n'y ai mis que de légères modifications qui ne doivent servir qu'à la subordonner à la circulation intérieure. Convenons d'abord qu'il faut quelque limitation à l'exportation; l'édit même de 1764[1] en imagina une qui n'a servi de rien. Si vous m'accordez cela, ce qui est ma question avec les économistes fieffés, j'ai gagné tout le reste; car je défie qui que ce soit d'imaginer un système de limitation meilleur que le mien.

3° Ne peut-on pas sans guerre civile, tenter de grands changements, etc.? Oui, tous, excepté les prix des choses, cela veut dire, excepté la surcharge d'impôt qui causa la fraude, etc.; le changement des monnaies ou la banqueroute des papiers qui mit la France aux abois du temps de M. Law; l'altération des prix du blé, qui donnera constamment des famines. Vous dites, dans votre lettre, une chose, mon ami, que je ne puis pas absolument vous passer; vous dites que la suppression des états généraux était une chose de tout autre importance que la liberté de vendre l'avoine et l'orge, et cependant elle se fit sans bruit. Oh! pour cela, non. Savez-vous bien que c'est le prix de l'avoine et de l'orge qui fait exister ou qui détruit les états généraux. Voilà une chose, par exemple, que les économistes ne savent pas; mais ils en

1. Voir p. 29, note 5.

Digitized by Google

ignorent tant! Remarquez que le prix des choses vénales de première nécessité était, relativement à la masse d'argent qui existait en Europe, il y a trois ou quatre siècles, le quadruple plus fort qu'il n'est de notre temps, relativement à notre masse d'argent. Rien n'est si vrai; c'est un fait démontré dans un bon livre d'un président[1] qui passa pour un sot, parce que sa femme avait tout l'esprit que M. de Trudaine, le père, lui donnait. C'est de même démontré en Italie, dans un bon ouvrage qui vient de paraître à Florence; et voilà pourquoi tout était alors, en Italie, ou république ou anarchie féodale. Les souverains ne pouvaient pas entretenir de grandes armées à cause du haut prix des denrées, et les paysans riches ne se laissaient pas fouler, et il y avait des états généraux, car les anciens nobles n'étaient que les bons gros fermiers de la France.

1. *Les Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains, avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12. (Voir la *Corresp. littér.* de Grimm, t. V, p. 155.) Elles avaient pour auteur Nicolas-François du Pré de Saint-Maur (1695-1774), d'une famille de robe de Paris, fils de Nicolas, correcteur de la Chambre des Comptes (1694), mort le 2 janvier 1732, âgé de 92 ans, et d'Anne-Marie Fruchet de la Fournerie. D'abord trésorier de France à la généralité de Paris, maître de comptes le 4 mars 1732, sa traduction du *Paradis perdu* le fit entrer à l'Académie en juin 1733, à la place de d'Antin, évêque de Langres. Il avait épousé, en 1730, Marie-Marthe Alleon, dont il eut Nicolas, conseiller au Parlement en 1751, maître des requêtes en 1755, intendant de Berry en 1764, de Bordeaux en 1776, marié, en 1761, à N. Le Noir. — « C'était, dit Grimm, un très bon homme, plein de douceur et de savoir, mais qui dut bien moins à ses talents littéraires qu'aux liaisons de madame Dupré de Saint-Maur, avec tous les beaux esprit sdu temps, l'honneur d'être l'un des quarantes. » (*Corresp. littér.*, t. X, p. 518, et les *Mém. secrets*, t. VII, 244.) — Collé a peint ainsi madame de Saint-Maur: « C'est une femme qui sait quelque chose, qui fait de la philosophie, qui a de l'esprit, mais sec et sans grâce, et même, un peu pédant : ce portrait est de gens qui la connaissent bien et qui estiment fort d'ailleurs les qualités de son cœur. » Collé, *Journal*, t. II, p. 80. — En 1770, Dupré de Saint-Maur demeurait rue Michel-le-Comte. Son frère cadet, Pierre, né le 6 mars 1697, conseiller au Parlement en 1717, mort le 28 janvier 1765, avait épousé, le 18 mars 1729, Marie-Marthe Bellanger, dont il eut Antoine-Pierre, qui, le 2 août 1725, épousa Marie-Louise-Françoise Riqueur des Gasseaux.

Digitized by Google

4° Faut-il perpétuer la barbarie des législations les plus barbares, etc.? Non. Il faut les changer pas à pas. J'ai proposé le plus grand allongement de pas que la France pouvait faire en sortant de son système vicieux concernant les blés. Les économistes en ont proposé un plus long que la nature des jambes. Il ont glissé, et se sont cassé le nez.

5° Vous me demanderez ce qui serait arrivé en France, si l'édit de 1764 n'avait pas eu lieu? Réponse. On aurait laissé sortir le blé par permissions particulières; il en serait sorti tout autant et même plus; cela aurait rapporté quelque chose aux intendants et à la bureaucratie, et la France serait au même état où elle est à présent, parce que les deux systèmes sont également vicieux; et voilà pourquoi *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte* est ma devise. Si en 1764 on avait adopté mon système, que j'avais indiqué à M. de Choiseul et à M. de Montigny, il ne serait pas sorti peut-être du royaume un seul setier de blé; mais la circulation intérieure se serait parfaitement établie, et la France ne verserait pas à présent de son sein des sommes d'argent effrayantes qui la laisseront dans l'épuisement pendant bien des années. Mauvaise richesse que celle qui nous vient des denrées vendues aux étrangers. Il faut bien vendre ses manufactures, et se bien nourrir de son pain. Ai-je répondu à toutes vos questions? Laissez-moi à présent vous prouver le profit que je tire des instructions que vous me donnez dans votre gazette, car je soutiens, moi, que la gazette est la source de tout le savoir humain. Voyez-vous que l'Angleterre s'obstine à refuser la sortie, et que l'Égypte, oui, l'Égypte elle-même, manque de blé? Voyez donc si j'avais raison de prêcher l'incertitude des récoltes dans tout pays! Voyez si j'avais raison de dire qu'il ne fallait

Digitized by Google

pas compter sur la reconnaissance des nations à qui vous avez vendu du blé; que l'importation libre n'est pas un remède proportionné aux dommages de l'exportation excessive! L'exportation dépend du roi de France seul; l'importation a besoin du concours des autres souverains.

Ah çà! mon ami, je suis si las, si ennuyé de vous parler davantage de blés, que je vous prie, en grâce, de ne m'en plus parler. Parlons d'autre chose. Il paraît que les Russes ont été écharpillés dans l'Archipel par les Turcs et par les vents[1]. Vous aurez cet hiver une maladie épidémique, soit en Hollande ou en Flandre, ou même chez vous, que vous n'appellerez pas une peste, parce qu'elle sera une peste mitigée, ayant fait le tour du nord; la plupart en guériront. Souvenez-vous de ma prédiction.

Que fait d'Alembert? Je crains qu'il ne soit rentré trop tôt[2], et je maudis son fauteuil. Que fait mademoiselle de l'Espinasse? Crie-t-elle toujours au carreau[3], à sa chienne? Et son perroquet, dit-il toujours des ordures? Elle verra que je me souviens de tout le monde. M. d'Aine[4] est donc intendant à Brest? Faites-en mes compliments à la baronne? Donnez-moi des nouvelles d'Helvétius, mâle et femelle. Réjouissez-vous avec l'abbé

1. Au mois d'octobre, les Turcs, sous les ordres d'Hassan-Bey, avaient fait une diversion sur l'île de Lemnos, et forcé deux fois le comte Orloff à se rembarquer sur la flotte russe, qui, ne trouvant de refuge dans aucun port de l'Archipel avait été obligée de venir se réparer au mois de décembre à Livourne et à Porto Feraïo.

2. Arrivé à Ferney, en compagnie de Condorcet, vers le 24 septembre 1770, d'Alembert était de retour à Paris, le 26 novembre.

3. Maladie à laquelle les enfants sont sujets. (A. N.)

4. Marius-Jean-Baptiste-Nicolas d'Aine, frère de la baronne d'Holbach. Intendant de Bayonne, en 1767, il y resta jusqu'en 1774, où il remplaça Turgot à Limoges. Ce fut M. de Ruis-Embito (1705-1776) qui, en 1771, passa de Rochefort à Brest, comme intendant de la marine.

Digitized by Google

Morellet de sa pension, s'il est vrai qu'il l'ait obtenue. Faites parvenir mes respects à madame Geoffrin, qui m'aime toujours, je le sais bien, mais qui n'ose pas m'aimer, crainte d'aimer quelqu'un qui se soit mal conduit, et avec peu de prévoyance. De grâce, faites-la assurer de ma part que ce n'est pas moi qui me suis mal conduit, mais c'est bien Dieu lui-même, et Dieu le père, qui plus est, qui s'est très mal conduit, et sans aucune prévoyance, en faisant arriver des choses que lui seul pouvait détourner, qui devaient infailliblement m'arracher de Paris. Dieu aurait dû les prévoir, et il paraît qu'il n'a pas prévu que cela fâcherait infiniment mes amis, et moi tout le premier. S'il l'a prévu, c'est une marque qu'il s'en est moqué; mais tout est pour le mieux, disait Pangloss. Il ne faut charger que Grimm de cette commission. Adieu, mon cher ami; adieu à madame Necker, à votre chère moitié; à madame de Fourqueux, à madame de Trudaine[1], à la baronne enfin. Faites-leur tout ce qu'elles vous permettront de leur faire de ma part; je souscris à tout, et je m'en rapporte à vous. Bonsoir.

67. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 34.) — Naples, 22 décembre 1770.

Vous me proposez, ma belle dame, la grande question, si c'est moi ou vous qui sommes maussades. Nous le sommes tous les deux, et nous voilà d'accord; mais nous ne voudrions plus l'être ni l'un ni l'autre, et voilà le sujet de nos querelles.

Je suis au désespoir de l'égarement de ma vieille lettre au comte de Schomberg; elle sera chez le suisse de l'am-

1. Fille de madame de Fourqueux.

Digitized by Google

bassadeur d'Espagne, qui est atteint et soupçonné d'être le recéleur de mes lettres.

Je ne vous croyais pas embarrassée de cinquante exemplaires de mon livre. M. Molini vous en prendra peut-être pour envoyer en Italie. Quoi qu'il en soit, je les prendrai moi-même, s'ils vous sont à charge, et je ne suis pas fâché d'en avoir une petite pacotille.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire une espèce de mémoire que je vous envoie, et dont vous et notre ami [1] vous ferez l'usage que vous jugerez convenable; et s'il ne sert qu'à vous amuser, je ne demande rien davantage; mais je n'ai pas pu me dispenser de l'écrire; mon cœur saigne encore de l'injustice dont on a voulu m'accabler.

J'ai arrangé un échantillon de Paris ici. Gleichen, le général Kock[2], un résident de Venise, le secrétaire d'ambassade de France [3], et moi, nous dînons ensemble; nous nous rassemblons, et nous jouons le Paris, comme Nicolet joue Molière à la foire. J'ai fait les délices de ce dîner avec l'épître de Voltaire [4], et son ode en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie du fond de mon cœur, et je vous prie, au nom de la coterie et au mien, de m'envoyer ce qui paraîtra de saillant et d'amusant à Paris.

Mille grâces du bon conte de mademoiselle Arnould. J'ai oublié de vous dire que j'ai écrit une longue lettre *à blé* à Suard, la semaine passée; je crois qu'elle entrera dans votre recueil; cependant, il vous faudrait avoir la sienne à laquelle je réponds. S'il n'en a pas gardé de

1. Ed. T. : notre ami *Suard*.
2. Le général baron de Kock, officier général au service de l'impératrice Marie-Thérèse, fort lié avec mademoiselle de Lespinasse, et dont il est question dans les lettres de celle-ci, ainsi que dans la *Corresp. de madame du Deffand*.
3. M. Bérenger.
4. L'épître au roi de la Chine.

Digitized by Google

copie, je vous l'enverrai. Il faut aussi que je vous écrive quelques mots *blés*. Lorsque les économistes disent que c'est un bien que le blé soit à un très haut prix, ils ne disent ni une absurdité, ni une bêtise, mais ils tiennent un langage très séditieux. Savez-vous bien que, si on laissait agir la nature, un sac de blé vaudrait infiniment plus qu'un cordon bleu ? Tout le système actuel de tous les États du monde est fondé sur une ancienne violence qu'on a faite et soutenue contre les possesseurs des seuls vrais biens. On s'est mis à cheval sur les paysans : rois, papes, parlements, Sorbonne, faculté, chapitre de l'ordre du Saint-Esprit, et jusqu'au chapitre de Saint-Michel, tout a grimpé sur eux, et a avili le prix du blé. Les Anglais ont voulu toucher au prix du blé[1], et vous voyez qu'à l'instant Wilkes[2], et les francs tenanciers de Middlesex, narguent le roi, les lords et les communes ; et vous rencontrez à Londres un charretier de blés qui se bat à coups de poing avec un vicomte de la Grande-Bretagne. Il a fallu, chez les Anglais, arrêter vite l'exportation, pour arrêter le progrès des richesses des fermiers, qui allaient culbuter toute la machine politique de l'État. Si les économistes entendent malice à leurs propos, je les admire de cacher si bien leur jeu, de paraître aussi bêtes qu'ils le paraissent, ayant de si longues et profondes vues dans la tête. Mais croyez-vous que Baudeau, Roubaud et consorts soient des chefs de parti, comme Cromwell, etc.?

1. « Londres, 3 avril. Comme il paraît qu'il y a dans les magasins du royaume des provisions de blé beaucoup au dessus de ce qui est nécessaire pour la consommation intérieure, et qu'on a tout lieu d'espérer, cette année, une récolte très abondante, on croit que le Parlement permettra, sous de certaines restrictions, l'exportation de cette denrée, sans gratification. » *Gaz. de France*, p. 119 et 126.

2. John Wilkes (1727-1797), le célèbre agitateur anglais, trois fois élu député pour Middlesex, et trois fois repoussé par la Chambre, venait de sortir de prison, le 17 avril, et d'être élu alderman par la cité de Londres.

Digitized by Google

Si cela est, c'est bien imperceptible, et jamais personne n'a mieux caché son jeu.

Nicolaï me mande que vous lui avez soldé son compte. La dépense qu'il devait faire pour le tirage des estampes de la carte géographique, se monte à près de 500 livres; mais, comme je crois que les ouvriers lui accorderont quelque répit, j'imagine qu'avec 300 livres comptant, il pourra tout achever. Si vous ne les avez pas, répondez au moins pour lui, et dépêchons cette affaire, qui est une queue des choses épineuses et difficiles que j'ai laissées à Paris, et dont il me tarde infiniment de me débarrasser, pour me livrer tout entier à une correspondance gaie de folies philosophiques.

J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination. Je voudrais le faire, mais je n'en ai pas les bras. Il aura pour titre : *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits, traduit du chat en français, par M. d'Égratigny, interprète de la langue chatte, à la Bibliothèque du Roi*[1]. Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte ici, je rêve toujours à cet ouvrage, qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des Dieux-hommes. Ensuite elle leur explique la théologie et les deux principes, le Dieu-homme bon, et le démon, chien mauvais; puis elle leur dicte la morale; la querelle aux rats et aux moineaux, etc.; enfin, elle leur parle de la vie future et de la Ratopolis céleste, qui est une ville dont les murs sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles, etc.; et qui est remplie de rats destinés à leur amusement. Elle leur inspire le respect pour les chats châtrés, qui sont appe-

1. Cette facétie aurait pu prendre place à côté de l'*Histoire des chats*, 1727, de Moncrif, qu'on n'appela plus désormais que l'*historiogriffe*, et du livre, *Les Chats*, 1868, de M. Champfleury.

Digitized by Google

lés[1] à cet état par le Dieu-homme, pour être heureux dans ce monde et dans l'autre, témoin leur embonpoint; et c'est pour cela qu'ils sont dispensés de prendre des souris. Enfin, elle leur recommande la plus parfaite résignation, en cas que le Dieu-homme les appelle à cet état de perfection, etc., etc., etc. Y a-t-il rien au monde de plus fou que cet ouvrage?

68. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 35 et 36.) — Naples, 5 janvier 1771.

Ma belle dame, j'ai été, la semaine passée, faire ma cour au roi et aux ministres, à la forêt de Pressano, qui est notre Compiègne, et cela m'a empêché d'écrire à personne le samedi passé, vous me le pardonnerez, puisqu'au fond je n'aurais pas eu grand'chose à vous dire. Vous m'aviez conté, dans votre n° 35, une gaucherie charmante de mon incomparable marquis, et une autre assez jolie de mon cher Grimm. Si je vous faisais l'histoire des gaucheries des hommes, et surtout des femmes d'ici, je ne finirais pas de sitôt. Mais au fait, c'est une belle chose que d'être gauche, et Burigny[2] a toujours été l'objet de ma plus grande ambition. Je vois pourtant que ce mal est contagieux, car y a-t-il rien de si incroyable que votre n° 36? Vous m'envoyez une feuille que vous ne m'envoyez pas, qui ne peut pas aller par la poste, et qu'on envoyait pourtant dans le paquet de la cour, comme si ce paquet

1. Éd. T. : pour les chats châtrés, *qui sont des chats prédestinés*, appelés à.

2. Jean Lévesque de Burigny (1692-1785), membre de l'Académie des Inscriptions en 1756, grand ami de madame Geoffrin, et de sa fille, madame de la Ferté-Imbault, chez laquelle il demeurait. Marmontel vante « son aménité et sa sagesse antique. » *Mémoires*, 1804, t. III, p. 235, et la *Corresp. littér.* de Grimm, t. XIV, p. 285.

Digitized by Google

n'allait pas par la poste, et n'était pas encore plus fouillé et visité que les autres; et tout cela finit par l'ensevelir dans une caisse, que je ne recevrai qu'au mois de juin, si Dieu me donne vie. Mais ce n'est pas tout.

Y a-t-il rien de plus gauche à vous que de me demander une réponse *sonica* sur mes affaires? et depuis quand avez-vous besoin de mon autorisation pour disposer de mes affaires et de moi-même, tout comme bon vous semblera? Cependant, si vous voulez un conseil quelconque sur mes intérêts, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira, je vous dirai que je voudrais ne rien gagner au delà de cent louis, et ne rien perdre non plus. Ainsi, je suis très disposé à faire remise des intérêts échus, parce qu'ils grossiraient cette somme; mais je ne voudrais pas rabattre les frais de sentence, parce qu'ils diminueraient ladite somme. En outre, comme il a payé en partie en livres, je suis très prêt à consentir que, si ces ouvrages se vendent plus cher qu'il ne les a évalués, ce profit aille à son bénéfice en entier; mais si on y perd, alors tout ce que je voudrais faire serait de partager la perte entre moi et lui. Enfin je consens à ne pas le vexer. Je n'aurais pas même vexé sa femme, si j'eusse été à Paris. J'aime le bon gré à la folie.

Que mon manuscrit ait été très chèrement vendu, cela peut être; cependant, Diderot admirait ma modestie, et l'évaluait mille écus; cependant, le libraire a bien vendu l'ouvrage; cependant il me demandait la préférence pour mon *Horace*, et pour tous mes livres possibles; cependant, je n'ai pas chatouillé sa femme; cependant, vous vous intéressez à elle, et, par conséquent, tous autres *cependant* cessant, faites tout ce que vous voudrez. Envoyez-moi seulement un bilan du tout, et n'oubliez pas de m'indiquer les prix des ouvrages. Qu'est-ce que coûte

Digitized by Google

un Dictionnaire de l'Académie, de la dernière édition[1] ?

Il serait bien étonnant pour moi, que, pendant qu'on a permis à M. de La Rivière d'imprimer avec toutes les solennités possibles les injures les plus grossières contre moi[2], il ne me fût pas permis de lui riposter par les

1. Paris, 1762. C'était la quatrième.

2. Voici comment La Rivière parle des *Dialogues :* « On les attribue à un étranger, homme de lettres et homme en place, qui s'intéresse assez au bonheur de la France, pour vous faire part de ses réflexions sur un objet si imposant. Cet honnête Napolitain fait, dans son ouvrage, des sorties très malhonnêtes contre les partisans de la liberté de ce commerce. Mais qu'importe ; c'est une preuve sans doute du vif intérêt qu'il prend à ce qui nous regarde. Laissons donc cet objet pour ce qu'il vaut. Ne lui disons point comme Ménippe à Jupiter : *Tu as donc tort, puisque tu prends ton tonnerre* Cet auteur paraît même mériter d'autant plus d'indulgence, que son ouvrage appartient tout entier au génie : on remarque tout le feu de l'imagination qui semble être le caractère particulier des ultramontains. Cet ouvrage, rempli de métaphores heureuses, de choses fortement exprimées, parce qu'elles sont fortement senties, d'images vives et brillantes, où l'imagination se joue et s'abandonne à elle-même, sans garder aucun ménagement, est un mélange bizarre de quelques vérités jointes adroitement à beaucoup d'erreurs. Il me paraît fait non pour convaincre, mais pour séduire, malgré la bassesse de quelques comparaisons qu'on y trouve, le manque de justesse de quelques expressions dont il se sert, le trivial, pour ne rien dire de plus, de quelques façons de parler qu'il emploie... Tout ce que je me propose, c'est d'arracher à ses maximes l'enveloppe imposante qui les couvre ; c'est de les présenter dans toute leur simplicité et de les rapprocher les unes des autres, afin que mes lecteurs, après les avoir jugées séparément, puissent les juger encore dans leur ensemble ; et des contradictions frappantes qui règnent entre elles tirer une nouvelle preuve de la fausseté dont elles sont toutes en leur particulier : peut-être seront-ils surpris de voir combien l'art de leur parure cache en elles de difformités. » (p. 326). — Et encore : « Vous, dont les conseils généreux retrancheraient tout d'un coup 176 millions du revenu national ; vous, qui voulez encore arrêter l'accroissement prodigieux dont il est susceptible, vous seriez, sans le savoir, cet ennemi, et cet ennemi dangereux, si votre système ne choquait les vérités les plus communes aujourd'hui, et n'était rempli de contradictions multipliées qui révolteront quiconque vous lira froidement et sans prévention. » (p. 363). — Enfin il termine ainsi : « Les écarts dans lesquels son imagination l'a précipité, sont une belle leçon pour ceux qui veulent ridiculiser l'évidence des principes immuables de l'ordre social, parce qu'ils n'ont jamais pris la peine de faire ce qu'il faut pour se les rendre évidents ; qui traitent légèrement les grandes questions économiques, et se croient en droit de les décider, avant de s'être nourris, de s'être pénétrés des premières vérités dont on ne doit jamais s'écarter. » (*L'Intérêt général de l'Etat ou la liberté du commerce des blés, avec la réfutation d'un nouveau système publié en forme de Dialogues*, Amsterdam et Paris, 1770, in-12, de 418 p.)

Digitized by Google

plaisanteries les plus délicates. Au reste, je ne tiens nullement à ma plaisanterie; je n'ai voulu que vous amuser, vous et Grimm le cruel, et je suis payé de ma peine, puisque vous avez ri. Si la plaisanterie est imprimée, choisissez bien votre moment pour la publier, car il n'y a que l'à-propos à Paris; et surtout n'allez pas la faire paraître au moment de quelque bagarre et de quelque crise des parlements et des finances; on n'y ferait aucune attention : il arrive tant de choses chez vous[1], qui diminuent mes regrets de ne pas me trouver à Paris dans ce moment-ci! Je crois que mon départ vous a porté guignon. Ainsi, je compte qu'on me rappellera, comme on descendra la châsse de sainte Geneviève, pour que le calme et la bonne gaieté reviennent.

J'ai vu une lettre de madame Geoffrin au baron de Gleichen. J'y ai vu qu'elle m'aime encore; je n'en ai pas douté un instant; je suis pourtant bien aise de me confirmer dans ma croyance. Je me sens un incroyable désir de lui écrire, aussi bien qu'à mademoiselle Clairon; mais je veux laisser écouler la foule des lettres du nouvel an; car, dans ce moment-ci, les lettres s'égarent aisément, et je suis toujours furieux de la perte des miennes. Adieu; mille choses à tous. J'ai écrit ce soir à M. Baudouin; Magallon ou Nicolaï pourront vous procurer la lecture de ma lettre, et assurez M. Baudouin que je n'ai rien de caché pour vous, et que même mon intention est que

1. Après le lit de justice du 27 juin 1770, qui annulait les procédures faites par le Parlement contre le duc d'Aiguillon, et la visite du roi au Parlement, le 3 septembre, pour y faire enlever les pièces du procès, avaient eu lieu : le 27 novembre, la publication de l'édit qui défendait l'union des Parlements; le 7 décembre, un nouveau lit de justice pour l'enregistrement de cet édit; le 8, la suspension du cours de la justice par le Parlement; le 24, le renvoi de Choiseul. A la suite de nouvelles remontrances, le 19 janvier, les magistrats reçurent ces fameuses lettres de cachet, début du coup d'État Maupeou.

Digitized by Google

vous me voyiez, autant qu'il est possible de voir et d'entendre un absent.

69. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 37.) — Naples, 12 janvier 1771.

Ma belle dame, toutes vos lettres, qui me donnent du chagrin, me paraîtront toujours maussades; et vous m'en donnerez toutes les fois que vous en aurez. Je voudrais ou vous consoler ou vous conseiller. L'un et l'autre sont difficiles. Cependant, tant à l'égard des affaires publiques que de vos chagrins domestiques, vous voyez que l'excès est l'avant-coureur du remède et du changement. Consolez-vous donc du moins de ce que cet excès si désirable est arrivé plutôt qu'on ne croyait. Voyons donc le changement.

Je vous remercie des détails de Thomas [1]. En vérité, Dieu, dans ce siècle, fait des miracles en faveur des athées, et ils devraient au moins, à la vue de ceux-ci, se convertir. Auraient-ils pu espérer que la France entière, et les parlements surtout, seraient si occupés qu'ils n'auraient pas le temps de pouvoir croquer un académicien grillé en guise de côtelette, lorsqu'ils déjeunent à leur buvette? Il faudrait être diablement surchargé d'affaires pour n'avoir pas même le temps de rôtir un athée; et cependant c'est arrivé. A présent ils en sont quittes pour la peur, quoique dans le préambule de l'édit du lit de jus-

1. Ou plutôt sur Thomas et sa réponse au discours de réception de Loménie de Brienne (6 sept. 1770), dont l'impression avait été défendue, et qui faillit lui attirer de plus grands désagréments encore, si nous en croyons ce passage un peu ironique, il est vrai, de Grimm : « Il fut question de mesures très graves contre l'auteur, comme d'être mis à la Bastille, rayé du tableau des Quarante, peut-être pendu en place de Grève pour le bon ordre. » *Corresp. litt.*, t. XI, p. 126.

Digitized by Google

tice[1], il leur soit promis qu'on gardera pour le dessert le *Système de la nature*, lorsqu'on sera débarrassé du *système politique français* et de la prétendue unité des classes. Enfin, ils vivent encore, et ce n'est pas un petit profit pour eux.

Vous m'avez envoyé un compte charmant, et qui me fait voir plus riche que je ne croyais. L'argent que vous avez reçu doit être passé dans les mains du duc de Villa-Hermosa[2], par l'entremise de M. de Magallon; mais je vous dirai cela plus précisément la semaine prochaine. En attendant, je vous dis que j'ai été surpris de ne trouver, dans le bilan que vous m'avez envoyé, rien de donné à madame de la Daubinière. Cependant elle a reçu quelque argent de moi, et je vous renouvelle mes prières de l'assister, même avec quelque peu d'argent. Aimez-moi, et embrassez tous mes amis : le baron et la baronne en sont. Adieu.

70. — A LA MÊME.

(Rép. à la lettre qui n'a point de n°, et au n° 38, qui mériterait de n'en pas avoir non plus.)

Naples, 19 janvier 1771.

Ma belle dame, je vous plains, je m'attriste, et je voudrais vous consoler et vous conseiller, en même temps

1. Le lit de justice tenu à Versailles le 7 décembre 1770, et où fut enregistré l'édit qui reproduisait en l'aggravant celui du 27 novembre contre les parlements et leur interdisait de se servir des mots d'unité, d'indivisibilité, et de classes.

2. Ami, et peut-être parent, du marquis de Mora, avec lequel il visita Voltaire à Ferney, en avril 1768. Le titre de duc de Villahermosa, avait été créé au XVIe siècle pour branche cadette de la maison de Borgia, formée par don Carlos Borgia, second fils de Jean Borgia, lequel avait pour père François Borgia, IVe duc de Gandie, mort en 1572, et canonisé sous le nom de saint François Borgia. Le frère aîné de Carlos Borgia, François prit le titre de prince de Squillace, porté d'abord par un frère de César Borgia et du Ier duc de Gandie.

Digitized by Google

que je suis persuadé que vous n'en avez pas besoin. Quelle folie vous prit d'aller faire des enfants avec M. d'Épinay! Ne savez-vous pas que les enfants ressemblent à leur père? Vous voyiez que M. d'Épinay était prodigue; il fallait donc faire des enfants avec mon ambassadeur, le marquis de Castromonte, qui était à Paris lors de la conception de votre fils [1], et il aurait rétabli les affaires de la famille. Avez-vous jamais eu le délire de croire à Rousseau et à son *Émile*, et de croire que l'éducation, les maximes, les discours puissent rien à l'organisation des têtes? Si vous y croyez, prenez-moi un loup, et faites-en un chien, si vous pouvez. Ce qui est donc irréparable est un mal calculé, et par conséquent il ne faut pas l'augmenter par de mauvais calculs. Le plus faux et le plus dangereux serait celui de croire qu'on peut y remédier. Persuadez-vous bien qu'il n'y a point de remède, et vous n'aurez que la dose du mal nécessaire, sans qu'il y en ait rien de votre part de volontaire. Mais vous savez peut-être tout cela, et vous l'avez fait. Au reste, je n'ai jamais été mère; j'ai bien été père une couple de fois, et j'ai bien vu que cela ne fait rien à la chose [2].

Mille grâces du sirop de callebasse envoyé. Si la malade est encore vivante, vous pourriez peut-être lui rendre un grand service en parlant à M. de Sartine [3] pour la faire recevoir et soigner aux Hospitalières. Nicolaï vous en parlera.

J'ai bouché mon trou avec les héritiers de mon ambassadeur, auxquels je devais 4900 liv.; j'en ai payé 3900 à

1. Voir p. 39, note 2, un trait du caractère intéressé de Castromonte, lequel du reste n'occupa le poste d'ambassadeur à Paris qu'à partir de 1753, plus de six ans après la venue au monde de Louis-Joseph d'Épinay, né le 26 septembre 1746.

2. Tout ce passage depuis *quelle folie*, manque dans l'édition T.

3. Édition T : *Madame de Sartine.*

Digitized by Google

peu près; il ne me reste que 988 liv. à payer dans les mains de M. le duc de Villa-Hermosa. Je vous prie donc de faire passer dans ses mains, par l'entremise de mon ami Magallon, tout l'argent *merlinesque* que vous avez et que vous aurez, jusqu'à concurrence de la somme de 983 livres, dont il aura la bonté de donner avis au marquis de Castromonte, en Espagne.

Je laisse reposer votre tête sur les bouleversements de Paris; la mienne est toute reposée. Je vois que j'avais calculé juste, quant à la chose, et mal relativement au temps. Je suis enchanté de n'être pas à Paris en 1771; mais je serais ravi d'y être en 1772. Adieu, aimez-moi. J'aimerais les baisers de Voltaire, mais j'aimerais encore mieux ceux de mademoiselle Grandi[1]. Adieu.

71. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

A Paris, le 20 janvier 1771.

Si vous ne venez pas mettre les *holà!* parmi nous, mon cher abbé, je ne sais ce qui nous arrivera. Nous nous arrachons les yeux sur *l'Intérêt général de l'État*[2]. L'un dit : c'est ce chapitre-là qu'il faut copier; l'autre dit : point du tout, c'est celui-là. Mais, messieurs, c'est celui-là, cela est clair; lisez donc, il est mot à mot. — Cela est vrai; lisez celui-ci, rien n'est copié, mais tout est imité. — Eh bien! donc, copiez tout le livre. — Pourquoi pas? — Et les frais? — Il faut choisir, et n'écrire que ce qu'il faut. — Tout comme il vous plaira;

1. Danseuse de l'Opéra, que les *Mém. secrets*, en 1768, peignent cependant comme « figurante d'un talent médiocre et d'une figure très ordinaire, » ce qui ne l'empêchait pas de recevoir de fort riches présents (t. III, p. 351, et t. VI, p. 323).
2. Voir p. 127.

Digitized by Google

mais vous allez faire de la besogne inutile. — Eh bien ! messieurs les philosophes, disputez, tranchez, décidez, c'est votre lot; je sais un moyen sûr d'avoir raison : c'est qu'il faut que l'abbé mande quels sont les chapitres ou les endroits des chapitres qu'il veut qui soient copiés à mi-marge. Mon affaire à moi est d'avoir raison dans ce que je ferai, et je ne sache pas d'autre moyen que de prendre ses ordres. Donnez-les-moi bien vite, mon cher abbé, ne fût-ce que pour faire taire les docteurs, qui, parce qu'ils bavardent la philosophie que je pratique, se croient en droit de crier mille fois plus haut que moi. S'ils avaient les maux de reins et la colique que j'ai au moment où je vous écris, je leur pardonnerais de crier si fort; mais ils bravent la douleur quand ils se portent bien. Moi je me moque d'eux, et j'en ris même quand je souffre; je sens que cela ne se pardonne pas, et le résultat nécessaire est que j'aurai tort toute l'année.

Ah ! ah ! vous dites donc que je vous ai écrit une lettre charmante[1] ? Cela peut bien être. En effet, j'ai quelque soupçon qu'elle était bonne, celle dont vous parlez; mais j'espère néanmoins que vous gardez mes réflexions pour vous seul, et que vous ne faites pas comme notre cher intendant d'Auvergne[2], qui s'en va nigaudement lire une de mes lettres charmantes au milieu d'un cercle à Riom. Ne voilà-t-il pas que j'ai une réputation à soutenir en Auvergne à présent? Je ne pourrai plus lui écrire sans penser à ce que je dis. Je ne puis pas souffrir cela;

1. Voir la lettre 64, p. 178.

2. M. de Montyon, qui conserva cette intendance, non pas jusqu'en 1790, comme nous l'avions dit à tort, p. 108, note 2 (son successeur fut M. de Chazerat), mais jusqu'en sept. 1771, où il passe à Aix, de là, en 1773, à la Rochelle, qu'il quitta, en 1775, pour être conseiller d'État.

Digitized by Google

j'aime à causer avec mes amis en toute sécurité, et je ne veux pas avoir de rôle à jouer. Est-ce orgueil? Est-ce modestie? Je n'en sais rien. C'est peut-être l'un et l'autre; je suis très ignorante, voilà le fait. Toute mon éducation s'est tournée vers les talents agréables, et j'en ai perdu l'usage.

Il ne me reste que quelques légères connaissances de ces arts et le sens commun; chose rare de nos jours, j'en conviens, mais cela ne vaut pourtant pas la peine d'en faire étalage. La réputation d'une femme bel esprit ne me paraît qu'un persiflage inventé par les hommes, pour se venger de ce qu'elles ont communément plus d'agréments qu'eux dans l'esprit, d'autant qu'on joint presque toujours à cette épithète l'idée d'une femme savante; et la femme la plus savante n'a et ne peut avoir que des connaissances très superficielles. Il me prend envie de disserter sur ceci pédantesquement. Voyons, nous rirons après, ne fût-ce que de ce que j'aurai dit. Où en suis-je restée?... Ah! aux connaissances superficielles. Je dis donc qu'une femme n'est point à portée, par la raison qu'elle est femme, d'en acquérir d'assez étendues pour être utile à ses semblables, et il me semble qu'il n'y a que de celles-là qu'on puisse raisonnablement tirer vanité. Pour pouvoir faire un usage utile de ses connaissances, en quelque genre que ce soit, il faut pouvoir joindre la pratique à la théorie, sans quoi on n'a que des notions très imparfaites.

Que de choses dont il ne leur est pas permis d'approcher! Tout ce qui tient à la science de l'administration, de la politique, du commerce, leur est étranger et leur est interdit; elles ne peuvent ni ne doivent s'en mêler, et voilà presque les seules grandes causes par lesquelles les hommes instruits ou savants peuvent vraiment être utiles

Digitized by Google

à leurs semblables, à l'État, à leur patrie. Il leur reste donc les belles-lettres, la philosophie et les arts. Dans les belles-lettres leurs occupations, leurs devoirs, leur faiblesse leur interdisent encore l'étude profonde et suivie des langues anciennes, comme le grec et le latin. C'est donc la littérature française, anglaise, italienne, qui sera leur partage.

Dans la philosophie, étant privées de la lecture des anciens, ou ne les connaissant que par des traductions presque toujours faibles ou infidèles, leurs lumières seront courtes; et lorsqu'elles voudront raisonner et spéculer, elles seront arrêtées à chaque pas par leur ignorance. Je ne parle ici ni de la métaphysique, ni de la géométrie. La science de la métaphysique appartient à tout le monde, est applicable à tout, et n'est presque utile à rien. J'en dirais presque autant de la géométrie. Voyons donc si elles s'empareront de l'empire des arts, et jusqu'à quel point elles pourront s'y livrer. Les arts mécaniques ne peuvent être de leur ressort. Dans les arts agréables je les vois encore forcées de renoncer à la sculpture, même à la peinture. L'impossibilité de voyager et de contempler les chefs-d'œuvre des écoles étrangères, la décence qui leur interdit l'étude de la nature, tout dans nos mœurs s'oppose à leurs progrès. Je crois qu'il est inutile de parler d'architecture. Les voilà donc réduites à la musique, à la danse et aux vers innocents : chétive ressource, et qui n'a qu'un temps limité.

Concluons donc de tout cela qu'une femme a grand tort, et n'acquiert que du ridicule, lorsqu'elle s'affiche pour savante ou pour bel esprit, et qu'elle croit pouvoir en soutenir la réputation; mais elle a grande raison néanmoins d'acquérir le plus de connaissances qu'il lui est possible. Elle a grande raison, les devoirs de mère,

Digitized by Google

de fille, d'épouse, une fois remplis, de se livrer à l'étude et au travail, parce que c'est un moyen sûr de se suffire à soi-même, d'être libre et indépendante, de se consoler des injustices du sort et des hommes, et qu'on n'est jamais plus chérie, plus considérée d'eux que lorsqu'on n'en a pas besoin. Quoi qu'il en soit, une femme qui, avec de l'esprit, du caractère, n'aurait même qu'une légère teinture des choses qu'elle doit renoncer à approfondir, serait encore un objet très rare, très aimable, très considéré, pourvu qu'elle n'y prétendît pas. Bonjour, mon abbé; la suite à l'ordinaire prochain.

72. — L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 39.) — Naples, 2 février 1771.

Ma belle dame, quoi! vos gens d'esprit n'ont pas plus d'esprit que cela! Il faut qu'on arrive de Naples pour mettre le holà sur le choix d'une parodie qui est mot à mot. Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit et de subtiliser; une bête n'en aurait pas été embarrassée, mais eux, *faciunt nimis intelligendo, nihil ut intelligant.* Mais mon embarras est bien plus grand, car je n'ai conservé de brouillon que du second envoi, et aucune trace du premier; je ne m'en souviens pas du tout. Cependant je vous envoie le petit bout de l'avant-propos qui est parodié, et le chapitre premier; le chapitre deuxième doit être imprimé en entier; le troisième, jusqu'à la page 35 inclusivement, et avec la note en bas[1]. Ensuite, je n'en sais

1. Voici les titres de ces chapitres : Ier *L'unité d'intérêt et de l'essence du corps politique. On ne doit juger de la liberté du commerce des blés, que par les rapports de cette liberté avec l'intérêt commun de la nation.* — II. *Le droit naturel que tous les hommes ont à l'existence, est la première loi fondamentale; toutes les autres lois fondamentales ne*

Digitized by Google

rien ; mais je vous envoie, bien arrangés, les morceaux de la deuxième expédition, qui vous donneront l'idée de la manière dont il faut s'y prendre pour arranger le texte. Vous voyez bien que j'ai évité la longueur ; ainsi je n'ai pas parodié exactement tout le texte ; car, outre qu'il est absurde (ce qui ne ferait pas grand'chose), il est très long et monotone (ce qui est insupportable). Au surplus, la chose que je vous recommande, c'est que, si jamais cela s'imprime, vous ne vous avisiez pas d'imprimer à mi-marge, et vis-à-vis l'un de l'autre le texte et la parodie. Bien des traducteurs ont fait cette faute, et tous s'en sont repentis. Il n'y a rien qui tue davantage une traduction ou une parodie, que cette méthode. Il faut au lecteur qu'il se souvienne toujours de loin, et avec une sorte d'obscurité, du texte, pour avoir du plaisir. Je suis sûr que mon ami Grimm, qui sent ce qu'il lit, va applaudir à tout rompre à cette réflexion que je viens de vous faire ; qu'il la trouvera juste et vraie, et neuve en même temps. Ainsi donc, copiez ou imprimez tout de son long le texte,

sont que des conséquences de cette première loi. — III. *L'institution de la propriété foncière est une loi fondamentale ; elle est conséquente au droit naturel que tous les hommes ont à l'existence et aux moyens d'exister. Elle est parfaitement conforme à l'intérêt commun des sociétés, quoique les productions que récolte le propriétaire foncier lui appartiennent exclusivement.* La note de la p. 35, est ainsi conçue : « Quelques personnes ont prétendu que l'institution de la propriété foncière n'était que l'ouvrage des hommes, ouvrage volontaire de leur part ; par conséquent qu'elle n'était point d'une nécessité absolue. Il est vrai qu'il en est de la propriété foncière, comme de la formation même de la société. Ni l'une ni l'autre n'existeront certainement parmi les hommes qui ne voudront point qu'elles existent ; mais en concluez-vous que la société n'est pas d'une nécessité absolue au bonheur et à la multiplication de notre espèce ? Une chose peut très bien être en nous tout à la fois *volontaire* et *nécessaire :* l'action de boire et de manger en est la preuve. Qu'on ne dise donc plus que nous ne tenons que de nos lois l'institution de la propriété foncière ; nous la tenons encore de l'ordre même de la nature, d'une nécessité physique et absolue qui est la raison primitive de nos lois, et qui existait avant nos lois. « *L'Intérêt général de l'Etat*, Amsterdam, 1770, Bibl. Nat. n° S. 1202. »

Digitized by Google

et ensuite en entier la dissertation sur les *Bagarres*, laquelle, lue sans interruption et d'une seule haleine, est capable de faire crever de rire un bœuf. *Dixi.*

Parlons d'autre chose. Est-il possible que vous vous amusiez à me faire une dissertation sur le mérite et les études des femmes, dans un moment aussi critique pour la France [1], lorsqu'on est ravi de voir une longue lettre, croyant y trouver des anecdotes charmantes? N'avez-vous pas pris garde que le n° 39 est le seul qu'un ministre d'État n'a pas pu lire, attendu qu'il n'y avait pas de ministre d'État lorsqu'il a été écrit. Mais enfin vous ne m'avez rien mandé, et je suis dans la plus profonde ignorance de tout ce grand fracas d'événements qui arrivent chez vous [2]. Cependant, voulez-vous savoir ma prédiction? Je prédis qu'on se déterminera à faire une cruelle persécution aux esprits forts; et pourquoi, direz-vous? Parce qu'il faut que quelqu'un ait tort, et il n'y a personne qui engage mieux tous les partis à lui donner le tort, qu'un savant isolé qui brille beaucoup, et qui ne fait ni bien ni mal à personne. C'est donc lui qui doit avoir tort, et tous les torts, et être la cause de tout; il faut donc le persécuter. Cours, parlements, États, clergé, jésuites, jansénistes, tous y trouvent leur compte: *Ergo abolendo rumori, Nero subdidit reos, quos populus Encyclopedistas appellabat* [3]. Voilà ce que le cœur me dit, et mon cœur voit souvent noir, et rarement faux.

Vous voulez savoir de moi ce qu'une femme doit étu-

1. La lettre 71, qui avait été écrite le jour même où les membres du parlement avaient reçu les lettres de cachet qui leur intimaient l'ordre de reprendre leur service.

2. Il veut parler de l'exil des parlements, etc. (A. N.).

3. Tacite, *Annales*, XV, 44, à propos du bruit qui attribuait à Néron l'incendie de Rome, et qui amena la première persécution des chrétiens, *quos, per flagitia invisos, vulgus christianos appellabat.*

Digitized by Google

dier. Sa langue, afin qu'elle puisse parler et écrire correctement; la poésie, si elle y a du penchant. En tout, elle doit cultiver toujours son imagination; car le vrai mérite des femmes et de leur société, consiste en ce qu'elles sont toujours plus originales que les hommes; elles sont moins factices, moins gâtées, moins éloignées de la nature, et par cela plus aimables. En fait de morale, elles doivent étudier beaucoup les hommes, et jamais les femmes. Elles doivent connaître et étudier tous les ridicules des hommes, et jamais ceux des femmes.

Quoi que vous en disiez, je suis fort content de l'article *Blé* de Voltaire en ce qui me concerne[1]. On voit bien clairement qu'il n'a pas voulu se brouiller avec les économistes; mais que cependant il n'en fait point de cas. Touchant la matière, il fait bien comprendre qu'il n'est plus en âge de l'étudier, et que sa passion et son génie le mènent toujours ailleurs. Rousseau avait dit que *Jésus était mort en Dieu*[2], et Voltaire s'est moqué de cette

1. Dans cet article, qu'il avait annoncé dans sa lettre du 6 novembre 1770, à madame d'Épinay et qui fait aujourd'hui partie du *Dictionnaire philosophique*, Voltaire, le prenant sur le ton badin, évitait de se prononcer sur les deux systèmes de la liberté et de la prohibition, et concluait ainsi : « Suivez le précepte d'Horace : « Ayez toujours une année de blé devant vous, *Provisæ frugis in annum.* (L. 1er, Ep. 18).» Voici comment il s'y exprime touchant Galiani et ses *Dialogues :* « Des gens qui avaient autant d'esprit et des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté ; et l'abbé Galiani réjouit la nation française sur l'exportation des blés; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans, et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne surent plus où ils en étaient : la plupart se mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. »

2. Dans *Émile*, profession de foi du vicaire savoyard: « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ». *Œuvres*. Paris, Féret, 1827, t. IV, p. 241. Voltaire a plusieurs fois mis Jésus-Christ et Socrate en parallèle, mais avec une autre intention que Jean-Jacques. Voir son *Traité sur la Tolérance* (1763), ch. XIV, et son *Dict. Philosop.*, au mot Religion.

Digitized by Google

phrase ; moi je dis à présent que l'auteur de l'article *Blé*, radote en Voltaire. On se moquera de moi, si on croit n'avoir jamais vu comment un Voltaire radotait ; cependant je crois assez m'expliquer.

Ce paquet est trop fort pour l'envoyer par la voie de l'ambassadeur. Adieu. Aimez-moi. N'oubliez pas cette pauvre malade, si elle existe encore. Je suis devenu tout à fait muet, parce que la perte des dents me fait siffler et balbutier beaucoup. Ainsi je n'y suis plus ; car qu'est-ce que c'est que le petit abbé muet? Adieu. Vous ne me mandez pas si vous avez lu ma dernière lettre à Suard[1]; si vous avez reçu mon second mémoire à M. de Sartine ; enfin, je trouve un silence dans vos lettres qui me met en doute que les miennes vous soient parvenues. J'avais écrit à madame Necker, et envoyé la lettre à Suard[2]; je n'en ai point de nouvelles. Adieu. Je reçois dans l'instant le n° 40, et les lettres du 14, de Paris. Je suis au comble de l'abattement et du chagrin. Vous en savez la cause[3]. Je croyais que les malheureux ne mouraient jamais ; mais ils meurent comme les autres. Quelle consolation donc, lorsqu'on est né malheureux !

73. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 41.) — Naples, 9 février 1771.

Madame, mon cœur ne me dit point de songer à Paris. Je me trouve tous les jours plus sensible que je ne croyais. La perte que j'ai faite à Paris est augmentée par une que

1. Voir p. 184.
2. Edit. T. : A *madame Suard*.
3. Allusion probable à la mort de madame de la Daubinière, dont semble aussi parler la lettre suivante.

Digitized by Google

j'ai faite à Gênes[1], et je ne remplace rien ; car il paraît que la race des hommes et des femmes aimables s'est éteinte pour moi.

Mille grâces du dialogue de *Panurge et Pantagruel*[2]. Panurge est aussi mauvais moraliste qu'économiste. Point du tout, un homme pestiféré n'a pas le droit de venir s'asseoir au milieu du dîner du baron[3]. La nature donne à l'homme *la force*, *la liberté*, la possession que les Latins appellent *occupation*[4]. La société, c'est-à-dire les lois, donne le *droit*. Droit est un équilibre des *utilités*. *Utilitas justi prope mater et æqui*[5]. Ainsi le droit est un résultat des forces, et les lois sont une preuve de la vieillesse du monde, parce qu'il en a fallu passer par une suite de siècles de forces ; et l'essai de toutes ces forces, en dernière analyse, a donné les lois et fait naître le droit. Ainsi un pestiféré peut avoir la volonté ou même la force de s'asseoir en compagnie, mais il n'en a pas le droit ; car la société ne le lui donne point, mais le lui refuse. Mais Panurge confond tout, comme bon économiste qu'il est devenu. Adieu. Voilà une lettre écrite au galop, parce que je dois sortir.

1. Nous devons signaler la mort du doge Jean-Baptiste Negroni, 26 janvier 1771, bien que nous ne pensions pas qu'il s'agisse ici de lui. *Gaz. de France*, p. 55.

2. Sans doute le récit d'une conversation entre Morellet, que Galiani avait surnommé *Panurge*, et le baron d'Holbach, surnommé ici *Pantagruel*. Il était alors fort question de lui, et de Galiani au Grandval. Diderot écrivait le 2 nov. à mademoiselle Volland : « L'abbé Morellet nous est venu ; ah ! le plaisant corps ! comme je vous en amuserais, si j'en avais le temps. Il m'a laissé le seul exemplaire de son ouvrage, qui a été supprimé, contre les Dialogues. » — Et le 20, parlant de ses nombreux ennuis : cinquièmement, le désagrément d'avoir passé tout mon temps, tous mes soins, toute ma pensée sur l'ouvrage de Galiani, et de n'en recueillir que chagrins, par une petite femme tracassière qui se mèle de tout et qui brouille tout, parce qu'elle se croit bonne à tout, et que dans le vrai, elle n'est bonne à rien. » *Œuvres*, t. XIX, p. 339, 341.

3. Le baron d'Holbach.

4. *Occupatio*. (*Inst.* II, 1, 12).

5. Horace. *Satyrarum*, I, 3, 98.

Digitized by Google

74. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 42.) — Naples, 16 février 1771.

Ma belle dame, vos lettres, depuis le commencement de l'année, sont incroyables. La politique vous a rendue muette; et vous faites, comme les muets, beaucoup de sons sans articulation de paroles. Eh bien! que le parlement fasse sa paix, ou qu'il soit écrasé; que M. de Choiseul revienne ou qu'il reste à Chanteloup, faut-il pour cela que je ne sache pas ce que font les Helvétius? Que font madame Geoffrin, madame Necker, mademoiselle Clairon, mademoiselle Lespinasse, Grimm, Suard, l'abbé Raynal, Marmontel, et toute l'honorable compagnie? Vous m'envoyez des vers de madame de Boufflers [1], qui disent qu'elle a cessé d'être femme. Je ne sais rien de la coutume de Paris; mais je sais que chez nous, et par le droit romain, on accorde aux veuves la restitution *in integrum;* et les connaisseurs disent que cela est très vrai, passé un certain âge. Enfin, je ne veux pas des vers des autres, je veux de la prose de vous.

Diderot m'a proposé la question, s'il était possible, dans certain cas, qu'on monopolisât les blés d'une province entière, lorsque tout emploi d'argent étant décrié, il y a de l'argent énormément dans les mains des particuliers? Je dis qu'il faut pour cela un cas unique. Car remarquez bien, pour qu'un souverain soit décrié en plein, il faut supposer un gouvernement qui ne respecte ni lois, ni promesses, ni tout ce qu'il y a de plus sacré. Ce gouvernement donc, absolu et despotique, ne respec-

1. Marie-Françoise-Catherine de Beauvau, sœur du maréchal et de la duchesse de Mirepoix, et mère du chevalier de Boufflers. Née le 8 décembre 1711, mariée en 1738 au marquis de Boufflers, dont elle devint veuve le 12 janvier 1752, morte en 1787. Elle est connue par de jolis vers.

Digitized by Google

tera pas davantage les magasins de blés. Ainsi, un particulier courra autant de risque à monopoliser les blés, qu'à placer son argent en billets royaux, et il s'en abstiendra. Mais s'il arrivait qu'un gouvernement fît banqueroute d'argent, sans corruption dans les maximes de la vertu; que la banqueroute ne fût pas un effet de méchanceté d'esprit, mais d'une bonté de cœur qui a fait manger gaillardement trop d'argent, alors il arriverait qu'on verrait à la fois, dans une même nation, l'énergie de la vertu jointe au délabrement des mœurs. On y verrait une police admirable sur les filous de mouchoirs, pendant qu'on n'attaquerait pas même en justice une compagnie des Indes, ou une compagnie des fermes qui cesserait de payer[1] deux cent millions; et on verrait respecter le citronnier d'un propriétaire à qui on déchirerait sur le visage pour cent mille francs de contrats. Ce cas est si rare, qu'il est, ma foi, unique. Nous le voyons; la postérité ne le croira pas. Ainsi Diderot a raison; mais je n'ai pas tort de ne pas m'occuper de ces cas uniques. Bonsoir, adieu.

75. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 43.) — Naples, 23 février 1771.

Sont-elles vraiment de Voltaire[2], ces deux pièces de vers que vous m'envoyez? J'y aurais reconnu Dorat, Boufflers, Voisenon, le chevalier à talons rouges de chez le baron, ou un autre Voltaire-*Stras*; mais jamais lui-même; et prenez garde, peut-être je ne me trompe pas.

1. Le 10 février 1770, deux arrêts du Conseil avaient suspendu le payement des *rescriptions* sur les fermes, etc., lesquelles équivalaient à nos *bons du trésor* actuels.

2. Peut-être les vers sur une *Dame qui s'appelait Marie*, que cite Grimm, en janvier 1771 (IX, 225), et qui étaient en réalité de Boufflers.

Digitized by Google

On a mis sur le compte de Voltaire les louanges d'un exilé[1], que personne n'osait faire. Le temps nous éclaircira, disent les gazetiers.

Grimm n'est pas mon ami chaud, comme il s'en vante; car il m'enverrait quelque fournée de son cru, s'il était aussi chaud qu'un four.

A Madagascar on trouve des hommes qui ont plus de morale que de mémoire. Pour se ressouvenir des raisons qu'ils ont pesées, ils se servent de baguettes. Nous imprimons des factums et des mémoires, et cela revient au même. Demandez à votre ami si les juges étaient vieux ou jeunes. Je gagerais qu'ils sont les vieillards du pays. Au surplus, ce fait de Madagascar n'est pas plus extraordinaire que celui du même pays, des conseillers qui tenaient conseil dans des cruches; et l'on trouva que l'Europe avait des conseils plus extraordinaires que ceux-là. De même on trouve en Europe des jugements où l'on met devant les juges, au lieu de baguettes, des sacs de gros écus. Ils en mettent d'un côté et d'autre, et voient le plus, le moins, le pour, le contre avec de gros écus; et enfin on pèse, et le poids décide le droit. Somme totale: Il n'est aucunement intéressant de donner le tort ou la raison à l'un ou à l'autre, dans ce monde; il importe de décider, car il faut finir pour aller dîner, autant les juges que les parties. Je voudrais vous en dire davantage; mais comme vous ne m'écrivez jamais rien de tout ce que je vous mande, vous me désorientez. Je vous ai envoyé deux mémoires pour M. de Sartine, qu'en avez-vous fait? Que faites-vous de ma *Bagarre*? Que faites-vous de Merlin? Que faites-vous de mille autres choses dites ou à

1. Le duc de Choiseul, dont Voltaire chanta les louanges dans son épître intitulée : *Benaldaki à Caramouftée, femme de Giafar le Barmécide*, 1771. *Œuvres*, t. XIII, p. 315.

Digitized by Google

dire? Vos femmes de chambre m'intéressent; je n'aime point qu'on meure, et en vérité je ne sais pas m'y accoutumer. Bonsoir. Mille choses à tous mes amis.

76. — A LA MÊME.

COMPLAINTE SUR L'INTERRUPTION DE LA CORRESPONDANCE.

Naples, 2 mars 1771.

Voilà, ma belle dame, une semaine blanche, sans lettres de votre part. J'en suis attristé, épouvanté, fâché; car je crois que mes lettres vous sont parvenues régulièrement. Il y avait des articles concernant mes intérêts, mes affaires, mes amis, qui méritaient une réponse. Il y en a assurément, dans mes anciennes lettres, auxquels vous n'avez pas répondu. Qu'est-ce que c'est donc que cela? Si les apoplexies étaient contagieuses, je tremblerais sur celle de votre femme de chambre. Je ne crois pas que vous ayez été exilée avec le parlement[1]. Pourquoi donc ne m'écrivez-vous pas? Et tant d'autres qui devaient m'écrire, pourquoi ne le font-ils pas? Suis-je donc oublié tout à fait? De grâce, écrivez-moi quelque chose sur mes livres à Merlin, sur mon argent et sur mes dettes. Avez-vous ma lettre par laquelle je vous disais la somme qu'il fallait payer à M. le duc de Villa-Hermosa? Je n'ai rien à vous dire si vous n'électrisez pas mon esprit. Ici, jamais un seul discours, jamais un petit mot qui sente la littérature, l'esprit, le bon sens. Aussi, je deviens stupide de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute. Bonsoir pour ce soir.

1. Ces lettres d'exil avaient été signifiées dans la nuit du 20 au 21 janvier. *Journal hist.*, t. 1er, p. 45.

Digitized by Google

77. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 44.) — Naples, 9 mars 1771.

Anathème à ceux qui changeront votre table! Anathème à ceux qui toucheront à vos chaises! Savez-vous ce que ce cruel retard de vos lettres me coûte? Il me coûte des frayeurs mortelles. Je vous ai cru morte tout de bon, et je n'ai pas eu un instant de repos dans l'âme, courant, cherchant, demandant à tout le monde s'il n'y avait pas eu quelque malheur signalé à Paris, et tous m'ont répondu que le maréchal de Senecterre [1] était décédé. Dieu veuille avoir son âme! Mais vous, de grâce, au nom de l'amitié la plus pure et la plus vraie qui soit au monde, ne manquez jamais de m'écrire chaque semaine, soit par les ambassadeurs, soit par la poste; et, au pis aller, faites-moi écrire par votre Jésus-Christ, ou par votre prophète [2]; cela est plus sérieux que vous ne pensez. Parlons à présent d'autre chose.

Le marquis aime donc un éléphant? Comme cela lui ressemble! Comme cela me ressemble! Il y avait autrefois un éléphant à Naples; je l'adorais. Duclos croit donc qu'on peut parler de l'éléphant [3] sans se compromettre?

1. Jean-Charles, marquis de Senecterre, d'une famille dont la branche aînée, éteinte au dix-huitième siècle, avait produit le maréchal de La Ferté-Senecterre. Né le 11 novembre 1685, colonel d'un régiment d'infanterie en 1705, brigadier en 1719, maréchal de camp en 1734, lieutenant général le 18 octobre de la même année, ambassadeur à Turin, chevalier des Ordres le 2 janvier 1745, gouverneur d'Aunis en 1756, maréchal de France en 1757, mort en son château de Vivonne, en Saintonge, le 23 janvier 1771. Il avait épousé, le 7 octobre 1713, Marie-Marthe de Saint-Pierre, fille du marquis de Saint-Pierre, dont il eut Henri-Charles, né le 3 juillet 1714, dit le comte de Senecterre, marié le 15 avril 1738, à Marie-Louise-Victoire de Crussol, fille du marquis de Saint-Sulpice, mort le 9 mars 1785.

2. Grimm., et peut-être l'abbé Mayeul.

3. Au mois de janvier 1771 on s'occupa beaucoup à Paris d'un jeune éléphant de cinq ans, qu'on montrait pour de l'argent, et qui avait fait dire à Duclos : « Messieurs, parlons de l'éléphant, c'est la seule bête un peu

Digitized by Google

Mais s'il le louait trop, les envieux, qu'en diraient-ils? La prudence est toujours, à mon avis, nécessaire aux hommes imprudents; et quelque prudence qu'on ait, il n'en sera jamais ni plus ni moins.

Me croyez-vous une bête à m'être éloigné de Paris, si je n'avais point prévu que je n'y pouvais plus tenir, et que le mouillage n'était plus bon pour moi? Ce que je vous dis est vrai au pied de la lettre. Je suis parti de Paris, après l'avoir prévu et voulu. Je voyais qu'en me conduisant autrement, je n'aurais fait que retarder de quelques mois mon départ; mais il était impossible, à ma manière d'être et de penser, à ma sensibilité pour mes amis (et j'en avais de toutes les couleurs), de rester longtemps en place sans bouger. Croyez-vous que j'aurais mieux fait de rester à Paris, lors de la publication de mes Dialogues? Cela m'aurait-il fait beau jeu à ma cour et dans ma patrie? J'ai donc bien fait de partir; mais je sens que je ferais encore mieux d'y retourner, malgré les dents perdues, la santé affaiblie et la vue troublée. Voilà de quoi il faut sérieusement s'occuper. Je suis tenté de donner ma soumission pour une place au parlement nouveau, pour y être conseiller clerc. Qu'en dites-vous? Parlez-en au marquis. Voyez si son éléphant ne croisera pas mes prétentions.

J'attends l'accomplissement de mes affaires *merlini-ques*. En attendant, je vous dirai que mes vingt-cinq exemplaires sont enfin arrivés, aussi bien que ceux expédiés à Gênes; par conséquent, vous imaginez que le sermon du jour de l'an est arrivé aussi [1]. Pourquoi me

considérable dont on puisse parler en ce temps-ci sans danger. » Grimm, *Corresp. litt.*, t. IX, p. 227.

1. D'après les détails donnés dans le paragraphe suivant il semble bien qu'il s'agit ici du *Sermon philosophique*, que Grimm prononça au jour de

Digitized by Google

l'avez-vous envoyé? Pour rire? Eh bien! sachez qu'à la seconde lecture il m'a fait fondre en larmes. Il a excité dans mon âme tant de regrets, tant de souvenirs, que j'en ai été presque au point de devenir fou. Je voyais les révérences grimacières, je voyais le sourire fin de la baronne, je voyais le parfait contentement du baron, de Diderot, de Marmontel; je voyais le petit dépit de l'abbé Morellet, qui enrageait de n'avoir pas fait ce sermon, et même je voyais le sénateur *Pococurante*[1] Helvétius, qui ne trouvait pas cela aussi tragique qu'un bel et bon assassinat dans Shakespeare, et qui cependant m'aimait.

Mais, à propos, qu'est-ce que c'est donc que cette charmante plaisanterie? L'a-t-on lue? L'a-t-on envoyée chez tous les princes du Nord? Mettez-moi au fait. Pour moi, j'avoue que je la trouve délicieuse, à cela près que j'admets toutes les louanges outrées qu'il fait de moi, et que je les crois vraies et justes; mais je me récrie fort sur tous les sarcasmes indécents qu'il se permet contre ma chasteté. On voit bien que l'auteur n'a pas marché sur mes brisées, et ne connaît pas les lieux où j'ai laissé un nom et une réputation sempiternels. Qu'il y aille, il verra, il entendra des faits étonnants. Sa quête m'est injurieuse. Je n'ai laissé aucun enfant à Paris[2]; les deux que j'y avais eus étaient morts : leur mère l'est aussi. Je n'y ai à présent qu'un grand nombre de beaux-frères, dont plusieurs philosophes, et aucun qui soit devenu imbécile, excepté le Gentil Bernard[3].

l'an « dans la grande synagogue » de la rue Royale, c'est-à-dire chez le baron d'Holbach, et dont nous avons donné un extrait p. 4. Dans ce cas les éditeurs de la *Corresp. litt.*, se seraient trompés en le datant de janvier 1770 : il serait, d'après cette lettre, de l'année suivante.

1. Personnage du roman de *Candide*, type de l'homme riche « dégoûté de tout ce qu'il possède, » (ch. XXV), et ressemblant ainsi un peu à Helvétius.

2. Voir p. 4. Cette phrase est passée dans l'éd. T.

3. Gentil Bernard (1710-1775), l'auteur de l'*Art d'aimer*, mettant trop

Digitized by Google

Au reste, j'écrirai à l'auteur du sermon; et, pour me venger d'une si belle pièce, je compte, si Dieu me donne vie, lui envoyer un ouvrage original et sérieux. Il m'a trop humilié en fait de plaisanteries, et je ne compte plus plaisanter devant lui.

J'ai reçu dans la même caisse la mauvaise brochure du comte de Lauraguais contre le sieur Dupont[1]; elle lui ressemble, mais même ce n'est pas de son meilleur cru. J'ai aussi lu Linguet. Je crois que Linguet est plus habile que moi en fait d'académie de manège. Il connaît mieux comment il faut étriller ces rosses. Il faut avoir le poignet bien plus ferme, et je gagerais qu'ils[2] ont été bien plus doux sous sa main que sous la mienne. Mais à propos, comment tout ceci a-t-il fini? Que font les économistes? Que disent-ils de la disette? Il y a un siècle que vous ne m'en écrivez rien. Il est tard. J'ai dîné ce

son art en pratique, avait été frappé, au mois de juillet 1770, d'une attaque d'apoplexie qui, au mois de mars 1771, avait été suivie d'une imbécillité à peu près complète. *Corresp. litt.* t. IX, p. 257.

1. *Lettre de M. le C*** de L*** à M. Dupont*, 1770, de 72 pages in-12 en réponse à un article de l'abbé Morellet publié dans les *Ephémérides* sur le *Mémoire* du comte de Lauraguais *sur la compagnie des Indes*. (Bibl. nat. V). Voici quelques passages de cette lettre, datée du château de Tourgeville, le 15 sept. 1770, Après une comparaison des plus lestes : « Voilà une question que j'ai l'honneur de vous faire sur cette parabole, qui ressemble aux contes de l'abbé Galiani ! » Et plus loin : « En est-ce assez? voyez-vous suffisamment la carrière que je veux entr'ouvrir, de peur que M. l'abbé Galiani n'y entre trop impétueusement, en rompant la barrière que vous défendez. Je craindrais qu'il ne vous punit cruellement de l'avoir condamné à lire un de vos ouvrages classiques... Je vous dirai que j'ai lu et relu avec beaucoup d'attention l'ouvrage de M. l'abbé Galiani ; j'étais bien sûr d'y trouver infiniment d'esprit; cependant je ne serais pas étonné que Boileau lui-même ne lui eût fait le même reproche qu'à Régnier, mais Boileau était du siècle de la bonne compagnie, il en était lui-même...Il me paraît être le seul de tous les auteurs qui ont écrit sur l'exportation, qui l'ait envisagée sous de grands points de vue politiques... Les cuisiniers, qui ne sont pas au nombre des artistes que l'abbé Galiani estime le moins, lui feraient un bien mauvais dîner, s'ils ne consommaient pas pour lui les productions de la mer, des champs et des jardins. Comment, avec tant d'esprit, n'a-t-il pas vu que l'agriculture est au premier degré du commerce. » P. 6, 10, 32, 36.

2. Les économistes.

Digitized by Google

matin avec le baron de Gleichen et le général Kock. Il a été beaucoup question de vous, et de vos amis de Paris. Bonsoir, aimez-moi, Faites-moi écrire par ce coquin de Suard, par le baron et autres [1] qui ne m'écrivent jamais, et qui ne me répondent pas même.

78. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 45.) — Naples, 16 mars 1771.

J'ai lu la lettre qu'on veut faire imprimer dans le *Mercure* [2]; elle est dans la plus exacte vérité, et je crains même qu'il n'y ait des vérités prophétiques. On y promet *le reste* après ma mort; et pour contenter l'impatience du public, ce reste ne tardera pas à paraître. Oui, Diderot me survivra, tous mes amis me survivront, je m'en irai le premier. Aussi cette lettre ressemble bien à un éloge d'un homme de lettres qui a décampé avant que de vider son portefeuille. Je n'aime pas qu'ont m'ait accusé de machiavélisme à la face du public. Ce public est si sot! et je ne suis pas mort encore. Je n'aime pas

1. Éd. T. : *Par ces coquins de Suards, barons et autres.*

2. Cette lettre (V. p. 181, note 2) était de Diderot, et parut dans le *Mercure* de juin 1771. Elle se terminait par ces mots : « Le reste, après sa « mort, si je lui survis. » Voici son début : « Lettre concernant M. l'abbé Galiani. — Eh bien, monsieur, vous avez donc quelque peine à croire qu'un étranger, qui n'a fait en France qu'un séjour assez court, ait pu se rendre maître de notre langue au point d'écrire avec cette facilité, cette force, cette élégance et surtout ce ton de plaisanterie naturelle qu'on remarque dans les *Dialogues* sur le commerce des blés. Mais cet etranger a vécu dans la meilleure compagnie : c'est l'abbé Galiani, et cet abbé n'est point du tout un homme ordinaire. En y regardant de plus près, vous aurez été frappé d'une certaine originalité qui ne peut être d'emprunt, et vous aurez conclu que l'abbé Galiani n'avait pas fait un mot de son ouvrage ou qu'il l'avait fait tel qu'il est. Ceux qui l'ont un peu connu vous diront tous que ses *Dialogues* sont calqués sur sa conversation. Aussi, non plus de scrupule sur ce point. Quant à l'ouvrage italien dont la *Gazette de France*, du 9 novembre de l'année dernière, annonce une traduction française, voici ce que je sais. En 1726... » (suit le passage de la lettre 65, p. 180). Voir lettre 94.

Digitized by Google

non plus qu'on m'attribue des ouvrages clandestins. On croira que je faisais des satires et des placards à Paris. Les économistes sont si méchants ! Je les écrase tant par la supériorité de ma clarté, qu'il faut s'attendre à toutes les intrigues de ténèbres de leur part. Au reste, comme cette lettre vous arrivera, après que le dé sera tiré, remerciez l'auteur de la lettre (si ce n'est pas moi-même, comme j'en doute) de ce qu'il a voulu dire en bien de moi. J'aimerais pourtant plus être vengé que loué. L'un est le plaisir des vivants, l'autre est la consolation des morts. Imprimez ma *Bagarre*, avec ou sans permission. On imprime tant de choses qu'il fallait défendre. M. de Sartine est toujours sur mes lèvres, et madame n'en est pas loin. Embrassez monsieur, et assurez madame que je vous charge de l'embrasser.

Vous ne voulez pas me parler des affaires publiques ; eh bien ! je vous en parlerai, moi, et je vous ferai voir que j'en sais plus long que vous sur cet article, quoique vous soyez à Paris, et moi à Naples ; vous verrez que je sais l'avenir. Nostradamus : *Le roi cédera. Presque rien de ce que le chancelier fait et arrange à présent ne restera. Ce remuement restera longtemps ; cependant, au bout du compte, le pouvoir absolu deviendra plus fort qu'auparavant, et la liberté sera perdue à jamais.* Voilà des assertions bien contradictoires en apparence ; elles se vérifieront toutes. Clé de Nostradamus : *La vénalité sera ôtée des charges de judicature.* Tout pays qui n'a pas de magistrature, ou élective par le peuple, ou héréditaire dans les familles, ou vénale, est esclave[1]. La France n'a plus de magistrats élus par le peuple, comme les évêques autrefois ; ni de barons ou de ducs

1. Ces paroles de Galiani sont encore à méditer aujourd'hui.

Digitized by Google

qui aillent au parlement. Si elle perd la vénalité des charges, tout est dit. Voilà une lettre courte, mais succulente.

79. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 46.) — Naples, 23 mars 1771.

Voyez mon guignon. Le jour même qu'il vous a pris fantaisie de m'envoyer un conte, on m'a fait payer le port des lettres; ainsi votre conte me sera cher, et me reviendra fort cher. En vérité je serais enchanté qu'on trouvât le moyen que je pusse avoir vos lettres sans qu'elles soient dans le paquet de la cour, et sans payer tous les frais de la poste. Il faudrait qu'elles aillent gratis jusqu'à Rome; de là on me les enverrait par la poste, et c'est un bien petit objet. Voyez d'arranger cela avec Magallon, qui pourrait les envoyer à son ami Azara à Rome[1], ou traitez-en avec M. de la Reynière[2]. Enfin délivrez-moi, ou éloignez-moi de ma cour, autant que vous pourrez. *Longe a Jove, longe a fulmine*[3]. A propos de Magallon, savez-vous qu'il vous aime à la folie? Il me gronde de ce que je ne vous l'ai pas présenté lorsque j'étais à Paris; comme si je ne lui avais pas proposé cela bien des fois; mais voilà les hommes! On se dégoûte de ce qu'on ne connaît pas, puis on en tâte, on en devient gourmand, et on gronde le cuisinier de n'avoir pas *ab immemorabili* servi de ce plat.

1. Agent d'Espagne à Rome. Voir lettre 126.
2. M. de la Reynière était l'un des onze administrateurs généraux des postes. A la tête de cette administration étaient deux intendants généraux : Rigoley, baron d'Ogny, et Thiroux de Monregard.
3. D'après W. Binder, dans son *Novus Thesaurus adagiorum*, Stuttgard, 1861, la première trace de cet adage se trouverait dans le livre de Tappius, *Germanicorum adagiorum centurie*, Strasbourg, 1539, f. 132. b.

Digitized by Google

Vous l'avais-je dit, que vous publieriez mon éloge funèbre, non seulement avant ma mort, mais avant mon consentement?

Nicolaï me mande qu'il vous donnera un compte final de ses dépenses pour moi. Donnez-moi le vôtre aussi; je n'ai plus de dépenses périodiques à Paris, ainsi je puis solder mes comptes.

Mille choses au chevalier Gatti, si vous le voyez.

Si Voltaire faisait à présent son *Candide*, il n'aurait pas arrangé le dîner des six rois à Venise; il l'aurait mis de fondation, rue Saint-Honoré, chez madame Geoffrin. Cependant, lorsque son dîner a acquis un roi de Suède, il a perdu M. de Mairan, et n'a pas gagné au change[1]. Il faut dire des rois comme ce moine disait des vendredis saints : Il en va, il en vient. Mais des hommes de génie ne reviennent pas aisément. Enfin, je suis brouillé avec les grands rois à grandes espérances. Ils seront tous économistes un jour, et diront que les hommes ne servent à rien, lorsqu'ils ne leur servent pas[2].

80. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 47.) — Naples, 6 avril 1771.

Votre lettre du 8 mars m'a anéanti. Quoi! vous courez risque de vous voir réduite à l'indigence[3]! Cent écus!

1. Gustave III, alors prince royal de Suède, et accompagné de son frère Frédéric, du comte de Scheffer, et des barons Ehrensvard et Taubé, avait visité Paris, sous le titre de comte de Gothland, du 4 février au 18 mars 1771. Le 1er mars il y avait appris la mort de son père qui le faisait roi. — Dortous de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, était mort le 20 février, instituant madame Geoffrin sa légataire universelle.

2. Éd. T. : Lorsqu'ils ne leur *écrivent* pas.

3. « La fortune de madame d'Épinay, dit Grimm, avait considérablement souffert par ses longues maladies et par les vicissitudes continuelles auxquelles le ministère des finances paraissait alors condamné. Chaque

Digitized by Google

Pas un liard avec. Non, vous ne courez d'autre risque que d'être forcée de venir à Naples. Avez-vous de quoi faire le voyage, en vendant quelques meubles meublants qui vous deviendraient inutiles? Je parle tout de bon; je ne badine pas. Venez; vous ne devez pas vous embarrasser du reste. Mais savez-vous que sérieusement cette idée commence à me plaire? Que fait-il donc, M. l'abbé Terray? qu'attend-il donc! pourquoi ne se dépêche-t-il pas? Laissez-le donner ses édits. Achetez une berline, vous, Grimm, Schomberg et Diderot; dans une autre chaise, une femme de chambre, un valet de chambre et deux domestiques. Venez, arrivez; vous renverrez ensuite deux des quatre, à votre choix ou à leur choix. Il me semble que Grimm est bien partout. Il entretiendra sa correspondance au Nord, avec ce que moi et vous lui fournirons à nous tout seuls.

Ah! qu'il serait grand et beau à moi et à M. l'abbé Terray, d'avoir fait aller Paris à Naples! Deux abbés auraient donc changé la face de l'univers! Voilà mes rêves. Mais cependant votre lettre m'attriste. J'en ai reçu une que M. de Sartine m'a envoyée par M. Pascaud, et qui est charmante, quoique fort courte. Adieu, ma belle indigente, je n'ai plus le temps de rien. J'ai employé toute la semaine à établir ici l'usage des ventes à l'enchère, à la manière de Paris, et qui y était inconnu; et il a réussi à merveille. On a acheté, à des prix fous, les marchandises d'un gros négociant qui avait fait banqueroute, et dont le procès aura l'honneur d'être jugé

ministre avait son système, ce que l'un accordait, son successeur le supprimait... Madame d'Épinay avait conservé un petit intérêt dans les fermes du roi. Il lui avait été originairement accordé pour la dédommager d'une place qu'on avait assez arbitrairement ôtée à son mari... » *Mém. hist.*, dans la *Corresp. litt.*, t. Ier, p. 33.

Digitized by Google

par moi, qui en suis le rapporteur. J'ai rendu par là un grand service à ma patrie. Bonsoir. A huitaine.

81. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

Le 11 avril 1771.

Si je n'espérais pas que mes lettres vous parviennent à peu de frais, mon cher abbé, je n'aurais plus le courage de vous écrire, car ma puissance épistolaire ne va pas au delà de vingt lignes de ma main, et la force de ma tête ne me permet guère de dicter plus d'une ou deux pages. Il faut pourtant que je vous raconte mes désastres. L'abbé Terray m'a ruinée par ses opérations[1]. Je n'ai ni crédit, ni protections, et Dieu me préserve d'en employer jamais pour réclamer un écu. Je me défais de mon équipage, je vends le peu de vaisselle que j'ai; cela ne me mènera pas bien loin. Tout ce qui me fâche, c'est que cela ne suffira pas pour payer mes dettes, parce que ma santé m'en fait contracter, et m'empêche d'économiser sur le peu qui me reste. Ce dont je vous réponds, c'est que je n'en serai pas plus triste, et que j'irai à l'hôpital gaiement. A présent que je vous ai mandé ce qui me concerne, je dicte le reste de ma lettre. Si je maudis par-ci par-là un abbé, il faut que j'en chérisse davantage un autre; si je voulais faire un parallèle entre vous deux, cela serait assez plaisant. Mon assassin est grand comme une perche[2], mon consolateur n'a pas quatre pieds de haut : l'un est sec comme un cotteret, a les yeux cou-

1. L'abbé Terray avait diminué les bénéfices des fermes, dans lesquelles madame d'Épinay avait encore un intérêt (90 000 livres pour elle, et 30 000 pour ses enfants), en augmentant de 400 000 livres les pensions, et de 1980000 les croupes dont elles étaient chargées. Voir les *Mém. sur l'adm. de l'abbé Terray*, Londres, 1776, p. 247 et 250.

2. L'abbé Morellet.

Digitized by Google

verts et ardents, l'air moqueur, dur et dénigrant, l'autre est gras à lard, a les yeux à fleur de tête, l'air doux, malin et bon : le grand abbé a le génie d'un chef de brigands; le petit abbé, celui d'un grand homme : le grand abbé a les mœurs, etc..... Quelque jour je suivrai cette idée. Au reste, je ne vous écris si librement que parce qu'un voyageur sûr vous remettra cette lettre, et m'en répond. Je vais répondre à vos questions et à celles que vous feriez, si vous saviez ce qui se passe.

On s'attendait à la suppression de la cour des aides[1]; on a pénétré le but de la précipitation qu'on y a mise, et personne ne croit que ce but puisse être rempli; on est affligé de cette privation de toute justice; on se révolte contre l'idée que le conseil est complètement juge et partie. La consternation est grande; je vois les esprits moins disposés à la violence qu'à la désertion. Nombre de gens pensent sérieusement à s'expatrier; ceux que leur position enchaîne évaporent leur douleur par des déclamations qui ne remédient à rien, mais qui soulagent. On s'étonne de l'exil de quelques membres de la cour des aides[2]; on s'attend à tout; on craint : mais les opinions restent les mêmes, parce qu'on ne leur commande pas.

Quant aux écrits[3], il y a un si grand mépris répandu sur la manière dont M. le chancelier opère, qu'à peine

1. Elle avait eu lieu le mardi 9 avril, par édit dont l'exécution avait été confiée au maréchal de Richelieu, qui se rendit au palais, accompagné de MM. de le Galaisière et d'Ormesson, conseillers d'État, et de 300 hommes du guet. Malesherbes, le premier président avait reçu la veille l'ordre de ne pas quitter sa terre. *Journal hist.*, 1774, t. 1er, p. 236.

2. Les exilés étaient les présidents de Boisgibault, Bernard, Choart, Fautras, Hocquart, et les conseillers de Fax, de Tilliers, et Brion. *Ibid.*, p. 241.

3. Les préambules des édits, dont quelques-uns furent rédigés par Lebrun, plus tard duc de Plaisance, alors attaché au chancelier Maupeou.

Digitized by Google

daigne-t-on les lire. On est persuadé d'avance qu'ils doivent être pleins de fausseté et de subtilité. De ceux qui les ont lus, les uns les trouvent maladroitement faits; les autres, ni vrais, ni faux, difficiles, mais possibles à réfuter; d'autres disent enfin, et je suis du nombre, que le point de la question est toujours laissé de côté.

Il est certain que, depuis l'établissement de la monarchie française, cette discussion d'autorité, ou plutôt de pouvoir, existe entre le roi et le parlement. Cette indécision même fait partie de la constitution monarchique; car si on décide la question en faveur du roi, toutes les conséquences qui en résultent le rendent absolument despote. Si on la décide en faveur du parlement, le roi, à peu de chose près, n'a pas plus d'autorité que le roi d'Angleterre; ainsi, de manière ou d'autre en décidant la question, on change la constitution de l'État; au lieu qu'en laissant subsister les choses telles qu'elles ont été de tout temps, quel est de fait le cas où le roi n'ait pas été maître de faire une bonne loi, un règlement juste? Et quel est le cas où, malgré la résistance des parlements, la volonté du souverain n'a pas prévalu, jusqu'à ce que maîtrisé par la force des événements et des circonstances, très indépendantes des parlements, le souverain se soit lui-même départi de ses projets? Si l'on n'avait voulu que le bien, on aurait remédié aux abus sans renverser l'édifice; et lorsqu'on veut employer les matériaux d'un édifice qu'on démolit, il faut démolir avec précaution et non pas briser; sans compter qu'il ne faut pas traiter les hommes comme les pierres, qui se meuvent avec des grues.

Chaque pas aggrave le mal. On écrit, on répondra. Tout est de mode pour le caractère français; tout le

Digitized by Google

monde voudra approfondir la constitution de l'État; les têtes s'échaufferont. On met en question des thèses auxquelles on n'aurait jamais osé penser : or, voilà un mal irréparable. Comme je vous l'ai dit, mon cher abbé, ces questions sont la théologie de l'administration. Pour qu'elles soient éclaircies sans danger, il faut que, par le résultat de ses recherches, on se trouve aussi bien traité et aussi heureux qu'un homme raisonnable puisse le prétendre; sans quoi, les lumières qu'acquièrent les peuples doivent un peu plus tôt, un peu plus tard, opérer des révolutions.

Si l'on veut examiner ensuite notre position intérieure et extérieure, le caractère des souverains alliés et non alliés, je crois qu'on conviendra qu'on ne pouvait guère choisir un moment plus défavorable. Je ne serais pas embarrassée d'écrire des volumes sur cette matière, et de démontrer l'impossibilité d'une besogne solide et tous les inconvénients de celle-ci. Toutes ces idées étaient dans ma tête; mais elles y seraient restées à jamais inconnues, si on ne me les avait pas développées en alarmant mon esprit et en révoltant mon âme. Il ne faut pas croire, qu'au point de lumière où en est la nation, tout soit dit quand on l'a effrayée par des exemples terribles du pouvoir de l'autorité; il se joint à la frayeur, de l'indignation: et une âme éclairée devient bien éloquente quand elle est exaltée par la pitié, la terreur, le courage et l'indignation. Le goût du martyre gagne, et il est maladroit de le faire germer.

Au reste, tout le monde, presque tout le monde espère que tout cela se réduira à rien. Mais il était décidé que la constitution de l'État dût changer, je vois qu'on préférerait le despotisme du parlement, parce qu'il est astreint à des formes dont le souverain despote se dis-

Digitized by Google

pense. Moi j'ai bien de la peine à croire que si ceci dure, le caractère national n'en soit altéré.

Voilà, mon cher abbé, mes idées que je vous prie de garder pour vous seul, au moins jusqu'à ce que mon maître ait achevé la banqueroute totale; car je compte alors me faire mettre à la Bastille, attendu qu'il ne me restera pas d'autre manière de subsister qu'à ses dépens.

82. — L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. aux nos 48 et 49.) — Naples, 13 avril 1771.

J'ai reçu un n° 48 de vous, charmant. Vous y êtes gaie; vous chantez toute la journée comme une folle; vous improvisez au clavecin, et vous nuancez tous les tons avec une adresse à faire peur. Grimm, Schomberg, Chastellux, en font autant, et je crois votre chambre devenue absolument ressemblante à cette scène d'*Arlequin voleur et prévôt*, qui touche le fifre enchanté, et fait chanter et danser tout le monde. Après tant de noir que vous aviez mis dans mon âme, je ne saurais vous dire le baume qu'y a appliqué votre lettre. Il est vrai que votre n° 49 n'est pas si gai. Vous me peignez vos alarmes sur le compte de M. de Sartine[1]. Je ne crois pas qu'on l'exilera. Tacite, dans son livre VI des *Annales* (à la fin), remarque, comme une chose bien singulière, qu'au milieu de l'incroyable combustion de l'empire, après la chute de Séjan, Lucius Pison, lieutenant de police, mourut à quatre-vingts ans, d'une mort naturelle. *Rarum*, dit-il, *in tantâ claritudine*. Il en dit ensuite la raison que voici : *Nullius servilis sententiæ sponte auctor, et quoties necessitas ingrueret, sapienter mode-*

1. Par suite de la disgrâce de Choiseul et de ses amis.

Digitized by Google

rans. Vous n'entendez pas le latin, je le sais ; mais n'allez pas consulter la traduction de l'abbé de la Bletterie [1]. Consultez le philosophe plutôt, et examinez ce passage de Tacite ; car il est singulier, et il prouve qu'on ne renvoie pas un lieutenant de police, comme on renvoie un monseigneur de la feuille [2]. Il importe peu d'avoir un simoniaque de plus ou de moins parmi les évêques, et un étourdi de plus ou de moins parmi les abbés. Mais les boues et les lanternes [3], les filous et les voleurs, voilà ce qu'il ne faut pas oublier, ni négliger jamais.

Comme M. Nicolaï vous donnera de l'argent de ma part, je serais bien aise de voir mon compte et mon état de finances *merliniques* et *castromontiques* [4], pour débrouiller ce petit chaos.

J'ai reçu toute l'histoire *Des deux amis* [5] ; j'en ferai le cadeau à nos vendredis ; mais nos vendredis deviendront

1. Jean-Philippe-René de La Bletterie (1696-1772), membre de l'Académie des Inscriptions en 1742, dont la traduction de Tacite, objet des railleries de Voltaire, avait paru de 1755 à 1768, 5 vol. in-12.

2. Louis-Sextus de Jarente de la Bruyère (1706-1788), évêque d'Orléans, prélat spirituel, mais trop mondain. Grand ami de Choiseul, dont il partagea la disgrâce, il venait d'être privé de la feuille des bénéfices, dont il était chargé depuis 1757, et exilé dans son diocèse au mois de mars 1771.

3. Voir p. 62. — L'éclairage de Paris avait fait de grands progrès sous l'administration de M. de Sartine, qui réalisa les projets de Matherot de Preigny, de Bourgeois de Châteaublanc, et d'autres inventeurs ou publicistes, parmi lesquels on nous permettra de citer Jacques-Christophe Asse du Plessis-Asse (1720-1780). En 1782, Mercier écrivait : « Il n'y a plus de lanternes depuis 16 ans. Des réverbères ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes avec des chandelles mal posées, que le vent éteignait ou faisait couler, éclairaient mal, et ne donnaient qu'une lueur pâle vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles et dangereuses. Aujourd'hui l'on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, et de joindre à cet avantage la facilité du service. Les feux combinés de 1,200 réverbères, ettent une lumière égale, vive et durable. L'interruption des réverbères a lieu les jours de lune. » *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782, t. Ier, p. 123. V. aussi Max. du Camp, *Paris*, t. V, p. 279.

4. Allusion à ses comptes : actifs avec Merlin, passifs avec le marquis de Castromonte.

5. Le conte des *Deux amis de Bourbonne*. Voir p. 234, note 1.

Digitized by Google

des vendredis napolitains[1], et s'éloigneront du caractère et du ton de ceux de France; malgré tous les efforts du baron[2] et les miens, il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris, si nous ne retrouvons une femme qui nous guide, nous *geoffrinise*. A propos, votre histoire de madame Geoffrin est admirable; j'en ai régalé tous ceux qui la connaissent. Nous avons M. de Schouwaloff ici[3]. Il me charge de saluer tous ses amis de Paris. Nous vous plaignons tous tant que vous êtes, et c'est une belle vengeance à moi, que vous plaigniez d'avoir perdu Paris, de vous plaindre à mon tour de ce que vous l'avez gardé. Bonsoir. Je dois toujours écrire à Grimm, et me plaindre de la satire amère qu'il a lancée contre ma chasteté, dans son sermon du premier de l'an. Il en a menti; je n'ai pas fait la moitié de ce que je pouvais faire.

83. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 50, du vendredi saint.) — Naples, 20 avril 1771.

Je ne sais pas si j'ai répondu à toutes vos précédentes; mais qu'y avait-il à vous répondre? Ce n° 47, qui m'annonçait votre indigence, me consterna, et je n'eus d'autre ressource dans mon imagination que celle de vous inviter à venir loger chez moi. Ma mère est morte, mes sœurs

1. Jour de réception de madame Necker; mais il ne semble pas s'agir d'elle ici.

2. Le baron de Gleichen, alors à Naples.

3. « Naples, 13 avril 1771. Le comte de Butturlin et le général Schouwaloff sont arrivés ici depuis quelques jours, accompagnés de beaucoup d'officiers russes qui voyagent avec eux. » (*Gazette de France*, 1771, p. 142). Le mois précédent étaient arrivés également le prince Galitzin et le comte Th. Orloff. (*Ibid.* p. 118). — André, comte de Schouwaloff (1727-1789), favori de Catherine, à laquelle il servit d'intermédiaire auprès des écrivains français, auteur d'une *Épître à Ninon* assez spirituelle pour avoir été attribué à Voltaire. C'est à lui que la Harpe adressa sa *Correspondance littéraire*.

Digitized by Google

sont religieuses, mes nièces sont bêtes; je n'ai qu'une chatte pour toute société. Votre n° 48 m'égaya, en vous entendant fredonner et chanter dans votre chambre. Votre n° 49 ne me fit point trembler pour mon ami; on lui aurait rendu un grand service en l'exilant [1]; il n'aurait plus été responsable de rien; mais je vous ai déjà mandé qu'on ne l'exilera pas. Votre n° 50 est long, et par conséquent charmant. L'impératrice de Russie n'a rien fait d'extraordinaire avec son eau-de-vie. Le tabac, le sel, dans tous les pays policés sont traités comme elle traite son eau-de-vie. La Russie commence donc à se policer? Les impôts sont les *rhumes* des États, la maladie des vieillards; les jeunes nations ne les connaissent point. Elles sont sujettes à des maux violents : guerres, séditions, droit féodal, esclavage, etc. Cela finit avec l'âge; viennent les rhumes des impôts; on tousse, on tousse, et on crache un double vingtième, un papier timbré, un droit sur les cuirs [2], etc. Vilains crachats! Enfin la toux devient habituelle et continue, et on tousse sans cracher, lorsqu'on multiplie les impôts sans augmenter le revenu. On en meurt de faiblesse et de langueur.

Vous m'obligez de vous faire une dissertation sur votre cas de conscience avec Diderot. Que je la ferais plus volontiers à votre cheminée ou à votre dîner! Le testament

1. M. de Sartine.

2. L'édit du 7 juillet 1756, enregistré dans le lit de justice du 21 août, avait créé un second vingtième, qui devait être perçu tant que durerait la guerre (d'où son surnom de vingtième *militaire*), et qui s'ajoutait au premier vingtième établi en 1749. — L'impôt du timbre, créé en avril 1674, et qui causa en Bretagne la terrible *révolte du papier timbré*, avait été augmenté par le tarif de février 1748. En Amérique il allait amener la guerre de l'indépendance. — Le 31 mars 1760, un édit avait rétabli un droit sur les cuirs, dont la perception fut donnée en gage de 1,900,000 livres de rentes perpétuelles nouvellement créées.

Digitized by Google

n'est pas dans le droit naturel; il est contre nature : un mort ne doit pas commander aux vivants. Il a été introduit après la loi des successions ; et la loi des successions est un remède à la vacance des biens, après la mort du possesseur. Dans la nature, les biens vacants appartiennent au premier occupant. La nécessité d'empêcher les querelles a fait naître la loi des successions, et, dans cette loi, on s'est approché de l'ordre naturel. On a accordé les biens vacants à ceux qui étaient censés pouvoir être les premiers à l'occuper. En effet, ceux qui pourraient les premiers occuper les biens d'un père mourant, seraient toujours ses enfants et ceux de sa famille. On a ensuite fait des modifications, et perfectionné cette loi; mais enfin la loi de succession est la première de toutes; la plus sacrée, la plus chère à la société. C'est celle des successions légitimes, autrement dites *ab intestat*. Elle suffit. Le testament est un privilège, une dispense, une violation de cette loi. Ainsi il n'est ni précieux ni nécessaire à l'ordre civil. D'autres raisons l'ont fait introduire. On a voulu mettre une puissance législative[1] dans un testateur à sa mort, pour qu'il se fît craindre et respecter dans sa vie. Voilà pourquoi la loi a ensuite mis une infinité de gênes et de modifications à cette autorité non naturelle du testateur. On ne lui accorde pas la disposition de tout, on réserve la légitime. On supplée, on interprète sa volonté selon la survenance des enfants, etc. Surtout, il est nécessaire de prouver l'authenticité et la solennité de l'acte. Cinq témoins, un magistrat qu'on appelle notaire, etc., sont nécessaires. On n'a dispensé de quelques formes que les soldats, la veille

1. Uti legassit super pecunia sua tutelave suæ rei, ita jus esto. *Lex. XII Tabularum.*

Digitized by Google

du combat[1]. D'ailleurs, le testament doit être un acte public, et la famille doit savoir d'avance s'il en existe ou non ; le public doit même le savoir. On en ignorera le contenu ; mais on doit savoir qu'il y en a un. Voilà les lois romaines, voilà les lois les plus raisonnables ; mais si vous avez des lois baroques, ce n'est plus la faute de la morale. Le père de Diderot n'aurait pas pu brûler un testament, ni l'ouvrir ; et s'il était ouvert, il ne valait rien, à moins qu'il ne fût signé par cinq ou sept témoins, tous vivants. Les juges devaient l'annuler. Au reste, il a raison de dire que l'endroit où on l'avait trouvé ne prouve rien ; mais la moindre solennité qui eût manqué à cet acte devait le faire annuler, et faire rendre le bien aux appelés par la loi. Il n'est pas juste d'agrandir les privilèges contre la loi primitive[2]. Mais l'exécuteur n'était point juge, il ne pouvait pas brûler ; les juges devaient le casser. Ainsi votre cas de conscience me paraît facile à résoudre. La faute a été ou de vos juges ou de vos lois. On peut avoir des lois mauvaises ; il ne suffit pas de dire qu'une loi est une loi, pour dire qu'elle est bonne. Voilà une des fautes des économistes. Ils établissent le despotisme légal ; Dieu nous en préserve, si ces lois sont mauvaises ! et souvent elles le sont. En avez-vous assez de mon verbiage ?

Écrivez de longues lettres, très longues ! et sachez que je les paye déjà. Ainsi M. l'ambassadeur peut me les envoyer sans remords. Personne n'a encore vu le sermon du jour de l'an. Je n'en écrirai rien à personne ; mais je l'ai relu deux fois, et ces bans me paraissent délicieux.

1. C'était le testament *in procinctu* (*Inst. II*, 11).
2. L'éd. T. ajoute : *Et le droit de faire un testament est un privilège contre la loi primitive.*

Digitized by Google

J'aime aussi la lettre du curé Papin[1], qui suit le conte des *Deux amis;* ce qui ne me fait pas pleurer, me fait rire, et ce qui me fait rire, me fait toujours plaisir.

Bonne nouvelle que Villa-Hermosa sera bientôt payé. Je vous prie ensuite, sur l'argent de ma caisse, d'envoyer à M. Giambone, banquier, rue de la Comédie-Italienne[2], le prix d'une canne et d'un parasol qu'il m'a envoyés depuis un an, et que j'avais oublié de payer. Il vous dira ce que cela coûte; je crois que c'est 60 livres. Vous lui ferez faire mille excuses de ma part en même temps. C'est un galant homme; sa femme une galante femme[3]; ainsi tout est galant chez lui. Que fait mon cher Grimm? J'ai eu depuis quinze jours un rhume qui m'a ôté toute envie de lui écrire. J'embrasse le philosophe.

Ma *Bagarre* pourra paraître, lorsque vous n'en craindrez pas de plus fortes. Il n'est pas nécessaire d'attendre un nouvel ouvrage de la Rivière. Il suffit qu'il y en ait du bercail dans le même goût. Adieu.

84. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 51.) — Naples, 27 avril 1771.

Oh! le charmant numéro que le 51! oh! l'aimable numéro! c'est dommage qu'il ne soit pas sorti à la loterie. Au reste, votre lettre est un modèle de tendresse,

1. *Les Deux amis de Bourbonne*, conte de Diderot, que, pendant le séjour qu'il fit avec Grimm, madame de Meaux et sa fille madame de Prunevaux, à Bourbonne-les-Bains, en août 1770, il composa, comme une sorte de critique des *Deux amis* de Saint-Lambert, et qui fut publié avec des Idylles de Gessner, sous le titre de *Contes moraux de M. D...*, Zurich, 1773. Une *lettre de M. Papin, docteur en théologie et curé de Sainte-Marie à Bourbonne*, sert d'épilogue à ce conte. Voir les *Œuvres de Diderot*, t. V, p. 263, et la *Corresp. litt.* de Grimm, t. IX, p. 185.

2. L'*Almanach Royal* de 1770, donne son adresse rue Mauconseil.

3. Voir p. 85, note 1.

Digitized by Google

de sentiments, de coquetterie même, et je veux la faire imprimer pour mon honneur et gloire. Vous vous êtes donc fait dire la bonne aventure, et on vous a dit que vous me reverrez? Mais on ne vous a pas dit que je ne vous reverrai point. Oui, vous me verrez, lorsque je serai aveugle, et voilà ce que vous dit le véritable prophète. Quoi! ce monstre m'a déshonoré vis-à-vis de toutes les puissances du nord! Qui l'aurait cru, madame[1]. Il ne mérite plus ma vengeance. Savez-vous ce que je lui préparais! Comme je me regarde pour battu par lui, en fait de plaisanterie, et que je ne crois pas pouvoir le surpasser, je me préparais à lui envoyer quelque chose de bien sérieux de moi. C'est un coup d'œil prophétique sur l'état qu'aura l'Europe dans cent ans d'ici. Voilà à peu près les chapitres :

État de la religion; des Prêtres, des Moines; du Pape; des Protestants et des Grecs. — État de la France; de l'Angleterre; de l'Espagne; de l'Italie, etc. — État des Sciences; des Arts; du Commerce; des Finances; de l'Économie politique; des Systèmes d'administration, etc. — De l'Amérique et des Colonies européennes. Voilà un terrible ouvrage, dont le résultat est que nous ressemblerons dans cent ans beaucoup plus aux Chinois que nous ne leur ressemblons à présent. Il y aura deux religions très marquées, celles des grands et des lettrés, et celle du peuple, qui sera divisée en trois ou quatre sectes vivant bien ensemble. Prêtres et moines seront plus nombreux qu'à présent, médiocrement riches, ignorés et tranquilles. Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque, et point prince; on aura rogné tout son État, petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied et presque point de

1. Grimm et son sermon de nouvel an, voir p. 4, note 1.

Digitized by Google

guerre. Les troupes manœuvreront à ravir pour la parade ; mais ni soldats ni officiers ne seront ni féroces ni braves ; ils seront bien galonnés, et voilà tout. Les forteresses tomberont toutes en ruine, et les boulevards deviendront partout de belles promenades en quinconces. Le grand souverain de l'Europe sera le prince de nos Tartares, c'est-à-dire celui qui possédera la Pologne, la Russie et la Prusse, et commandera à la Baltique et à la mer Noire. Car les peuples du nord seront toujours moins poltrons que ceux du midi. Le reste des princes sera maîtrisé par la politique de ce cabinet prédominant. L'Angleterre se divisera de l'Europe, comme le Japon de la Chine; elle se réunira à son Amérique, dont elle possédera la plus grande partie et maîtrisera le commerce du reste. Il y aura despotisme partout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang répandue. Un despotisme de chicane et fondé toujours sur l'interprétation des vieilles lois, sur la ruse et l'astuce du Palais et de la robe et le despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux alors les robins qui seront nos mandarins ! ils seront tout ; car les soldats ne seront que pour la parade. Les manufactures fleuriront partout comme dans les Indes. Bonsoir. A tantôt.

85. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 52.) — Naples, 4 mai 1771.

Ma belle dame, j'ai souffert, tout le mois de mars et d'avril, une tristesse, un cauchemar, une certitude et un pressentiment de mourir, que je ne saurais vous exprimer. Il n'y a que vous autres qui puissiez savoir si j'ai deviné juste : car pour moi, lorsque je serai mort, je n'aurai pas même le plaisir de me dire que j'avais raison dans

Digitized by Google

mes pressentiments. Voilà la cause de la tristesse de mes lettres. Au reste, je n'ai aucun malheur, aucun tourment, aucune raison d'être triste, que celle de vous voir au milieu de Paris en 1771. Je suis un peu fâché que vous ayez imaginé la ressource de vous faire mettre à la Bastille pour vivre, plutôt que d'imaginer de venir à Naples. Est-ce que la Bastille même vaut encore mieux que Naples ?

Je ne sais pas trop de quoi remplir ma lettre. Je pourrais, au vrai, vous achever ce beau livre que je veux faire pour Grimm, qui doit contenir l'histoire de l'année 1900. Mais je suis si fatigué de l'ouvrage de *robinal*[1] qu'il m'a fallu faire aujourd'hui, que je n'ai que le temps de vous en continuer quelques chapitres.

Dans ce temps-là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques et les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie, et il y aura des fous qui diront que, lorsque la quadrature de l'hyperbole sera trouvée, on aura ou la pierre philosophale, ou la malléabilité du verre. A force de lier les sciences vraies ensemble, on en tirera une fausse, qui ne consistera qu'en mots creux ou en axiomes de platitudes... obscurcis par de grands mots. Plus de théologie, plus d'antiquités, plus de langues savantes. Le français sera la langue générale, et l'esclavon la langue de la cour. Pour la jurisprudence, toutes les nations de l'Europe auront un code particulier[2], et les lois romaines seront anéanties! Cependant, à force de disputer sur l'*Esprit des lois*, on aura fait sortir la chicane du palais, des sources les plus magnifiques, telles que l'*Esprit de la constitution de chaque*

1. De robin, de juge.
2. C'est ce qui est arrivé.

Digitized by Google

nation, et l'*Ordre essentiel*[1]. On sera pédant d'après Montesquieu et moi, comme on l'a été d'après Aristote par les péripatéticiens.

Les arts, la marine, seront très négligés. Il y aura très peu de commerce, et presque tout par terre, et de proche en proche; car chaque nation ayant perfectionné son agriculture et ses arts, se suffira à elle-même; et les sottes lois favorables à l'exportation et contraires à l'importation détruiront tout commerce; car lorsque tout le monde veut donner et personne ne veut recevoir, il en arrive que personne ne donne ni ne reçoit plus rien. Adieu. *Alia die;* bonsoir. Je vous embrasse et suis, etc.

Écrivez-moi par la poste en droiture; voilà le mieux.

86. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 53.) — Naples, 11 mai 1771.

Je n'ai pas, ma belle dame, de lettres de vous ce soir, chose qui ne me tourmente point, puisque je compte les avoir demain. Mais ce qui me tourmente et qui m'inquiète très fort, c'est que M. Nicolaï me mande que vous lui avez dit que je devais recevoir une lettre de vous, sous la date du 11 mars, avec un papier intéressant. Je n'ai reçu ni lettre ni papier, et je ne puis deviner ce que cela pourrait être, car aucune lettre de vous ne m'en indique rien, et je n'attendais rien d'intéressant, à moins que cela ne soit quelque quittance de M. l'ambassadeur Fuentès pour l'argent que vous avez payé, et vous êtes toujours à temps de la faire renouveler. Cette pensée, en attendant, et cette inquiétude me chiffonnent la tête, au point que je ne sais rien vous écrire ce soir. Je pourrais continuer mon

1. Ouvrage de Mercier de La Rivière.

Digitized by Google

ouvrage à Grimm, et lui parler de l'état du commerce de 1900; mais je ne suis pas en train ; en outre, j'ai des douleurs aiguës de mon rhumatisme ordinaire ; et puis je suis sans maîtresse, sans amis, sans écouteurs, sans parleurs, sans rien de ce que j'avais autour de votre cheminée. A propos, on a fait des lois sur le blé en Allemagne. Madame la diète de Ratisbonne[1] n'avait rien de mieux à faire que de me consulter, puisque je suis la dive bouteille de tout ce tripot-ci. Dites-moi, au moins, si on a consulté M. de La Rivière. Je crains que vous n'ayez encore une disette cette année, et, ce qui pis est, sans cherté; car lorsqu'on manque d'argent, la disette ne cause point les hauts prix, elle cause la mort; autre vérité que les économistes ignorent. Ah çà ! bonsoir; vous ne me dites rien, je n'ai rien à vous dire. Portez-vous bien; saluez tous mes amis. Passez mes félicitations à l'abbé Arnaud sur son *académicité*[2]. Voyez-vous jamais le baron de Thourn[3]? Dites-lui mille choses de ma part. A huitaine. Bonsoir.

1. Le margrave de Bade-Durlach, avait présenté à la Diète un projet rétablissant la liberté entière du commerce des blés à l'intérieur, entre les divers États allemands, et prohibant l'exportation hors de l'Empire. Voir la *Gazette de France*, 1771, p. 114 (Ratisbonne, 27 mars) et p. 181.

2. Il avait été reçu à l'Académie, le 13 mai 1771, en remplacement de Mairan. Ce fut Châteaubrun qui lui répondit. « L'éloge de M. de Mairan, dit Grimm, n'est guère que croqué... L'abbé Arnaud a mieux aimé nous tracer une espèce de parallèle entre la langue grecque et la langue française. Ce discours m'a paru sans résultat, cela vient du vague qui règne dans ses idées. L'abbé Arnaud a un faux air de Diderot, mais c'est un bien faux air. » T. IX, p. 315.

3. Probablement le baron de Thun, ministre plénipotentiaire du duc de Wurtemberg, de 1757 à 1788. Il demeurait rue de la Chaussée d'Antin. La baronne d'Oberkirck, en parle ainsi : « Je devais déjeuner chez le baron de Thun. Il avait réuni quelques personnes : on fut très gai, et toute la compagnie convint d'aller visiter l'hôtel de madame de Thelusson. » *Mémoires*, t. Ier, p. 43.

Digitized by Google

87. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 54.) — Naples, 18 mai 1771.

En vérité, ma belle dame, si votre lettre qui devait aller par un courrier extraordinaire, et qui est venue, à ce qu'il me paraît, tout rondement par la poste, eût été ouverte, nous aurions été mis tous deux à la Bastille. Qui diable pouvait imaginer que dans l'état actuel des affaires en France, vous saisiriez l'occasion d'un courrier pour me mander tout au long l'histoire du postérieur de notre charmant marquis [1], qui a voulu faire des glaces de *cul au lait*, et rien autre? Si j'étais aussi méchant qu'un inquisiteur moine, ou aussi bête qu'un inquisiteur d'état, j'expliquerais votre lettre comme un chiffre convenu entre nous; et voici, par exemple, ce que je dirais. Je vous prouverais qu'un *cul de marquis* signifie un parlement; que les *hémorroïdes* signifient le remboursement des charges; qu'une *marmite cassée* signifie un ministre renvoyé; qu'un *bassin à barbe* signifie un chancelier; que du *lait répandu* signifie des remontrances inutiles; que du *lait rejaillissant jusqu'au menton* signifie des remontrances fortes; qu'une *vieille redingote* veut incontestablement et clairement dire un prince du sang; et voilà que vous m'auriez parlé des affaires du temps, et fait de la prose sans le savoir. Quoi qu'il en soit de cela, puisque notre cher marquis fait des comédies, pourquoi n'en fait-il pas une ayant pour titre *le Cul au lait*, comme on a fait le *Pot au lait*? Elle se diviserait en deux actes très commodément. Le premier aurait pour catastrophe la marmite cassée; le second, le menton [2]

1. Le marquis de Croismare. Voir lettre 57.
2. Éd. T. : Le *mouchoir*.

Digitized by Google

sali et mouillé. Les interlocuteurs seraient, lui, une jeune gouvernante et un apothicaire. Il y aurait des intrigues d'amour entre l'apothicaire et sa gouvernante, qui saisiraient les moments de son horrible embarras, lorsqu'il est vautré dans son lait[1], pour se parler d'amour, et pour conclure le mariage malgré lui, qui ne veut pas que sa gouvernante se marie. En vérité, de ce sujet on tirerait une charmante petite parade, bien meilleure qu'*Arlequin barbier paralytique*[2]; faites-la, et envoyez-la-moi.

On voit bien que je ne suis pas dans vos soirées. Comment diable vous êtes restés des jours entiers à discuter lequel est plus dangereux d'un sot qui ordonne, ou d'un homme d'esprit qui déraisonne? Cela se décide en deux minutes. Les sots ne font de sottises que parce que les hommes d'esprit qui les conseillent ont déraisonné. Ainsi, ce ne sont ni deux cas, ni deux maux[3] différents, c'est toujours un seul cas, un seul effet d'une même cause. Dans l'*ordre essentiel et naturel* de ce monde admirable, il y a des sots et des hommes d'esprit. La nature a voulu (si pourtant elle a jamais rien voulu) que chacun y jouât un rôle. Or, il n'y a que deux rôles à jouer : commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller aux sots; ils n'avaient pas même l'esprit de déraisonner. Il a donc fallu que les sots commandassent, car s'ils ne faisaient pas cela, ils ne feraient rien du tout, et ils seraient un

1. Éd. D. : *Lit.*

2. Cette arlequinade, pas plus que celle d'*Arlequin voleur et prévôt* (voir p. 228) ne figurent dans les répertoires, pour sauver à l'histoire du théâtre, de Léris, de La Porte, et des frères Parfait. Mais on y trouve *Arlequin Barbet, Pagode et médecin*, par Le Sage (1723), dont il pourrait peut-être s'agir ici.

3. Éd. D. : Deux *mots.*

Digitized by Google

superflu de la nature, qui ne doit avoir rien de superflu, si ce n'est elle-même tout entière.

Voilà ce que remarque très bien Fra Paolo[1] dans son *Histoire du Concile de Trente* : que les théologiens y consultaient ; et les Pères, c'est-à-dire les évêques, qui ne connaissent pas un mot de théologie, décidaient le dogme. Ce qui est dans le système politique est aussi dans la république des lettres. Les sots font le texte, et les hommes d'esprit font les commentaires ; et c'est pour cela que Panurge explique le *Tableau*[2] de la physionomie rurale, et qu'il a la rage de croire qu'il l'entend ; c'est pour cela que Newton commenta Daniel et l'Apocalypse[3].

Je répondrai à notre cher Grimm la semaine prochaine lorsque j'aurai pris les éclaircissements nécessaires sur la commission qu'il me donne.

Je suis bien fâché que la queue de Merlin soit si dure à écorcher. J'avais si grand besoin d'argent !

J'oubliais de vous dire que j'ai aussi reçu votre n° 53 ; il est court et triste, et je n'ai rien à y répondre.

Je suis enchanté d'apprendre que le chevalier de Magallon vous ait pris... le coin de... votre loge aux Italiens. Vous vous trouverez bien de son voisinage ; c'est un homme sûr. Bonsoir. Envoyez souvent par Grimm de mes nouvelles et de mes compliments à madame de la Ferté-Imbault, à madame Geoffrin, à la cruelle Necker, qui ne veut pas absolument m'écrire, et bonsoir.

1. Fra Paolo Sarpi (1552-1623), adversaire de la Cour de Rome, dans son *Histoire du Concile de Trente*, Londres, 1619, et soupçonné d'hérésie par Bossuet.

2. Le *Tableau économique*, 1758, in-4°, où Quesnay exposait son système d'économie politique ou de physiocratie.

3. *Observations on the Prophecies of Daniel, and the Apocalypse*, London, 1737, in-4°, où Newton cherche à expliquer en quelque sorte mathématiquement, les prophéties de Daniel et de saint Jean.

Digitized by Google

88. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 55.) — Naples, 25 mai 1771.

Ma belle dame, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je reçus mon rappel de Paris, et il était bien juste que le jour le plus noir de ma vie fût compensé par le jour où je reçois la plus tendre, la plus chère et la plus belle de vos lettres. Vous me donnez le plaisir de m'assurer que vous n'avez plus le besoin de venir à Naples, et que vous en avez l'envie : c'est tout ce que mon cœur souhaitait d'apprendre de vous. Vous voudriez savoir si je reviendrai à Paris ; je le crois fermement, mais je ne vous reverrai pas ; car je serai aveugle. Plaisanterie à part, mes yeux vont si mal de jour en jour, que je m'attends à une cataracte dans un an, et ceci m'obligera de retourner à Paris, me soumettre à l'opération et m'établir aux Quinze-Vingts ; c'est une idée affreuse pour moi que de revoir Paris dans cet état. Cependant moi aveugle, je ne puis trouver d'autre pays où je réussisse que Paris ; c'est le seul pays où l'on m'écouterait.

Pour vous appeler ici à l'éducation des princes[1], il faudrait commencer par la grossesse de notre reine[2]. Je travaille à cela par mes vœux au ciel et par les plus sincères désirs. Si notre reine était la femme d'un particulier, je tâcherais d'y travailler encore plus efficacement ; car

1. Si madame d'Épinay ne fut pas attachée, comme elle le désirait, à l'éducation des enfants de la famille royale de Naples, ses *Conversations à Émilie* (1774) servirent à lui attirer la bienveillance de Catherine II, qui y avait trouvé « un grand fond de naturel et de bon sens, pas une phrase entortillée ni alambiquée pas une idée louche ou fausse » Grimm, *Mém. hist.*, dans la *Corresp. litt.*, t. 1er, p. 33.

2. Marie-Charlotte-Louise de Lorraine, sœur de Marie-Antoinette, née le 13 août 1752, mariée le 7 avril 1768, à Ferdinand IV, roi de Naples, fils de Charles III. Elle accoucha seulement un an plus tard, d'une princesse.

Digitized by Google

c'est une des plus intéressantes figures que j'aie jamais vue. Elle est la plus belle femme de Naples, et c'est bien dommage qu'elle soit reine.

Linguet a eu tort d'accabler les économistes ; je suis persuadé que dans ce moment les économistes sont les plus étonnés et les plus morfondus de tous les êtres, voyant que leurs principes et leurs théories sur la liberté, la propriété, le despotisme légal [1], l'ordre essentiel, etc., ont fait si peu de progrès. On a écrasé les parlements comme des puces et des punaises, en dépit de la physionomie rurale. Qu'en disent-ils ? Qu'en dit-il, Panurge?... Moi, qui fais des réflexions bien différentes de celles des économistes, je me suis mis à réfléchir sur les causes physiques de *la liberté des gouvernements*, et j'en ferai mon 187e ouvrage. Le contraste frappant entre ce qui est arrivé en Pologne [2] pour si peu de chose, et ce qui n'arrive pas à Londres et à Paris pour tant de choses, m'a découvert les principes fondamentaux de la liberté.

Premier principe : Qu'il n'y ait pas de voitures à ressort et qu'on aille à cheval ; une voiture coupe le soulèvement dans une rue, et le chef du parti qui se trouverait dans la voiture perd trop de temps à se mettre à la tête des soulevés, parce qu'il faut qu'il appelle son laquais

1. Dans son livre de l'*Ordre naturel et essentiel*, 1767, développement des idées de Quesnay, Le Mercier de La Rivière distinguait entre le despotisme légal et le despotisme arbitraire, et se montrait partisan du premier.

2. A la suite du traité avec la Russie, en date du 24 février 1768, lequel reconnaissait les droits des dissidents, s'était formée la confédération de Bar contre le gouvernement de Stanislas Poniatowski, qui lui-même avait fait appel contre elle aux armées de Catherine (1er mars). Après avoir perdu Cracovie (16 août) et subi des défaites à Lemberg et à Szuke (26 avril, 20 mai 1769), à Dobro (23 janvier 1771), les confédérés avaient publié le 3 avril un manifeste pour déclarer le trône vacant. Plus heureux en 1771, ils venaient, le 15 janvier, de reprendre sur les Russes le château de Cracovie, ce qui amena de la part de l'ambassadeur russe, une note comminatoire au roi pour l'engager à agir de concert pour réduire les rebelles.

Digitized by Google

Christophe, et lui dise : « Christophe, ouvre[1] le carrosse. Christophe, ferme le carrosse; » et tout cela prend beaucoup de temps[2]. Deuxième principe : Il faut avoir des chaises de paille et point de fauteuils; un homme qui est tombé sur un large fauteuil chez madame Geoffrin, a bien de la peine à se soulever. Troisième principe : Il ne faut point avoir de trumeaux, car dans les soulèvements, les coups de pierre pourraient les casser, et ils valent beaucoup d'argent. Quatrième principe : Il faut avoir de très mauvaises auberges sur les grandes routes ; lorsqu'on y rencontre de méchants lits remplis de punaises, on est éveillé de meilleure heure, et l'on fait plus de diligence dans ses marches. Cinquième principe, et c'est le fondamental : Il ne faut point poudrer ses cheveux. Après un vigoureux soulèvement, un homme dépoudré est affreux à voir, et n'oserait paraître dans aucune bonne compagnie, ni assister à un souper d'invitation.

De ces principes, je crois, dépend le soutien de la liberté, et dérive l'*ordre essentiel* des devoirs réciproques entre le souverain et le peuple. Ainsi Rousseau dans son *Contrat social*, stipulé aux pieds de la tour de Babel, par le feu notaire Nemrod, oublia de marquer que les clauses du contrat portaient qu'il ne devait valoir que jusqu'à l'institution des sophas et des fauteuils, et que le consentement des perruquiers y était formellement requis.

Savez-vous pourquoi je vous écris des lettres si folles? c'est parce que vous me dites qu'à Paris il n'y a pas le mot pour rire.

1. Éd. T. : *Bouche*.

2. Si cette lettre n'était pas du mois de mai, on pourrait voir ici une allusion à l'attentat contre le roi de Pologne, du 3 nov. 1771, dans lequel ce prince, retournant le soir à son palais en carrosse, fut attaqué par des conjurés qui sommèrent le cocher d'arrêter sous peine de la vie. Ayant enfin ouvert la portière, Stanislas allait essayer de se sauver quand il fut pris. Voir Coxe, *Voyage en Pologne*, Genève, 1786.

Digitized by Google

Il est beau à Suard de n'avoir pas été paresseux pour son ami[1]; mais il a eu la paresse avec moi de ne pas m'écrire depuis quatre mois.

Je vous écris par la poste, parce que ce soir je n'écris pas à M. de Fuentès ni à Nicolaï. Vous leur donnerez de mes nouvelles. Embrassez tous mes amis, et n'oubliez pas ni monsieur ni madame de Sartine. Adieu.

89. — A LA MÊME.

(Rép. courroucée.) — Naples, 8 juin 1771.

Madame, fi l'indignité! fi la lésine! Quoi! parce que l'ambassadeur va danser à Versailles[2] et que vous ne pouvez pas m'envoyer sous son enveloppe votre lettre, faut-il que je reste une semaine entière sans une belle lettre de vous? Il fallait l'écrire, l'envoyer par la poste, je l'aurais payée, et je n'aurais pas regretté mon argent. A présent que voulez-vous que je vous mande? Je n'ai rien dans ma tête ni dans ma poche. Je viens de perdre à la loterie. Je suis au milieu d'une nation endormie au point qu'il ne m'est pas possible de rencontrer un seul écouteur. Il faut absolument que je m'en retourne à Paris. Finissez donc vite vos brouillamini, pour que je puisse venir causer gaiement chez vous. J'ai laissé mon *Histoire du vingtième siècle*[3] interrompue. Grimm se fâchera; mais pourquoi ne me soutient-il pas un peu l'haleine et la verve par quelques-unes de ses lettres[4]? Et Suard et le

1. L'abbé Arnaud sans doute, qu'il avait aidé à entrer à l'Académie.
2. Au grand bal qui y fut donné, le 20 mai, à l'occasion du mariage du comte de Provence, frère du roi, avec Marie-Joséphine-Louise de Savoie, qui avait été célébré le 14.
3. Mercier (1740-1814) développait en ce moment même une idée analogue dans *L'an 2440*, Amsterdam, 1771, in-8°. V. Grimm, t. IX, p. 395.
4. Éd. T. : *Des siennes.*

Digitized by Google

baron, et enfin tous, pourquoi m'oublient-ils? Je vous prie de leur montrer quelques articles des miennes, pour qu'ils aient par ce moyen un certificat de ma vie.

Tâchez d'aider Nicolaï, et de le faire aider par Diderot dans la vente de la carte géographique[1] du royaume de Naples. C'est par ce seul moyen que je puis me rembourser de l'argent que j'ai avancé.

Mauvaise soirée. Il ne me passe rien par l'esprit qui soit digne de vous être mandé. Je fis hier une grande promenade; je me trouvai las et fatigué au possible. Je me mis à refléchir sur ce que c'est que la *lassitude*. Je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle *âme*. Je trouvai cette théorie neuve et profonde, que toute machine qui a une volonté, est susceptible de lassitude, tel que l'homme et la bête; que celle qu'on appelle *âme plastique*[2] n'est point susceptible de lassitude, soit dans les plantes ou dans les animaux. Ainsi le mouvement du cœur, etc., appartient à notre âme plastique, et n'est point sujet à la volonté ni à la lassitude. La volonté est donc une effusion de cette matière volatile qui va devers ce nerf qui exécute la volonté, qui s'évapore et produit la lassitude jusqu'à tant qu'elle soit reproduite. La mort est donc une lassi-

1. Dressée sous la direction de Galiani, par Rizzi Zannoni, de l'Académie des sciences de Gœttingue, qu'il en avait chargé en 1767, et qui la présenta à Louis XV, le 30 décembre 1770. Voir la *Gazette de France*, 1771, p. 4. Grimm dans sa *Corresp. littér.* (t. IX, p. 231), en parle ainsi : « Cette carte a été exécutée avec le plus grand soin par ordre du ministre de Naples, sous la direction de l'abbé Galiani et quoiqu'il ait été rappelé dans sa patrie avant qu'elle ait pu être achevée, il a pris en partant des mesures pour en assurer le succès. »

2. En philosophie scolastique ce mot désigne ce qui a la puissance de former. C'était à peu près ce qu'Aristote appelait l'âme *nutritive*, qui préside à la nutrition et la reproduction des animaux et des plantes, par opposition à l'âme *appétitive*, source du désir, de la volonté et de l'énergie morale. (Voir Franck, *Dict. des sciences philosophiques.*)

Digitized by Google

tude universelle produite par un excès de désirs. Je meurs d'envie de retourner à Paris : voilà ma mort. Bonsoir.

90. — A LA MÊME.

(Rép. aux nos 57 et 58.) — Naples, 15 juin 1771.

Ma belle dame, j'ai reçu deux lettres de vous à la fois; et celle qui me manquait la semaine passée, m'a coûté mon argent tout comme si elle était venue par la poste. Ainsi vous direz à Magallon qu'il faut que M. de Fuentès ne fasse jamais qu'un seul paquet pour moi; car si on m'en envoie deux, on m'en délivre un *gratis* (et c'est toujours le plus mince), et on me fait payer l'autre. Voilà qui est dit une fois pour toutes.

Venons au contenu de vos lettres; elles sont belles, charmantes, longues et remplies de détails qui m'intéressent. Vous avez reconnu Voltaire dans son sermon [1]; moi, je n'y reconnais que l'écho de feu M. de Voltaire. Ah! il rabâche trop à présent. Sa Catherine est une maîtresse femme, parce qu'elle est intolérante et conquérante; et tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut l'être. Si on rencontre sur son chemin un prince sot, il faut lui prêcher la tolérance, afin qu'il donne dans le piège, et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, et d'écraser son adversaire à son tour. Ainsi le sermon sur la tolérance est un sermon fait aux sots et aux gens dupes, ou à des gens qui n'ont aucun intérêt dans la chose. Voilà pourquoi

1. Le *Sermon du papas Nicolas Chariteski, prononcé dans l'église de Sainte-Toleranski, village de Lithuanie, le jour de Sainte-Épiphanie*, dans lequel Voltaire soutenait la politique ambitieuse de Catherine II, en faveur des Polonais dissidents, et tournait en ridicule la ligue patriotique des confédérés de Bar.

Digitized by Google

quelquefois un souverain séculier doit écouter la tolérance : c'est lorsque l'affaire intéresse les prêtres, sans intéresser les souverains. Mais en Pologne, les évêques sont tout à la fois prêtres et souverains ; et, s'ils le peuvent, ils feront fort bien de chasser les Russes et d'envoyer au diable tous les dissidents. Et Catherine fera fort bien d'écraser les évêques, si cela lui réussit ; moi, je n'en crois rien ; je crois que les Russes écraseront les Turcs par contre-coup, et ne feront qu'agrandir et réveiller les Polonais, comme Philippe II et la maison d'Autriche écrasèrent l'Allemagne et l'Italie en voulant troubler la France, et ne firent qu'ennoblir votre nation. Voilà mes prophéties.

Je suis fâché des chagrins des Helvétius. Il fallait donner un mari à leur fille, dès que le spleen se manifesta.

Je ne me porte pas trop bien ce soir. Je suis enrhumé, et, qui plus est, je suis triste et m'ennuie au possible. La seule chose qui m'ait fait plaisir depuis que je suis ici, c'est un opéra-comique de M. Piccini [1], qu'on donne à présent. Il y a atteint le but de la perfection de l'art. Il m'a appris que nous chantons tous et toujours quand nous parlons. Le difficile est de trouver notre ton et notre modulation, lorsque nous causons. Figurez-vous que cet opéra de Piccini est quelque chose dont vous n'avez pas même l'idée, tant il est supérieur à tout ce que vous avez jamais entendu. Toutes les fois que je vais à ce spectacle, il me prend un désir si vif d'avoir Grimm, Diderot et vous à mes côtés, que le chagrin de ne pas vous y voir me trouble tout le plaisir du spectacle.

1. En 1770, Piccini fit représenter à Naples deux opéras-comiques : *La Fenta gardiniera*, et *Il don Chisciotto*. De plus Burney, nous apprend qu'au mois d'août on joua au théâtre des Fiorentini, *la Gelosia per Gelosia*. *The present state of music in France and Italy*, London, 1771, p. 177.

Digitized by Google

Je ne vous parle pas de vos malheurs; ce n'en est pas un des moindres que de bons règlements de procédure aient été faits[1] dans un temps et par un chancelier, qu'on se fera un plaisir de ne pas observer par un esprit mal entendu de patriotisme. C'est le malheur qu'eut le paganisme d'être protégé par Julien l'Apostat. Saint Cyrille[2] n'eut raison que parce que Julien avait plus d'esprit que de conduite, et qu'il voulut virer de bord trop précipitamment. Au reste, aimez-moi; voilà l'essentiel.

Avez-vous remarqué les règlements qu'on a proposés à la Chambre des Communes à Londres, sur le fait de l'exportation[3]? Qu'en disent-ils, les économistes? La seule nation qui leur servait de cheval de bataille les abandonne, et réforme *son prix d'encouragement*, comme je l'avais prévu et prédit; elle prend le parti de classer les différents prix des blés. Mauvais parti, moins bon que le mien, cependant moins mauvais en Angleterre, où les prix des blés sont uniformes à peu près dans toutes les provinces, à cause de la grande facilité de circulation. Ce parti pourtant de l'Angleterre revient presque à mon système. J'ai parlé pour un pays où *la gratification* n'était pas introduite, et ne pouvait pas s'établir, faute

1. Les divers édits de 1771 qui restreignaient l'immense ressort du Parlement de Paris, en créant des conseils supérieurs à Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers, décrétaient la gratuité de la justice, supprimaient la vénalité des charges, etc.

2. Saint Cyrille (376-444), patriarche d'Alexandrie, qui réfuta les écrits de l'empereur en faveur du polythéisme, dans son livre *Contre Julien l'Apostat*.

3. Par un bill du 6 mai 1771, la Chambre des Communes, « prenant en considération l'état du commerce des blés, » avait permis l'importation, moyennant un droit très modique, quand le prix atteignait 48 schelings par *quarter*, maintenant les droits existants au-dessous de ce prix, et permettait l'exportation au-dessous de 44 sch. Voir *Gazette de France*, 1771, p. 158.

Digitized by Google

de fonds pour la payer. Je voudrais que quelqu'un, pour mon honneur, publiât ces réflexions. Bonsoir. Aimez-moi. Adieu.

91. — A LA MÊME.

Naples, 22 juin 1771.

Ma belle dame, je n'ai point de lettres de vous cette semaine, mais je n'en suis pas en peine ; comme je vous connais pour une femme très ménagère, apparemment vous aurez voulu m'épargner des frais de poste, et Dieu sait par quelle route vous m'avez écrit. A bon compte, je n'ai rien à vous dire ; ainsi je profite de ce moment d'oisiveté pour écrire à mon prophète.

92. — A M. GRIMM[1].

Mon cher Grimm, le cœur me saigne de voir acheter l'*Herculanum*[2] au prince de Gotha, l'homme du monde le plus digne de le recevoir en présent. Sachez que quoique ce livre se vende et ne se donne plus aux particuliers, les souverains sont toujours comme de raison au-dessus des lois. Si le prince voulait écrire un seul petit mot au ministre Tannucci, en lui disant qu'il souhaiterait d'enrichir sa vaste bibliothèque d'un ouvrage que la magnificence du roi fait graver ici, d'abord il l'aurait sans faute, comme on le donne à tous les autres souverains. Il pourrait mander à M. Tannucci de me le livrer, et j'en ferais ici le reçu, et je vous l'expédierais. S'il voulait ensuite envoyer en présent à la bibliothèque du roi

1. Nous croyons devoir séparer cette lettre, qui, dans l'édition T. est incluse dans la précédente.

2. Ott.-Ant. Bayardi, *Le Antichita di Ercolano, esposte con qualche spiegazione*. Napoli, 1757-92, 9 vol. in-fol.

Digitized by Google

ici, ou à M. Tannucci, sa *Gotha Nummaria*[1], ou quelque livre particulièrement appartenant à sa maison ou à ses États, etc., il ferait ce que peu de souverains ont fait et ce qui serait très noble et très digne de lui. Voilà, mon cher Grimm, ce que j'ai à vous dire. Tâchez de persuader au prince de faire à ma guise; qu'il écrive à M. Tannucci, et tout sera dit. En attendant, assurez le prince de mon enthousiasme pour lui. Bonjour. Vous ne valez rien; vous m'avez déshonoré à la face de tous les potentats du nord, et je vous ai pardonné. Coquin! pour expiation de vos forfaits, envoyez-moi le *Voyage de Bougainville*[2]; et si, depuis mon départ, on a publié à Paris d'autres voyages[3] curieux, je vous prie de m'en faire l'emplette aussi. C'est aujourd'hui le jour que je suis parti de Paris. Quel jour! quel moment! Voilà deux années et plus que nous ne nous sommes pas vus! Avez-vous pu vivre sans moi? Adieu. Embrassez mes disciples, mes compagnons et mes maîtres. Adieu.

93. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 59.) — Naples, 29 juin 1771.

Ma belle dame, votre lettre du 8 juin n'est point gaie, il s'en faut même de beaucoup. Vous avouez vous-même que vous n'avez que quelques lueurs de gaieté. Je crains que cela ne tienne au physique, et que vous ne vous portiez pas bien. Voilà ce qui me fâche. Pour moi, je fais

1. *Gotha Numaria, sistens Thesauri Fridericiani numismata antiqua descripta*, Amsterdam, 1730, in-fol. Par Christian-Sigismond Liebe (1687-1736), précepteur des enfants du duc de Gotha, puis conservateur de la collection de médailles de ce prince.

2. Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), qui venait de publier son *Voyage autour du Monde*, Paris, 1771, in-4°.

3. Éd. T. : D'autres *ouvrages*.

Digitized by Google

tout ce que je puis pour vous égayer, et ce n'est pas un petit effort pour moi, car je suis si ennuyé de mon existence ici, qu'en vérité je deviens homme grave, et homme d'affaires de jour en jour davantage, et cela finira par devenir un Napolitain, tout comme un autre.

Madame Geoffrin aura eu un érésipèle, parce que quelque étourdi se sera avisé de donner une nouvelle[1] quelconque chez elle. Je suis enchanté qu'elle soit rétablie. Vous avez un nouveau ministre des affaires étrangères[2]; mais tant qu'on ne fera pas le ministre des affaires étranges, il vaquera la place la plus importante dans le ministère.

Mille grâces à Suard de l'*Histoire de Charles V*[3]. Si je publie l'*Histoire de Louis XVII*, je lui en promets un exemplaire de mon côté; mais comme je ne suis pas en train de nouveaux ouvrages, en attendant j'ai prié M. Nicolaï de lui donner un exemplaire de ma carte[4]. A propos de cela, je vous prie d'assurer tous mes amis, Grimm, Diderot, madame d'Épinay, etc., qu'il n'était pas en mon pouvoir de leur donner des exemplaires de ma carte, puisqu'elle appartient au roi, qui en a payé la gravure. Voilà pourquoi je n'ai pas été généreux jusqu'à leur en faire des présents.

Je crois vous avoir mandé que je souhaite avoir le *Voyage de Bougainville*, et d'autres Voyages véridiques,

1. Le caractère de modération de Mme Geoffrin, était ainsi attesté par Marmontel : « Plus adroite encore à présider, à surveiller, à tenir sous sa main deux sociétés naturellement libres, à marquer des limites à cette liberté, et à l'y ramener par un mot, par un geste, comme par un fil invisible, *Allons, voilà qui est bien*, » c'était communément le signal de sagesse qu'elle donnait à ses convives. (*Mémoires*, t. II, p. 103.)

2. Le duc d'Aiguillon (1720-1780), nommé le 6 juin 1771, ministre des affaires étrangères.

3. Publiée en anglais (1769), par Robertson, et traduite par Suard, Paris, 1771, 2 vol. in-4°.

4. La carte des Deux-Siciles.

Digitized by Google

s'il en a paru depuis deux ans. Réunissez les livres que vous avez à m'envoyer avec ceux qu'a Nicolaï, et faites-en un ballot, que vous expédierez à Marseille, à l'adresse du consul de Naples, M. Medina[1].

Je suis curieux de lire cette histoire de Charles V, qui fut le premier despote depuis la chute de l'empire romain. Il fut un despote doux, comme son fils fut un despote aigre. Après eux, nous en avons eu des aigre-doux; et à présent nous les mangeons à toutes sauces.

Je présente mes respects aux culottes mouillées de notre cher marquis. J'embrasse mes amis. J'ai eu des nouvelles du baron par M. Changuion. Bonjour et bonsoir.

94. — A LA MÊME.

(Rép. à une lettre du 16 juin sans n°.) — Naples, 6 juillet 1771.

Ma belle dame, pourquoi m'écrivez-vous pour me mander que vous ne m'écrivez pas? C'est barbare. Mais je me suis vengé. J'écris une longue lettre à madame Necker, et fort tendre même, car je me plais à exciter des jalousies, et je ne vous en écrirai qu'une fort petite. Cependant elle vous montrera la sienne, à ce que j'espère, et vous serez dédommagée. J'ai peu de choses à vous dire ce soir. Il paraît que Nicolaï ne vous a pas montré un distique que j'ai fait pour être mis au bas de mon portrait. Il y trouva une faute de mesure, et je l'ai corrigée sur-le-champ. Faites-vous montrer cela.

Le marquis a-t-il continué ses bains et son cul au lait? J'ai eu des nouvelles du baron par M. Changuion, qui est venu ici. C'est un Anglais qui sent le Français musqué.

1. Antonio di Giovani a Medina. Le vice-consul était Ph. Giribaldi. *Almanach royal*, 1771.

Digitized by Google

Votre voisin, que fait-il? Se porte-t-il bien? J'attends l'expédition des livres, dont je vous prie de faire un seul ballot, en ramassant tous ceux qui m'appartiennent et qu'on veut m'envoyer, et en y ajoutant tout ce que bon vous semblera. Je souhaite que le calme revienne en France après tant de mouvements. Je crois que M. d'Aiguillon le ramènera; car il fera la guerre[1]. Adieu; bonsoir. Aimez-moi.

95. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 60, écrit de Bourg-Neuf, le 28 juin.)— Naples, 20 juillet 1771.

Ma belle dame, est-ce donc là une lettre sublime, écrite à son aise, daus le repos? une lettre où vous ne me faites que transcrire une rapsodie de Voltaire[2], qui combat une rapsodie de Linguet! Et de vous, de vos amis, des miens, de vos maux, de votre digestion, des affaires publiques, de la santé de mademoiselle Helvétius, et de tout ce qui serait vraiment sublime, vous ne me dites mot? Le cul au lait du marquis est donc oublié? Ah! je vois ce que c'est. Vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron? le voici donc :

On peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme homme d'État. Il a été un des plus grands littérateurs de son temps[3] Il savait tout ce qu'on

1. D'Aiguillon eut un instant la pensée d'attaquer la flotte russe dans la Méditerranée, de concert avec l'Espagne. Une démonstration de l'Angleterre l'en empêcha.

2. L'article *Cicéron*, contenu dans le IV° volume des *Questions sur l'Encyclopédie*, qui venaient de paraître. Voltaire y défend Cicéron contre les attaques de Linguet dans son livre des *Canaux navigables*, tout en flattant Linguet, qu'il avait eu pour auxiliaire dans l'affaire du comte de Morangies, et qu'il appelle « un avocat qui a étudié l'éloquence chez ce grand maître, un citoyen qui paraît animé comme Cicéron même de l'amour du bien public. »

3. Éd. T. : *Qui ait jamais existé.*

Digitized by Google

savait de son temps, excepté la géométrie et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe; car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable; mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre, en langue latine, les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit qu'à Bochart, Bossuet, Huet, Leclerc, Hamon, Grotius[1], etc. Ils ont dit en latin, sur la Bible, tout ce que Voltaire a expliqué en français. On ignore ceux-là, on ne parle que de lui. Comme homme d'État, Cicéron étant d'une basse extraction et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de l'*opposition*, ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté; car il débuta par attaquer Sylla, et par se lier d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant; car les grands seigneurs, en général, ne savent ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin

1. Samuel Bochart (1599-1667), orientaliste et théologien protestant, « un des plus savants hommes de l'Europe, dit Voltaire, dans les langues et dans l'histoire, » auteur de la *Geographia sacra* (1646); — P. Daniel Huet, évêque d'Avranches (1630-1721), dont il faut rappeler ici la *Demonstratio Evangelica*, 1679; le *Traité de la situation du Paradis terrestre*, 1691; les *Dissertations sur diverses matières de religion*, et son *Traité sur les faiblesses humaines*, qui, au jugement de Voltaire, a paru démentir sa Démonstration évangélique; — Jean Leclerc (1675-1736), le savant auteur et publicateur de la *Bibliothèque universelle*; — Jean Hamon, médecin et célèbre janséniste (1618-1687), auteur des *Explications sur le Cantique des Cantiques*, et de *Traités de Piété*; — Hugo Grotius (1583-1645), dont les *Annotationes in vetus* et *in novum Testamentum*, (1644, 4 vol. in-fol.), étaient célèbres.

Digitized by Google

de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès lors on vit un *nouveau parvenu* mêlé avec les patriciens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, etc., toutes fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses, et, surtout n'étant pas homme de guerre, il jouait de ce côté-là un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient sentir souvent la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé. Il n'était pas pusillanime : il était incertain. Il ne défendait pas des scélérats, il défendait les grands de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de Wilkes[1] n'est jamais petite en Angleterre ; elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale, non plus que celle de M. Pitt ; elle était celle de son parti... Enfin Dieu ne permit point qu'un de ses clients l'assassinât, car Dieu ne permet point ; il fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous, quand il nous parle du gouvernement de Cilicie de Cicéron[2]. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança, dans l'île Barataria[3]. C'était une affaire de cabale, pour le

1. Éd. T. : de *Whigh*.

2. Voltaire avait dit : « Peut-on mépriser Cicéron si on considère sa conduite dans son gouvernement de Cilicie, qui était alors une des plus importantes provinces de l'empire romain, en ce qu'elle confinait à la Syrie et à l'empire des Parthes. » *Dictionn. philosophique*. Consulter sur ce sujet : G. d'Hugues, *Une province romaine sous la République*, Paris, 1876.

3. *Don Quichotte*, ch. II, 45-53.

Digitized by Google

faire parvenir à l'honneur du triomphe, comme les exploits militaires de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal[1]. Cependant Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas prostituer tout à fait un honneur déjà trop avili; et d'ailleurs Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien : il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules; car les évêques (c'est-à-dire les augures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et patriciens. Ainsi, le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poème avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion. Ainsi Cicéron qui, dans son cœur, penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *sophia*, sagesse; c'est au parti de César. Les applaudissements que la postérité a donnés à Cicéron, viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron.

Grimm ignore que monseigneur Garampi[2] est nommé

1. Charles de Rohan, duc de Rohan-Rohan, prince de Soubise (1715-1787), fils de Louis-François-Jules, prince de Soubise, mort le 6 mai 1724, et d'Anne-Julie-Adélaïde de Melun, princesse d'Épinoy. La défaite de Rosbach, en 1757, ne lui fit pas perdre la faveur de la cour, et l'année suivante, ayant battu les Hanovriens à Lutzelbourg (10 octobre), il fut fait maréchal de France le 19 du même mois.

2. Joseph Garampi, né à Rimini, le 29 octobre 1725, cardinal en 1785, mort en 1792, célèbre comme archéologue et diplomate.

Digitized by Google

nonce en Pologne. Le prince Auguste de Saxe[1] le rencontrera en chemin. Pour moi, je ferai de mon mieux pour jouir à Naples du siècle d'Auguste ; je crains qu'il ne soit pas de longue durée. Vous ne m'avez pas mandé que vous aviez payé Giambone, mais j'en étais persuadé. Je tâcherai de vous avoir des graines de melons.

Mille choses aux aimables Valoris. Je me suis lu avec grand plaisir[2] dans le *Mercure de France ;* mais ce qui m'a fait encore plus de plaisir, c'est un aveu sincère et naïf du libraire de ce pauvre abbé Roubaud, page 106 du même volume[3] : de grâce, lisez-le. Qui est-ce qui a fait cette plaisanterie charmante *des oreilles à ressort*, dans le même volume, page 208[4] ? Elle est digne de Swift, et

1. François-Xavier-Auguste, prince de Saxe, connu en France sous le titre de comte de Lusace, né le 25 août 1730, frère de la Dauphine, mère de Louis XVI, mort le 21 juin 1806. Il avait épousé, en 1765, Claire-Marie-Rose, comtesse de Spinucci. En 1770 et 1771 il voyagea en Italie, sous le titre de comte de Goertzig. Il arriva à Naples le 5 mai 1770, et était encore à Venise en avril 1771. *Gazette de France*. Voir aussi la *Correspond. inédite du prince X. de Saxe*, publiée par A. Thevenot, Paris, 1875.

2. L'article de Diderot, dont il est parlé p. 219, note 2.

3. Voici cette annonce parue dans le *Mercure de juin* 1771. « Ce libraire (*Des Ventes de la Doué*) a aussi un petit nombre d'exemplaires des *Récréations économiques*, ou *Lettres de l'auteur des Représentations aux magistrats*, à *M. le Ch. Zanobi*. Cette matière intéresse tous les hommes, toutes les sociétés. Il s'agit de leurs aliments, de leur subsistance. Il importe qu'on n'ait que les plus justes idées sur le commerce de la denrée la plus essentielle, d'où dépend en un mot la vie du genre humain. Il est du devoir des princes, des ministres, des magistrats, de tous ceux qui participent à l'administration, de connaître jusqu'où l'on peut étendre ce commerce pour la prospérité de l'État : cette question est traitée ici avec toute la clarté qui peut résulter d'une connaissance approfondie de l'économie sociale et de la force du raisonnement. L'auteur a eu l'art d'égayer une matière si sérieuse par elle-même des traits d'une critique légère, et souvent de l'épigramme. »

4. Il s'agit d'un article intitulé : *Les oreilles à ressort, petite dissertation physique et morale, par M. M****, où l'auteur s'élève contre l'usage des *télières* et *béguins*, qui déforment les oreilles comme le maillot déforme le corps. « J'espère démontrer, dit-il, à quel point ces ridicules pratiques influent non seulement sur le physique, mais encore sur le moral de l'espèce humaine. La nature, cette mère intelligente, a pourvu nos oreilles de

Digitized by Google

de tout ce qu'il y a de plus délicat de ce genre. Si Grimm n'en est pas l'auteur, je ne le connais point. Bonsoir. Plaignez-vous à Cicéron, si je ne vous en dis pas davantage pour ce soir.

96. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 61). — Naples, 27 juillet 1771.

Ma belle dame, votre lettre campagnarde est fort jolie. L'aventure du commissaire, donné dans le fromage mou, est comique tout à fait. Ce M. de Valori prouve à l'univers que l'état ecclésiastique[1] est le mieux combiné du monde, pour ceux qui ne réussissent à rien. Ainsi on a bien tort de vouloir l'écraser, et on sentira, dans la société, l'incommodité de la suppression de ces hôpitaux de fainéants, d'imbéciles, de gauchers, de têtes de travers. Les sots, faiseurs de systèmes, croient bêtement (parce que Montesquieu l'a dit) qu'il suffirait d'ôter l'asile aux fainéants pour qu'il n'y eût plus de fainéantise[2]; c'est comme si on projetait de démolir les Petites-Maisons, pour qu'il n'y eût plus de fous. On croirait n'en plus avoir, parce qu'ils seraient répandus parmi le monde; mais il y en aurait tout autant.

Je n'approuve pas votre retour à Paris. Vous vous y attristerez. Je souffre des maux de la France. Elle est

muscles *adducteurs*, *abducteurs*, *abaisseurs* et *releveurs :* muscles faits pour avoir leur jeu libre...; que d'avantages résulteraient de l'action merveilleuse de ces *ressorts*... Le suffrage le moins équivoque des beautés d'un *drame* se peindrait avec énergie dans l'érection des oreilles, et cette merveilleuse érection variérait son jeu à l'infini. Un grand morceau de musique, une belle femme, un beau tableau... produirait son degré d'élévation sur *ces oreilles à ressort*, etc. » *Mercure*, juin, 1771, p. 208.

1. L'abbé de Valori qui, en 1773, fut nommé aumônier ordinaire de la comtesse d'Artois, et obtint, le 24 février 1776, l'abbaye de Vigeois, diocèse de Limoges. *Gaz. de France*, 1776, p. 81.

2. *Esprit des Lois*, XXIII, 29.

Digitized by Google

trop vieille pour résister à une pareille secousse. Elle en perdra la gaieté à jamais, et vous deviendrez une espèce de Napolitain, et mon retour à Paris deviendra impossible; car ce Paris que j'ai laissé, n'existera plus.

Je n'ai rien de drôle à vous demander d'ici. Je m'ennuie beaucoup; je fais des chefs-d'œuvre de consultations au roi, que personne ne lit, et qu'on n'imprimera jamais, et cependant cela m'ôte le temps de faire autre chose. J'ai causé beaucoup, ces jours passés, avec un M. Changuion, Anglais, qui est destiné au consulat en Sicile, du baron, de madame Necker, de madame Riccoboni[1], etc.

Je suis bête ce soir, et rien ne me vient dans la tête. Je vous aime donc, et je vous embrasse. Bonsoir.

97. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 62.) — Naples, 3 août 1771.

Ma belle dame, fi donc! parce que vous n'avez pas le temps de m'écrire, faut-il que je reste sans lettres? Et la chaise de paille, et le philosophe, et le marquis ne peuvent-ils pas recevoir un ordre absolu de vous de m'écrire à votre place? Ici il n'y a que moi qui vous connaisse; ainsi, si je ne puis pas vous écrire, personne ne peut me remplacer. Mais à Paris, j'avais cent amis. Sont-ils donc tous morts, ou bien ont-ils cessé de m'aimer? Mettez donc, ma belle dame, ordre à cela, et faites une convention et un traité sur cela avec mes vieux amis, sous peine de ma disgrâce. Ils s'en moqueront, me direz-vous; ils auraient tort, car je puis encore leur faire beaucoup de plaisir. Si, par exemple, j'achevais mon *Histoire du siècle vingtième*, croyez-vous que cela ne ferait pas bien

1. Amie de Grimm et de Diderot, madame Riccoboni (1714-1792) venait de publier les lettres de la comtesse de Sancerre, 1767.

Digitized by Google

du plaisir à la chaise de paille? Si j'envoyais au philosophe une table des chapitres d'un ouvrage qu'un homme de lettres, mort depuis peu ici, ami intime de feu M. Boulanger et de M. Mirabaud, avait composé sur l'*Origine, la grandeur et la décadence de la religion chrétienne*, et dont l'ouvrage est perdu, croiriez-vous que cela ne lui fît bien du plaisir? Eh bien s'ils ne m'écrivent pas, je ferai le méchant, et je ne leur écrirai plus. Craignez mes menaces (ce n'est pas à vous que je parle, vous qui avez tant d'affaires et si peu d'argent; c'est à mes amis riches et fainéants). Apaisez-moi, et rendez-moi bon enfant; et pour ce soir, comme vous ne m'avez rien mandé, je ne trouve aucune idée à vous entretenir. Bonsoir donc.

P. S. — J'oubliais de vous dire que je vous aime toujours, et toujours tout autant.

98. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 63.) — Naples, 10 août 1771.

Ma belle dame, votre n° 63 ne vaut guère mieux que le précédent; celui-là ne me disait rien, celui-ci me dit des choses fort tristes. Je croyais que dans l'état actuel de la France, on jouissait au moins du plaisir de n'être pas obligé de payer ses dettes. Je me figurais que la France avait à présent une espèce d'amnistie, de jubilé, d'année sabatique, de temps apocalyptique, et une ressemblance au cataclysme[1] de Boulanger; enfin que c'était le plus vilain pays pour les riches créanciers, et le plus joli pour les endettés. Mais vous m'en donnez une idée toute différente, et je vois que vous craignez d'être obli-

1. Éd. T. : *Armistice* et *Catéchisme*, au lieu d'amnistie et cataclysme.

Digitized by Google

gée de payer. En ce cas-là, nous sommes plus heureux que vous, quoique nous n'ayons ni exilé des parlements, ni fait tant de choses. Ici, personne ne paie jamais. Venez donc à Naples, et vous vous moquerez du monde entier.

La chaise de paille va donc en Angleterre? Que diable allait-il faire dans cette galère? C'est pour vous excéder de commissions et d'ouvrages, qu'il vous joue ce tour abominable. Fi, le vilain!

La bombe a donc crevé au milieu de Paris[1]? Et vous avez eu, ou cru avoir un tremblement de terre. Dans un temps où l'astrologie eût été en vogue, ce phénomène au-

1. Allusion à un phénomène céleste qui avait été vu alors à Paris. « Le 17 de ce mois (*juillet*), à dix heures et demie du soir, dit la *Gazette de France*, l'horizon parut tout à coup éclairé d'une lumière très vive et très brillante qui dura environ deux minutes. Comme il y a beaucoup de diversité dans les récits de ceux qui ont été témoins de ce phénomène, que quelques personnes ont pris, sans aucune vraisemblance, pour l'effet d'une expérience d'électricité, on différera jusqu'à l'ordinaire prochain d'en parler. » — Voici ce complément : « Le mercredi, 17 de ce mois, vers dix heures et demie du soir, le temps étant très serein, à l'exception de quelques nuages qui bordaient l'horizon du côté du couchant, on vit tout d'un coup au nord-ouest, dans la moyenne région de l'air, une lumière qui croissait à mesure qu'elle avançait. Elle parut d'abord sous la forme d'un globe, ensuite avec une queue semblable à celle d'une comète. Ce globe ayant traversé, avec assez de rapidité, une partie du ciel, du nord-ouest au sud-est, en s'approchant de l'horizon, répandit, comme en s'ouvrant, une lumière si vive et si brillante que la plupart de ceux qui la virent ne purent en soutenir l'éclat : cette lumière ressemblait à celle des *bombes* lumineuses d'artifice. Au dernier instant de son apparition, ce globe prit la forme de poire, et sa lumière était d'un blanc pareil à celui d'un métal en fusion ; cependant il semblait que dans quelques endroits cette lumière était plus rouge, et et l'on y voyait des espèces de bouillonnements, avec une matière fumeuse : la queue était d'une couleur plus rougeâtre. La grosseur extraordinaire de ce globe et son extrême hauteur ont fait croire à la plupart de ceux qui l'ont vu qu'il était tombé au-dessus d'eux... Les physiciens qui connaissent ce phénomène sous le nom de globe de feu, n'ont pas été médiocrement surpris qu'on ait attribué celui-ci à une expérience d'électricité ou plutôt à un cerf-volant destiné à faire des expériences sur l'électricité de l'air. Il faut n'avoir aucune connaissance de la physique pour croire qu'une telle machine puisse, dans aucune circonstance imaginable, produire un effet pareil. » *Gaz. de Fr.*, p. 236 et 240. Voir encore les *Mém. Secrets*, t. V. p. 283.

Digitized by Google

rait annoncé tout ce qui serait arrivé ensuite, et c'est une vérité incontestable. Je ne comprends pas comment les hommes ont pu revenir de la croyance aux augures. Peut-on nier que tout ce qui précède, annonce ce qui succède? Et cependant, on ne veut pas y croire : telle est l'incrédulité du siècle où nous sommes! Pour moi, je vous déclare qu'elle annonce une persécution aux gens de lettres, qui sont la cause de tout le mal qui arrive et qui arrivera. On a déjà connu cette vérité à Parme [1], et on la connaîtra ailleurs. Bonsoir. Aimez-moi. Tâchez d'électriser mon âme par vos lettres, ou par celles de nos amis communs. Mes nouvelles sont toujours les mêmes. Il ne me reste plus que huit dents en tout; c'est la plus fâcheuse perte que j'ai faite après celle de Paris. Adieu.

99. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 64.) — Naples, 17 août 1771.

Ma belle dame, j'ai été passer deux jours chez le baron de Gleichen, aux bains de l'île d'Ischia, et j'arrive dans la minute. Cependant, je ne veux pas rester sans répondre à votre chère lettre, et je commence par vous résoudre le problème de cet invalide à jambe de bois, qui vous a tant embarrassée. Savez-vous ce que c'est? C'est que cet homme est mendiant; pour rendre plus touchante sa situation, il s'est fait une fausse jambe de bois ; il n'a pas osé s'avouer mendiant à vous qui le connaissiez. Il vous a dit qu'il s'amusait à s'en servir le matin ; et, en vérité, c'est une réponse la plus singulière et la plus comique

1. Du Tillot, marquis de Félino, 1711-1774, le célèbre ministre réformateur du duc de Parme, venait d'être remplacé par don Joseph-Augustin de Llano, marquis de Zuvero, le même dont la femme est citée ailleurs dans les lettres de Galiani.

Digitized by Google

du monde. Mais mettez-vous dans la tête qu'un gueux, un mendiant a plus d'esprit que cent beaux esprits philosophes. Il ne pense pas à autre chose; il concentre son esprit et son génie à se procurer de l'argent, et il vous surpasse tous tant que vous êtes.

Que diable fait-il, la chaise de paille, de mes lettres[1]? M'en déshonore-t-il avec tous les princes d'Allemagne? Je ne me soucie pas qu'il m'écrive avant son départ; mais j'exige de lui qu'il me dise au vrai ce que la charmante Londres lui aura paru, et combien il est content de l'hospitalité anglaise.

Je ne vous enverrai point la copie de l'opéra-comique de Piccini, que vous ne me mandiez que vous avez parfaitement appris le napolitain; sans cela, vous n'en entendriez pas un mot, et vous ne sentiriez aucune beauté.

Mais parlons d'une affaire sérieuse. Sachez qu'un des plus grands maux des Napolitains, c'est qu'ils couchent sur des matelas fort durs; cela vient de ce qu'ils battent leur laine sans la carder. Je me suis donné toutes les peines possibles pour réparer cet inconvénient; mais toutes ces peines ont été perdues, parce qu'ils n'ont point de ces machines propres à carder, et n'en connaissent pas même la forme. Je suis résolu d'en faire venir de Paris. Dites-moi donc ce que coûterait tout l'attirail pour carder un matelas. Si je ne me trompe, il y a deux peignes de fer. Mettez-moi cela au clair, et tâchez qu'au moins, en dormant, je me souvienne des lits de Paris. Bonsoir.

1. Éd. D.: *Vos*.

Digitized by Google

100. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 65.) — Naples, 24 août 1771.

Ah! madame! les douloureuses lettres que vous m'écrivez! Quoi! la chaise de paille voyage! voyage[1] pendant dix-huit mois! vient en Italie! Quelle étrange nouveauté! J'ai cru cette chaise aussi immobile que le Pont-Neuf et le clocher de Notre-Dame. Mais expliquez-moi du moins cela; avec qui va-t-il? Que vient-il faire?

Or, je vous plains, et je m'attriste à votre place. Je voudrais bien prendre sa place des correspondances étrangères, mais je n'en aurai pas la force; vous ne l'aurez pas non plus, et je ne vous conseille pas de vous en charger[2], ni de vous fier au philosophe, en fait de correspondance régulière. Vous pourriez tout au plus le charger de faire en un mois la matière de dix-huit mois, et de l'envoyer en détail et par tranches, et, en outre, de semaine en semaine; cela sera plus proportionné à sa manière d'être et de travailler.

Le blé est donc fini à Paris? on en est rassasié. Dieu soit loué! De quoi parle-t-on donc à présent? Est-ce de l'électricité? Dites-moi dans quel évangile a-t-il trouvé, M. Suard, que le globe de feu de sa gazette[3] n'était pas un phénomène électrique? S'il était permis à moi de lui faire une petite remontrance, je lui dirais qu'il fallait achever son rapport avec ces mots solennels de tous les

1. Il se borna pour le moment, à l'Angleterre. Le mois d'août 1771, manque dans sa *Corresp. littér.*

2. C'est ce qu'elle fit cependant, du moins en partie. En effet dans la *Correspondance littér.*, les mois de septembre et d'octobre sont remplis par un *Dialogue d'après nature, ou de l'amitié de deux jolies femmes* et par des articles sur la farce italienne le *Domino*, et sur les débuts de Ponteuil, dus à la plume de madame d'Épinay. (T. IX, p. 356 et 358.)

3. L'article de la *Gazette*, alors encore dirigée par Suard.

Digitized by Google

gazetiers : Le temps nous en apprendra davantage. Au reste, je suis persuadé que la foudre, l'aurore boréale, les étoiles volantes, et le phosphore de l'eau de mer, sont tous des phénomènes électriques ; car, suivant moi, l'électricité n'est autre chose que le feu élémentaire qui est répandu partout ; et le briquet, pour moi, me paraît la même chose que le tonnerre. Deux nuages qui se briquettent ensemble ou contre une montagne, un clocher, etc., arrachent cette grosse étincelle qui nous fait mourir de frayeur. Bonsoir.

N'oubliez pas de grâce ma commission des peignes pour carder les matelas.

101. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 66.) — Naples, 31 août 1771.

Ma belle dame, voilà un terrible tour que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous, je m'en réjouis d'avance ; je m'attends à la plus longue lettre du monde ; et au lieu de trouver que vous m'écriviez, je vois que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je voulais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire, et je vous l'enverrais. J'avoue que le morceau *Curiosité*[1] de Voltaire est superbe, sublime, neuf et vrai. J'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou, si vous voulez, une sensation qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité de tout risque. Le moindre péril nous ôte toute curiosité, et nous ne nous

1. Cet article, qui figure dans le *Dictionnaire philosophique*, commence par une traduction du célèbre passage de Lucrèce : *Suave mari magno* (II, 1), dont Voltaire réfute la morale.

Digitized by Google

occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu. Voilà l'origine de tous les spectacles. Commencez par assurer des places sûres aux spectateurs, ensuite exposez-leur un grand risque à voir; tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre idée vraie, c'est que plus le spectateur est sûr, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle; et ceci est la clef de tout le secret de l'art tragique, comique, épique, etc. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs qui ne le sont pas[1]. Il est si vrai qu'il faut commencer par mettre bien à leur aise les spectateurs, que, s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle serait abandonné. Voilà pourquoi il faut dans tout poème dramatique, épique, etc., que la versification soit heureuse, le langage naturel, la diction pure, etc. Tout mauvais vers, obscur, entortillé, est un vent coulis dans une loge, il fait souffrir le spectateur, et alors le plaisir de la curiosité cesse tout à fait. Or donc, Lucrèce n'a pas tout à fait tort. Quoiqu'il n'y ait pas un vrai retour sur soi-même, ni un développement de la sensation de notre bonheur lorsque la curiosité commence en nous, il est très vrai que, par instinct, elle ne saurait s'exciter sans ce préambule. Ainsi la curiosité est une suite constante de l'oisiveté, du repos de la sûreté; plus une nation est heureuse, plus elle est curieuse. Voilà pourquoi Paris est la capitale de la curiosité; Lisbonne, Naples, Constantinople en ont moins ou presque point. Le peuple curieux est un grand éloge pour son gouvernement.

Une autre réflexion qu'aurait dû faire Voltaire sur la

1. L'éd. T. corrige : A des spectateurs qui *jouissent d'une grande tranquillité.*

Digitized by Google

curiosité, et qui est très intéressante, c'est qu'elle est une sensation particulière à l'homme, unique en lui, qui ne lui est commune avec aucun autre animal. Les animaux n'en ont pas même l'idée. Faites devant un troupeau de brebis tout ce que vous voudrez, si vous ne les touchez point, vous ne les intéresserez jamais. Si les bêtes donnent quelque signe qui nous paraisse de la curiosité, c'est de l'épouvante qu'elles prennent, et rien autre [1]. On peut épouvanter les bêtes; on ne saurait jamais les rendre curieuses. Or, selon ce que je viens de dire, l'épouvante est le contre-pied de la curiosité. Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme curieux est donc plus homme qu'un autre homme, et cela est vrai en effet. Newton était si curieux, qu'il cherchait les causes du mouvement de la lune, de la marée, etc. Le peuple le plus curieux a donc plus d'hommes qu'aucun autre peuple. Voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais fait aux badauds de Paris. Cette idée est profonde, et je n'ai pas le temps de vous la détailler. Assurément Voltaire n'a pas écrit plus rapidement que moi son article de la *Curiosité*. Il l'a mieux écrit, car il écrit sa langue; mais si vous voulez vous donner la peine de développer ce que j'ai griffonné, vous y verrez un grand bout du cœur humain : l'homme animal curieux, l'homme susceptible de spectacles. Presque toutes les sciences ne sont que des curiosités, et la clé de tout est une base de sûreté et une situation sans souffrance dans l'animal curieux. Voilà pourquoi c'est M. de Chaulnes [2] qui fait aller le cerf-volant, et ce n'est

1. Voir sur ce sujet : Henri Joly, *L'homme et l'animal*, et *L'instinct*.

2. Louis-Marie-Joseph d'Albert, appelé d'abord duc de Pecquigny, duc de Chaulnes après la mort de son père en 1769, né le 28 nov. 1741, de Michel-Ferdinand, lieutenant général, membre de l'Académie des sciences, et d'Anne-Joseph Bonnier de la Mousson, mort en 1793. Comme son père il s'était livré à l'étude des sciences, et le phénomène du 17 juillet avait été

Digitized by Google

pas M. de la Chalotais, quoique la Chalotais soit plus savant que lui.

Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée; promettez à madame Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Je ne saurais imaginer que Suard, Marmontel et d'autres ne puissent vous mettre en relation avec madame Necker. Bonsoir; le temps me manque. Je vous embrasse.

P. S. — Voltaire connaît bien peu les animaux; il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux; il cherche sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat et très peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huîtres. Il croit donc que tout est des cocos, des marrons, des huîtres, et il faut qu'avec les dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens n'ont point de curiosité; ils ont peur, lorsqu'ils ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent leur tête à la portière pour s'en élancer; mais comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, ils n'osent pas se jeter, et aboient de peur; une fois ha-

attribué par quelques personnes à ses expériences. « Ce seigneur, disent les *Mém. secrets* (t. V, p. 284), qui semble avoir renoncé au séjour de la cour, aux grades et aux honneurs dont il pourrait être susceptible par sa naissance et par son mérite, se livre tout entier aujourd'hui à l'histoire naturelle, et surtout aux expériences de physique. L'électricité est la partie à laquelle il travaille le plus. Il est parvenu à faire un cerf-volant très grand et de taffetas vert, dont la principale baguette est de fer électrisé. Cette machine élevée dans l'atmosphère à une très grande distance, y rassemble et réunit toutes les parties homogènes qui sont dans la région supérieure. Elles se condensent autour du rayon conducteur, et il en résulte des éclairs, des foudres artificiels très curieux. Le public, témoin depuis quelque temps de ce jeu savant de M. de Pecquigny, a voulu le faire passer pour auteur du dernier phénomène : mais le phénomène en lui-même, ses suites et son étendue, sont, au gré des physiciens, au-dessus des efforts de celui-ci. D'ailleurs il est constaté à la police par les faits, qu'on ne peut attribuer le météore en question à l'art d'aucun faiseur d'expériences. »

Digitized by Google

bitués, ils restent tranquilles. Jamais aucun animal n'a été curieux.

102. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 67.) — Naples, 7 septembre 1771.

Ma belle dame, j'aime encore mieux Diderot que Voltaire, puisqu'il faut que vos lettres ne soient pas de vous.

Mais quelle diable de tracasserie m'a-t-il fait, ce Magallon? Il en a menti. Je ne lui ai pas dit que vous ne m'aimez pas ; 1° parce que je ne lui ai point écrit ; 2° parce que, si je lui avais écrit, je ne lui aurais point mandé cela ; 3° parce que, si je l'avais écrit, je ne l'aurais point pensé ; 4° parce que si je l'avais écrit et pensé, cela ne serait point vrai ; 5° parce que, si cela était vrai, cela ne ferait rien à la chose, etc., etc.

Savez-vous ce que je conclus de tout ceci? c'est que Magallon est jaloux, et il voudrait me brouiller avec vous; et moi je me vengerai, en vous disant qu'il est enchanté de vous, et que, dans ses lettres, il m'en a fait les plus grands éloges, avec les regrets de ne vous avoir pas connue plutôt.

Faites parvenir mes compliments au cul de M. Necker. Madame Necker devrait revenir en elle-même après cette aventure, et connaître l'inutilité des efforts humains contre la force des destinées. Elle s'est tant tourmentée, et peut-être a tant souffert pour épargner le front de son mari! eh bien! il s'est meurtri le derrière; l'un vaut bien l'autre; et j'aimerais mieux, à mon avis, avoir des douleurs morales au front, que des maux physiques aux fesses.

Digitized by Google

L'*Éloge de Rouelle*[1], par Diderot, est un chef-d'œuvre; mais ce diable de Diderot est d'une véracité, qui incommode peut-être même les morts. Au reste, il est étonnant combien, à force de paroles, il dessine, colorie, anime ses tableaux. Je crois qu'on a connu Rouelle, quand on a lu ce portrait.

Aimez-moi. J'attends quelque petite lettre du baron. Portez-vous bien, et croyez aux revenants. Bonsoir.

103. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 68.) — Naples, 17 septembre 1771.

Ma belle dame, en vérité, ceci passe la raillerie; est-ce vous qui m'écrivez, ou est-ce Voltaire, Diderot, feu M. Rouelle, un chimiste, un vendeur d'orviétans? Vos lettres deviennent une encyclopédie. Il... (le chat vient se promener sur la table, et efface tout ce que je vous écris). Je ne sais plus où j'en étais; mais assurément l'expérience des diamants est fort curieuse[2]. Elle ne prouve

1. Publié pour la première fois, en 1830, dans la *Revue rétrospective*. V. *Œuvres de Diderot*, t. VI, p. 405. — Guillaume-François Rouelle, né en 1703, était mort à Passy, le 3 août 1770. Grimm a fait aussi son éloge dans sa *Corresp. littér.*, t. IX, p. 106.

2. Faite par Rouelle cadet, et dont les *Mémoires secrets* parlent ainsi, à la date du 28 août 1771 : « Le sieur Rouelle, chimiste aussi renommé que son frère mort l'année dernière, a fait dernièrement, en présence de tout ce qu'il y a de plus instruit dans son art, une expérience aussi curieuse que chère. Il était question de dissoudre dans un creuset des pierres de diamant. Il a parfaitement réussi. Elles n'ont laissé après elles aucune matière quelconque, le tout s'étant évaporé, sans nulle trace de fusion ni de calcination. » T. V, p. 306. La *Gazette de France* précise d'avantage les faits. Après avoir rappelé les expériences précédentes de l'Académie de Florence sous Gaston de Médicis, de l'empereur François 1er, de d'Arcet, de Roux et de Macquer, elle ajoute : « Le sieur d'Arcet et le sieur Rouelle ayant résolu de constater le fait avec encore plus d'évidence et de publicité, soumirent au feu, le 16 de ce mois (*août*), quatre diamants mis à découvert dans de petites coupelles, sous un moufle placé dans un fourneau de réverbère. Cette expérience se fit dans le laboratoire du sieur Rouelle, en présence d'une assemblée très nombreuse, composée de personnes de l'un et

Digitized by Google

pas que le diamant soit une goutte d'eau congelée [1]; au fond, toutes ces expériences prouvent que nous ne savons pas ce qu'est, ni l'eau, ni le diamant, ni le feu, ni rien. J'ai toujours regardé les pierres précieuses comme des extraits de métaux. Le diamant me paraît du fer dépouillé de sa rouille; sa figure brute me le prouve. Le diamant est donc le plus parfait acier possible. Il est donc très dur; mais il peut s'enflammer et se volatiliser dans le feu. Le rubis et le saphir seront de l'or coloré et rendu transparent. Ils seront fusibles et point brûlables. Mais assurément les pierres précieuses sont aux métaux et aux minéraux ce que les fruits sont aux branches et aux feuilles des plantes. Je n'en sais pas davantage; mais je sais que je suis très fâché que vous ayez employé le pirate Delorme pour m'expédier des livres. Il me ruinera en transports, et je n'étais point pressé d'avoir des livres.

Nicolaï est parti; personne ne me mandera donc plus rien de Paris? De grâce, dites-m'en quelque chose. Je sais que vous n'avez point envie de me parler des grandes affaires; je ne vous le demande pas non plus; mais enfin, rien, rien, c'est bien peu de chose. Remerciez mon cher Diderot des lettres qu'il m'écrit pour votre compte. Embrassez le baron [2] et la belle baronne. Gleichen salue tout le monde. Il a lu avec un plaisir infini la Vie de Rouelle. Adieu. Aimez-moi; Magallon sera chargé du soin de mes lettres dans l'absence de Nicolaï. Mille choses à madame de Belsunce. Est-elle rétablie de sa culbute? Adieu.

de l'autre sexe, des plus distinguées par le rang et la naissance, et d'un grand nombre de savants, de lapidaires et de personnes de tout état. » P. 280.

1. L'éd. T. ajoute : *Elle prouve que l'eau est du diamant fondu.*

2. Éd. T. : *Pour votre compte*, embrassez le baron.

Digitized by Google

104. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 69.) — Naples, 21 septembre 1771.

Je m'étonne beaucoup, ma belle dame, que vous n'ayez pas reçu de mes lettres pendant deux ordinaires. Je ne crois pas en avoir laissé aucun sans vous écrire; aurait-on intercepté mes lettres? Nicolaï, avec son départ, aurait-il troublé l'ordre des envois? Vous éclaircirez cela mieux que moi. En attendant, je vous remercie des extraits des livres que vous me faites. Je vous remercie de même de l'envoi de la caisse. Je ne compte pas en faire venir beaucoup de Paris; ils sont trop chers à cause des transports. Je serai embarrassé de tous mes Dialogues, qui ne sont point goûtés à Naples. Vous auriez bien mieux fait de les laisser à Paris, ou de les vendre à un prix modique à quelques libraires. Vous m'auriez épargné le transport, qui me sera un double dommage. J'ignore parfaitement ce qui se passe à Paris. Personne ne m'écrit plus, et vous m'écrivez sans me rien dire. Je vais perdre le baron de Gleichen [1], qui est rappelé par son roi, et qui aura dans peu de mois le plaisir de revoir Paris et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cette perte m'attriste; je suis comme un homme condamné à une prison perpétuelle, qui a amené avec lui, dans sa prison, un chien ou un chat. La mort de ce chien, sa dernière et seule compagnie, l'attriste plus que la perte de la société entière, sur laquelle il s'était enfin consolé, et avait pris son parti. Je vois que tout meurt, tout finit dans ce monde; et la façon dont la baronne a reçu mes saluta-

1. Il venait d'être rappelé de son ambassade de Naples. La *Gaz. de France* (p. 356) annonce ce rappel sous la rubrique: Copenhague, le 8 octobre, et le 26 déc. sa nomination à Stuttgart.

Digitized by Google

tions, me le prouve encore davantage. Il faudra que j'oublie Paris puisqu'il m'oublie. Bonsoir. Je suis triste de ne savoir rien de ce qui se passe hors de mon triste tribunal Adieu.

105. — A LA MÊME.

(Rép. *bis* aux nos 68 et 69.) — Naples, 5 octobre 1771.

Ma belle dame, j'ai reçu la semaine dernière une petite lettre de vous, où vous vous plaignez de n'avoir reçu, depuis trois semaines, aucune lettre de moi. Comme je savais que je vous avais toujours écrit, cela me mit de si mauvaise humeur, que je laissai passer ce samedi, sans vous répondre. Je reçois à présent votre n° 69, dans lequel vous accusez la réception d'une seule de ma part ; voilà tout ce que je puis vous dire : je vous ai envoyé mes lettres sous l'enveloppe de M. Nicolaï, ou sous celle de M. de Fuentès, en lui marquant de les remettre à Magallon. La dernière enveloppe était à l'adresse du marquis de Caraccioli. Peut-être son retard à arriver à Paris[1], peut-être le départ de Nicolaï ont causé ces égarements. J'en suis désolé, et je prends le parti de vous écrire dorénavant des lettres bien bêtes, bien plates, bien maussades, pour en regretter moins la perte.

Vous ne m'avez rien dit des causes de l'absence de la chaise de paille. Puisqu'il voyage avec un prince étranger, j'en suis plus content pour vous. Son voyage sera bien moins long que vous ne pensez. Les souverains s'ennuient bientôt de voyager. Leur caractère devient pour eux un fardeau qui les assomme. S'ils sont généreux, ils

1. Le marquis de Caraccioli, qui le 19 août avait quitté Londres, où il était remplacé par le marquis de Pignatelli, fut reçu, le 10 septembre, en audience par Louis XV, pour remettre ses lettres de créance. *Gaz. de France*, p. 300.

Digitized by Google

se ruinent; s'ils dépensent peu, on en est indigné. Ils sentent qu'ils sont entre la ruine ou le mépris; et cette posture d'être toujours au milieu des voleurs ou des mécontents les fatigue à la fin.

A propos de voyageur, nous avons ici milord Schelbourne [1], frère de M. Fitz-Maurice, que vous avez tant vu chez le baron. Il me prie d'envoyer bien des compliments au baron. Voulez-vous vous en charger? C'est un aimable Anglais, chose fort rare. Il a été secrétaire d'état à Londres; chose fort commune.

Gleichen me quitte bientôt. Il revient à Paris; cela me désole autant qu'il me donne d'envie.

Je suis bien fâché de la perte de la Gazette à Suard et à notre abbé [2]. Est-ce qu'ils ne mentaient pas assez? Marin sera-t-il donc plus Turc? ou est-ce une affaire de Turc à More.

La chaise de paille ne viendra pas à Naples; je ne l'espère pas au moins; mais tant mieux pour vous. Vous aurez vu que votre longue *lettre des diamants* [3] a été imprimée; que cela vous apprenne à remplir vos lettres de choses qui ne puissent jamais être dans la gazette; comme par exemple, mes amours avec la baronne, ou autres choses de cette importance. Adieu; aimez-moi; songez que, par le départ de Nicolaï, je ne sais plus rien, pas même

1. William Petty, 3me comte de Shelburne (1737-1805), fils de John Petty, mort en 1761, et de Marie Fitz-Maurice, secrétaire d'état de 1766 à 1768, sous le ministère de Pitt, rentré aux affaires en 1782, il fit la paix de 1783 avec la France, marquis de Londsdowne en 1784. Voir sur lui les *Mém. de Morellet*, t. 1er, p. 209, et II, p. 371, les *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, p. 122 et 136.

2. La direction de la *Gazette de France* venait d'être enlevée, le 27 septembre, à Suard et à l'abbé Arnaud, pour être donnée à Marin, censeur royal. *Gaz. de France*, p. 314. Voir les *Essais de Mémoires* de madame Suard, 1820, p. 109.

3. Allusion aux nombreux récits de l'expérience de Rouelle parus dans la *Gazette*, le *Mercure* (juillet 1771, p. 157), etc.

Digitized by Google

les choses de Paris les plus communes et les plus indifférentes. Caraccioli, depuis son arrivée à Paris, n'a pas paru une seule fois[1]. Aidez donc mon obscurité de quelques étincelles. Bonsoir. Je prends le parti d'envoyer cette lettre par la poste en droiture. Voyons si cette voie réussit mieux; et si elle ne nous revient pas trop cher, je la suivrai. Est-ce que les souverains du Nord ne payaient pas les ports de lettres à la chaise de paille. Adieu.

106. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

Le 5 octobre 1771.

Eh bien! vous avez été sans un mot de moi la semaine dernière; mais c'est que je n'ai point eu de lettres de vous, que je n'en ai point eu de Londres, et que l'humeur m'a prise. J'ai fait des recherches sans fin, et je n'ai trouvé ni lettre de cette semaine passée ni aucune nouvelle des trois précédentes qui me manquent. M'avez-vous écrit ou non? En vérité, mon cher abbé, je ne sais qu'imaginer; mais cela m'inquiète fort. Laissons mon inquiétude et mon impatience jusqu'à nouvel ordre; ce qu'il y a de certain, c'est que si je ne reçois rien cette semaine, je n'écris plus jusqu'à ce que la correspondance ait repris une assiette assurée.

Mon Dieu! la belle et sublime lettre que celle que vous m'avez écrite sur cet article *Curiosité!* comme tout cela est bien vu et profondément pensé! Je ne suis pourtant pas convaincue que les animaux civilisés soient sans curiosité. Mon abbé, mon chien est curieux, je vous assure; je l'ai bien étudié, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Quand un carrosse arrête chez moi, quand il entend le sifflet du

1. Éd. T. : *Ne m'a pas écrit* une seule fois.

Digitized by Google

portier, il saute de mes genoux à terre, il se met sur son cul devant la porte et regarde fixement qui va entrer. Lorsqu'il entend siffler dans la rue, au contraire, il va à la fenêtre; mais il grogne, il aboie. Jamais l'heure de ses repas n'est précédée du sifflet, cependant; et jamais ceux qui viennent chez moi ne lui donnnent à manger... La curiosité chez les hommes a différents motifs; mais quelque modifiés qu'ils soient, et ils le sont à l'infini, on peut toujours les ramener à un point commun à tous les animaux raisonnables et irraisonnables, l'*intérêt*. L'intérêt physique, comme l'intérêt moral, implique attention; vous ne pouvez pas nier que le chien n'apporte attention aux ordres et aux volontés de son maître; et aux volontés du maître qui ne le bat pas, comme à celles du maître qui le bat. Je n'ai jamais battu mon chien; au contraire je le gâte par curiosité, par exemple, pour voir un peu quelle est la différence d'un chien bien gâté par sa maîtresse, ou d'une femme bien mâtée par le sort. Eh bien! il m'écoute, cherche à me comprendre; quelquefois mes volontés l'étonnent, mais il n'a alors aucun symptôme de crainte. Vous conviendrez que cette attention, cet étonnement ressemblent bien à la curiosité, et y mènent bien directement. Mon cher abbé, rêvez-y encore; si vous persistez, je serai tentée de croire que c'est moi qui me trompe, mais regardez-y de près, je vous prie. Je suis tout comme vous, à la sublimité près; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

Il n'y a point de livres nouveaux qui méritent votre attention; mais il paraît une petite brochure sur l'exposition des tableaux au Louvre, qui est très plaisante. Elle est sous le nom de Raphaël le jeune, qui est censé écrire à un de ses amis, à Rome.

L'idée de cette brochure est très gaie. Le suisse, gar-

Digitized by Google

dien des tableaux, entend un grand bruit dans le salon pendant la nuit. Il court, ce sont les tableaux qui parlent et se disent leurs vérités. Il appelle son neveu qui sait écrire, et qui écrit leur conversation et leur dispute; et c'est cette querelle que l'on publie. Cette critique est sévère, mais elle me paraît assez juste; personne n'y est épargné. C'est bien dommage que cela ne soit pas aussi bien écrit que plaisamment conçu. On n'en connaît pas l'auteur; mais il y a lieu de croire que c'est l'ouvrage de quelque artiste plus accoutumé au pinceau qu'à la plume. Il n'a pas même épargné les peintres paresseux qui n'ont rien exposé au salon. Un des tableaux fait l'appel des absents. — M. Doyen? Les autres répondent : Il est à la cour. — A la cour! et que diable y fait-il? — Le roi lui a parlé; est-ce qu'il ne vous l'a pas dit? — Je ne le savais pas; j'en suis bien aise; c'est un homme de mérite, il fera honneur à la protection. — Dumont le Romain? — Il est à matines. — Il a bien fait; tous ces petits culs nus l'auraient scandalisé. — Madame Vien? — Elle est sûrement avec son mari. — Madame Terbouche? — Au loin! au loin! — M. Fragonard? — Il perd son temps et son talent; il gagne de l'argent. — M. Greuze? — Il boude. — J'en suis fâché; nous aurions eu le plaisir de répéter les éloges qu'il se donne, etc. Tout ce dialogue est sur ce ton et est très plaisant.

Bonjour, mon cher abbé, pensez sérieusement à nous donner de vos nouvelles, et mandez-moi si ces quatre lettres sont perdues, ou si elles n'ont pas été écrites. Je n'en ai point encore cette semaine; mais je ne les reçois que le dimanche, ainsi je ne m'impatiente pas encore.

Digitized by Google

107. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

Paris, le 13 octobre 1771.

Quand je vous envoie de belles dissertations, de beaux discours, de bons contes, vous dites que je ne dis rien : à présent, mon cher abbé, je vais vous mander des riens pour que vous croyiez que je vous dis quelque chose.

Quel trésor ! cinq lettres de vous tout à la fois ; il paraît que messieurs les ambassadeurs les avaient gardées soigneusement dans leurs poches, croyant apparemment que les lettres sont comme les poires, qu'elles valent mieux pochetées. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas la faute de M. de Magallon qui s'est donné tous les soins du monde pour que cela n'arrivât pas. Enfin il me les a envoyées : les voilà sur mon bureau, et je vais y répondre très exactement n° par n°, dans l'ordre où elles sont arrivées.

N° 62. Vous dites donc que lorsque je ne puis pas écrire, je dois faire travailler le marquis, la chaise de paille ou le philosophe? Cela est bien imaginé, tous gens qui ne sont bons à rien! Avez-vous rêvé longtemps pour trouver cela? Le marquis vous a écrit une fois; vous avez vu comme il s'en tire; de plus il est aveugle. La chaise de paille court comme un fou en Angleterre, et incessamment il ira vous dire tout ce qu'il n'a pas le loisir d'écrire. Le philosophe est toujours sous le charme, et l'on dit qu'il n'y a là ni plume, ni encre, ni papier. Nous arrachons de temps à autre quelques-unes de ses sublimes rêveries; je vous les envoie, voilà tout ce que nous pouvons tirer de lui. Mais laissez faire, à l'avenir je ferai écrire ma fille, car elle prétend que depuis que

Digitized by Google

vous lui avez fait faire des compliments, elle a de l'esprit comme un ange; et ce sera à nous, pauvres et laborieux, que vous écrirez, et non à vos amis riches et fainéants qui n'ont pas le temps de vous dire qu'ils vous aiment; n'en doutez pas. Mais c'est une grande vérité qu'il n'y a que les gens fort occupés et travailleurs qui trouvent du temps pour tout; et cela parce qu'ils sont forcés à avoir de l'ordre. Passons au n° 63 d'abord.

Des consolations sur mes malheurs domestiques! Je vous en remercie, mon cher abbé. Eh bien! je n'ai plus d'équipage : je serai peut-être forcée à de plus grandes réformes encore; mais j'ai des amis qui me témoignent comme vous bien de l'intérêt. Ceux qui sont au fait des détails de ma situation m'approuvent et conviennent que j'ai fait du mieux possible. C'est au bien-être de mes enfants que j'avais sacrifié, en risquant de perdre mon aisance. Les affaires publiques m'entraînent malheureusement sans profit pour eux; mais il n'en est pas moins vrai que je n'ai pas même un reproche d'imprudence à me faire; c'est un grand point.

N° 64. M. Grimm vous dira et ne vous écrira pas tout ce qu'il pense de l'Angleterre[1]. A en juger par ce qu'il m'en écrit, il en est enchanté, et regrette fort de ne pouvoir y faire un plus long séjour.

Mais quelle folie de ne vouloir pas m'envoyer l'opéra de Piccini[2], parce que je ne sais pas le napolitain! Eh bien! je me ferai expliquer ce que je n'entendrai pas! et puis c'est la démarche de cet auteur que je veux étudier. Avez-vous oublié que je me mêle d'harmonie, de composition, et que je veux étudier les bons auteurs?

1. Une trace de ce voyage de Grimm en Angleterre existe dans la *Corresp. littér.*, t. IX, p. 394.
2. Voir p. 249.

Digitized by Google

Envoyez-le-moi donc, mon cher abbé, et ne vous faites plus tirer l'oreille ; car pour peu que vous m'écriviez encore sur ce sujet, et que vous attendiez ma réponse, cet ouvrage arrivera à Paris, et ce ne sera pas vous qui me l'aurez envoyé.

N° 67. Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant de la part de M. de Magallon, Dites-lui de la mienne, puisque vous vous chargez de nos déclarations réciproques, que je ne lui trouve qu'un défaut, c'est qu'on le voit trop rarement. Mais, l'abbé, où avez-vous donc pris qu'il vous a fait une tracasserie auprès de moi ? Ce n'est point lui qui vous a accusé de dire que je ne vous aimais plus ; c'est vous-même qui l'avez écrit de votre main ; je l'ai lu de mes yeux, mais je n'y ai pas cru ; je sais à merveille que vous n'en croyez rien non plus. Voilà comme vous êtes, vous ne savez jamais un mot de ce que vous écrivez. Vous me faites une sortie épouvantable dans le n° 69, sur ce que je vous ai envoyé un ballot exprès de vos livres, sur ce que j'y ai joint des exemplaires des Dialogues, tandis que vous m'avez écrit trois lettres de suite dans le mois de juillet pour rassembler tout ce que Nicolaï et moi avions à vous envoyer, pour en faire une caisse vite et tôt, et la faire partir à l'adresse de M. de Medina, à Marseille, mourant d'impatience, disiez-vous, d'être en possession de tous ces recueils de voyages. Dans la même lettre, vous ajoutez : « Je ne serais pas trop fâché d'avoir encore une vingtaine d'exemplaires de mes Dialogues ; s'il vous en reste, vous pouvez me les envoyer. » Il ne vous manque plus que d'avoir oublié d'écrire à M. de Medina, pour lui dire comment vous voulez qu'il vous fasse parvenir la caisse, et puis de vous en prendre à moi, à qui vous n'avez rien prescrit cet égard.

Digitized by Google

Ah ! le joli mot qu'il y a à la fin de ce n° 67 ! *Croyez aux revenants !* J'y donne toute l'étendue que mon cœur désire ? mais quand et comment ?

Je crois que tout ce que vous dites sur l'expérience des diamants est fort beau. Je le dirai à Diderot, mais j'aime autant vous parler d'autres choses.

Mais que voulez-vous donc que je vous dise de Paris ? Tout le monde en est absent[1]. Je ne veux point parler de nouvelles politiques ; les spectacles ne vous font rien ; les morts, mariages, etc., se trouvent dans la Gazette ; que voulez-vous savoir ? Que le baron et la baronne sont toujours au Grand-Val ? les Helvetius absents ? les Necker absents ? Ils ont acheté, l'année dernière, la maison qu'avait M. de Laborde à Saint-Ouen, et ils y sont. Madame Geoffrin se porte bien : ses dîners et soupers sont comme à l'ordinaire. Vous avez beau faire, je vous dirai encore pour dernier article que M. de Sartine a soupé hier chez moi avec M. le marquis de Mora, M. de Magallon et le marquis de Croismare. Nous avons parlé de vous, nous avons lu quelques articles de vos lettres, nous vous avons regretté. Lisez cette dernière ligne une ou deux fois par semaine, et vous saurez ce qui se passe chez moi.

108. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

Paris, le 17 octobre 1771.

Hélas ! mon cher abbé, je suis bien pauvre d'esprit aujourd'hui ; il pleut, et je n'ai point encore reçu de lettres cette semaine, à cause qu'il faut qu'on me les renvoie de Fontainebleau. Le moyen d'avoir le sens commun avec

1. La cour était à Fontainebleau depuis le 7 octobre. Elle y resta jusqu'au 19 novembre.

Digitized by Google

cela ! Il n'y a pas un chat à Paris, je ne vois que ma fille et mes petits-enfants, et puis mes petits-enfants et ma fille. Nous chantons tristement en mineur, et puis nous raisonnons ; et quand il nous arrive de déraisonner, nous sommes enchantées, parce que cela nous fait rire un petit moment. Par exemple, nous avons été dîner l'autre jour à Sanois chez M. d'Houdetot ; ma fille, madame de la Live[1], une demoiselle de ses amies qui se nomme mademoiselle de Givry, et moi. En revenant, je sens tout à coup un paquet qui sort du coffre du carrosse, qui me roule sur les jambes ; je cherche avec mon pied à démêler ce que ce peut être ; je n'ai pas plutôt appuyé le pied dessus, qu'il en sort un cri lamentable qui finit en mourant. Nous voilà toutes à crier : Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est un pet ! c'est un chien ! c'est un enfant ! Arrêtons ! arrêtons ! et de rire à mourir. On arrête, on descend, on cherche : c'était un paquet de linge sale dans lequel on avait mis, je ne sais pourquoi, une vessie soufflée ; en marchant dessus, je l'avais fait crever apparemment. Enfin, nous voilà toutes quatre sur le grand chemin à rire aux éclats. Nous remontons en voiture, en faisant de profondes réflexions sur ce chétif événement, quand tout à coup nous nous demandons : Mais si c'eût été un enfant, qu'aurions-nous fait ? D'un commun accord, nous l'aurions adopté toutes quatre, nous l'aurions élevé, nous lui aurions donné un nom. — Et lequel ? — Un nom composé d'une syllabe de chacun des nôtres ; et cela aurait fait le chevalier de Gilabeldé : ce nom est heureux. Enfin, nous faisons le roman de toute sa vie, et nous voilà désolées de ce que ce paquet n'est que du linge sale, et n'est pas un enfant. Ah ! l'abbé, s'il vous en reste

1. Marie-Louise-Josèphe de Nettine, seconde femme d'Ange-Laurent de la Live de Jully, second frère de M. d'Épinay.

Digitized by Google

quelqu'un dans quelque coin, dont vous ne sachiez que faire, faites-le mettre dans notre carrosse, la première fois que nous irons en campagne : en vérité, c'est un vrai service à nous rendre. Si vous n'en avez pas, je vous en commande un, mais choisissez bien ; envoyez-nous un petit génie naissant ; en un mot, qu'il vous ressemble, et nous en ferons quelque chose ; mais laissons cette folie, et parlons sérieusement.

Faute d'avoir du nouveau à vous dire, je reviens sur le passé, et je vous soutiens, l'abbé, que les animaux sont curieux. Il m'en est revenu vingt exemples en tête depuis ma dernière lettre. Par exemple, pourquoi, dans le mois d'octobre, lorsque l'on chasse aux alouettes avec un miroir à facettes, viennent-elles de deux lieues à la ronde lorsque le soleil y donne, et qu'il jette du feu de toutes parts? On tire tout à travers cet essaim ; celles qui ne tombent pas sous le coup s'éloignent, et reviennent l'instant d'après, tournent et retournent autour, et il y en a même que le coup de fusil ne fait point en aller. Vous me direz peut-être que c'est la chaleur qui les attire ; point du tout, car dans le mois de novembre, dans le mois de décembre, où elles errent également dans la campagne, on a beau recommencer cette chasse, on prétend qu'elles n'y reviennent point. Ce fait m'a été constaté par plusieurs chasseurs. Pourquoi le chat, animal si défiant, approche-t-il avec précaution d'un objet qu'il ne connaît pas? Il tourne, il l'examine ; la crainte, l'inquiétude le feraient fuir, la curiosité seule le peut faire approcher et l'engager à l'examen. J'attends avec impatience que vous répondiez à ces objections.

Quoique vous disiez, l'abbé, que mes lettres sont une encyclopédie, je ne puis m'empêcher de vous parler d'un petit livre de rien, intitulé *Éléments du Système géné-*

Digitized by Google

ral du monde, par M. de Lazniez[1]. Mais consolez-vous ; je vous commencerai mon extrait par un conte.

Feu M. l'abbé de Bragelongne[2] de l'Académie des sciences, bon géomètre, et homme fort dévôt, fit un jour un petit catéchisme à l'usage de ses confrères ; il l'apporta à une séance, et le tenant sur sa main, il dit aux académiciens :

« Messieurs, vous voulez tous être sauvés, je n'en doute pas ; eh bien ! il ne s'agit que de croire le contenu de ce livret ; voyez, messieurs, c'est si peu de chose ! N'est-il pas bien commode d'avoir toute sa religion dans un coin de sa poche comme un colombat ? »

Je tiens ce conte de Diderot. Eh bien ! M. Lazniez, ancien inspecteur des études et des élèves de l'Ecole militaire, expliquant le monde, actuellement dans un grenier à Lunéville, pourrait se présenter à l'Académie, son petit livret sur la main, et dire comme l'abbé de Bragelongne disait : « Messieurs, voilà tout ce qui a fait le supplice de Descartes et de Newton pendant si longtemps ; ce dont la tête du grand architecte fut grosse pendant un nombre prodigieux de siècles, je l'ai renfermé en quatre feuillets ; lisez bien ces quatre feuillets, et allez reposer vos crânes fatigués, sur leurs oreillers. N'est-il pas bien commode d'avoir dans un coin de sa poche la clef de l'univers comme un passe-partout de garde-robe ? »

Cet ouvrage ne paraît être ni d'un fou ni d'un sot, mais bien d'un homme dont les lumières ne sont point proportionnées à sa tentative. Il me paraît d'ailleurs

1. Ce livre ne figure pas dans Quérard, et nous n'avons pu le trouver à la Bibliothèque nationale.

2. L'abbé Christophe-Bernard de Bragelongne (1668-1744), géomètre, doyen de Brioude et prieur de Lusignan, associé de l'Académie des sciences en 1728.

Digitized by Google

plein de contradictions ; peut-être me trompé-je ; mais, par exemple, il admet la matière homogène, et cependant il en regarde chaque molécule comme animée de tendance en tout sens ; il fait naître le mouvement de ces tendances en tout sens, et cependant il croit le monde infini : deux contradictions qui établiraient certainement dans la masse un équilibre impossible à rompre. Le vide et l'espace ne sont rien du tout à son avis, et cependant il divise toute la matière en petites sphères, sans se demander à lui-même ce que c'est que la multitude infinie de petits espaces formés par le contact de cette sphère, etc.

M. Lazniez applique ensuite ses principes à tous les effets minutieux qui se passent sous nos yeux. C'est le rêve d'un homme d'esprit, qui est souvent obscur, parce qu'il est impossible qu'un rêve philosophique et métaphysique ne le soit pas.

Il ne me reste plus, mon cher abbé, qu'à vous parler de vos machines à carder les matelas ; elles sont toutes prêtes, et j'attends vos ordres suprêmes pour les faire partir. Sur ce je vous embrasse, et prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

109. — L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 70.) — Naples, 19 octobre 1771.

Ma belle dame, j'ai reçu, cette semaine, votre lettre du 21 septembre, assez longue pour une mère qui attend, dans la journée, son fils ; vous me marquez que vous aviez reçu les numéros 66, sublimes ; l'un sur *Cicéron*, l'autre sur la *Curiosité*. Je vois qu'il y avait encore une sublime de moi qui vous manque[1]. Pour ce soir, vous n'aurez

1. L'éd. T. éclaircit ainsi le texte : Vous me marquez que vous avez reçu de moi *un sublime numéro* 66 ; *mais comme je vous ai écrit deux*

Digitized by Google

rien de sublime de moi; car j'ai épuisé ma verve en écrivant à madame Geoffrin. Tâchez au moins de lire cette lettre; elle vous amusera. Pour celle que j'ai envoyée mal à[1] propos à madame Necker, puisque vous y renoncez j'y renonce aussi.

Vous me donnez la plus agréable de toutes les nouvelles possibles, en me disant que la chaise de paille viendra à Naples. Consolez-vous de son absence, par l'idée du plaisir que j'aurai à le recevoir. Je ne le quitterai ni jour ni nuit, tant qu'il y sera.

Ma commission des peignes était que, comme on ne connaît point ici l'art de carder la laine des matelas, ce qui fait qu'on couche fort durement, je souhaite avoir de Paris les peignes avec lesquels on carde les matelas, pour introduire cet art à Naples. Je voulais savoir auparavant combien en coûteraient l'achat et le transport.

Bonsoir pour ce soir; aimez-moi; portez-vous bien, et faites demander à M. Caraccioli, ce que sont devenues les lettres que j'ai adressées à M. Nicolaï et à vous, sous son enveloppe. Je vous embrasse.

110. — A MADAME GEOFFRIN.

Naples, 19 octobre 1771.

Madame, oh! pour le coup, je serais un monstre d'ingratitude et de cruauté, si je ne vous écrivais pas. M. Bérenger[2] est arrivé; il m'a tant parlé de vous, je lui en ai

lettres sublimes, l'une sur Cicéron l'autre sur la curiosité, je vois... une *sublimité*.

1. Éd. T. : *Employée... avec.*

2. Chargé d'affaires de France à Naples qui, aussitôt son retour dans cette ville, où notre ambassadeur, le vicomte de Choiseul, rappelé en France, avait pris congé du roi le 16 octobre, fit l'intérim jusqu'à l'arrivée du baron de Breteuil, nommé ambassadeur le 10 novembre, mais qui débarqua à Naples le 2 juillet 1772 seulement.

Digitized by Google

tant parlé de mon côté; il m'a dit que vous m'aimiez si fort, que vous l'aviez chargé de m'en assurer, que j'ai enfin dit en moi-même : voilà le temps arrivé où je puis écrire à ma chère madame Geoffrin, et qu'en lisant ma lettre, elle sentira moins le regret de m'avoir perdu que le plaisir de m'avoir retrouvé. Me voici donc, tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, votre *petite chose*. Je suis assis sur le bon fauteuil, remuant des pieds et mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup, et disant des choses qu'on trouvait sublimes, et qu'on m'attribuait. Ah! madame, quelle erreur! ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses. Vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon, et j'étais la Sibylle. Soyez sûre que, sur les chaises de paille napolitaines, je ne dis que des bêtises : mais revenons à nos affaires.

Puisque je suis avec vous, assurément vous me demandez ce que je fais et si je suis heureux. Vous voulez savoir l'état de vos amis; vous voulez qu'on ne vous mente point, et vous voulez apprendre par force d'eux qu'ils sont heureux ; voilà bien des choses que vous exigez ; cependant je puis vous assurer, sans trahir ma conscience, que je ne suis pas malheureux. J'ai fait, il est vrai, deux grandes pertes depuis deux ans ; j'ai perdu Paris et toutes mes dents ; mais enfin je n'étais pas né Français. Dieu s'était avisé, on ne sait pas trop pourquoi, de me faire naître à Naples ; puisqu'il l'entend comme cela, je n'ai rien à y redire. Mes dents m'ont quitté ; mais je n'ai plus besoin de parler ; personne ne m'entend d'ici, et personne n'est tenté de m'écouter. J'ai peu de bons dîners à savourer ; et si je demandais un tiers de maquereau, personne ne saurait me le donner.

Pour me consoler encore mieux de la perte de mes dents, j'ai trouvé le moyen d'appeler mon râtelier mon

Digitized by Google

parlement : lorsqu'on m'en demande des nouvelles, je dis que j'ai renvoyé tous ces messieurs, que j'ai supprimé les charges de mes présidents molaires, et que je n'en mange pas moins : personne ne m'entend, excepté moi, et je suis enfin convaincu que mes dents n'étaient pas une partie essentielle de ma machine. Mais vous ne voulez pas qu'on vous parle de ces choses-là; achevons mon discours. Je suis donc, au reste, bien portant, bien logé, bien payé, assez considéré, pas trop affairé, assez libre dans ce que je veux faire; sans parents, puisque mon frère et ma famille sont absents, et je soutiens ma gaieté en dépit du climat, du sol, de l'âge et de ma charge. Je ne vis point avec les Napolitains, je suis avec le corps diplomatique; on s'est habitué à m'en croire un membre; et on serait bien étonné ici, si, dans un dîner d'ambassadeur, on ne me priait point : ils sont tous mes anciens amis, tous ont vu Paris, et on en parle souvent. Il faut être vrai, je m'ennuie un peu ; un germe d'ambition s'est développé dans mon cœur, où j'ignorais qu'il en existât; cela m'a fait faire des réflexions sur l'ambition, et voici ce que j'ai découvert.

L'ambition est la fille aînée de l'ennui (voilà pourquoi on rencontre tant d'ambition dans les cloîtres); elle est la mère de l'hypocrisie, et l'hypocrisie engendre, avec la gêne, un second ennui, qui est l'arrière-petit-fils du premier, et qui ne ressemble pas tout à fait à son grand-père. Le premier est un ennui doux, calme, soporifique ; le second est corrosif; on en meurt à la fin. J'ai donc le premier ennui, mais je n'ai pas le second ; car l'ambition en moi n'a pas eu la force d'engendrer l'hypocrisie; ma nature s'y est par trop refusée. J'échouerai donc dans mes prétentions, mais je vivrai longtemps, si je ne meurs pas d'indigestion ou de paroles rentrées ; ce qui est mon

Digitized by Google

mal actuel. Pourtant si j'avais la force d'écrire, et vous la bonté de me répondre, je ne mourrais pas; je parlerais à Paris, étant à Naples. Répondez-moi donc, si vous voulez que je vive; mais écrivez-moi par la voie et sous l'enveloppe du cardinal de Bernis, si vous ne voulez pas que je fasse banqueroute. Je vous ai peint au naturel mon état, parlez-moi à présent du vôtre.

Que font mes amis? Que fait madame Geoffrin? Que fait madame de la Ferté-Imbault[1]? Comment vont les mercredis? Je n'ai pas trop d'idée d'un mercredi sans moi, car tous ceux que j'ai vus, j'y étais. Y mangera-t-on des garbures? Je n'en ai plus mangé; pourriez-vous m'en envoyer la préparation? Elle n'est pas dans l'*Encyclopédie*, au mot *Garbure;* je l'ai cherchée en vain. Diderot fit la faute impardonnable de l'oublier. Faites-vous enrager toujours Burigny? Que fait mon abbé Morellet? M'aime-t-il? m'a-t-il pardonné? est-il persuadé qu'il ne sera jamais un vrai économiste? Il a trop d'esprit et de bon sens pour primer dans une secte où l'on baptise les prosélytes par immersion dans une espèce d'encre de métaphysique faite avec du noir de cheminée politique; il y a trop de noir et de fumée pour lui là dedans. Que font M. et madame de Sartine? Quel homme! quel femme! J'ai lu dans une gazette que M. de Trudaine avec madame étaient à Bruxelles. Comment se portent-ils? Voulez-vous vous charger de faire mes compliments de félicitation à M. de Cossé sur la charge de madame[2]? elle a bien fait de prendre une place à la cour, puisque son mari était obligé d'y rester. Que fait mon cher

1. Fille de madame Geoffrin. V. plus loin.

2. La duchesse de Cossé, née Mancini, avait été nommée, le 21 sept. 1771, dame d'atour de la Dauphine, en remplacement de la duchesse de Villars, née Amable-Gabrielle de Noailles, morte le 16, âgée de 64 ans.

Digitized by Google

nonce[1]? Combien paye-t-il de loyer dans la poitrine du pape? Il est malheureux en logements. M. de Broglie le logea fort à l'étroit; mais le pape l'a logé encore plus à l'étroit. Le papier finit. Vous voyez que je suis toujours un grand parleur; je ne suis donc pas changé: donc je vous aime encore à la folie, et je suis votre, etc.

111. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 71.) — Naples, 26 octobre 1771.

Madame, je n'ai point de vos lettres cette semaine, et j'en étais impatient pour apprendre la réussite de l'entrevue avec votre fils, ou, pour mieux dire, avec le fils de M. d'Épinay. Je vous écris cependant pour vous dire que la caisse des livres que vous m'avez expédiée est arrivée avec une rapidité étonnante. Le bâtiment a mis deux jours et demi à faire le trajet de Marseille ici; chose sans exemple. Je suis enchanté de tous les livres que vous m'avez envoyés, hormis les miens. Je vous remercie du *Zend-Avesta* et du *Bougainville*, et je remercie bien sincèrement Suard de son *Histoire*[2] *de Charles V*, traduite de l'anglais. Je lis Bougainville à force, et j'entends mieux le taïte que le[3] patois marin. Je parcours le *Zend-Avesta*, et je ne sais pas si c'est du *pehlvi* traduit en français, ou du français traduit en *pehlvi*. Tout compte fait, il y a autant de mots indiens que de français dans cet ouvrage; et cela me prouve l'existence des deux principes, et que Zoroastre a raison, puisqu'il y a autant de

1. Bernardin Giraud, né à Rome, le 14 juillet 1721, archevêque de Damas, nonce à Paris, de 1767 à 1774, cardinal en 1771. En 1771, il demeurait encore rue Saint-Dominique-Saint-Germain, hôtel de Broglie, qu'il quitta l'année suivante pour aller rue de Babylone, près des Missions.
2. Éd. D. : *Poème*.
3. Éd. T. : Le *traité* que *son* patois marin.

Digitized by Google

mots lisibles que d'inarticulables dans son bréviaire. Je m'attendais à quelques livres de plus dans la caisse; mais ce sera pour une autre expédition. En attendant, bonsoir; je vous embrasse; aimez-moi.

112. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 71.) — Naples, 2 novembre 1771.

C'est par un pur hasard que j'ai reçu deux lettres charmantes de vous; elles ont couru le plus grand risque de s'égarer, n'étant pas venues par la poste. L'une était sans numéro, écrite le 3 septembre, l'autre est le n° 71, du 6 octobre. Pour assurer notre correspondance, je vois qu'enfin il faut se résoudre à nous écrire quelquefois par la poste, et à payer nos lettres; la vague est grosse, la lame est trop forte, et, dans une tempête pareille, le mouillage le plus sûr est la grande poste. Bougainville est cause que je parle marin. Je n'ai encore reçu aucune lettre de Caraccioli; cela me passe. Si j'en savais la raison, je lui écrirais, malgré son silence, et je tâcherais de le lier de connaissance avec vous; mais jusqu'à ce que je sache s'il est encore au nombre de mes amis, vous voyez bien que je ne puis pas lui écrire; mais Mora, mais Magallon feront votre affaire. Je trouve comme vous que Suard et l'abbé Arnaud avaient commis des fautes dignes d'un châtiment; cependant, je ne suis pas d'accord avec vous qu'ils méritaient qu'on leur ôtât leur existence et leur subsistance[1]. *Sævitia est ejus qui puniendi jus*

1. Suivant madame Suard, la cause ou plutôt le prétexte de cette disgrâce était l'annonce dans la *Gazette* du mariage du duc de Cumberland, frère du roi d'Angleterre, avec Anne Horton, fille de lord Irnham, et dont la publication était de nature à déplaire à la cour de Londres. Voir *Essais de Mém.*, p. 110.

Digitized by Google

habet, modum non habet. Il y a une mesure et une proportion entre la faute et le châtiment; lorsqu'on la dépasse, on sévit, on est cruel. Croyez-vous que si l'on eût condamné Suard à payer cent écus pour chacune des fautes commises, applicables à l'hôpital des Enfants-Trouvés, cela ne l'aurait pas guéri à jamais de l'étourderie dont il est attaqué? Mais laissons cela.

Passons à votre n° 71. D'abord, j'étais d'une impatience incroyable pour apprendre de vous les symptômes de votre entrevue avec le fils de M. d'Épinay; vous ne m'en dites mot; on croirait que vous ne l'avez pas vu. Vous ne vous occupez que de l'interruption de mes lettres. Je vois qu'enfin quelques-unes vous étaient parvenues. Je ne puis que les écrire; trop heureux si je pouvais vous les apporter moi-même! mais.... Ah! que je changerais bien volontiers mon sort contre celui d'une bécasse! La chanson agricole est charmante; mais que me dites-vous? Chante-t-on encore à Paris? Y fait-on encore des couplets? Cela est bien loin de mon compte.

Le Dialogue des tableaux du Louvre[1] intéresse peu à cinq cents lieues; Gleichen et moi nous en avons ri: personne ne nous aurait entendus. Au reste, à propos des tableaux, je remarque que le caractère dominant des Français perce toujours. Ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence; un mauvais tableau enfante une bonne brochure; ainsi, vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera au bout du compte,

1. Probablement la *Lettre de M. Raphaël, le jeune, élève des écoles gratuites de dessin, neveu de M. Raphaël, peintre de l'Académie de Saint-Luc, à un de ses amis sur les peintures*, etc., *exposées cette année au Louvre*, 1771, in-8° de 62 p., dont Diderot parle dans la *Corresp. littér.* de Grimm (t. IX, p. 375), et où l'auteur, Daudé de Jossan, établissait un dialogue fort amusant entre les tableaux eux-mêmes. Voir aussi les *Mém. secrets*, 19 sept. 1771, t. V, p. 318.

Digitized by Google

dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie; c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier[1]. Quelle sottise! Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute en politique la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle; il valait mieux faire la banqueroute universelle, et laisser au Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages, et vous voulez vous forcer à vous taire!

J'ai lu l'ouvrage de Linguet[2] qu'on m'a envoyé; il me copie mot à mot dans tout ce qu'il dit à propos des blés; il ne me cite jamais. Il ne me copie pas dans ce qu'il dit des gouvernements orientaux; mon avis est diamétralement opposé. Ce qu'il dit est vrai en théorie, il est faux en pratique; théorétiquement, le gouvernement despotique devrait faire trembler les vizirs et les ministres encore plus que le peuple, et rétablir la balance; mais, en pratique, il oublie que les ministres sont les maîtres d'élever leurs jeunes princes dans des sérails, comme il leur convient, et d'en faire des hommes tellement dénaturés qu'ils soient spécifiquement divers des autres hommes. Or, je demande à Linguet: Supposez un gouvernement asiatique, et que le sultan soit un lièvre, ou un daim, un chevreuil, qu'en arrivera-t-il? Il répondra qu'.

1. Nous n'avons trouvé aucun édit sur cet objet dans le Recueil des lois d'Isambert; mais tous sont loin d'y figurer.

2. *Réponse aux docteurs modernes, ou Apologie de l'auteur de la* Théorie des Lois *et des* Lettres *sur cette théorie; avec la réfutation du système des philosophes économistes*, s. l., 1771, 2 vol. in-12. Bibl. Nat. n° R. 2977. La question des blés y est traitée dans trois chapitres de la IIIe partie, p. 47-120.

Digitized by Google

n'en sait rien; que ne connaissant ni l'instinct, ni les habitudes, ni le langage du chevreuil, il ne peut pas calculer ce qui arrivera d'une nation qui tourne en entier sur un pivot inconnu; qu'il ne peut calculer que d'après l'hypothèse que le sultan soit un homme, animal à lui connu. Eh bien ! voilà la méprise; ce sultan n'est pas un homme. Qu'il ne vienne pas me dire que l'éducation ne détruit pas à fond la nature, qu'elle ne peut la changer que du plus au moins; il se trompe. J'écris par habitude, j'écris de ma main droite, qui, par nature, ne diffère pas de ma gauche. Il n'est pas vrai que j'écris mieux de ma droite que de ma gauche; c'est qu'avec la gauche je n'écris point du tout, mais point, vous dis-je; ces deux mains diffèrent donc spécifiquement du tout au rien; en avez-vous assez pour ce soir? Mais vous voulez aussi que je vous dise ce que vous savez déjà, que je vous adore. Adieu.

113.— A LA MÊME.

(Rép. aux nos 72 et 73.) — Naples, 9 novembre 1772.

Ma belle dame, que de choses j'aurais à vous répondre; mais je ne le puis pas ce soir. Je viens de recevoir une lettre du prince héréditaire de Brunswick[1], qui me fait tourner la tête et m'empêche de songer à autre chose; en vérité, s'il avait écrit au roi de France, sa lettre ne serait pas plus soumise; et s'il écrivait à Voltaire, il ne lui dirait pas la moitié de ce qu'il me dit.

1. Charles-Guillaume de Brunswick-Wolfenbuttel, né le 10 octobre 1735, appelé *prince héréditaire* tant que vécut son oncle Ferdinand, duc de Brunswick, le célèbre vainqueur de Crevelt et de Minden, auquel il succéda en 1780. L'un des héros de la guerre de Sept ans, et populaire alors même en France; il publia en 1792 le fameux manifeste, et perdit en 1806 la bataille d'Iéna, où il fut blessé mortellement.

Digitized by Google

Je vous en enverrai, sans faute, une copie l'ordinaire prochain, n'ayant pas le temps d'en faire une copie ce soir, et vous savez que je n'ai pas de secrétaire français.

Parlons donc de nos affaires. Quoi! avec 7 liv. 10 s. j'aurai tout ce qu'il me faut pour carder des matelas? Cela m'étonne, ma belle dame, et j'ai peur que vous n'oubliiez quelque outil nécessaire, car j'ai toujours cru la dépense bien plus forte; il s'agit à présent de me les envoyer à Marseille. Delorme est un emballeur de grand chemin, et personne ne le sait mieux que moi. Ainsi, si vous ne le redoutez pas, du moins faites avec lui le marché d'avance, car je n'ai pas oublié, et je n'oublierai de ma vie qu'il m'a fait payer 114 livres l'expédition de deux malles, sans aucun droit à payer; c'est le vol et l'assassinat le plus fort que j'aie encore essuyés de ma vie; au reste, je me repose sur vous, et il ne s'agit que de faire parvenir la petite caisse par la voie la plus prompte à Marseille. Je ne redoute pas la diligence, si le poids [1] n'excède pas les douze ou quinze livres; envoyez à Medina, et il me l'expédiera.

Enfin, vous avez découvert un secret de moi que je tâche de cacher autant que je puis; vous avez pénétré que j'oublie tout ce que j'ai dit ou écrit un moment après, pendant que je n'oublie jamais ce qu'on me dit, ni ce que je lis. Rien n'est si vrai, ma belle dame; c'est un phénomène de ma tête que je ne sais pas expliquer; ainsi ne vous étonnez pas de mes contradictions, comme j'ai fait à propos des exemplaires de mes Dialogues. Il est vrai que vous m'en avez envoyé trente-deux au lieu de vingt; mais cela ne fait rien, je les ai reçus et je suis content. Vous m'aviez promis deux ou trois Voyages, et

1. Éd. T. : le *prix*.

Digitized by Google

vous ne m'avez envoyé que Bougainville; en cela ma mémoire ne me trompe pas, c'est une chose que j'ai lue et point écrite; ainsi, peut-être, vous souffrez le même mal que moi. Lorsque j'écrirai à Magallon, je lui dirai ce que vous me mandez, quand ce ne serait que pour la rareté du fait, que le confident chargé des déclarations de deux personnes qui sont à Paris, soit à Naples. On lit dans la vie de Mathusalem qu'il en fit de même, et que c'est bien pour cela qu'il obtint de Dieu une si longue vie pour achever ses affaires.

Je vous répète qu'il vous est impossible de rien comprendre à ce chef-d'œuvre de perfection auquel Piccini a poussé l'opéra-comique chez nous; ne craignez pas que ses opéras-comiques napolitains passent en France; cela n'est jamais arrivé; ils ne vont pas même à Rome. Vous aurez ses opéras-comiques italiens tels que la *Buona Figliuola* [1], mais aucun des napolitains. Pour vous achever de vous persuader, je vous enverrai un ou deux morceaux avec une explication italienne ou française, et vous verrez qu'il faut absolument venir à Naples pour entendre cela.

Venons à votre n° 73. Votre aventure de l'enfant écrasé dans la voiture, en revenant de Sennois, est comique tout à fait, et d'autant plus comique, que vous vous approchez du vrai plus que vous ne pensez. Cette vessie soufflée était, ma foi, oui... c'est la seule vessie que je connaisse qui aille à la lessive, et pour cause. Ah! les

1. Opéra-comique, paroles de Goldoni, musique de Piccini, représenté pour la première fois à Rome, en 1760, et qui venait d'être joué à Paris, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le 17 juin 1770. « La musique a produit un grand effet, et les oreilles françaises, habituées depuis quelques années à un genre qui leur répugnait d'abord, ont reçu celle-ci avec la plus délicieuse sensation. Les accompagnements surtout ont paru travaillés avec un art infini. (*Mém. secrets*, t. V, p. 273.) V. *Corresp. littér.*, t. IX, p. 344.

Digitized by Google

bonnes gens que vous étiez tous les quatre dans cette voiture ! Je m'acquitterai de la commission d'un enfant, que vous me donnez ; j'y travaille à toute force. J'en ai distribué l'ouvrage à quatre personnes en même temps, pour que le tout soit fait en deux mois et une semaine ; on collera le tout, on l'élèvera à trois nourrices, et j'espère que l'enfant sera fait et sevré dans quatre mois d'ici, pour vous l'expédier. Il ne s'agit que de trouver un Delorme pour l'emballer.

Nous ne nous entendons pas dans la question sur la *curiosité* des animaux, faute de mots dans la langue pour nous expliquer. On appelle *curiosité*, cette attention que nous prêtons à une chose inconnue ou obscure, pour découvrir ce que c'est et savoir à quoi cela est bon. Il faudrait appeler cela *sagacité*. Les animaux l'ont autant que nous, ou même plus. J'appelle curiosité ce plaisir que l'homme a d'observer quelque chose, en même temps qu'il sait parfaitement que cela lui est indifférent et inutile. Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme ; mais il n'y a que M. de Réaumur[1] qui en observe le battement du cœur. Cette curiosité n'appartient qu'à l'homme. Ainsi, les chiens n'iront pas voir pendre un chien à la Grève, etc. Adieu.

1. René-Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757), le rival de Buffon dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 1737-48, 12 vol. in-12. « Personne, dit Cuvier, dans l'éloge de Daubenton, n'avait porté plus loin la sagacité dans l'observation, personne n'avait rendu la nature plus intéressante par la sagesse et l'espèce de prévoyance des détails dont il avait trouvé la preuve dans l'histoire des plus petits animaux. » Voir A. Maury, *Hist. de l'Acad. des sciences*, p. 120, 280.

Digitized by Google

114. — A LA MÊME.

(Rép. aux nos 74 et 75.) — Naples, 23 novembre 1771.

Ma belle dame, qui vous a jamais nié que vous êtes ce qu'il y a de mieux à Paris ? Qui vous nie que le philosophe serait pour moi le plus mauvais de tous les correspondants ? Mais enfin, il est toujours bon de recevoir quelques lettres, quand ce ne serait que pour savoir qu'on dispute encore sur la liberté de l'homme, et qu'un M. de Valmire[1] existe, qui n'est point M. de Voltaire. Voudriez-vous savoir mon avis sur cette question? La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme *un animal qui se croit libre*, et ce serait une définition complète. M. de Valmire lui-même, lorsqu'il dit qu'on n'est pas libre, pourquoi le dit-il ? Pour qu'on l'en croie. Il croit donc les autres hommes libres et capables de se déterminer à le croire ? Il est absolument impossible à l'homme[2] de renoncer un seul instant à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point. Être persuadé d'être libre, est-il la même chose qu'être libre en effet ? Je réponds : ce n'est pas la même chose, mais elle produit les mêmes effets en morale. L'homme est donc libre, puisqu'il est intimement persuadé de l'être, et que cela vaut tout autant que la liberté. Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de

1. *Dieu et l'Homme*, par M. de Valmire (Sissous, de Troyes), Amsterdam, 1771, in-12, à l'occasion duquel Voltaire, qui avait publié, en 1769, sous un titre anologue son opuscule *Dieu et les hommes*, écrivait à l'auteur, le 27 déc. 1771 : « J'y découvre beaucoup de profondeur, de finesse et d'esprit... Vous avez su par la sagacité de votre esprit, résoudre des problèmes qui sont fort au-dessus de la plupart de nos raisonneurs, et même des gens raisonnables. »

2. Éd. T. : *d'oublier un seul instant*, et de renoncer...

Digitized by Google

roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaisons entre les êtres ; l'univers se détraquerait ; et si l'homme n'était pas intimement, essentiellement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la liberté suffit pour établir une conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines. Elle suffit à tout et voilà le monde expliqué en deux mots.

Mais comment peut-on, me demanderez-vous, être intimement convaincu [1] que deux infinis sont égaux toujours, pendant qu'il est démontré, par le calcul intégral, qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres théorèmes de géométrie pareils? Toutefois que la cervelle humaine ne peut pas se former d'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Il nous est impossible de nous former l'idée de l'infini ; ainsi la démonstration qui nous dira qu'un infini est le double d'un autre, nous le croirons, mais nous serons persuadés du contraire, et nous agirons en conséquence de la persuasion, et non pas de la démonstration qui s'oppose à l'idée. Il nous est impossible de nous former l'idée de ne pas être libres. Nous démontrerons que nous ne le sommes pas, et nous agirons toujours comme si nous l'étions. L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas des suites du raisonnement ; elles précèdent le raisonnement, elles suivent les sensations. Nous prouvons, par le raisonnement, qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau. Cependant l'idée que nous en avons, nous le montre courbé, parce que la

1. Éd. T. : convaincu *d'une chose, pendant que le contraire est démontré? Tout comme on est* intimement convaincu que...

Digitized by Google

sensation de l'œil nous l'a dit ainsi, et que l'idée suit le sentiment de la vue. Montrez ce que je viens de griffonner au philosophe; s'il ne me trouve pas sublime cette fois, et même peut-être neuf, il a grand tort. Il trouvera que j'explique bien mal mes grandes idées, et que mon jargon est peu français. Mais je suis comme le *Bourgeois gentilhomme* qui savait tout, hormis l'orthographe.

Mon cher Gatti est arrivé hier au soir ; jugez de ma joie; j'en avais besoin pour me consoler du départ de Gleichen. Il sera relevé par Grimm. Puis, c'est votre tour de venir me trouver, et le cœur me dit que vous viendrez.

Le temps me manque pour vous en dire davantage. Vous a-t-on présenté Caraccioli[1]? Dites-lui mille injures de ma part : c'est un monstre d'ingratitude et de cruauté. Il ne trouvera jamais un Napolitain qui l'aime autant que moi. Il ne m'a pas écrit depuis quatre mois. Adieu.

115. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 76.) — Naples, 7 décembre 1771.

Ma belle dame, j'aurais mille choses à vous dire ce soir ; j'en ai l'envie, je n'en ai pas le temps, ni la force, ni la gaieté. Je commènce donc par les plus intéressantes.

Vous savez que mon livre favori est l'*Almanach royal.* Celui de cette nouvelle année sera le plus curieux du siècle, puisqu'on y verra une monarchie qui a été chez un chancelier-fripier, faire retourner son habit, parce qu'il était vieux et usé, et qui a rencontré un fripier assez adroit pour arranger tout cela, sans que les coutures y

1. L'éd. T. porte le plus souvent *Caracciolo.*

Digitized by Google

paraissent. Tâchez donc de m'envoyer cet almanach par la voie la plus prompte possible ; et si mes cardes à matelas ne sont pas encore parties, vous pourrez les mettre avec ; car ils seront bien ensemble ; tous les deux ont servi à carder un vieux matelas, et le rendre plus mollet.

Vous faites donc un capitaine de votre fils[1] ? A la bonne heure.

Caraccioli m'a écrit ; ainsi vous pouvez faire votre paix avec lui, puisque j'ai fait la mienne. Gatti est ici, enchanté d'être en Italie ; il tremble pour le sort de ses amis philosophes de France. Il les aime beaucoup, il ne les regrette point ; son cœur est bâti comme cela ; il aime sans regretter. Il voudrait retourner en France pour prêcher une croisade à tous ses bons amis, et les persuader de venir s'établir à Naples : si je comptais sur son éloquence, je lui paierais les frais du voyage ; mais il a plus de persuasion intérieure que d'éloquence.

Je vous félicite sur l'obélisque élevé à notre ami Montyon[2]. Tel est l'état de la nature policée ; on remercie quelqu'un d'avoir donné du travail aux hommes.

Je viens de lire l'ouvrage que le baron m'a envoyé des *Recherches philosophiques sur les Américains*[3]. Je me suis réjoui d'avoir vu qu'il existe encore des Saumaises, des Casaubons, des Scaligers dans notre siècle, et qu'on

1. Dans une lettre parue au *Moniteur* du 10 janvier 1819, le petit-fils de madame d'Épinay disait de son père : « En entrant dans le monde, il fut conseiller au parlement de Pau, puis il devint mousquetaire, et ensuite officier de dragons. Toute sa vie s'est honorablement passée au milieu d'une famille fort nombreuse et très répandue dans le monde. »

2. Deux monuments furent alors élevés à Montyon, en reconnaissance de ses soins pour remédier à la disette dont souffrit l'Auvergne, l'un à Mauriac pour lequel Marmontel fit les vers, qui y furent gravés, l'autre à Aurillac dont Thomas composa l'inscription. *M. de Montyon*, par F. Labour, 1880, p. 30.

3. Voir p. 114, note 1.

Digitized by Google

peut en philosophie, comme sur les antiquités, rechercher toujours, sans rien trouver ; enfiler des éruditions, sans les lier ; entrevoir, sans voir ; ne partir d'aucun principe, sans aller à aucun but. Cela s'appelle amasser des pierres pour bâtir ; mais qui est-ce ? et quand est-ce qu'on bâtira ? Peut-être moi ; mais quand ? Quand j'en aurai le loisir ; et quand sera-ce ? Quand je publierai mon *Système sur l'origine des montagnes*. C'est alors que je ferai voir que notre globe a des saisons à lui ; que, dans son printemps, il produit des hommes et des animaux, et qu'il en altère les espèces[1] selon la force des sucs nourriciers. Je ferai voir alors que l'Amérique est une Asie ébauchée, parce qu'elle est de beaucoup plus moderne. Je ferai voir que, dans les nouvelles terres, il existe des géants, et que cette race dépérit pour donner lieu à la race imberbe, et que celle-ci cède à la barbue qui est la plus parfaite de toutes. Je ferai voir que la vér... n'existait ni en Amérique ni en Europe, et qu'elle nous vient du contact des deux nations ; c'est une étincelle que deux pierres froides, frappées ensemble, ont jetée, et qui a embrasé l'univers. Mais bonsoir ; ma lettre ne partirait pas, si elle était plus longue.

116. — A LA MÊME.

Naples, 14 décembre 1771.

Ma belle dame, je vous crois guérie de vos cruelles souffrances ; ainsi je vous réponds gaiement. J'ai reçu la lettre de l'abbé-prieur Mayeul, retardée d'une semaine ; je lui ai répondu la lettre que je vous envoie, et dont vous ferez l'usage que vous voudrez. Je me suis laissé

1. N'est-ce pas déjà en germe la théorie de l'évolution ?

Digitized by Google

aller à l'envie de vous égayer à force de folies profondes. Je viens de recevoir, dans l'instant, la lettre de madame de Belsunce ; mais vous comprenez bien que je n'ai plus ni l'envie ni la verve d'y répondre. Le renvoi du voyage de Grimm en Italie me désespère. Gatti et Gleichen me chargent de vous dire ce que je n'ai pas le temps de vous dire, pas même pour mon compte. Portez-vous bien, voilà l'essentiel.

117.— A M. L'ABBÉ MAYEUL,

SECRÉTAIRE DE MADAME D'ÉPINAY.

Naples, 14 décembre 1771.

Assurément tout n'est pas bien, mon cher abbé, car il n'est pas bien que vous vous mêliez de donner des nouvelles, puisque vous n'en donnez que de fâcheuses, ce qui n'est pas bien à vous. Heureusement Gatti m'a tranquillisé sur la maladie de madame d'Épinay, que vous appelez une crampe à l'estomac, comme si madame avait les pieds dans l'estomac. Mais puisque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon cher abbé, il est juste que je tâche de vous étaler toute l'étendue de ma reconnaissance. Vous avez un prieuré, Dieu vous le conserve ; si vous en attrapiez un autre, ne seriez-vous pas bien aise ? Or, le plus court chemin, dans le temps où nous vivons, pour avoir des prieurés, c'est sans doute, mon cher abbé, celui de chasser aux athées. Le gibier abonde, il n'y a qu'à savoir le dénicher. Je serai votre chien de chasse, je vous indiquerai les forts, les tanières, les gîtes de ces coquins-là ; c'est à vous à les tuer. Entrons donc en chasse, et allons.

Ces philosophes qui disent que tout est bien dans ce meilleur des mondes, sont des athées fieffés qui, de peur

Digitized by Google

d'être grillés, n'ont pas voulu achever leur syllogisme ; mais le voici en entier. Si un Dieu avait fait le monde, il serait sans faute, le meilleur de tous ; mais il ne l'est pas à beaucoup près ; donc il n'y a pas de Dieu : voyez les marauds. Tel est le raisonnement de ces philosophes. A vous le lièvre, mon cher abbé, c'est à vous à tirer à présent ; mais ne ratez pas. Quoi ! vous ratez ! eh bien ! je m'en vais vous montrer comment on chasse ce gibier-là. D'abord on leur dit : Coquins, marauds, vous mériteriez tous d'être pendus. Si on les attrape, il faut leur tenir parole sans miséricorde. Si le gibier part, alors on entre en discours avec eux, et on leur dit poliment : Vous êtes des butors. Ne savez-vous pas que Dieu a tiré ce monde du néant ? Eh bien ! nous avons donc Dieu pour père, et le néant pour mère. Assurément notre père est une très grande chose ; mais notre mère ne vaut rien du tout. On tient de son père, mais on tient de sa mère aussi. Ce qu'il y a de bon dans le monde vient du père, et ce qu'il a de mauvais, vient de madame le néant, notre mère, qui ne valait pas grand'chose. Voilà, mon cher abbé, les philosophes morfondus : leur majeure est fausse, tellement fausse, que s'il était vrai que ce monde fût le meilleur possible, il serait clair qu'il serait incréé, et il n'y aurait pas de Dieu. Son imperfection est la plus convaincante preuve de sa création et de sa subordination à un être plus parfait que lui. Ce raisonnement est, si je ne me trompe, neuf, et n'en est pas moins bon ; tâchez de le placer convenablement auprès de l'archevêque de Reims[1] et vous m'en direz des nouvelles.

Mais il nous reste une petite difficulté ; on pourrait

1. Charles-Antoine de la Roche-Aymon (1692-1777), archevêque de Reims depuis 1762, grand aumônier de France, et, comme tel, ministre de la feuille des bénéfices, cardinal en 1772.

Digitized by Google

nous demander pourquoi Dieu est-il allé s'engouffrer dans les abîmes du néant pour en tirer un monde, puisqu'il savait qu'il n'aurait jamais été parfait, à cause des défauts de sa mère? Que diable allait-il faire dans cette galère? Il faut répondre à cela, mon cher abbé. Vous allez répondre d'abord : Demandez-le à Dieu lui-même, tout comme il fallait demander à Louis XIV pourquoi il avait bâti Versailles dans un si vilain endroit. Cette réponse ne vaut rien pour un théologien; et je vous en avertis, mon cher abbé, il faut qu'un théologien sache répondre à tout ce qu'on demanderait à Dieu même, et ne reste jamais tout court. Que répondrons-nous donc à cela? Il ne faut pas se décourager ; mille réponses ont été données, aucune bonne. Voilà la bonne. On convient généralement que Dieu n'avait aucun besoin de créer le monde pour être infiniment heureux. Ou si Dieu était infiniment content de sa seule existence, le néant devait infiniment s'ennuyer de sa *néantise*. C'est donc aux instances et aux très pressantes prières du néant, que ce monde a été créé ; et cela n'est point du tout étrange, car nous voyons dans le monde bien plus de mères qui souhaitent avoir des enfants, que de pères qui désirent d'en faire. C'est donc l'ennui mortel de notre mère qui nous a mis dans le cas d'exister; elle s'ennuyait d'être néant, et voilà pourquoi nous nous ennuyons tous dans le bas monde. C'est un signe d'envie que nous portons du sein de madame notre mère, qui eut cette souffrance-là lorsqu'elle était grosse de nous. Notre père n'y a aucune part, car assurément Dieu ne s'ennuie jamais. Voilà donc du neuf aussi, mon cher abbé, mais qui ne réussirait pas aussi bien que l'autre auprès de M. de Reims; placez-le donc autre part[1].

1. L'éd. T. omet tout ce paragraphe.

Digitized by Google

Mais j'ai assez causé théologie avec vous. Quoique dans ce monde tout ne soit pas bien, il est bien que vous soyez prieur, il est bien que vous en jouissiez longtemps, il est bien que vous m'écriviez qnelquefois, et je suis bien votre serviteur, etc.

118. — MADAME D'ÉPINAY A L'ABBÉ GALIANI.

Janvier 1772.

Pour commencer par vous mettre de bonne humeur, mon cher abbé, je vous envoie une chanson nouvelle, sur un air qui n'est pas nouveau. Je vous conseille de la lire et de la chanter; cela vous donnera de la gaieté ; ma lettre vous en paraîtra meilleure.

Eh bien ! vous dites donc que « les idées ne sont pas les suites du raisonnement, qu'elles les précèdent et suivent les sensations; que nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau, et que cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé[1], parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi, et que l'idée suit le sentiment de la vue ? » Cela répond en effet à merveille à ce que vous dites plus haut, que toutes les fois que l'esprit humain ne peut pas se former l'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Nous démontrerons donc que telle chose que nous ne comprenons pas est ainsi, et nous agirons toujours comme si elle n'était pas ainsi. Savez-vous que cela prouve bien plus que vous ne croyez ? Vous démontrez pourquoi tant de gens se ruinent pour des filles d'Opéra, qui les trompent en leur jurant une fidélité éternelle à laquelle ils croient, quoique le contraire

1. Voir lettre 113.

Digitized by Google

leur soit démontré. Voilà comme toutes les vérités se tiennent.

Au reste, j'ai montré votre lettre au philosophe qui en a fait des sauts et des bonds à mourir de rire. Sa perruque n'a jamais autant voyagé sur sa tête que pendant la lecture de cette lettre. Il prétend cependant que les peines et les récompenses sont de surérogation; qu'il faut seulement étouffer les mauvais sujets pour l'exemple, parce que l'homme est susceptible de modifications. Moi qui n'entends pas les affaires, je dis précisément que c'est parce qu'il est susceptible de modifications qu'il faut des peines et des récompenses. Je ne m'aviserai point de battre ni de broyer la pierre qui m'aura froissé les jambes en roulant à côté de moi; car j'aurais beau la mettre en poussière, je n'en serais pas pour cela à l'abri de la première pierre qu'on aura jetée dans la même direction. Mais si je donne un bon coup de poing à l'homme qui me frappe en passant dans la rue, si la douleur qu'il en ressent est assez forte pour qu'il s'en ressouvienne, il ne me frappera plus quand il me rencontrera. Cela n'empêche pas que le philosophe[1] d'ailleurs n'ait dit de fort belles choses sur tout cela, dont je ne me souviens pas d'un mot. D'ailleurs quand les choses sont une fois vues, à quoi bon y revenir, à moins qu'on n'ait des choses sublimes ou neuves à y ajouter? Et cela n'appartient qu'à vous, mon cher abbé; ainsi parlons d'autres choses.

Tout ce que vous me dites du docteur est excellent et le peint à merveille[2]; mais réfléchissez sérieusement pour lui à ce que je vous ai mandé. Faites-lui mille tendres compliments de ma part. Ayez donc le temps d'écrire

1. Diderot.
2. Gatti. Voir lettre 114.

Digitized by Google

votre livre dont vous me faites un extrait si délicieux. Est-il possible que quand on possède un génie comme le vôtre dans un gouvernement quelconque, on se borne à lui faire faire des ordonnances de police? Si j'étais souverain et que vous fussiez mon sujet, je vous donnerais 60,000 francs de rente, à la charge de dire et d'écrire tout ce qui vous passerait par la tête; ce seraient là les seules obligations de votre charge. Vous voyez que je serais despote comme un autre.

Ne soyez point inquiet de ma santé si je ne vous écris pas de ma main. Je ne me porte pas plus mal qu'à mon ordinaire; mais j'ai les yeux malades, et Tronchin m'a interdit toute espèce d'occupation. Bonjour, mon abbé, je n'ai point eu de nouvelles de vous cette semaine; c'est bien mal commencer l'année.

119. — A MADAME LA VICOMTESSE DE BELSUNCE.

Naples, 4 janvier 1772.

Madame, qu'importe que j'aie reçu trois lettres de madame votre mère après la vôtre : vous avez la primauté; aussi le peu de loisir que j'ai ce soir, c'est à vous que je dois le consacrer, et vous direz impérieusement à votre chère maman que son tour viendra, et qu'elle n'a qu'à attendre. Enfin, je dois vous remercier d'une lettre charmante et délicieuse dont vous m'avez honoré; elle est d'autant plus belle à présent, que madame votre mère est guérie, et qu'ainsi je n'ai plus rien à répondre. Quelle beauté que celle des lettres où il n'y a rien à répondre? Voilà le plus beau des lettres de change. Je trouve une autre beauté à votre lettre, c'est qu'elle est toute d'une haleine; elle coule comme une eau de ruisseau; elle s'enfile de fil en aiguille, passe, et va d'un propos à l'au-

Digitized by Google

tre, sans qu'on s'en aperçoive. J'ai cru rêver, et j'ai l'orgueil de penser que vous aviez eu envie de m'écrire plusieurs fois, et que la matière, longtemps arrêtée, a coulé précipitamment par la première issue qu'elle a rencontrée.

Venons aux nouvelles que vous voulez bien me donner. Vous faites donc mousquetaire monsieur le conseiller? mais, de grâce, pourquoi n'en faites-vous pas un jeune M. d'Épinay[1]? On a la rage en France de faire quelque chose de ses enfants; ici, on n'en sait faire que des héritiers de leurs pères; et je crois que c'est tout ce qu'on peut en faire de mieux pour eux et pour leurs grands parents; car il n'est jamais question de s'asseoir sur des fleurs de lis, ni de se coucher sur le lit d'honneur. On s'assied sur des chaises, et on se couche sur des matelas. L'impératrice peut dépenser tant qu'elle veut en tableaux[2], le Turc s'est engagé de payer ses dettes, et il lui tiendra parole. Vous autres, messieurs, vous n'en voulez rien croire; mais il n'en sera ni plus ni moins.

Vous ne voulez pas que je devienne bécasse? Puisque vous êtes au régime des légumes, je renonce à ce projet, et je désirerais de me changer en concombre ou en potiron, si vous l'aimez mieux : mais je ne saurais m'accoutumer à l'absence de Paris; une seule chose pourrait me

1. Voir p. 303, note 1.

2. Dans une lettre à Falconet, 27 avril 1772, Diderot annonce l'achat qu'il vient de faire, moyennant 460 000 livres, pour le compte de Catherine II, de la célèbre collection de tableaux du baron de Thiers (Louis-Antoine Crozat, fils du fameux financier), oncle de la duchesse de Choiseul, et père de la comtesse de Béthune et de la maréchale-duchesse de Broglie, qui venait de mourir le 15 décembre 1770. « Après la collection du Palais-Royal, écrivait Grimm, c'est la plus considérable qu'il y ait en France. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 230. Voir les *Œuvres de Diderot*, t. VIII, 391, et t. XVIII, 328. — Les Russes venaient de remporter de nouveaux avantages sur le Danube, où le comte Romanzoff avait forcé le grand vizir à la retraite et repris Giurgewo. *Gaz. de Fr.*, 1771, p. 420.

Digitized by Google

consoler, et la voici : engagez M. le baron de Breteuil[1] d'avoir pour son secrétaire noble d'ambassade ici, monsieur votre frère, comme M. d'Ossun[2] a eu M. le baron de la Houze[3]. Je trouve mille convenances à ce projet; monsieur votre frère sera initié au ministère politique; il a tout pour suivre cette carrière, plutôt que celle de mousquetaire. Or, si cela arrivait, j'aurais d'abord une personne très chère à moi, puisqu'elle l'est à vous, et à madame votre mère; ensuite il serait très naturel qu'une mère vînt voir son fils; vous devinez le reste.

Gatti a inoculé hier le fils du prince de San-Angelo Imperiali[4]; c'est la première inoculation qui se soit faite à Naples, et je me flatte que la pratique s'en introduira petit à petit. Voilà toutes mes nouvelles; je vous prie de dire à madame votre mère que, pour ce soir, elle ne s'attende à aucune lettre de moi; elle n'aura que l'adresse de celle-ci. Je ne devrais pas achever cette lettre d'un ton

1. Représentant alors la France auprès des Provinces-Unies, et destiné par le duc de Choiseul à l'ambassade de Vienne, pour laquelle le duc d'Aiguillon lui préféra le cardinal de Rohan, le baron de Breteuil (1733-1807), avait été nommé, le 10 nov. 1771, ambassadeur à Naples, en remplacement du vicomte de Choiseul, ce dont se félicitait Marie-Thérèse, mère de la reine Caroline. Voir Arneth et Geffroy, *Corresp. secrète de Marie-Thérèse*, t. 1er, p. 268, et la *Gazette de France*, 1771, p. 376.

2. Pierre-Paul, marquis d'Ossun, fils de François-Gaspard, et de Marie-Charlotte de Pas de Feuquières, brigadier en 1748, maréchal de camp en 1761, ambassadeur de France à Naples en 1752, puis à Madrid de 1759 à 1777, mort le 20 février 1788, âgé de 75 ans.

3. Mathieu de Basquiat, baron de La Houze, fils d'André, et de Marie-Anne de Vacquier d'Aubeignan, morte à Saint-Sever, en sep. 1774. (*Gaz. de Fr.*, p. 346), successivement chargé d'affaires à Naples, ministre de France à Parme en 1765, près les princes du cercle de la Basse-Saxe en 1772, puis à Copenhague. Il épousa en avril 1775, mademoiselle Favre de Schalens. Un Basquiat fut député de Dax aux États généraux. V. le *Mercure*, 1765, oct. p. 200.

4. Famille originaire de Gênes, à qui elle fournit un doge en 1617, et dont un des membres, Jean-Vincent, s'était distingué sous Philippe IV, qui le fit duc de San-Angelo, au royaume de Naples. Nous voyons, le 16 avril 1777, un prince de Francavilla Imperiali, nommé majordome du roi de Naples. *Gaz. de France*, 1777, p. 162.

Digitized by Google

familier et brusquement poli; il faudrait tourner autour des phrases pour vous dire tout plein de choses. Mais comment faire? Je n'ai pas le temps d'être poli. Il faut que je vous quitte, en vous disant seulement que vos lettres me feraient encore plus de plaisir si vous vouliez m'en écrire lorsque madame d'Épinay se porte à merveille.

Savez-vous bien que je suis votre très humble et très obéissant, etc.

120. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 81.) — Naples, 5 janvier 1772.

Ma belle dame, ah! la drôle de chanson que vous m'avez envoyée! Elle est charmante[1]. Vous faites de la métaphysique ensuite; mais je n'ai pas le temps ce soir d'en faire de mon côté, et de vous prouver pourquoi il faut étouffer ces mauvais sujets; je vous dirai cela une autre fois, et comment il se fait que les peines ont une force rétroactive, et agissent et produisent des effets avant qu'elles soient infligées. Cela est curieux. Mais, pour ce soir, j'ai besoin de deux grâces de vous : 1° Gatti m'a dit que vous aviez un médicament dans lequel il entre du corail, dont il avait éprouvé les effets sûrs et merveilleux sur des femmes déréglées, dont le dérèglement approche d'une vraie perte de sang quelquefois. J'ai besoin de ce médicament, pas pour moi, comme vous comprenez bien, mais pour une dame aimable, et qui n'est point Napolitaine. Il me le faut tout de suite; et Gatti croit avoir égaré parmi ses papiers la préparation; ainsi envoyez-moi tout de suite la *recette*, et le

1. Voir lettre 117.

Digitized by Google

moyen de s'en servir, et vous sauverez une femme aimable, et vous obligerez un abbé charmant, qui est moi. 2° J'ai besoin, et c'est moi-même qui en ai besoin, d'un vin antiscorbutique, dont j'ai pris une fois à Paris. M. Le Roy[1], de Versailles, le chasseur historien des bêtes, m'en donna la préparation. Il me fit beaucoup de bien ; je voudrais en prendre encore, et j'ai oublié les ingrédients. Faites-vous donner cela, et mandez-le moi ; vous sauverez la vie à un abbé charmant, qui est moi, et à une femme unique, incomparable, qui est vous ; car vous mourriez, n'est-ce pas, si je venais à mourir?

Mora me parle de vous ; il a vu quelques-unes de mes lettres ; mais pourquoi n'en a-t-il pas vu de vieilles? Est-ce que vous les brûlez? Je garde soigneusement les vôtres, et je ne trouverai à vendre ce manuscrit, ni vous le mien, qu'à quelque curieux qui les achètera tous les deux.

J'ai reçu enfin une lettre de madame Necker ; mais puisqu'elle ne vous montre pas mes réponses, je lui répondrai fort tard, et par ma chancellerie. Je serai plat et poli comme une assiette de madame Geoffrin. C'est ainsi que je punis le froid maintien de la décence. J'ai reçu une lettre de Diderot, qui m'a été rendue avant-hier ; mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir ; je n'ai que celui de lui obéir. Gatti inocule, et je travaille à le

1. Charles-Georges Le Roy (1723-1789), lieutenant des chasses de Versailles, qui avait publié en 1767, dans le *Journal étranger* des *Lettres sur les animaux*, imprimées en 1768, et récemment, Paris, Poulet-Malassis, 1862. Diderot, qui le voyait souvent au Grandval, chez le baron d'Holbach, et qui raconte de lui des histoires fort gaillardes, parle ainsi de sa rencontre avec Galiani, en octobre 1760 : « Nous avons ici beaucoup de monde ; M. Le Roy, l'ami Grimm, et l'abbé Galiani, d'Alinville et Mme Geoffrin presque point ennuyeux, chose rare, Mme de Chermoi, mon fils d'Aine, M. et madame Schistre. » *Œuvres* t. XVIII, p. 507. Voir encore, p. 500, 509 et 515. Il était grand ami d'Helvétius.

Digitized by Google

faire rester ici jusqu'à ce que l'inoculation gagne un peu de terrain et s'établisse ici. Cependant à quoi bon l'inoculation ici, puisqu'il ne vaut pas la peine d'y vivre? Voilà une difficulté à laquelle je ne trouve point de réponse. Aimez-moi ; portez-vous bien. N'oubliez pas mes deux commissions, qui, par un enchaînement, intéressent votre vie même. Adieu, ma belle dame, adieu.

121. — A LA MÊME.

(Rép. à je ne sais quel n°) — Naples, 11 janvier 1772.

C'est votre tour à présent, ma chère madame ; j'ai répondu à l'abbé-prieur ; j'ai répondu à madame votre fille, et je dois répondre à deux numéros de vous, si je ne me trompe, quoiqu'il me manque celui de cette semaine, parce que le courrier de France n'est pas arrivé. Mais que puis-je vous dire? Gleichen nous a quittés[1] ; Gatti a inoculé deux petits princes napolitains[2], et c'est la première inoculation faite à Naples. Je suis excédé d'ennui et d'affaires ineptes ; mon esprit n'est occupé qu'à disputer de compétence, de juridiction, et de tout ce que le palais a de plus ennuyeux et de plus bête. Ah ! ma pauvre tête, occupée jadis de cent quatre-vingt-douze ouvrages in-folio, sur un système qui devait avoir pour titre : *De rebus omnibus, et quibusdam aliis*, de quoi est-tu farcie à présent ? Où sont mes dissertations théo-philo-logi-physi-mathé-politico-morales ? où sont-elles ?

1. Le 14 mars 1772, Gleichen passait à Gênes pour se rendre en France.

2. « Naples, 29 février 1772 : Les inoculations qui ont été faites ici sous les yeux du docteur Gatti ont eu le succès le plus propre à en accréditer la pratique dans cette capitale, où les ravages de la petite vérole n'avaient encore pu la faire adopter. » *Gazette de France*, 1772, p. 120.

Digitized by Google

J'espère, ma belle dame, que nous aurons la peste en Italie cette année; cela me donnera quatre mois au moins de relais; je m'enfermerai avec une grande provision de papier, et je ferai au moins mon livre sur l'origine des montagnes, qui est celui qui me tient le plus au cœur; car enfin, l'histoire des montagnes est plus grande et plus belle que celle des hommes.

Je n'ai ni le temps ni l'envie de vous en dire davantage ce soir. Rien ne m'électrise. Bonsoir. Mille compliments à M. Capperonnier[1], qui a bien voulu se souvenir de moi.

Madame Geoffrin m'a adressé un article d'une lettre extrêmement touchant. Si elle m'avait vu pleurer d'attendrissement, elle m'aurait donné un certificat comme quoi je n'étais pas aussi monstre qu'on le disait. Faites-lui parvenir mes hommages.

Je voudrais bien savoir si le baron d'Holbach a reçu une lettre que je lui ai écrite il y a deux mois? Encore adieu.

122. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 82.) — Naples, 25 janvier 1772.

S'il était bon à quelque chose de pleurer, les morts, je viendrais pleurer avec vous la perte de notre Helvétius[2];

1. Jean Capperonnier (1716-1775), professeur de grec au Collège de France, de l'Académie des Inscriptions en 1749, premier garde des imprimés à la bibliothèque du roi, depuis 1760. Il contribua, avec Sevin, Mélot, Geinoz, L. Dupuy à la restauration des études grecques et de la philologie. V. Maury, *Hist. de l'Acad. des Insc.*, p. 242, 337., et la *Corresp. littér. de* La Harpe. t. 1er, p. 180.

2. Mort à Paris le 26 décembre 1771, âgé de cinquante-six ans, d'une goutte remontée, disent les *Mém. secrets* (t. II. p. 70). « Si le terme de galant homme, dit Grimm, n'existait pas dans la langue française, il aurait fallu l'inventer pour lui. Il en était le prototype. Juste, indulgent, sans humeur, sans fiel, d'une grande égalité dans le commerce, il avait toutes les vertus de société. » (*Corresp. littér.*, t. IX, p. 417.)

Digitized by Google

mais la mort n'est autre chose que le regret des vivants. Si nous ne le regrettons pas, il n'est pas mort; tout comme si nous ne l'avions jamais ni connu ni aimé, il ne serait pas né. Tout ce qui existe, existe en nous, relativement à nous. Souvenez-vous que le petit prophète faisait de la métaphysique lorsqu'il était triste : j'en fais de même à présent. Mais enfin le mal de la perte d'Helvétius est le vide qu'il laisse dans la ligne du bataillon. Serrons donc les lignes, aimons-nous davantage, nous qui restons, et rien n'y paraîtra. Moi qui suis le major de ce malheureux régiment, je vous crie à tous : Serrez les lignes ! avancez ! feu ! rien n'y paraîtra de notre perte. Ses enfants n'ont perdu ni jeunesse ni beauté par la mort de leur père ; elles ont gagné la qualité d'héritières[1]. Que diable allez-vous pleurer sur leur sort ! Elles se marieront, n'en doutez pas ;

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas[2].

Sa femme[3] est plus à plaindre, à moins qu'elle ne rencontre un beau-fils aussi raisonnable que son mari, ce qui n'est pas bien aisé ; mais il est plus aisé à Paris qu'ailleurs. Il y a encore bien des mœurs, des vertus et l'héroïsme dans votre Paris. Il y en a plus qu'ailleurs, croyez-moi ; c'est ce qui me le fait regretter, et me le fera peut-être revoir un jour.

1. Helvétius, dont la succession fut évaluée à 4 millions, ne laissa que deux filles : Élisabeth-Charlotte, née le 3 août 1752, et Geneviève-Adélaïde. Elles furent mariées le même jour, en septembre 1772 : la première à Alexandre-François de Mun, comte d'Arblade, la seconde, à Antoine-Henri, comte d'Andlau, mestre de camp de Royal-Lorraine et plus tard ministre plénipotentiaire à Bruxelles. Voir sur elles les *Mém. d'Oberkirch*, t. Ier, p. 174.

2. Racine. *Iphigénie*, III, 7.

3. Anne-Catherine de Ligniville, née en 1719, fille du comte J.-J. de Ligniville, chambellan du duc Léopold de Lorraine, nièce de madame de Graffigny, mariée, le 17 août 1751, à Helvétius, elle mourut à Auteuil le 12 août 1800.

Digitized by Google

Je n'ai pas le temps de répondre au baron ce soir, chargez-vous de lui dire que j'ai reçu sa charmante lettre et l'ouvrage de Montamy[1], dont je le remercie infiniment; mais comme en fait de commissions il faut écarter toute espèce de présent, faites-moi la grâce de le lui payer, et je vous le rembourserai, à moins que vous n'ayez quelque argent à moi dans vos mains ; chose que j'ignore absolument, n'ayant aucun intérêt à le savoir.

Votre n° 80 ne m'est pas encore arrivé. Aimez-moi bien fort. Les raisons de m'aimer augmentent, comme vous voyez. Le temps me manque ce soir. Chargez-vous de faire parvenir la lettre que je vous enveloppe dans celle-ci ; elle n'ira pas bien loin de votre porte. Bonjour ou bonsoir, car je ne sais pas quelle heure il est.

123. — A LA MÊME.

(Préliminaires des réponses.) — Naples, 15 février 1772.

La débâcle des lettres est enfin arrivée ce matin; je viens de recevoir en même temps deux numéros de vous, le 83 et le 84; une lettre de madame de Belsunce, une de Nicolaï, une de M. Militerni[2] une du comte de Fuentès, et, par le courrier d'Espagne, je reçois en même temps l'*Almanach royal* de l'année, votre lettre avec le rêve tragi-comique[3], une lettre de Magallon, et un vieux

1. Didier-François d'Arclais de Montamy (1704-1765), premier maître d'hôtel du duc d'Orléans, auteur du *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur porcelaine*. Paris, 1765, in-12, publié après la mort de l'auteur, par son ami Diderot qui y fit des additions. Voir Grimm, *Corresp. littér.*, t. VI, p. 211, et les *Œuvres de Diderot*, t. X, p. 60, et XIII, p. 48.

2. Militerni avait quitté Naples, vers le 20 juillet 1771, pour revenir en France, après avoir obtenu le titre de marquis. *Gazette de France*, 1771, p. 263.

3. Voir lettre 125.

Digitized by Google

almanach. Je consacre ce jour au plaisir de lire, de relire, de savourer, de goûter, de mâcher même, et de sucer tout ce papier. Ainsi, par conséquent, je ne répondrai à personne, excepté à M. Diderot, dont j'ai reçu une lettre aussi[1]. Prenez patience; je rougirais de ne répondre que deux mots sans esprit et sans sel à vos belles lettres.

Je ne vous dirai donc que ce qui concerne Gatti, dont vous me parlez dans votre lettre du 20 décembre. Lorsqu'il arriva ici, je le trouvai tellement épouvanté de l'état horrible dans lequel il disait avoir laissé la France, qu'il me paraissait résolu à quitter toute sa fortune, plutôt que d'y retourner. Il craignait les Jésuites, les dévôts, les ennemis de Choiseul, les médecins; tout enfin. Il n'y a rien de plus injuste et de plus ridicule que de taxer Gatti d'ingratitude, s'il ne reparaît pas à Chanteloup. Personne n'ignore, à Paris, qu'il n'a envoyé à Florence que très peu pour soulager sa famille. Tout son bien, toute sa fortune est en France. Qu'on le taxe donc de pusillanimité, d'étourderie, de prodigalité, à la bonne heure. Mais comment diable peut-on appeler ingratitude celle d'un homme qui, saisi de frayeur, abandonne tout ce qu'il a, tout le fruit de son travail de dix ans? Si on réussit à rassurer Gatti sur ses frayeurs, on lui rendra un grand service assurément, et soyez persuadée que c'est bien à son regret qu'il s'en est éloigné, comme quelqu'un qui a *l'ingratitude* d'abandonner sa maison et tous ses effets, parce que le feu y a pris. Je ne sais pas si les frayeurs de Gatti sont fondées ou non; vous pouvez savoir cela mieux que moi. Mais assurez-vous qu'il en est au point qu'il a trouvé qu'Helvétius a bien fait de mourir, et qu'il est mort très à propos; qu'il s'étonne fort que le reste de ses

1. Cette lettre n'existe pas dans les *Œuvres de Diderot.*

Digitized by Google

amis ne prenne pas le parti de mourir ou de sortir de France. Tel est l'état de Gatti. Heureusement pour lui, il inocule ici et gagne quelque argent. Il a reçu des lettres de M. de Nivernais[1], qui lui ont remis le calme dans l'esprit. De mon côté, je serais enchanté qu'il retournât en France, et qu'on continuât à lui payer ses gages et ses pensions; mais, à vous dire le vrai, je suis disposé à penser comme Gatti, qu'on n'en fera rien, et qu'il n'aura que des chagrins et des persécutions à essuyer. Il est Italien, il est ami de Choiseul; en voilà assez, et même trop pour lui nuire.

Quelle est la dupe que nous connaissons tous, dont vous riez au coin de votre feu? Je n'ai jamais pu le deviner; il y en a tant de toutes les espèces! Est-ce un mari dupé par sa femme? Est-ce un amant dupé par sa maîtresse? Est-ce un ministre dupé par ses commis, ou par son confrère? Enfin, je ne le devine pas.

Le compliment de l'abbé Batteux à M. Du Belloy est vrai et poli[2]. Il est poli d'offrir les services de l'Académie

1. Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais (1716-1798), membre de l'Académie française en 1743, où il remplaça Massillon, père de la jeune duchesse de Cossé-Brissac et de la comtesse de Gisors.

2. Pierre-Laurent Buyrette Du Belloy (1727-75), l'auteur des tragédies du *Siège de Calais* (1765), de *Gaston et Bayard* (1771), avait été reçu à l'Académie française, le 9 janv. 1772, en remplacement de Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont (1709-1771), abbé de Saint-Germain des Prés. L'abbé Batteux avait dit dans sa réponse au récipiendaire: «M. le comte de Clermont fut académicien. Il en remplit les fonctions. Le sort le fit directeur en 1755, et, en cette qualité, il fut l'interprète de l'Académie française auprès du roi, qui, accordant la grâce qu'on lui demandait, sembla se faire un plaisir de voir l'Académie dans le prince de son sang, et le prince du sang à la tête de l'Académie... Vous trouverez dans la Compagnie où vous entrez, des lumières, des conseils, des modèles; vous y trouverez une suite de discussions littéraires qui servent à perfectionner le style, et à épurer le goût; vous y trouverez enfin des cœurs français, qui entreront avec plaisir dans les sentiments patriotiques de leur nouveau confrère.» Grimm a dit également sur cette séance: «M. l'abbé Batteux promit à M. Du Belloy, de la part de l'Académie, outre trente-neuf cœurs français de compte

Digitized by Google

à M. Du Belloy, qui en a grand besoin ; il est vrai, puisqu'il dit que le roi voyait M. de Clermont dans l'Académie, et l'Académie dans M. de Clermont. Cela veut dire qu'il voyait combien M. de Clermont était ridicule, inutile, plat, etc., en le voyant dans l'Académie, et combien l'Académie était inutile en y voyant M. de Clermont, *ex ungue leonem*[1]. Rien n'est plus vrai. Bonsoir.

124. — A MADAME LA VICOMTESSE DE BELSUNCE [2].

Naples, 22 février 1772.

C'est à votre tour à présent, ma belle dame; maman attendra. Ah ! la jolie lettre que vous m'avez écrite ! Elle ne parlait que de morts, de massacres, de duels, et tout le monde se portait à merveille. Je crois qu'il faudrait rétablir l'usage des duels, à cause qu'ils ne font plus aucun mal ; au contraire, ils dégagent la taille, donnent de la souplesse aux muscles, et font un exercice de gymnastique meilleur que le bal et le jeu de paume. J'aime à la folie la phrase de maman, que M. Grimm a remisé son prince; c'est un métier de fiacre que celui de gouverneur d'un prince. Nous avons ici le prince Auguste de Saxe-Gotha[3], qui n'est point prince ; il est le meilleur enfant

fait, une suite de discussions littéraires qui servent à perfectionner le style et à épurer le goût. Il aurait pu ajouter qu'il y trouvera aussi des leçons de géométrie... Quand M. l'abbé Batteux dit que le roi sembla se faire un plaisir de voir l'Académie dans le prince de son sang, il prouve évidemment que le contenu peut être plus grand que le contenant. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 448. Grimm, on le voit, ne savait flatter que les principicules d'Allemagne. Excellent homme, ami des lettres, le comte de Clermont ne figurait pas plus mal à l'Académie française que le maréchal de Richelieu, ou même que des littérateurs de profession comme Mirabaud, Duché de Saint-Maur, Gaillard, de la Ville, etc.

1. W. Binder signale la première trace de cet adage dans le *Mercurius bilinguis* (p. 140). recueil du seizième siècle.

2. Cette Lettre manque dans l'éd. T.

3. Frère du prince héréditaire, alors au service des Provinces-Unies, et qui voyageait en Italie sous le titre de comte de Roda. *Gazette de France*, 1771, p. 322, et 1772, p. 35, et 207.

Digitized by Google

du monde. Au contraire, nous avons le duc de Glocester[1], vrai prince ; il part après-demain ; je dîne avec les deux ce matin, ou, si vous voulez, ce soir ; car on dîne ici à cinq heures, à l'anglaise.

Je voudrais être gai avec vous, et profond avec maman ; mais je ne le puis plus, Naples m'a embêtisé. Gatti me charge de vous dire mille choses ; il inocule des êtres qui ne valent pas la peine et les frais d'exister ; aussi il perd son temps, comme vous voyez.

Je n'ai point reçu de lettres de France cette semaine ; mais on débite ici de terribles nouvelles sur votre compte, c'est-à-dire sur le compte des Français ; j'espère que rien n'en sera vrai. Je cherche dans ma tête si je ne trouverais rien à vous dire ; non, en vérité, il n'y a rien.

Cependant, voilà encore du papier blanc que je pourrais salir ; comment s'y prendre ? Il y avait autrefois un roi et une reine[2] ; ce roi était fou, cette reine était reine. Cette reine voulait détrôner le roi ; le roi fit enfermer la reine. Cette reine écrivit au roi son frère. Ce roi était bête, et ne répondit rien à la reine. Cette reine en fut au désespoir. Ce roi son mari se jeta dans les bras de la reine sa mère[3] ; cette reine-mère était plus méchante que

1. Guillaume-Henri, duc de Glocester et d'Édimbourg, frère de Georges III, roi d'Angleterre, du duc de Cumb rland, de la princesse héréditaire de Brunswick-Wolfenbuttel, et de la reine de Danemark, né le 25 novembre 1743, marié en 1769 à Marie Walpole, comtesse de Waldegrave, mort le 15 août 1805. Il était à Rome, le 25 février, sous le titre de comte de Connaught, et, après s'être embarqué à Livourne sur la frégate anglaise *l'Alarme*, était débarqué à Naples, vers le 27 décembre. *Gazette de France*, 1772, p. 35. Il était par sa mère cousin du prince de Saxe-Gotha.

2. C'est l'histoire du roi de Danemark, Christian VII (1749-1808) et de sa femme, Caroline-Mathilde d'Angleterre (1751-1775), sœur de Georges III, célèbre par sa tragique aventure avec Struensée, qui venait d'être arrêté, le 16 janvier 1772, tandis que la reine était conduite prisonnière au château de Cronenburg.

3. Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbuttel, née le 4 septembre 1729, mariée le 26 juin 1752 à Frédéric V, roi de Danemark, dont elle devint veuve le 13 juin 1752, morte le 10 oct. 1796.

Digitized by Google

la gale ; cette gale se communiqua à tous ses sujets ; ce peuple de galeux détrôna le roi fou, comme étant incrédule. De là commença la persécution contre tous les incrédules, qui devint générale dans tout l'empire, et qui l'abattit entièrement ; et ma chère vicomtesse alla se coucher, et s'endormit. Voilà ma tâche remplie. Bonjour.

125. — AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE SAXE-GOTHA.

Naples, 26 février 1772.

Monseigneur, j'ai reçu la lettre dont il a plu à votre altesse sérénissime de m'honorer, et que le prince, votre frère, a bien voulu me remettre de sa propre main. Il faut être vrai, surtout avec les souverains, quand cela ne serait que pour la rareté du fait. Je ne sais pas décider si le séjour de son altesse m'a causé plus de plaisir que de peine. D'abord il a été le premier qui m'ait fait sentir tout le poids de la charge que j'occupe maintenant, puisque les chaînes qui me liaient à mon devoir m'ont souvent empêché de le suivre, et d'être toujours auprès de lui, comme je l'aurais souhaité. Les moments où j'ai pu le suivre n'ont pas été plus gais pour moi. Le regret de ne pas vous voir ensemble ici se faisait sentir d'autant plus vivement à mon cœur, que le propos le plus fréquent, et, pour ainsi dire, le refrain de son altesse à chaque chose curieuse, belle ou remarquable qu'il voit, c'est cette exclamation *si favorite :* Ah ! si mon frère voyait cela ! Voilà les souffrances qu'il m'a causées. Le plaisir a été grand, je l'avoue, et sans doute aussi grand que l'honneur d'en être connu. Cette douce aisance dont j'ai pu jouir auprès de lui, grâce à son affabilité ; cette liberté que j'avais de tout dire, grâce à ses lumières et à ses talents ; ce souvenir tendre de votre altesse que sa

Digitized by Google

vue m'a causé, voilà mes plaisirs. Je vous laisse, monseigneur, à juger laquelle des deux sensations aurait dû l'emporter. J'en puis d'autant moins juger à présent avec impartialité, qu'écrivant cette lettre après avoir pris congé de lui, je ne sens que le chagrin très vif de le voir s'éloigner. Tout autre sentiment se tait à présent en moi.

Il m'a promis qu'il vous assurerait de mon attachement inviolable, de ma profonde vénération, et j'ose même dire de mon amour pour vos éminentes vertus. C'est tout ce qu'il pouvait m'adresser de plus consolant à son départ. Il est donc superflu que je répète ici que je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

le très humble, obéissant
serviteur, etc. etc.

126. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. aux nos 83 et 84.) — Naples, 29 février 1772.

Après la débâcle vient la sécheresse. Voilà deux semaines que je ne reçois rien de Paris! Il faut pourtant que je réponde à cette lettre arrivée par deux courriers, et qui avait été à Madrid. Elle contenait un rêve en forme de dialogue écrit très délicatement[1], très naïvement, plein de bonnes choses, d'idées vraies et de souhaits impossibles. Je n'ai qu'une difficulté à faire à vos raisonnements; je conviens que l'étude de l'histoire est nécessaire à l'acteur, pourvu toutefois que l'auteur de la pièce l'ait en-

1. Ce *Rêve*, était un petit écrit de madame d'Épinay, dans lequel, se figurant en rêve être mademoiselle Clairon, laquelle était retirée du théâtre depuis 1765, elle donnait des conseils sur l'art dramatique à un jeune homme qui se destine à la scène. Ce *Rêve* a été inséré par Grimm, dans sa *Correspondance* (t. IX, p. 401), comme « étant d'une femme de beaucoup d'esprit. »

Digitized by Google

tendue[1] lui-même, en ait observé les mœurs, le siècle, le costume; mais s'il n'en a rien fait lui-même, comme cela arrive presque toujours, l'acteur serait mille fois plus embarrassé s'il connaissait l'histoire.

Si un malheureux qui aurait lu Garzillas[2] voulait jouer Alzire, au diable s'il pourrait prononcer un seul mot du rôle de Zamore, qui est si savant, ou de celui d'Alzire, qui dispute sur la religion aussi joliment que Voltaire. Alvarez et Gusman sont deux grands d'Espagne, aussi beaux que le prince d'Orange et le duc d'Albe, au lieu d'être deux pirates, vrais forbans de mer, tels qu'étaient Cortez et Pizarro. En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs; et de ces deux ignorances a procédé l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée, ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorances qui a créé le monde théâtral. Ce monde n'existe qu'au théâtre. Les hommes, les vertus, les vices, le langage, les événements, le dialogue du théâtre lui sont particuliers. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi, que le théâtre aurait ce monde, et on est convenu de juger cela beau. Les raisons de cette convention seraient difficiles à trouver; l'acte en est fort ancien, et il n'a pas été insinué au greffe. J'ai bien peur qu'on ne soit convenu de trouver Lekain bon et parfait; on ne peut pas revenir contre une convention et une transaction en forme. Au reste, je crois que les causes qui ont pro-

1. Éd. T.: *étudiée.*

2. Garcilasso de la Vega, surnommé l'*Inca* (1530-1568), descendant par sa mère des souverains du Pérou, et auteur d'une histoire de la conquête de cette contrée, sous le titre des *Commentaires royaux*, dont la première partie parut à Lisbonne en 1606 et la seconde à Cordoue en 1617. Ticknor, *History of Spanish litterature*, New-York, 1849, t. III, p. 157.

Digitized by Google

duit cet éloignement de la nature qu'on a fait dans le théâtre, au point de créer un monde entier tout à fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité en regardant[1] son langage vulgaire, et avec la loi de ne pas y placer les événements modernes.

On fait une bonne comédie, vraie au dernier point, parce qu'il est permis d'y représenter le cocuage arrivé dans la semaine même; la querelle entre mari et femme arrivée dans le mois; la ruine d'un joueur, arrivée dans l'année; mais s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie, ni la chute du duc de Choiseul, ni même celle du cardinal de Bernis, comment peut-on peindre la vérité? Si vous mettez sur le théâtre Thémistocle et Alcibiade, à l'instant je m'aperçois qu'ils ont parlé grec, et qu'on les fait parler français; qu'ils étaient citoyens d'une république, et qu'on est à Paris, qui n'est pas une république, à ce que dit l'*Almanach royal*. Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie, et je consulterai mon acteur pour avoir les postures les plus pittoresques, la voix la plus terrible, la démarche la plus chargée, les passions les plus outrées. Chaque fois qu'en faisant une grimace il est applaudi, je lui conseillerais de faire le lendemain une véritable contorsion, et de tâcher de se faire bien payer, de faire la cour à toutes les dames qui le lui demanderont, et demander à la faire à toutes les actrices qui paraîtraient vouloir le lui refuser. Voilà l'éducation de mon Émile-Lekain le jeune; voyez comme nous sommes peu d'accord. Mais si nous l'avions été malheureusement, je n'aurais eu rien à vous mander, sinon que je vous adore toujours. Le prince de Saxe-Gotha est parti. Adieu; aimez-moi.

1. Dans le sens de *considérer comme*. L'éd. T. corrige : *en gardant* son langage vulgaire.

Digitized by Google

127. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 85.) — Naples, 7 mars 1772.

Combien de fois faut-il donc que je vous mande qu'il ne faut pas qu'on m'envoie des lettres dans le paquet du ministre, parce que je les reçois plus tard, et que je les paye plus cher? Vous les donnez à Magallon. Ce cher Magallon, qui veut absolument voir ma banqueroute, au lieu d'envoyer ces lettres à son ami Azara, agent d'Espagne à Rome, qui pourrait me les envoyer ensuite, sans que cela me coûtât presque rien, il me joue le tour de les envoyer à Tanucci ! Cela me met de très mauvaise humeur, et cette lettre s'en ressentira.

Je vous remercie de m'avoir mandé le titre de *Junior*[1] qu'avait le duc de La Vauguyon, cela enrichit mon érudition; il répond à celui de prince héréditaire, que nous avons à présent, comme celui de seigneur signifie le prince régnant. Pour celui d'avoué, *advocatus*, il est bien connu. La terre sur laquelle il prend ce titre appartiendra à quelque église. Le mot du dindon est excellent, et l'histoire de madame Cardinan est singulière; elle

1. D'après les médailles antiques, *Junior* était le titre des princes associés à l'empire par leurs pères. (A. N.) — Éd. T. : *Juveigneur*. — Antoine-Paul-Jacques de Quélen de Stuer de Caussade, duc de La Vauguyon, fils de Nicolas, comte de La Vauguyon, et de Madeleine de Bourbon-Busset, né le 7 juillet 1706, appelé d'abord le marquis de Saint-Megrin, capitaine au régiment de Noailles en 1729, colonel de celui de Beauvoisis, en 1734, brigadier en 1743, menin du Dauphin en 1745, maréchal de camp la même année, lieutenant général le 10 mai 1748, gouverneur des fils du Dauphin en 1762, créé duc et pair en 1758. Il venait de mourir le 4 février 1772, et la longue énumération de tous ses titres dans le billet d'enterrement, rédigé par son fils, avait fort défrayé la malignité publique. « Ce billet, dit Grimm, qui l'a transcrit tout entier, est devenu par sa singularité, un effet de bibliothèque. » *Corresp. litt.*, t. IX, p. 457. Parmi ces titres figuraient ceux de « *Juveigneur* des comtes de Porhoët, » et de « chevalier et avoué de Sarlat. » Voir encore les *Mém. secrets*, t. VI, p. 103.

Digitized by Google

prouve du moins que toutes les têtes tournent à présent à Paris, et qu'on ne s'y reconnaît plus.

Je vous prie de vous informer si le jeune vicomte de Montboissier [1] est revenu à Paris de son voyage; et s'il l'est, faites-le avertir que je lui écris ce soir une lettre par la poste, fort intéressante, au sujet d'une boîte de médailles antiques que je lui ai confiée, et que j'en attends la réponse. Le baron de Gleichen s'est arrêté quelque temps à Rome, ensuite à Florence; il est à présent à Gênes. L'emploi de commissaire plénipotentiaire auprès du duc de Wurtemberg [2], que sa cour lui destinait, est fort lucratif et fort ennuyeux. Il est plus facile de s'enrichir que de s'amuser, dit M. Freeport [3]. Ainsi, je ne sais ce qu'il fera.

Gatti retournera à Paris, puisqu'on le veut absolument; cela fera grand tort à notre inoculation, et cela me fâche terriblement, car il se plaît à Naples, et je me plais à l'y voir.

Puisque Grimm doit venir en Italie, je renonce aux souhaits d'une peste; mais c'est bien à regret, et uniquement à son égard.

Je suis bête ce soir, car je le deviens de jour en jour davantage. Aimez-moi; portez-vous bien. Mandez-moi force nouvelles de bons mots. Adieu.

1. Alexis-Léon-Gabriel de Beaufort-Canillac, vicomte de Montboissier, né en octobre 1745, fils du comte Philippe-Claude, lieutenant général en 1748, commandant la seconde compagnie des mousquetaires, et de Louise-Élisabeth de Colins. Il fut présenté, avec le comte de Durfort, ambassadeur à Parme, et ses fils, à l'audience du Pape, par le cardinal de Bernis, le 17 février 1772. *Gazette de France*, p. 94. Il avait un cousin germain, Charles-Philippe-Simon, né en octobre 1750, fils de Charles-Henri-Philippe, baron de Montboissier, mort en 1751, et de Marie-Charlotte Boutin, et qui, en 1775, épousa Françoise-Pauline de Lamoignon.

2. Charles-Auguste, né le 11 fév. 1728, duc régnant en 1728. On sait que Gleichen n'accepta pas ce poste.

3. Personnage de l'*Écossaise*, comédie de Voltaire (10 août 1760), où Fréron était représenté sous le nom de Frelon. Voir acte II, sc. 5.

Digitized by Google

128. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 86.) — Naples, 14 mars 1772.

Ma belle dame, voilà votre n° 86 qui arrive dans la minute; il m'enchante, il me console, il me rappelle Paris; et vous et mes amis; vous vous étonnez que je soupire après vos lettres! Votre fils achève donc son éducation? A la bonne heure. Il ne faut désespérer de rien; et, dans ce monde, le meilleur de tous les mondes impossibles, tout est pour le mieux. Car (*nota bene*) le mieux est une chose qui n'existe que dans notre tête, puisque c'est l'idée d'un rapport, et on en a fait le pivot de toute la physique d'un monde entier qui est hors de nous. Quels butors que les métaphysiciens? Mais qu'est-ce que ma réflexion sur l'optimisme a de commun avec votre fils? C'est que ma réflexion est belle, neuve, grande, et que je n'ai point voulu la perdre. Je l'ai placée hors de propos. Mais revenons à nos moutons.

Le prince de Gotha est charmant; nous avons été infiniment épris l'un de l'autre; et, à vous parler franchement et en secret, je l'aime encore plus que son frère; il a cœur, esprit, enjouement parfaits. Dans ma chère patrie, il n'a point réussi; tant mieux pour lui, tant pis pour elle. Il s'est rencontré avec le duc de Glocester, qui joue parfaitement le souverain mal élevé, et lui n'est qu'un particulier bien élevé; ainsi l'autre l'a éclipsé, car il répondait mieux à l'idée qu'on a des souverains, et que ma nation, incapable de goûter, ne fait que sentir. Il n'y a que sur l'article générosité que le prince, dans sa médiocrité, a mieux fait les choses que le duc dans sa gueuse dignité; car il était pauvre, quoique Anglais et souverain.

Nous avons établi une correspondance, le prince Au-

Digitized by Google

guste et moi; j'ai écrit une lettre en réponse à celle de son frère, et une au prince, qui m'a écrit de Rome; ces lettres mériteraient (amour-propre à part) toutes les deux de n'être pas brûlées. Si Grimm peut-en arracher des copies, vous les verrez; pour moi, je n'en ai conservé aucune. Je rougirais de vous envoyer les copies de celles du prince Auguste, car elles sont trop flatteuses pour moi; mais vous verriez qu'elles sont très bien écrites et tournées très agréablement. Enfin, c'est un garçon aussi aimable qu'estimable. Je lui ai communiqué quelques lettres de vous; il pensa crever de rire sur votre expression que Grimm avait *remisé* son prince à Darmstadt[1].

Gatti doit inoculer, ce carême, la moitié de notre noblesse principale; de grâce, empêchez qu'il ne reçoive des lettres de Paris qui le rappellent brusquement; ce serait un très grand mal pour notre nation, qui se prête de très bonne grâce à l'inoculation, par la confiance qu'on a en lui. Les choses tournent de façon que je ne serais pas étonné de voir que, dans peu de mois, le souverain se déterminât à se laisser inoculer. Les courtisans qui l'environnent et qui paraissent les plus contraires[2] pour lui faire sa cour, sont les premiers à offrir leurs enfants à Gatti, et le médecin du roi (contraire à l'inoculation) lui fera inoculer sa fille unique, qui est déjà nubile : voilà toutes nos nouvelles.

Je vous remercie de la méthode que vous m'avez apprise pour opérer le miracle de l'hémorrhoïsse[3]. Je suis prié ce soir à un concert de vieille musique; cela m'em-

1. Louis, prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, fils du landgrave Louis et de Christine-Caroline de Deux-Ponts, né le 14 juin 1753, dont la sœur Natalie épousa l'année suivante le grand-duc Paul de Russie.

2. Éd. T. : les *moins disposés* à lui faire *la* cour.

3. Voir p. 313. L'on sait que Jésus guérit miraculeusement une femme : *quæ erat in profluvio sanguinis*. Saint Marc, V, 25.

Digitized by Google

pêche d'allonger ma lettre. Remerciez le baron de la traduction de Juvénal qu'il m'a envoyée [1]. Que sait-on? cela pourra me faire faire des notes sur Juvénal ; mais il n'est pas Horace à beaucoup près. C'est Robé [2] à côté de Voltaire. Il a le feu de la criaillerie; il n'a pas la délicatesse du goût. Mais bonsoir. J'allais m'enfourner dans une dissertation entre Juvénal et Horace.

Aimez-moi donc; portez-vous bien. Point de dyssenterie; elle n'est pas du bon ton ; des vapeurs plutôt; quelques migraines par-ci par-là, et des nerfs bien agacés; voilà tout ce que je vous permets d'avoir.

Les cardes ne me sont jamais parvenues; je crains bien qu'elles ne soient noyées, car il y a eu force naufrages. Tant mieux, puisque j'ai encore de l'argent à Paris ; je n'en savais rien, en vérité. Tout ce que je savais, ce que je n'en ai point à Naples.

Soyez attentive, s'il paraît de nouveaux Voyages; c'est mon unique lecture à présent; je tâche de m'expatrier autant que je puis. Croiriez-vous que j'ai lu Anquetil [3],

1. Probablement la traduction de Dussaulx (1728-1799). Paris, 1770, in-8°. Grimm, dans l'appréciation qu'il en fait, dit : « Juvénal était janséniste, pour me servir du dictionnaire de l'abbé Galiani, et comme on ne connaissait pas à Rome, au milieu de la corruption des mœurs de son temps, cette délicatesse, et cette sorte de mièvrerie sous laquelle nous pallions la nôtre, ses tableaux ont une force qui ne saurait plaire en France, et qui ne paraîtrait guère moins repréhensible que les vices qu'elle combat. » *Corresp. littér.*, t. VIII, p. 447.

2. Robbé de Beauveset (1712-1792), auteur du *Débauché converti* (1736), et autres poésies licencieuses.

La Harpe a dit de lui : « C'est un homme de soixante ans qui a fait dans sa jeunesse des vers libertins et qui sont bien caractérisés par ces vers de la Dunciade :

Ami Robbé, chantre du mal immonde,
Vous dont les vers en dégoutaient le monde.

Quelqu'un lui dit un jour, après l'avoir entendu : *M. Robbé vous avez l'air d'un auteur plein de son sujet.* (*Corresp. littér.*, t. 1er, p. 391.)

3. Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805) qui, à son retour de l'Inde, avait publié en 1771 le *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4°. Grimm

Digitized by Google

sans en laisser un seul mot? Cela est incroyable. Il a été chercher la Bible de Zoroastre aux Indes, et en a rapporté le bréviaire. Bonsoir.

129. — A LA MÊME.

Naples, 21 mars 1772.

Ma belle dame, je n'ai point de vos lettres cette semaine. Si vous étiez une personne bien portante, cela ne m'inquiéterait point; mais vos lettres parlent toujours de maladies, et votre dernière vous peignait bien souffrante. Qu'avez-vous donc? Vous portez-vous bien? L'apprentissage de votre fils vous aurait-il coûté d'autres chagrins? Parlez donc.

Pour moi, je n'ai rien à vous dire; je suis triste et maussade. Il vaque un emploi auquel je pourrais prétendre. Il donne plus d'argent et de considération que celui que j'ai; mais il donne plus de travail et d'ennui. D'ailleurs il est fort sollicité; et notre usage est, lorsqu'on prétend à une place, de faire tout le mal possible à ses compétiteurs, de les calomnier, les dénigrer, de leur faire tout, à cela près qu'on ne les assomme pas. Je ne sais à quoi me résoudre; je ne sais où tourner mes pas. Si je le demande, je m'expose à tous ces maux; si je ne me mets pas sur les rangs, on n'en croira pas moins que je manœuvre en secret, et on me fera tout autant de mal, et on me causera les mêmes chagrins que si j'avais sollicité. D'ailleurs il faut avancer une fois, il faut arriver au tra-

jugeait ainsi avec trop de légèreté cet ouvrage qui, le premier, fit connaître les livres de l'Inde : « On a jugé que si c'étaient là les livres originaux de Zoroastre, ce législateur des anciens Perses était un insigne radoteur qui, à l'exemple de ses confrères, mêlait un tas d'opinions absurdes et superstitieuses à un peu de cette morale commune qu'on trouve dans toutes les lois de la terre. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 413.

Digitized by Google

vail et à l'ennui; autant vaut commencer dès à présent. Arrive une autre pensée qui dit : Il faut retarder les maux inévitables. Si je puis encore jouir du repos, de l'oisiveté, de l'oubli, pourquoi me presser d'en sortir? Voilà l'état actuel de mon esprit. Vous voyez que j'ai raison d'être triste et bête. Ah ! la vilaine chose que l'ambition ! mais le moyen de n'en pas avoir, lorsque le monde croit que vous en avez? Cette opinion publique suffit à causer autant de maux que l'ambition même.

Pour me distraire, j'élève deux chats, et j'étudie leurs mœurs. Savez-vous que c'est une science et une étude toute nouvelle[1]? Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien étudiés. J'ai le mâle et la femelle; je leur ai empêché toute communication avec les chats du dehors, et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention. Croiriez-vous une chose? Dans les mois de leurs amours, ils n'ont jamais miaulé; le miaulement n'est donc pas le langage de l'amour des chats, il n'est que l'appel des absents. Autre découverte sûre. Le langage du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle, comme cela devait être. Dans les oiseaux cette différence est plus marquée. Le chant du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle; mais dans les quadrupèdes, je ne sais pas que personne se soit aperçu de cette différence; en outre, je suis sûr qu'il y a plus de vingt inflexions différentes dans le langage des chats, et leur langage est véritablement une langue; car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose. Je ne finirais point, si je vous disais toutes mes observations; mais par cet échantillon, vous voyez que

1. L'année précédente venait de paraître sur ce sujet un livre de l'abbé Joannet : *Les Bêtes mieux comprises*, 1771, 2 vol. in-12. Voir *Corresp. littér.*, t. IX, p. 306.

Digitized by Google

je serai bientôt l'historiographe[1] de Naples. Voilà mes peines et mes amusements. Au surplus, je ne fais rien.

Gatti se porte bien, inocule, gagne de l'argent et le méprise, se tourmente de ce qu'on le chérit, et voudrait être un gueux cochon; mais il n'a pas la force de l'être.

De grâce, dites de ma part à mon cher marquis de Mora que je suis couvert de honte de n'avoir pas répondu à sa lettre; mais il suffit que vous lui montriez celle-ci pour lui prouver à quel point la source de mes idées est tarie. Que pouvais-je lui écrire? L'histoire des chats? Je ne retiens pas les platitudes que j'entends dire; mais elles suffisent pour m'empêcher de dire des choses qui ne soient pas aussi plates que tout ce qu'on me dit. Mille choses à tous mes amis. Quelle belle journée[2] d'avoir une bonne lettre de moi vous perdez! J'aurais la plus grande envie de vous écrire; mais quoi? Que je vous aime et vous aimerai toujours.

130. — A LA MÊME.

(Rép au n° 87.) — Naples, 28 mars 1772.

Je me garderai bien de lire à M. Gatti le petit article qui le concerne dans votre n° 87; ce serait un meurtre. Aucun de ses amis ne lui pardonnerait d'avoir perdu un millier de louis à gagner, dans trois mois, de gaieté de cœur. Si vous voyiez avec quelle rapidité l'inoculation gagne ici, vous seriez étonnée, et vous vous récrierez : Ah! quel peuple barbare! comme on voit que les connaissances n'ont point gâté les lumières de la raison na-

1. Peut-être y avait-il dans l'original *historiogriphe*, par allusion à Moncrif, qu'on apppelait l'historiogriphe des chats.
2. L'éd. T. corrige : vous perdrez une belle *occasion*.

Digitized by Google

turelle! Si vous voyiez comme les mères offrent leurs enfants à inoculer par une tendresse mêlée de stupidité, cela vous paraîtrait bien curieux. De tous les raisonnements qu'on faisait à Paris contre l'inoculation, il ne s'en fait pas un ici. Le seul qu'on entend quelquefois, c'est que cela paraît à plusieurs s'opposer à la destinée, et empêcher la toute-puissance divine. Ah! qu'il est vrai que le fatalisme est le seul système convenable aux sauvages! et, si on entendait le langage des animaux, on verrait qu'il est le seul de toutes les bêtes. Le fatalisme est le père et le fils de la barbarie; il en est enfanté, et il la nourrit ensuite, et savez-vous pourquoi? C'est qu'il est le système le plus paresseux, et par conséquent le plus convenable à l'homme. Aucun Napolitain ne s'avisait d'envoyer chercher M. Gatti; mais puisqu'il y est, on se fait inoculer. Voilà les nouvelles de ma ville, et des réflexions à moi tout seul.

Je vous remercie de la recette du vin antiscorbutique que vous m'avez envoyée; mais je ne suis pas malade, je ne l'ai pas encore pris, et, si je le prends, c'est pour réveiller mon appétit, car autrefois il me fit cet effet-là. Si vous avez un vin anti-ennuyeux, envoyez-le-moi vite, c'est là le secret qui peut me sauver la vie, car je m'ennuie à périr. Lorsque je vous ai mandé que la conservation de ma vie dépendait du vin antiscorbutique, je badinais; et si vous aviez vu mon visage, vous vous en seriez aperçu; mais voilà le mal des lettres. J'espère qu'un jour viendra qu'on enverra les lettres avec son portrait à la tête, pour servir à l'intelligence de plusieurs mots obscurs.

J'enverrai au baron des estampes, et nous serons quittes de tout.

Je ne crois pas que la lettre sur le voyage de M. An-

Digitized by Google

quetil[1] soit grand'chose. Anquetil est ce que doit être un voyageur, exact, minutieux, incapable de former aucun système, incapable de s'apercevoir si une chose est utile ou inutile. Voilà comme il faut amasser; trier est une autre affaire. J'ai trié, moi, son livre, et j'ai trouvé que l'histoire a beaucoup plus souffert en Asie que chez nous; on ne peut plus faire aucun cas de leurs antiquités; tout est fable. Ils n'ont aucun écrivain qui passe le onzième siècle. Ainsi, tout ce Zoroastre est un rêve. Le *Zend-Avesta* ne ressemble pas plus à la bible de Zoroastre, que notre bréviaire aux ouvrages de Moïse; il est même rempli de christianisme et de mahométisme, tant il est moderne! Je crois le *Zend-Avesta* un ouvrage du douzième siècle, et les autres encore plus modernes. Je commence à croire que les antiquités indiennes et chinoises ne vaudront pas davantage. Cependant j'aimerais bien à lire les *Vedas* à présent.

Gleichen était à Gênes[2]; Saxe-Gotha, je ne sais pas où. Donnez-moi toujours des nouvelles de Paris. Aimez-moi; portez-vous bien, et laissez-moi quitter cette lettre, car j'ai beaucoup à faire. Bonsoir.

131. — A LA MÊME.

(Rép. aux nos 89 et 90.) — Naples, 11 avril 1772.

Voici le produit d'une nuit veillée et mal employée, et l'effet de votre n° 89. J'avais besoin de m'occuper fortement pour me distraire du chagrin, de la rage et du dépit que m'a causés une étourderie affreuse de Magallon,

1. *Lettre à M. A*** du P***, dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre* (par W. Jones). London, Emsly, 1771, in-8°, dont Grimm, en janvier 1772, parle dans sa *Corresp. littér.*, t. IX, p. 414.

2. Le 13 mars. *Gaz. de Fr.*, p. 125.

Digitized by Google

qui, peut-être, me coûtera 200 livres, outre les chagrins, la dérision et l'insulte. De grâce, je vous prie, lorsque vous le verrez, de le battre bien fort, de le souffleter même; et il est encore trop heureux que je choisisse une main si belle pour me venger.

Je n'ai pas eu la force de copier mon Dialogue [1]; je me suis fait aider par mon copiste, qui, n'ayant jamais écrit le français et ne l'entendant point, a sauté des mots entiers.

Les cardes sont arrivées, et me coûtent un louis en tout; les frais du transport sont horribles.

Ah çà! bonsoir; je n'en puis plus d'écrire. A huitaine. Je répondrai à la chaise de paille.

Ce n'est pas vous qui êtes la cause de l'étourderie de Magallon, quoique les livres qu'il m'a envoyés viennent de vous. C'est bien lui qui, après trois ans, ne veut pas absolument entendre la situation où nous sommes; est-il

1. Son *Dialogue sur les femmes*, que Grimm inséra dans sa *Corresp. littér.*, du mois de mai 1772 (t. IX, p. 497), à l'occasion de la publication de l'ouvrage célèbre de Thomas, *Essai sur le caractère, les mœurs, l'esprit des femmes dans les différents siècles*, Paris, 1772, dont il avait parlé au mois d'avril (*ibid.*, p. 478). Il l'a fait précéder de ces mots : « Après avoir lu M. Thomas et les observations de M. Diderot, peut-être ne serez-vous pas fâché d'écouter un autre original raisonner sur les femmes. C'est notre charmant petit abbé Galiani. Il n'avait pas lu encore l'ouvrage de M. Thomas lorsqu'il a écrit le dialogue que vous allez lire. C'est toujours le chevalier Zanobi et le marquis de Roquemaure qui s'entretiennent, comme dans son *Dialogue sur le commerce des blés*. Le chevalier copie parfaitement la tournure du charmant petit abbé, et le marquis ne ressemble pas mal à notre charmant marquis de Croismare. Peut-être auriez-vous autant aimé lire le morceau du philosophe Diderot après le dialogue du petit abbé; mais ce n'est pas sa faute ni le vœu de son cœur, s'il est à quelques cents lieues de Paris et s'il ne peut pas servir ses amis aussi promptement que lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux. Il est vrai qu'alors il se bornait à pérorer et n'écrivait point. C'est la seule chose que nous avons gagnée à son absence, et elle ne nous dédommage pas. » Ce *Dialogue* fut imprimé d'abord dans les *Tablettes d'un curieux*, 1789, in-12, puis, par l'abbé de Vauxelles, dans ses *Opuscules philosophiques et littéraires*, 1796, in-8°, et enfin dans la *Correspondance* de Galiani, 1818.

Digitized by Google

possible qu'il ait la tête si dure? Est-il imbécile à ce point-là? De grâce, battez-le, la rage me reprend.

132. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 91 du 28 mars.) — Naples, 25 avril 1772.

Ce n'est pas dans l'histoire de l'abbé Camdon seulement que je trouve l'espoir du retour de mes dents. Avez-vous oublié la chanson où tout revenait, jusqu'au pucelage? Eh bien! c'est dès lors que j'espère remettre mes dents, comme cette fille sage. Cependant, si l'histoire de l'abbé Camdon est vraie, il faudrait bien éclaircir ce phénomène curieux; savoir si dans son enfance il avait quitté ses dents de lait, ou si cette remise des dents n'est qu'un retard d'une végétation qui aurait dû se faire à six ans, et qui s'est faite à soixante; savoir si, à l'âge de vingt-cinq ans, il avait mis les dernières dents de sagesse; savoir si, à présent qu'elles sont revenues, il a remis les dents de sagesse aussi pour la seconde fois; tout cela mérite vérification, et les académies ne feraient pas mal d'en parler.

Je vous remercie de la feuille de Diderot[1]; elle est digne de lui, et ne ressemble en rien à mon Dialogue; mais il écrit à côté des dames parisiennes, et moi j'écris à côté des dames napolitaines. Il trempe sa plume dans l'arc-en-ciel, et moi je la trempe dans la thériaque. Son écrit ressemble à un paon, le mien à une chauve-souris. Tel est l'homme; toujours diaphane; il croit être quelque chose en lui-même, il n'est rien qu'une transparence. Il est bon que je vous avertisse que la lettre qui accom-

1. L'article de Diderot *sur les Femmes* que Grimm avait inséré dans sa *Corresp. littér.* du mois de mai 1772 (t. IX, p. 497) et qui figure dans ses *Œuvres*, édit. Assezat, t. II, p. 250.

Digitized by Google

pagne ce malheureux paquet de deux cents francs, contenant la précieuse *Histoire de Siam*, par l'archevêque Turpin[1], ne m'est point donnée, non plus que le paquet. Ainsi donc, si vous vous souvenez de m'avoir écrit quelque chose d'important, il faut me le mander de nouveau. Je n'ai point de lettre de vous cette semaine. Apparemment vous m'aurez écrit par la poste[2]. Dieu accompagne cette missive!

Gatti me quittera dans dix ou quinze jours. Je crois qu'il retournera en France; il fait la plus grande des sottises, selon moi; il paraît y retourner par intérêt, et point par reconnaissance. Il trouvera le monde changé tout à fait; ainsi il ne gagnera pas du côté de l'intérêt, et sera navré de chagrins.

Je n'ai point de verve ce soir. Aimez-moi. Envoyez-moi vite des gens de ma connaissance; je m'ennuie à périr sans eux. Adieu. Envoyez-moi Mora; et pourquoi n'emmènerait-il pas avec lui Magallon? Il a besoin d'un mentor; et où trouver un mentor plus complaisant et plus corrompu? Adieu encore.

A propos, j'oubliais le meilleur. J'ai un cor à un pied qui me fait enrager. J'ai été une fois guéri à Paris par un emplâtre appliqué par un secrétiste que la baronne et madame Helvétius m'avaient fait connaître, et j'en ai été guéri pour quatre ans. Si vous pouviez dénicher cet homme et cet emplâtre, ce serait un trésor pour moi. Voyez, je vous recommande mes *cors* et mes âmes; car j'en ai plusieurs. Soyez ma rédemptrice.

1. *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam, et des révolutions qui ont bouleversé cet empire, jusqu'en 1770, publiée par M. Turpin, sur les manuscrits qui ont été communiqués par M. l'évêque de Tabraca,* qui venait d'être condamnée par arrêt du parlement, le 5 janvier 1772. Diderot en rendit compte dans la *Corresp. littér.* de Grimm, de juillet 1772 (t. X, p. 12).

2. Éd. T. : *Vous ne me l'avez pas envoyée* par la poste.

Digitized by Google

133. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 92.) — Naples, 9 mai 1772.

Enfin, il est arrivé le cas tant soupiré, qu'une lettre de vous ne m'a coûté que trois sous; je n'ai pas pu reconnaître par le timbre le chemin qu'elle a fait; c'est assurément la bonne route qu'elle a prise : il est vrai qu'elle arrive quelques jours plus tard; mais cela importe bien peu. Il suffit que vous le sachiez, afin que dans un cas bien pressé, qui n'est guère vraisemblable, vous m'écriviez alors en droiture par la poste. En attendant, réjouissons-nous d'avoir trouvé le moyen de nous parler à trois sous le demi-dialogue.

Je vais obéir aux ordres de M. le baron de Grimm [1]. La mode introduite par l'empereur et le grand-duc [2], est suivie à présent par tous les souverains dans leurs voyages; c'est de paraître toujours en uniforme militaire. Voici la garde-robe du prince Auguste de Saxe-Gotha, et du duc de Glocester. Les uniformes de leur régiment, habits de deuil, selon les saisons, de beaux fracs pour marcher à pied, monter à cheval, courir la poste, etc. Vous voyez bien que cela tient bien peu de place dans les malles. Les Anglais qui ne sont point militaires voyagent en deuil de la mort de Guillaume le Normand, conquérant de l'Angleterre. Madame l'électrice de Saxe [3], qui

1. Grimm venait de recevoir de la cour de Vienne le diplôme de baron du Saint-Empire.

2. L'empereur Joseph II (1740-1780) et le grand-duc Paul de Russie (1754-1801).

3. Marie-Antoinette de Bavière, fille de l'empereur Charles VII, née le 19 juillet 1724, veuve, le 17 décembre 1763, de Frédéric-Charles-Léopold, électeur de Saxe, morte en 1780. Partie de Rome le 28 avril, elle était arrivée à Naples le 30, « suivie d'un cortège conforme à son rang. » — « Elle a reçu, le même jour, la visite des princes étrangers et de la

Digitized by Google

vient de nous quitter, avait toute sa cour en deuil de même, mais cela est bien mesquin.

Voici donc ce que je conseille à M. le baron. Il faut qu'il ait un uniforme de cour, soit d'officier, soit de chambellan, et, au pis aller, il prendra l'uniforme d'Arlequin baron suisse ; car je ne sais pas si les barons du Saint-Empire en ont : avec cela, il aura des habits de de deuil à tout événement, et enfin, il aura de belles chenilles [1] pour courir les rues le matin. Mais surtout il faut avoir l'esprit d'imaginer qu'on se fait à l'occurrence, dans une ville quelconque d'Italie, un très bel habit magnifique en vingt-quatre heures, à meilleur marché qu'à Paris, et aussi bien fait sans contredit. Vous ne sauriez imaginer combien le défaut de cette courte réflexion couvrit de ridicule ici milord Schelburne [2], secrétaire d'État de la Grande-Bretagne, et homme à seize mille guinées de revenu. Il vint ici avec son mesquin habit de deuil à l'anglaise, et il n'en avait point d'autre. Il arriva que, dans ce temps, on déclara ici la grossesse de la reine [3], et il y eut gala extraordinaire pendant trois jours. Il eut la bassesse d'esprit de ne pas se laisser présenter au roi, de n'aller nulle part, et de s'enfermer chez lui, prétextant une maladie, pour ne pas dépenser vingt louis à se galonner. Il était mon ami ; j'en fus si honteux pour lui,

principale noblesse. Cette princesse dîna hier à la cour (le 1er mai), et les dames de sa suite, ainsi que ses chambellans, furent admis à la table du roi.» *Gazette de France*, p. 207.

1. « Avec des brodequins artistement travaillés, un frac en ratine ou en coutil, une cravate de taffetas noir, les cheveux nattés et retroussés par un peigne, le pantalon constitua la *chenille*, déshabillé que les jeunes gens mettaient le matin. On circulait de la sorte dans la ville et dans les faubourgs. » Quicherat. *Hist. du Costume*, 1875, p. 580.

2. Il avait eu les sceaux, de 1766 à 1768, dans le dernier ministère de lord Chatham, mais était, en 1772, chef de l'opposition.

3. Vers le 29 février 1772, « où fut formée la maison de l'enfant dont la reine était enceinte. » *Gaz. de France*, p. 120 et 146.

Digitized by Google

que je renonçai à son amitié. Ainsi, il faut compter le cas d'un habit magnifique, comme un événement extraordinaire, tel que celui de se casser une jambe, qui peut arriver en voyage ; et il faut y être préparé d'avance, mais n'en point avoir avec soi, car on ne saurait deviner la saison dans laquelle ce malheur arrivera. Je crois avoir satisfait pleinement la demande de Grimm. J'ajouterai que, s'il a de la place, il pourrait avoir dans sa malle un habit de velours noir, avec une veste d'étoffe en or ou en argent, qui lui servira en carême, car c'est une espèce d'uniforme des saints jours de deuil, même pour les militaires. Au surplus, il sait que la cour de Vienne a aboli les galas ; ainsi Milan et Florence n'en ont point. Gênes, Venise, Rome n'en ont jamais ; nous en avons ; mais notre roi ne quitte jamais l'uniforme de sa brigade, et il déteste les beaux habits. Si M. le baron me demande ce qu'on fait ensuite d'un bel habit qu'on a eu le malheur d'être obligé de faire faire, répondez-lui qu'on en fait ce que cette dame croyait qu'on faisait des vieilles lunes, toutes les fois qu'on avait des nouvelles lunes. On le jette, on le donne à perte, ou on l'emporte, si on a de la place. Parlons d'autre chose.

Dites à vos savants, de ma part, qu'ils ont tort. Un seul coup d'œil sur les médailles antiques leur aurait appris que *Junior* est le titre des princes associés à l'empire par leurs pères. Ils trouveront *Lucinius Junior*, *Constantinus Junior*, *Valentinianus Junior*, etc., etc.; mais ce n'est pas ma faute si on ne sait rien des vieilles choses dans une ville, où l'on n'aime que les nouveautés.

Gatti est parti, il y a trois jours, et son départ m'a sevré de Paris. J'attends M. de Breteuil avec impatience.

Pour ce soir, vous n'en aurez pas davantage de moi.

Digitized by Google

Achevez vos rideaux, meublez bien votre maison de campagne, et ayez-y un lit pour moi. Adieu.

134. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 93.) — Naples, 23 mai 1772.

Votre lettre du 2 a été pour moi un gouffre de méditations morales et philosophiques. Je suis tout comme le petit prophète de Bœhmischbroda, je fais de la métaphysique quand je suis triste.

Je trouve que l'estime des autres en nous est comme comme l'ipécacuanha, un sentiment qui nous révolte naturellement ; nous l'avalons par force, et notre estomac est prêt à le rejeter le plus tôt possible. Je trouve ensuite que l'admiration est une chose très différente de l'estime; on admire un danseur de corde sans l'estimer. On estime M. de Mairan[1], sans l'admirer ; l'admiration est un sentiment pour lequel nous avons du goût et du penchant ; il ne nous révolte point ; il nous plaît, et même beaucoup trop. Ainsi les hommes estiment moins qu'il ne faudrait, Mais pourquoi cela ? Cherchons-en la raison. C'est parce que nous nous estimons toujours nous-mêmes, et nous ne nous admirons jamais. Le danseur de corde fait ses tours avec tant d'aisance et de dextérité naturelle, que, s'il a quelque étonnement, c'est de voir que les autres n'en font pas autant. Ainsi intérieurement il ne s'aurait s'admirer jamais ; mais il s'estime. L'admiration est un effet de la comparaison de la force ; l'estime vient

1. J.-J. Dortous de Mairan, membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de celle des sciences, mort le 20 février 1771, dont l'éloge venait d'être prononcé, le 13 mai, à l'Académie française, par l'abbé Arnaud, son successeur, et qui, par un testament dont on parlait beaucoup, avait laissé madame Geoffrin maîtresse de disposer de sa fortune. *Éloge de madame Geoffrin*, Paris, 1812, p. 37.

Digitized by Google

de la comparaison de la raison. Or, tout homme croit constamment avoir plus de raison qu'aucun autre; mais tant qu'il ne l'a pas essayé, il croit avoir moins de force, de dextérité, et de talent qu'aucun autre. Cette crainte de faiblesse est ce qu'on appelle *mauvaise honte*, qui n'empêche pas la haute estime de soi-même. Ainsi une demoiselle à quinze ans, qui, par mauvaise honte, ne sait pas faire la révérence, croit avoir assez de raison pour juger définitivement que l'état de religieuse vaut mieux que celui de femme mariée, et vous ne lui persuaderiez jamais qu'elle a tort.

Si vous, ma belle dame, m'estimiez autant que vous m'admirez, vous n'auriez pas écrit le numéro 90. Pourquoi croire tout de suite que j'étais en colère contre Magallon ? Vous qui m'appelez profond, sublime, etc., trouvez-vous que ce fût d'une sublimité au-dessus de ma tête, de deviner que Magallon ne pouvait avoir aucun tort ? Ne m'aviez-vous pas mandé qu'il avait trouvé un moyen pour m'envoyer des voyageurs? N'en avais-je pas fait l'essai sur l'*Almanach royal*? N'avais-je pas, dès lors, prévu et prédit ce qu'il en arriverait? Mais vous lui avez écrit des sottises, me direz-vous. Eh oui. Eh bien ! n'ai-je pas reçu de lui précisément la réponse que je voulais avoir? J'ai donc bien fait, et je me suis bien conduit. Un peu plus d'estime de moi vous aurait persuadée que je ne pouvais pas écrire autrement, et que même, à présent, je ne puis pas m'expliquer plus ouvertement sur la nature de cette étrange affaire. Estimez-moi; laissez-moi faire, et cependant jouez votre rôle, vous et le chevalier, de me gronder, de me menacer même d'une rupture (mais n'en faites rien); c'est le jeu et le reste de la tragédie. Or, n'en parlons plus pour le présent. Jusqu'à cette heure, j'en suis quitte pour la peur, et pour le risque d'avoir été obligé

Digitized by Google

d'imiter La Condamine, qui fit, en Angleterre, un appel à la nation anglaise et à tout l'univers, pour une aventure[1] qu'il croyait étrange, et qui ne lui coûta que douze livres, pendant que la mienne a pensé me coûter deux cents livres.

A propos de La Condamine, de quoi s'avisait Magallon de l'aller voir? Je trouve sa visite bien plus extraordinaire que tout le reste de son aventure excrémentaire. Que de fous *rires* en aura fait le baron (j'entends le baron de Grimm), auquel il faudra chercher un nom pour le distinguer du véritable baron; car le véritable amphitryon est celui chez qui l'on dîne, et le baron de Grimm ne donne pas à dîner, à ce que je sache, *ains* il en demande.

Votre lettre est arrivée avec celle de madame votre fille; heureusement j'ai ouvert la vôtre la première; ainsi, j'ai appris la guérison avant que de savoir un mot de la maladie. Vous voyez que le retard des postes est quelquefois bon à quelque chose. D'ailleurs vos lettres, à présent, sont d'un bon marché étonnant, elles ne coûtent que trois sous. Ainsi, il faut supporter, en grâce du bon mar-

1. Cette aventure qui arriva à La Condamine, au mois de juin 1763, et dont sa sourdité et son originalité furent cause, est ainsi racontée par H. Walpole dans une lettre à H. Mann : « I have told you of our French : we have got another curious one, La Condamine, *qui se donne pour philosophe*... To tell you the truth, La Condamine is absurdity itself. He has had a quarrel with his landlady, whose lodgers being disturbed by La Condamine's servant being obliged to bawl to him, as he is deaf, wanted to get rid of him. He would not budge : she dressed two chairmen for bailiffs to force him out. The next day he publied an address to the people of England, in the newpaper, informing them that they are the most savage nation in or out of Europe.» *Letters of H. Walpole, edited by Cunningham*, London, 1861, t. IV, p. 92, 94. — Moins précis les *Mémoires secrets* disent : — « M. de La Condamine ayant été filouté à Londres dans son auberge, a fait de cette misère un événement important, par un *Appel* à la nation anglaise... Les Anglais ont fait imprimer une *Réponse a l'appel* de M. de La Condamine, où son incartade est traitée comme elle le mérite. » (T. Ier, p. 242 et 245.)

2. Éd. D. : *Mais il va dîner chez les autres.*

Digitized by Google

ché, quelque chose; mais je voudrais bien savoir le chemin qu'elles font; en vérité je l'ignore. Je crois qu'elles viennent de Rome par le courrier de l'Espagne. Vous auriez pu me dire quelque chose sur mon Dialogue féminin. Vous devriez admirer la promptitude de l'accouchement, et surtout la vivacité du souvenir que je conserve de Paris et des cercles où je vivais; en vérité ce Dialogue n'a pas le ton d'une personne qui ne vous a pas vu depuis trois ans complets; on croirait que j'ai soupé le soir avec vous[1], le marquis, Grimm et consorts, et qu'en rentrant chez moi je l'ai écrit. Telle est la force de la passion que j'ai pour Paris, pour vous, pour mes amis, dont Magallon est du nombre; s'il ne m'entend point, s'il ne me plaint pas, est-ce ma faute?

135. — A MADAME LA VICOMTESSE DE BELSUNCE[2].

Naples, 30 mai 1772.

Madame, point de lettres de maman cette semaine, ainsi c'est votre tour à présent, et c'est à votre épître que je dois répondre (je dis épître plutôt que lettre, parce qu'elle ressemble à celles de saint Paul, étant sans date de lieux, ni de temps). Voilà ce qui est commode; on ne peut pas me reprocher d'y avoir répondu trop tard. Autre ressemblance à celles de saint Paul : elle est pleine de métaphores terribles. J'y vois une fièvre boudée, reçue

1. Comme de nos jours Michelet, Galiani-Zanobi fait des femmes des *malades*, le marquis lui répond : « Passez, chevalier, vous aurez beau vouloir me persuader que ces femmes sont des êtres malades par essence, cela ne s'arrange pas dans ma tête; s'il vous faut vos Napolitaines malades, je le veux bien, pour vous faire plaisir; mais pour nos Parisiennes, je n'y saurais consentir. Allez au Wauxhall, aux boulevards, à l'Opéra, et voyez un peu ces malades qui ont le diable au corps. »

2. Cette lettre n'existe pas dans l'éd. T.

Digitized by Google

avec une mine de chien; et tout cela est aussi hébraïque que la vision du petit prophète, baron du Saint-Empire, et, par la grâce de Dieu, sans baronne et sans baronnie. Dernière ressemblance: elle m'attriste pour le présent sur la santé de maman, et ne m'égaie que par des espérances éloignées.

Pour répondre, j'aurais dû vous faire un petit conte bleu; mais, en vérité, je suis abruti; vous n'en voulez rien croire, eh bien! vous l'éprouverez. Ce qui pourrait me rétablir dans la réputation du public, c'est l'*Histoire des chats*, à laquelle je travaille à présent. D'après mes observations, je trouve chez les chats la polygamie autorisée de temps immémorial; je trouve aussi que l'accouplement est défendu pendant la grossesse; mais il ne l'est pas pendant l'allaitement des petits; cela me prouve qu'on peut coucher avec une nourrice, *tutâ conscientiâ*, malgré l'opinion de Jamburin, d'Azorius, de Sanchez [1], tous jésuites qui soutiennent le contraire. Je trouve enfin que les honneurs de la galanterie des chats, et l'hommage dû aux dames, sont de leur céder le pas et de les faire marcher devant; de façon que la queue de la chatte doit, de temps en temps, frapper légèrement le museau du chat; d'où je conclus qu'au lieu de donner le bras aux dames, nous devrions relever la robe des dames, et, par intervalle, les mordre au c..; elles devraient alors se retourner, et nous souffler au visage. Dorénavant je ne ferai ma cour aux dames que d'après ces principes. Dressez-vous

1. Thomas Tamburini (et non Jamburin), jésuite (1591-1675), auteur d'un traité *de la Confession*. — Jean Azorius (1533-1603), jésuite espagnol, auteur des *Institutiones morales*, Rome, 1600, 3 vol. in-fol., un des inventeurs du probabilisme. — Thomas Sanchez (1550-1610), auteur du célèbre traité *De Matrimonio*, Gênes, 1592, in-fol. Il est souvent parlé de ces trois auteurs dans les *Provinciales* de Pascal. Voir sur ce point de casuistique, ce dernier traité, liv. IX, 22, 13.

Digitized by Google

à cette méthode pour le temps que je reparaîtrai sur l'horizon de Paris; le temps viendra et dans peu d'années, si la mort suit sa règle, et qu'elle ne me tue pas avant ceux qui sont plus âgés que moi. Mais que dira-t-on, à Paris, de moi, en me voyant sans dents tout à fait? Ne trouvera-t-on pas ma mine ridicule ? J'en laisserai juger au baron de Grimm, lorsqu'il viendra; et s'il me conseille de reparaître avec ma mine raccourcie de deux pouces, je reviendrai à Paris. Le papier est fini. Bonsoir.

136. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 94.) — Naples, 6 juin 1772.

Ma belle dame, votre lettre du 16 mai porte la date de Naples, au lieu de celle de Paris. Vous êtes donc à Naples; je prends cela pour un très bon augure, et j'espère que cela se vérifiera. Vous me dites que je n'ai pas de bonnes raisons pour être ici, hormis l'ambition. Ah ! que cela est loin du vrai ! Vos propos me prouvent de plus en plus ce que j'ai toujours cru, qu'un Français, quelque esprit qu'il ait, ne saurait jamais se former l'idée d'un pays différent du sien. Je vais pourtant tâcher de vous donner une idée du mien. Sachez que si je quittais Naples je demanderais l'aumône à Paris. D'abord, il faudrait que je quittasse mes appointements en entier qui font la moitié de mon revenu. Mais il vous reste, me direz-vous, six mille francs au moins de vos abbayes. Point du tout, je perdrais celles-là aussi. On ne m'ôterait pas, à la vérité, les abbayes; mais aucun de mes fermiers ne s'aviserait de me payer jamais. Tel est l'état d'anarchie où l'on vit, que personne ne craint les lois de la justice; mais on craint, en revanche, l'injustice; et comme je suis magistrat, je puis la faire; on me craint, on me paye. On me

Digitized by Google

payait aussi lorsque j'étais à Paris, parce que j'y servais le roi, et on voyait que je devais retourner employé; mais si je me retirais du service, je ne serais payé par personne, car mes revenus sont en abbayes, c'est-à-dire en fonds de terres reculées dans les provinces. Un Français, et encore moins un Anglais, ne connaissent point ces risques. Quelque part qu'il soit, la justice de sa patrie protège sa propriété foncière ; ici on n'en est sûr qu'à force d'égards. Il faut être craint et beaucoup craint, pour être quelque chose dans la société. Vous voyez donc que je ne puis pas bouger d'ici, à moins de trouver six mille francs à Paris. Trouvez-les, et appelez-moi un monstre si je ne viens pas.

Vous me grondez encore sur le compte de Magallon. Autre preuve que vous n'avez aucune idée de mon pays et de ma situation. Venez me voir, ou envoyez-moi le baron, et je m'expliquerai avec lui ; car ce sont des choses qu'on ne saurait écrire.

Si mes lettres ne sont pas égarées, vous recevrez celle dans laquelle je rends compte au baron du Saint-Empire de la fondation de sa garde-robe itinéraire. Il faut qu'il prenne un uniforme, et qu'il se fasse un carnaval éternel de son voyage.

De quoi me grondez-vous, puisque Mora et Magallon doivent partir de Paris ? Ne vaut-il pas mieux qu'ils viennent chez moi, que d'aller s'ensevelir en Espagne?

Mes cors soupirent après vos lettres. Je joins mes prières aux leurs. Quoiqu'ils aient le cœur dur par essence, il vous aimeront à la folie, si vous trouvez moyen de les amollir.

Notre reine est accouchée heureusement[1] la nuit pas-

1. Éd. T. : *bravement*.

Digitized by Google

sée, à une heure et demie après minuit, d'une fille.[1] Une sainte que nous avions ici, et qu'on s'est avisé d'exiler, ces jours passés, aux prières de l'archevêque à cause du bruit qu'elle faisait, avait prédit que la reine accoucherait le 6 du mois de mai, à une heure après minuit. Elle a parfaitement deviné le jour et l'heure, et ne s'est trompée que du mois. Dites-moi, faut-il compter cela parmi les bonnes prophéties? Pour moi, je la trouve bonne, car elle a fait le plus difficile de la besogne, qui est de deviner le jour et l'heure. Vous en jugerez.

Vous me dites bien peu de mots sur mon Dialogue féminin. Dites-m'en du bien ou du mal; mais électrisez-moi. Le silence est une espèce de mépris que mes Dialogues ne méritent point. Adieu. Embrassez tous mes amis. Bonsoir.

137. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 95.) — Naples, 13 juin 1772

Ma belle dame, ah! que votre lettre est différente de celle que mes cors attendaient! Au lieu de leur affaire, elle contient des détails sur la coterie des Lanturlus[2], qui ne vaut pas un emplâtre pour les cors.

Éd. T. : *cela vaut mieux que rien.*

1. Marie-Thérèse, née le 6 juin 1772. Elle épousa, le 19 sept. 1790, son cousin l'archiduc François-Joseph, empereur en 1792, sous le titre de François II, et mourut le 13 avril 1807.

2. Formée par la marquise de la Ferté-Imbault, fille de madame Geoffrin. — D'après la *Corresp. littér.*, de Grimm (t. XI, p. 366), cet ordre, qui ressemblait un peu au régiment de la Calotte, avait été fondé par madame de la Ferté-Imbault « pour se moquer des académies et de l'esprit de parti. » Dans une note sur ce passage, M. Tourneux, l'excellent éditeur de Grimm, ajoute ces détails : « D'après une une lettre manuscrite de madame de la Ferté-Imbault, dont nous devons communications à l'obligeance de M. H. de La Porte, l'ordre des Lanturlus, dont l'idée est due au marquis de Croismare, fut d'abord institué pour se railler du Parlement Maupeou. La mode exigea bientôt qu'on en fit partie. Des souverains briguèrent

Digitized by Google

Quoi! vos esprits ne savaient pas quelle est la classe des bimanes? c'est celle des singes et des hommes. M. de Buffon a averti que les bipèdes ne sont proprement que les oiseaux, que les quadrupèdes sont tous les animaux.

Les hommes et les singes ont deux mains et deux pieds; il les appelle pour cela des bimanes. Les femelles en sont réglées, et cette incommodité fait une retenue de quinze pour cent sur le plaisir amoureux. Terrible impôt! trois vingtièmes! Qu'il m'a coûté à Paris! je vous ai dit mes difficultés sur mon retour à Paris. Perdre tout ce qu'on a est un terrible embarras. Si jamais la justice revient dans ce pays-ci, de façon qu'on puisse se flatter d'être payé quoique absent, comptez-moi pour parti, à moins que vous ne trouviez le moyen de me remplacer, ce que je sacrifie. Ce soir je n'ai que le temps de vous dire que je vous aime tendrement, et je vous aimerai davantage, lorsque mes cors seront guéris radicalement.

Vos lettres sont redevenues chères; voyez si vous pouvez rattraper la méthode économique de me les envoyer. Je la préférerai à toutes les découvertes économiques de M. l'abbé Badaud, et de M. l'abbé Ribaud. Bonsoir.

l'honneur d'y être admis. Mme de la Ferté-Imbault, d'abord grande-maîtresse, fut ensuite proclamée reine. Nous avons sous les yeux un brevet de l'ordre délivré, en avril 1784, à la marquise de Blangy par la *souveraine de l'ordre incomparable des Lanturelus, Lampones et Lamponets.* » Voir encore, t. XIII. p. 258, la relation d'une fête des Lenturelus, où figurent le comte d'Albaret, Burigny, président, madame Berthelot, trésorière, le marquis d'Étampes, le prince Bariatinski, le comte Strogonoff, le baron de Blôme, Grimm, doyen des Lanturelus, Sabatier de Cabres, etc.

Digitized by Google

138. — A M. LE CHEVALIER DE MAGALLON,

CONSEILLER DU COMMERCE,
LÉGATAIRE D'AMBASSADE D'ESPAGNE.

Naples, 19 juin 1772.

Mon cher ami, voilà pour le coup une affaire finie. On m'a donné le fatal et mémorable paquet évalué 42 ducats et demi pour six carlins, qui font cinquante sols juste. Telle est la vicissitude des choses de ce bas monde. Je n'ai point cherché, comme vous pouvez bien croire, à pénétrer les causes de cette grande révolution ; j'en laisse le soin à Montesquieu, qui cherchait celles de l'empire Romain. Je ne sais si les impertinences que je vous ai faites et écrites y ont contribué ; je sais que c'est une affaire finie, et cela me suffit. Prions Dieu qu'on n'en recommence pas d'autres. Ainsi soit-il.

Vous restez donc à Paris pendant que la colonie s'en va : *in Ur Chaldæorum, terram cognationis suæ* [1]. Je vous souhaitais à Naples. Puisque vous n'y venez pas, je vous souhaite à Paris.

Nous avons accouché, comme vous savez bien ; on souhaitait un garçon. Il viendra. La mère a bien une mine accoucheuse, et je crois qu'elle nous remplira de petits princes. Vous n'accouchez pas, vous autres [2] : tant mieux pour M. le contrôleur général.

Le pape n'accouche pas non plus de ses jésuites [3], je

1. Ur, ville de Chaldée, patrie de Thare, père d'Abraham et d'Aran. — Mortuus est Aran ante patrem suum, in terra nativitatis suæ in Ur Chaldæorum, *Genesis*, XI, 28.

2. La première grossesse de Marie-Antoinette, sœur de la reine de Naples, n'eut lieu qu'en 1778, huit ans après son mariage.

3. Ce fut seulement le 21 juillet 1773, que Clément XIV signa le bref *Dominus ac redemptor*, qui abolit la Compagnie de Jésus.

Digitized by Google

crois qu'il y a autant de politique que d'irrésolution naturelle dans la conduite du grand pontife.

Croyez-vous à la paix avec le Turc ? Pour moi, je n'en crois rien. La Russie, pour continuer ses conquêtes contre ce vieil empire, avait besoin de se débarrasser du Prussien et de l'Empereur. Elle en a trouvé le moyen, en leur jetant la Pologne à ronger. Ils se chamailleront ; en attendant elle fera ses affaires. Voilà tout ce que je sais, en fait de politique. Mille choses à Mora, au prince Louis [1] et autres. Adieu.

139. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. aux emplâtres.) — Naples, 19 juin 1772.

Avant que de répondre à vos emplâtres, je vais vous dire qu'enfin on m'a délivré le fatal paquet de l'*Histoire de Siam*, pour cinquante sols, au lieu de deux cents francs qu'on en demandait. J'aurais regretté les cinquante sols, s'il n'y eût eu que ce méchant ouvrage dans le paquet ; mais il y avait une lettre de vous, et toute lettre de vous vaut bien ce prix-là. Je l'ai donc reçue ; c'est le n° 88. Pour une lettre écrite par la voie d'un courrier extraordinaire, elle est bien peu intéressante. Il n'y a rien qui concerne ni vous ni moi ; elle regarde en entier M. Gatti. Ce Gatti est parti d'ici depuis quarante jours au moins ; il ne m'a jamais fait parvenir aucune nouvelle de lui, non plus que sa milady, avec qui il voyage. J'en serais bien surpris, si je ne connaissais pas mon homme. Le fait est que j'ignore s'il est vivant ou mort. S'il est vivant et qu'il arrive à Paris, il vous donnera de mes nouvelles. Il fera ce que bon lui sem-

1. Le prince Louis Pignatelli, frère du comte de Mora, et fils aîné du comte de Fuentès.

Digitized by Google

blera à Paris. Ce qui me fâche, moi, c'est que depuis son départ, on n'a plus inoculé personne ici, comme j'avais bien prévu qu'il arriverait. J'aime ma patrie ; je crains la laideur de mes compatriotes ; voilà les causes de mon chagrin sur son départ.

Passons aux emplâtres. Ils arrivent dans le moment. En vérité ils sont d'une efficacité miraculeuse, inconcevable ! Huit jours avant qu'il arrivassent, mon mal aux cors était passé, je ne souffrais point. Malgré cette guérison, je viens de me l'appliquer ; il me fait un mal de chien, d'où je conclus que vos emplâtres opèrent mieux à distance qu'appliqués ; ils sont de mauvais topiques et d'excellents sympathiques. Quoi qu'il en soit, je vous en donnerai des nouvelles plus sûres la semaine prochaine.

Point de lettres de vous qui aient accompagné les emplâtres ; que faites-vous donc ? Toujours occupée de rendre homicide votre fils ! A propos, n'est-il pas reçu dans le régiment de Schomberg ? Le vicomte de Montboissier n'est-il pas dans ce régiment[1] ? Il le connaît donc. Or, si cela est, il faut que vous me rendiez un service bien important.

Sachez qu'il y a six mois j'avais acheté quelques médailles d'argent et d'or pour M. Pellerin ; elles m'avaient coûté 138 livres. J'en écrivis au mois de décembre

1. Le vicomte de Montboissier figure en effet, dans l'*État militaire de France* pour 1778, parmi les capitaines du régiment de Schomberg-dragons, dont le comte de Schomberg était colonel-propriétaire, et dont le prince de Pignatelli fut mestre de camp jusqu'en 1778, où le comte de Weilnau le remplaça ; mais nous n'avons trouvé le nom du jeune d'Épinay sur aucun de ces *États* de 1772 à 1780. Il est vrai que les sous-lieutenants n'y sont indiqués qu'à partir de 1778. Voici quel était l'uniforme de ce régiment. « Habit de drap vert, doublure verte, parements, collet et revers écarlate, la veste de drap chamois doublée de cadis blancs godronnés, le casque pour coiffure. L'équipage du cheval en drap vert, bordé d'un galon fond aurore. »

Digitized by Google

à M. Pellerin, qui ne me répondit pas. Cependant je donnai le paquet de ces médailles à M. le vicomte de Montboissier, lorsqu'il partit d'ici, et j'écrivis encore à M. Pellerin : point de réponse. Montboissier arriva à Paris au 20 avril. Il m'écrivit qu'il avait trouvé un autre acheteur de mes médailles, si je voulais les donner. Je crus devoir lui répondre qu'il fallait les offrir, avant tout, à M. Pellerin ; et que s'il ne s'en souciait pas, j'aurais volontiers cédé les médailles à son ami. J'écrivis pour la troisième fois à M. Pellerin. Point de réponse de lui, ni de M. de Montboissier, depuis un mois que je l'attends. Je crains que M. Pellerin ne soit ou mort ou bien malade pour être resté pendant six mois sans répondre à trois de mes lettres. Je crains que Montboissier soit à son régiment, et surtout je crains d'avoir perdu les médailles et l'argent. Je me recommande à vous ; il n'est question que de recouvrer l'argent, car je voudrais bien vendre les médailles, qui n'appartiennent pas à ma collection. Si vous réussissez à recouvrer l'argent, remettez les 138 liv. à M. le marquis de Caraccioli, ou à M. de Fuentès, qui pourront m'en faire payer le montant ici par leurs correspondants, et *nota bene*, je suis toujours un peu pressé en fait d'argent. Cette affaire me tient fort à cœur, comme vous pouvez croire, et je voudrais recouvrer mon argent.

Grimm a-t-il reçu ma réponse touchant sa façon d'être habillé en voyage ? Arlequin baron suisse, doit être son modèle ; il doit avoir de grandes poches remplies de bijoux, tels que des chandeliers, des bassins à barbe, des marmites d'argent, etc.

Aimez-moi. Portez-vous bien. Je vous recommande de m'aimer toujours et de me recouvrer de l'argent. Voilà la loi et les prophètes.

Digitized by Google

140. — A LA MÊME.

(Rép. au plus beau des numéros.) — Naples, 27 juin 1772.

Ah ! madame, que vous avez d'esprit ! Votre lettre du 30 mai m'avait anéanti. Je maudissais l'inspiration qui vous avait poussée à m'écrire une nouvelle, pour me tenir dans une mortelle inquiétude. D'un autre côté, je vous excusais ; vous aviez trop de chagrin pour ne pas le partager avec vos amis. Je comptais donc parmi mes bonheurs, que vous, m'ayant écrit par la nouvelle route, et moi, m'étant trouvé en campagne, je n'y ai ouvert votre affreuse lettre que trois jours plus tard, c'est-à-dire mardi. Depuis ce moment, je n'ai plus été bon à rien qu'à dire que Grimm a été malade à des gens qui ne le connaissent point du tout. Vous ne sauriez imaginer le tourment d'un homme à trois cents lieues. Mon unique espérance était que vous auriez assez d'esprit pour m'écrire la lettre suivante par la poste et qu'ainsi je la recevrais vendredi; vous avez eu cet esprit-là ; j'ai payé 35 sous, et voilà ce qui s'appelle de l'argent bien dépensé.

Je ne sais pas si je réussirai à vous peindre ma situation, et ce qui m'est arrivé en recevant votre lettre. Le domestique ne trouve que votre lettre seule à la poste ; il me l'apporte ; je la reconnais ; je me trouble, je pâlis, et n'ose presque l'ouvrir, dans le trouble de mes idées. Je m'imagine qu'elle aurait dû être cachetée avec de la cire noire, s'il y eût eu quelque malheur ; je l'ouvre donc, et dans l'instant je me remets, et trouve que l'indication du cachet rouge ne devait point me rassurer. Ma palpitation recommence, et je jette les yeux sur votre lettre sans vouloir les approcher. La lettre commence : *Grimm est hors ;* j'ai lu *Grimm est mort*, et j'ai cru m'évanouir. Je

Digitized by Google

veux relire, mais en esquivant la lecture, et je relis *Grimm est mort d'affaires;* cela m'a paru bizarre. J'ai approché courageusement les regards, et j'ai bien lu alors, et galopé et dévoré votre lettre. A la bien prendre pourtant, je trouve une espèce de prophétie dans ma lecture de travers. Grimm est *hors d'affaires,* mais il est mort ou il mourra d'affaires; c'est cette chaise de paille qui le tue. Quand on a toute la journée un grand carreau appliqué à son cul, comment peut-on prétendre à ch... grandement à travers de tout cela ? De grâce, ordonnez qu'on lui débouche tout, et qu'on l'envoie, même comme les enfants, culottes fendues, courir dans les rues. Il dira que c'est l'habit de cérémonie des barons allemands qui n'ont point de baronnie, et dont les revenus féodaux sur les terres du Saint-Empire ne suffisent pas à payer des fonds de culottes.

Je passe au marquis. Sur votre lettre du 30, je comptais beaucoup sur son rétablissement; la fièvre est un grand remède à l'apoplexie; vous ne me parliez que de ces deux maux qu'il avait. Vous me dites à présent qu'il a aussi le Thierry[1]. Pour celui-ci, je le crois sans remède, et je tremble tout de bon ; cependant, comme à soixante-dix-neuf ans, on ne demande pas des victoires, mais des trêves, je compte, puisque la fièvre continue, que s'il a été jusqu'au quatorzième, il en est réchappé. Il ne sera plus ni gai ni gaillard; mais puisque j'ai perdu mes dents à quarante-deux ans, un autre peut bien perdre sa gaieté à soixante-dix-neuf.

Mettez bien dans la tête à mon cher Mora qu'il n'y a point d'autre remède pour lui, que de venir cicatriser la

1. François Thierry, docteur-régent de la Faculté de Paris, médecin consultant du roi. Il demeurait rue Saint-Honoré, au petit hôtel de Noailles, et avait été ainsi voisin de madame d'Épinay.

Digitized by Google

plaie de ses poumons à l'air soufré de Pouzzol [1] ; je dis cela sans aucun intérêt personnel de mon plaisir, mais parce que j'en suis convaincu ; je lui proposerais la même chose, si j'étais à Paris, et qu'il dût s'éloigner de moi.

Je continue à rester sans nouvelle d'aucune sorte de mon vieux M. Pellerin et du petit vicomte de Montboissier, au sujet des médailles dont je vous ai écrit l'ordinaire passé. De grâce, donnez-y un peu d'attention, et faites-moi recouvrer ces malheureuses 138 livres ou mes médailles, en cas qu'on ne les ait pas changées.

Dites à Grimm que Dieu l'a puni de m'avoir envoyé un aussi méchant ouvrage que l'*Histoire de Siam*, qui m'a tant coûté de chagrin avec ce chevalier que vous aimez tant, que vous me devez, et qui me paraît fâché tout de bon avec moi. J'ai découvert que l'offre généreuse qu'il fit de payer le paquet est la cause qu'on me l'a livré pour 50 sous ; sans cela, on m'aurait peut-être assommé. Ainsi ma conduite est justifiée par l'événement. Bonsoir, allez vous coucher ; vous serez fatiguée.

141. — A LA MÊME.

Naples, 11 juillet 1772.

Voilà deux semaines passées après le rétablissement de Grimm, sans avoir aucune lettre de vous. Cela commence à m'inquiéter beaucoup. Il est vrai que moyennant l'arrivée de M. l'ambassadeur de Breteuil [2], j'ai eu l'occasion de lire une gazette très circonstanciée de Paris, dans laquelle sont toutes les minuties : et je n'y ai rien lu à

1. Le jeune marquis de Mora, qui était malade de la poitrine, quitta en effet Paris, le 7 août 1772, mais pour aller à Madrid, et mourir à son retour, à Bordeaux, le 27 mai 1774.

2. Le 2 juillet 1772. Il fut reçu le 3 par le roi et le 15 par la reine.

Digitized by Google

l'égard de mes amis qui ait dû me contrister ; mais quelquefois un gazetier pourrait ignorer que je m'intéresse à la santé de M. de Croismare, et n'en rien dire ; ainsi parlez, de grâce, et tirez-moi d'embarras. Pour moi, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. L'arrivée d'une colonie d'hommes et de femmes françaises ici[1], me fait beaucoup de plaisir. Je compte dorénavant ne parler que de Paris. Aimez-moi, et ne prétendez pas de belles lettres de moi, lorsque les vôtres me manquent. Je ne sais que vous dire. Bonsoir. J'oubliais de vous dire que j'ai reçu des lettres de Montboissier, et que j'ai été payé du prix de mes médailles. J'en ai reçu aussi de M. Pellerin. Ils avaient pris le parti de m'écrire par M. de Breteuil ; c'est ce qui fait que j'ai reçu leurs lettres plus tard. J'ai reçu l'*Histoire de vos établissements aux Indes*[2], mais je n'ai pas commencé à la lire. J'ai reçu la traduction de Juvénal[3], qui me paraît fort bonne, autant qu'une traduction peut l'être : ce que je trouve, c'est qu'il a manqué le ton de sa traduction ; une satire est toujours dans un style plaisant, et même polisson. On ne doit pas la traduire avec décence et gravité ; mais la décence tue les Français. Adieu.

1. Probablement Breteuil et sa suite, et sa fille la comtesse de Matignon, qui l'accompagnait, car la *Gazette* ne mentionne alors l'arrivée à Naples d'aucun autre Français de marque.

2. *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 6 vol. in-8°. Ce livre célèbre de l'abbé Raynal avait paru, sans nom d'auteur, au mois d'avril 1772. « L'ouvrage, écrivait Grimm, est certainement d'un parfaitement honnête écrivain, d'un grand ennemi du despotisme, d'un homme qui a de vastes connaissances des forces politiques et commerçantes des différentes puissances de l'Europe, et qui ne manque pas de vues. Vous trouverez peut-être quelquefois de l'inégalité dans le style, souvent un ton déclamatoire et de prédication, peu d'art dans les transitions, des idées d'un bon homme plutôt que d'un vrai philosophe, et des vues plus humaines que vraiment philosophiques. » *Corresp. littér.*, t. IX, p. 487.

3. Voir p. 331, note 1.

Digitized by Google

142. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 98.) — Naples, 18 juillet 1772.

J'ai reçu, par la voie économique, votre lettre et les poésies de Voltaire [1], et la lettre de Grimm, Je n'ai que le temps de vous en remercier, puisque je dois répondre à M. le baron. Voici donc la réponse que je lui fais.

143. — A M. LE BARON DE GRIMM.

Monsieur le baron, quoi! vous me demandez encore des médailles après le mauvais succès de celles que j'imaginai pour le mariage du prince [2], et dont je n'ai jamais reçu aucune épreuve ! Vous me croyez donc meilleur pour les morts que pour les mariages? J'obéis.

Les anciens n'ont jamais pleuré les princes morts. Cette grande vue politique avait été développée par Tibère, lorsqu'il défendit les deuils de Germanicus, en disant : *Principes quidem mortales, rempublicam æternam esse* [3]. En effet, c'est toujours une satire du gouvernement actuel, que les regrets du passé. Or, s'il y a un pays au monde qui ne doit rien regretter, c'est celui à qui le cher prince de Saxe-Gotha est échu en partage pour son souverain. Les anciens n'ont donc gravé sur les médailles que les apothéoses de leurs princes et princesses. Ainsi toutes les inscriptions à ce sujet se réduisent à *Consecratio*, ou *Memoriæ eternæ*, avec les symboles de l'apothéose, qui

1. Les *Cabales*, la *Bégueule*, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, qui venaient de paraître.

2. Le prince héréditaire de Saxe-Gotha, marié le 21 mars 1769 à Marie-Charlotte de Saxe-Meiningen, et qui venait de succéder, comme duc de Saxe-Gotha et d'Altenbourg, à son père, Frédéric III, mort le 10 mars 1772, à l'âge de 73 ans, survivant quelques semaines seulement à sa sœur la princesse douairière de Galles, née en 1719, et décédée le 8 février.

3. Tacite. *Annales*, III, 6.

Digitized by Google

sont ou le *Rogus*[1], ou le temple, ou le *Carpentum*[2] attelé à des éléphants ou à des mulets pour les augustes femelles. Lorsque la mode des déifications passa, on trouva quelque chose de plus approchant de nos mœurs. La médaille de Claude le Gothique et de Maximien[3], a, dans le revers, le prince assis sur une chaise curule, avec l'inscription : *Requies optimor : merit :* c'est cette médaille que je choisirai pour modèle de la nôtre. Je mettrai d'un côté la tête du prince défunt, coiffé à l'antique, cependant avec le bandeau, marque de la souveraineté, comme il est sur toutes les têtes des rois anciens d'Égypte, de Sicile, de Macédoine, etc. L'inscription dirait : *Divo Frederico Gothico, optimo principi.* Dans le revers, la figure entière du prince, habillée et drapée avec élégance, assise, ayant devant elle un palmier, symbole de l'éternité, d'où pendent les écussons de Gotha et d'Altembourg, avec un faisceau d'armes au pied de l'arbre. Ces boucliers attachés aux palmiers, sont très fréquents sur les médailles, la tête du prince pourrait être rayonnée du *nimbus*, comme celle d'Apollon, symbole de l'immortalité. L'inscription dirait *Requies optimor : merit :* en bas mettez le jour et l'année de la mort. Voilà ma médaille.

Mais si le prince veut la sienne, je n'ai qu'à lui faire

1. Bûcher funèbre.

2. Voiture dont le nom est peut-être venu des Gaulois, mais de bonne heure en usage à Rome, surtout dans les cérémonies religieuses. Caligula, à son avènement, fit venir à Rome les cendres de sa mère et voulut qu'elles fussent portées sur un carpentum. C'est ce char à deux roues et couvert (*arcuatus*), richement orné et traîné par deux mules, que l'on voit sur des médailles d'Agrippine, avec les mots : MEMORIÆ AGRIPPINÆ. Des médailles semblables avec les mots *Memoriæ*, *Divæ*, ou *Æternitas*, furent frappées en l'honneur de Livie, de Julie, fille de Titus, des deux Domitilla, de Sabine, femme d'Adrien, de Faustine la Jeune. Voir Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités*, 1879, I, 426.

3. Claudius II (214-270), empereur en 268. — Maximianus Hercules (250-310). Voir Pauly, *Real-Encyclopædie*, t. IV, p. 1673.

Digitized by Google

remarquer que les génies ayant leurs flambeaux renversés sur les écussons, indiqueront que le feu duc a mis le feu à ses États. On trouve en effet ce revers sur les médailles d'une figure d'Adrien, qui, avec un flambeau renversé, brûle quelque chose; mais ce sont de vieilles dettes des provinces avec le fisc, et l'inscription *Reliqua vetera H. S. novies mil : abolita* le marque. C'est bien différent de brûler des dettes et de brûler des provinces. Ainsi ce génie pleurant et le flambeau renversé devraient toujours être au pied d'un palmier, d'où pendraient les armes de Gotha et de Saxe. L'inscription doit dire *Luctus publicus*, et pas *mœror*. Le mot *luctus* me paraît consacré pour les deuils : voilà mon avis dit avec toute la franchise possible. Mettez un seul génie et pas deux ; car il n'y a qu'un mort, et ce génie c'est l'âme même du défunt, et son esprit représenté par ce flambeau qui s'éteint. Deux flambeaux indiqueraient deux morts. En avez-vous assez pour deux sous ?

Le *choléra*[1] *morbus* est un effet des souffrances que vous avez occasionnées à votre bas-ventre par des révérences multipliées et excessives. Réformez-les donc, et venez à Naples apprendre l'impolitesse. Je suis d'une humeur de chien aujourd'hui. Nous essuyons depuis un mois des chaleurs incroyables; et j'essuie des malheurs inconcevables.

Madame m'a fait l'histoire d'un miracle d'un saint de Paris[2]; mais ce n'est rien en comparaison de ceux de notre

1. Éd. D. : le *co*....

2. Il est peu vraisemblable qu'il soit ici question du Provençal, Jean-Jacques Paragne, qui prétendait avoir le don de découvrir les sources, dont la *Gazette de France*, dirigée alors par Marin, avait beaucoup parlé, et que le duc d'Orléans avait voulu faire venir à Paris « pour mettre ses talents merveilleux au grand jour ; mais, ajoute Grimm, lorsque le petit coquin a su les intentions du prince, il a bien vite rebroussé chemin et repris la route de son village. » (*Corresp. littér.*, t. X, p. 44.) — Les *Mémoires secrets*, à la

Digitized by Google

sainte : en voilà un, par exemple, qui vous étonnera. Notre sainte fut appelée un jour par une dame de qualité, qui lui avoua qu'elle était prête à se désespérer et à se tuer, parce qu'elle avait eu le malheur de devenir grosse en l'absence de son mari, qui allait revenir. La sainte la conforta, se mit à genoux, pria le bon Dieu de faire passer sur elle la grossesse de la dame. Dieu exauça ses prières ; en effet elle se trouva grosse, et accoucha à terme d'un garçon ; et il ne fut plus question de la grossesse de la dame, qui sauva par là sa vie et son honneur. Elle répéta le même miracle à l'occasion d'une autre dame qui avait gagné la v..... [1]. Contez ces miracles au vrai baron. Adieu. Aimez-moi. Je vous adore.

144. — A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, 8 août 1772.

Ma belle dame, savez-vous bien qu'il y a trois semaines déjà que je ne reçois plus aucune lettre de vous ? Il est vrai que j'ai reçu force lettres de Paris, et qu'on ne me mande rien de désagréable. Cependant votre silence m'inquiète. Il est vrai aussi que vos lettres venant par un chemin détourné, pourraient être arrêtées ; mais si cela est, j'aime mieux en payer le port. Voilà tout ce que votre silence me fait dire, et je ne suis capable de vous dire autre chose, sinon que je suis sans lettre de vous, et que cela me fait beaucoup de peine. Si je me laissais aller, je vous répéterais cela plus de fois que M. de la Rivière n'a

date du 4 mai 1772 (t. VI, p. 134), parlent aussi, à propos des fêtes pour la canonisation de madame de Chantal, d'une malade de l'Hôtel-Dieu, qui aurait été guérie, en se faisant transporter à l'église Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. Peut-être dans ce cas, y avait-il dans l'original de cette lettre : un miracle d'une sainte de Paris.

1. L'éd. T. : omet tout ce passage.

Digitized by Google

répété dans ses ouvrages les mots d'*ordre*, *évidence*, *propriété foncière*, *produit net*, *despotisme légal*.

Les pièces de Voltaire que vous m'avez envoyées m'ont fait beaucoup de plaisir. On voit clairement qu'il est déiste par des égards politiques[1]. Ainsi les athées ne le compteront pas parmi leurs ennemis, quoiqu'il écrive contre eux. C'est bien plaisant qu'on soit parvenu à un point que Voltaire paraisse modéré dans ses opinions, et qu'il se flatte d'être compté parmi les protecteurs de la religion, et qu'il faille, au lieu de le persécuter, le protéger et l'encourager. C'en est assez pour quelqu'un qui est sans lettre de votre part. Aimez-moi.

145. — A LA MÊME.

Naples, 15 août 1772.

Ma belle dame, point de lettres de vous cette semaine non plus que les trois précédentes. Je ne crains pas pour votre santé; car, quand même vous seriez morte, vous m'auriez écrit pour le plaisir de m'écrire. Je vois donc clairement que vos lettres se sont égarées. Ainsi, dorénavant, écrivez-moi toujours par la poste, et meure l'avarice! Plus d'économie, plus d'épargne. J'ai un besoin physique de votre correspondance; ainsi tout doit céder à cet article de première nécessité.

Je n'ai rien à vous mander. Votre silence m'abrutit. Aimez-moi; portez-vous bien, et tâchez de me faire

1. Il serait fort difficile de dire s'il s'agit ici de la satire *les Cabales*, où on lit ce vers :

Je crois qu'il est un Dieu, vous osez le nier,

ou bien des *Lettres de Memmius*, que Voltaire annonçait à madame du Deffand, le 4 mai 1772, et où il combat l'athéisme, ou encore de l'opuscule *Il faut prendre un parti*, favorable au déisme.

Digitized by Google

recouvrer les lettres qui se sont égarées. Encore bonsoir.

146. — A LA MÊME.

(Rép. à l'hécatombe et au n° 1er de la deuxième centurie.)

Naples, 22 août 1772.

Ma belle dame, je viens de recevoir le 18 et le 26 juillet en même temps. Le courant me manque, et je crains que le 11 juillet ne manque aussi; mais je n'ai pas le temps de le rechercher dans la foule de mes paperasses. Ces deux lettres sont arrivées tout bonnement par la poste, malgré les soins et les retards de M. Magallon. Celle qui avait été le chercher à Compiègne[1], a coûté le double plus cher, peut-être parce qu'elle avait eu le plaisir de voir la cour et les visages radieux. La conclusion de tout cela est et doit être, une fois pour toutes, que dorénavant à jamais vous m'écriviez en droiture par la poste toutes les semaines, sans remercier personne, sans recevoir des services faibles, languissants, mal arrangés de personne. Meure l'avarice! Toujours par la poste. Déjà j'ai établi la dépense de vos lettres sur l'état fixe de mes comptes, et elle ne sera plus parmi les extraordinaires. C'est une affaire de cent francs par an. Je me suis arrangé pour les payer, en ôtant la somme pareille de quelque chose qui me fera moins de plaisir que vos lettres, et vous voyez que cet objet est bien aisé à trouver. Ne me faites plus redire cela jamais, et ne nous laissons plus induire en erreur par des lueurs d'un espoir trompeur d'économie que nous donnera l'apocrisiaire Magallon.

Gatti est à Florence, où il doit rester jusqu'en octobre

1. La cour y réside du 9 juillet au 27 août.

Digitized by Google

ou novembre, pour assister à l'inoculation qu'Inghenhausen[1] fera des archiducs[2]. Je suis fermement persuadé qu'il ne retournera pas en France, malgré sa résolution. Son aversion pour la France m'a paru invincible, et son attachement pour son village et pour la paresse, est quelque chose d'inconcevable. D'ailleurs, l'aventure de M. d'Arpajon[3] ne contribuera pas peu à le dégoûter encore plus de reparaître à la cour. Où trouver un peuple assez philosophe pour sentir que cet événement ne doit faire aucun tort ni à l'inoculateur ni à l'inoculation? Tant qu'on ne mourra pas de la petite vérole, après avoir été rassuré par l'inoculation, le problème est toujours résolu; car il n'était question que de ne pas mourir.

Je suis au désespoir des chagrins que vous cause votre fils; mais puisqu'il est bien plus l'enfant de monsieur que de madame d'Épinay, c'est à lui, à ce que je crois, à s'en occuper.

1. Jean Ingenhousz, physicien, fils d'Arnold, né à Bréda, le 8 décembre 1730, s'établit, en 1767, en Angleterre, où il fut élu membre de la Société royale, et mourut à Londres le 7 septembre 1799. Chargé par Marie-Thérèse du soin d'inoculer les archiducs, il se rendit en 1772 en Italie pour remplir cet office auprès de François-Joseph, le futur empereur François II, et de sa sœur Maria-Anna, et fut créé conseiller aulique. Il alla ensuite à Naples.

2. Les princes François-Joseph-Charles-Jean, né le 12 février 1768, Ferdinand-Joseph-Jean, né le 6 mai 1769, et Charles-Louis, né le 5 septembre 1771, enfants de Léopold Ier, grand-duc de Toscane, et de Marie-Louise, infante d'Espagne, sœur du roi de Naples.

3. Louis-Marie de Noailles, appelé d'abord le chevalier d'Arpajon, né le 17 avril 1756, second fils de Philippe de Noailles, maréchal duc de Mouchy, et d'Anne-Claude-Louise d'Arpajon, héritière de sa maison, à l'aîné de laquelle l'Ordre de Malte, en souvenir des exploits de Louis d'Arpajon, pendant la défense de l'île de Malte, avait conféré, en 1645, le privilège d'être reçu chevalier en naissant, et grand'croix à l'âge de 18 ans. Le chevalier d'Arpajon, bien que inoculé par Gatti, venait d'avoir la petite-vérole, juillet 1772. Voir Arneth et Geffroy, *Corresp. secrète de Marie-Thérèse*, t. Ier, p. 322. Connu plus tard sous le titre de vicomte de Noailles, il suivit La Fayette en Amérique, vota dans la fameuse nuit du 4 août 1789 l'abolition des droits féodaux, et mourut en 1804 après avoir été obligé de s'expatrier pendant la Terreur.

Digitized by Google

Vous m'avez envoyé, par M. le baron de Breteuil, l'*Histoire du commerce des Deux-Indes*. Je vous ai demandé de me dire positivement l'auteur; après quoi, je vous en dirai mon avis. Le cœur n'influe pas en moi sur les décisions de mon esprit ; mais il influe beaucoup sur les mouvements de ma langue et de ma plume. J'ai reçu l'argent de mes médailles par M. de Montboissier; il ne me reste qu'à lui en redoubler mes remerciements. Chargez-vous-en, si vous voulez.

Le baron de Gleichen[1], me mande de son château de Thunder-ten-tronckh, qu'il allait partir pour Paris dans un mois; je lui écrirai mardi prochain; mais si ma lettre le trouve parti, vous serez la première à lui donner de mes nouvelles: dites-lui combien je l'aime, et quel vide affreux son départ nous a laissé à Naples ; on ne saurait l'imaginer.

Nous souffrons ici depuis huit jours des chaleurs, que ni celles du Sénégal, ni de la ligne, ni de l'enfer n'égalent pas. Je n'ai de froid que mon esprit, parce que rien ne le réchauffe. J'ai lu dans une gazette que notre ami Suard avait été rétabli dans les bonnes grâces du roi [2],

1. En se rendant d'Italie en Allemagne, le baron de Gleichen avait passé par Ferney, où, muni d'une lettre de madame du Deffand, il avait visité Voltaire, dans la première quinzaine de mai. « Il faisait un peu le mystérieux, dit Voltaire, en parlant des événements de Copenhague, mais son mystérieux était qu'il ne savait rien. » *Corresp. de madame du Deffand*, éd. Lescure, t. II, p. 249, 257, 269 et 270. — Le 9 juillet 1772, madame du Deffand écrivait à l'abbé Barthélemy : « Je reçus enfin hier une lettre de notre baron, il est de retour chez lui en très mauvaise santé. Les nouvelles qu'il reçoit de Danemark ne lui laissent aucune espérance : il ne sera ni employé ni récompensé. Il dit qu'il viendra passer l'hiver à Paris. Il ira le printemps à Chanteloup; après cela il se retirera comme un vieux chat dans quelque coin pour y mourir. Je tâcherai de détruire ce beau projet. » *Corresp. complète*, édit. Sainte-Aulaire, t. II, p. 204.

2 Le 7 mai 1772 avait eu lieu à l'Académie la double élection de Suard et de l'abbé Delille, en remplacement de Duclos et de Bignon. Mais, dès le 9, le roi avait fait savoir à l'Académie qu'il n'approuvait pas ces élections, « comme ayant été faites dans la même séance, contre les statuts, »

Digitized by Google

et qu'il serait élu à la première place vacante à l'Académie. Si cela est, j'en suis véritablement enchanté, ravi, et je vous prie de le lui dire. Aimez-moi. Celui qui s'appelait jadis la *chaise de paille*, et qu'on appelle à présent la *culotte fendue*, comment se porte-t-il? Vous ne m'avez plus rien dit de M. de Croismare; est-il vivant ou mort? Adieu; aimez-moi toujours.

147. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. aux n°s 2 à 5.) — Naples, 5 septembre 1772.

J'ai reçu ces numéros en même temps : ainsi j'ai tardé huit jours à apprendre la fâcheuse nouvelle de notre pauvre marquis [1]. Ne vous étonnez pas. Je n'y ai pas été,

et suivant une autre version, parce que Delille n'avait pas l'âge requis (il avait trente-quatre ans), et, quant à Suard, « parce qu'il avait été renvoyé de la direction de la *Gazette de France* pour mécontentement de la cour ; » en réalité parce qu'ils étaient du parti encyclopédiste. Mais, grâce à l'entremise du maréchal de Beauvau, et après que l'académie eut fait acte de soumission, en procédant, le 23, à une nouvelle élection, où furent nommés Brequigny et Bauzée, le roi lui fit annoncer, par un de ses membres, le duc de Nivernais, « qu'il ne s'opposerait pas désormais à l'élection de M. Suard et de l'abbé Delille, et qu'il ne trouverait pas mauvais qu'ils lui fussent proposés. » Voir les *Memoires secrets*, t. VI, p. 135, 139, 159; la *Correspond. littér.* de Grimm, t. X, p. 19.

1. Il mourut le 3 août 1772, à Paris, sur la paroisse Saint-Roch, âgé de 78 ans. En parlant de sa mort, dans sa lettre du 1er septembre, Grimm le juge ainsi : « On l'appelait *le Philosophe*, parce qu'il avait de bonne heure renoncé aux vues d'ambition. C'était le prototype du Français aimable, dont il réunissait toutes les qualités au suprême degré. Au caractère le plus solide, au commerce le plus sûr, à une façon de penser pleine de délicatesse et d'élévation, il joignait une imagination vive et décente, un tour d'esprit piquant, assaisonné de tous les agréments. Le sel, la finesse, la délicatesse et la gaieté distinguaient sa conversation. La grâce et la légèreté avaient sous sa plume ou dans sa bouche un caractère inexprimable. Je ne crois pas que, de sa vie, il lui soit échappé un lieu commun... La vivacité de ses passions et l'ardeur avec laquelle il suivait celle qui régnait pour le moment lui donnaient quelquefois l'air de l'inconstance dans l'amitié, mais elle n'existait pas pour ses vrais amis... Il aimait la poésie, la musique, les arts, la lecture, et par-dessus tout l'amitié, la liberté, l'indépendance. Le grand monde ne l'amusait point; mais il était charmant dans la petite coterie de ses amis. Il faisait très joliment les vers... Il peignait très joli-

Digitized by Google

à beaucoup près, aussi sensible que j'aurais cru moi-même. Ce phénomène m'a étonné, a pensé me faire horreur à moi-même, et j'ai voulu en approfondir la cause. Ce n'est pas l'absence, ce n'est pas que mon cœur ait changé ou qu'il se soit endurci ; c'est qu'on n'a d'attachement à la vie d'autrui, qu'à mesure de l'attachement qu'on a à la sienne, et on n'est attaché à la vie, qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous procure. J'entends à présent pourquoi les paysans meurent tranquillement, et voient mourir les autres stupidement. Un homme envoyé à Bicêtre pour toujours, apprendrait toutes les morts de l'univers sans regret. La cause de la valeur militaire est la vie dure d'une campagne. On se bat bravement, après une nuit d'hiver passée au bivouac. On méprise également sa vie et celle des autres, on s'ennuie. Ainsi, si vous avez pleuré plus que moi, c'est une marque certaine que, malgré les chagrins et les malheurs, votre vie, à Paris, est moins insipide que la mienne à Naples, où rien ne m'attache, excepté deux chats que j'ai auprès de moi. L'un d'eux s'étant égaré hier par la faute de mes gens, je me suis mis en fureur ; j'ai congédié tout le monde ; heureusement il a été retrouvé ce matin, sans quoi je me serais pendu de désespoir. Voilà mon état, et voyez vous-même ce qui vaut mieux du chagrin ou de l'insipidité.

Je ne suis point étonné que la convalescence de Grimm

ment dans sa jeunesse, et il reste de lui des tableaux qui se font remarquer par une touche spirituelle et piquante... Dans ses opinions, l'extrême mobilité de son âme ne lui permettait pas d'avoir des idées bien arrêtées, et son imagination y influait plus qu'une méditation approfondie. Il en résultait un scepticisme qui ne contribuait pas peu aux agréments de sa conversation... Sa plaisanterie était un modèle de finesse et de délicatesse qui ne blessait jamais... Sa vie a été un tissu de procédés nobles et généreux, d'actions justes et désintéressées, de services rendus avec autant de zèle que de simplicité et de modestie. *Corresp. littér. de Grimm*, t. X, p. 50. Voir les *Œuvres de Diderot*, t. V, p. 176.

Digitized by Google

soit longue; mais je voudrais qu'il ne se piquât point de la hâter, ni vous non plus, ni par des voyages ni par des remèdes. On ne connaît point la force végétative de la nature, ni le temps qu'il lui faut. Attendre en patience, est le meilleur parti. Faites attention à cela ; et si le marquis est mort par sa faute, concluons qu'il ne faut pas faire d'autres fautes. Je suis bien aise qu'il soit content de ma médaille. Je voudrais avoir des nouvelles du prince Auguste, dont j'ignore la demeure actuelle.

A propos de nos comptes; une personne qui aurait quelque argent à faire payer à Paris, voudrait me le remettre. Ainsi, je vous prie de me dire si vous avez quelque argent en caisse à moi, à combien se monte la somme ; si vous trouverez bon que je tire quelque lettre de change d'ici sur vous, et jusqu'à quelle somme; mandez-moi ce qu'il faut que je fasse, et ne me faites rien faire qui puisse vous gêner, entendez-vous.

Je réponds au philosophe dans le papier ci-joint.

L'*Histoire philosophique* est donc de l'abbé Raynal[1]. Il y a peu d'hommes au monde que je vénère et que j'aime davantage. Ainsi je suis ravi du succès de son livre. Il est très bien écrit, d'un style fleuri ; c'est le livre d'un homme de bien, très instruit, très vertueux ; mais ce n'est pas mon livre. En politique, je n'admets que le machiavélisme pur, sans mélange, cru, vert, dans toute sa force, dans toute son âpreté. Il s'étonne que nous fassions la traite des nègres en Afrique ; et pourquoi ne s'étonne-t-il pas qu'on fasse la traite des mulets de la Guienne eu Espagne ! Y a-t-il rien de si horrible que de châtrer les taureaux, de couper la queue aux chevaux, etc.? Il nous reproche d'être les brigands des Indes ; mais

1. Il la désavouait par prudence. Voir les *Mém. secrets*, t. VI, p. 142.

Digitized by Google

Scipion put bien l'être des côtes de Barbarie, et César des Gaules. Il dit que cela tournera mal ; mais tout le bien tourne en mal ; le veau de Pontoise se tourne en ordure ; n'en mangez donc pas ; la danse en lassitude ; ne dansez donc pas ; l'amour en peines ; n'aimez donc pas. Ainsi, mon avis est qu'on achète des nègres tant qu'on nous en vendra, sauf à s'en passer si nous réussissons à les faire vivre en Amérique. Mon avis est de continuer nos ravages aux Indes, tant que cela réussira, sauf à nous retirer quand nous serons battus. Il n'y a pas de commerce lucratif au monde ; détrompez-vous. Le seul bon est de troquer des coups de bâton qu'on donne, contre des roupies qu'on reçoit ; c'est le commerce du plus fort. Voilà mon livre. Bonsoir.

148. — A M. DIDEROT.

Naples, 5 septembre 1772.

Mon cher ami, me croirez-vous, si je vous dis qu'il y a plusieurs nuits que je rêve de vous, et que j'étais tenté de vous écrire cette semaine même, pendant que je reçois quelques lignes de vous, qui ne me paraissent précieuses que par l'écriture et la main qui les a tracées. Au surplus, je vois que messieurs les Russes vous ont induit en erreur. Ce voyage dont j'avais été informé depuis trois mois par les gazettes d'Angleterre et de Hollande, n'est ni merveilleux ni le premier. Ce chemin de Kamtchatka aux terres d'Amérique, a été fait par M. Delisle le premier [1]. Ce voyage du même Kamtchatka au Japon avait

1. Louis de l'Isle de la Croyère, astronome et voyageur, né en 1698, entré à l'Académie des sciences en 1725 mort en 1741 à Petropaulosk au Kamtchatka. Il était frère de Joseph-Nicolas de l'Isle (68[illegible]-1768), de l'Académie des sciences en 1714, qui séjourna en Russie jusqu'en 1747, et est auteur d'un *Mémoire sur les nouvelles découvertes au Nord de la mer du Sud*, Paris, 1752, in-4°.

Digitized by Google

été fait déjà. Ce reste de la route du Japon à la Chine est fort connu. Cette découverte n'en n'est pas une, et c'est un voyage qui n'aboutit à rien. Il n'y aura jamais de commerce entre la Chine et ce malheureux pays. La Chine est trop riche, et le Kamtchatka est trop pauvre. L'un n'a rien à prendre, l'autre n'a rien à donner. Ainsi la vraie raison pour laquelle cet aventurier est le premier qui ait fait ce voyage, c'est parce que voilà la première fois qu'il a été à propos de le faire. Cependant je suis bien aise que le goût des voyages reprenne dans notre siècle. C'est la seule chose qui agrandisse l'homme et relève sa nature et son génie, que la découverte des nouvelles terres. On ne saurait pourtant s'empêcher d'admirer combien de peine il nous coûte d'aller dans des pays inconnus, soit par mer ou par terre, en proportion de celle qu'avaient nos ancêtres. Voyez de combien nous sommes énervés, amollis, dégradés. Tous les progrès des sciences n'ont pas pu balancer le reculement de la vigueur et de la vraie valeur. Il faut insister sur deux espèces de voyages ; par mer aux terres australes ; par terre, il faut traverser l'Amérique, depuis Québec jusqu'à la mer du Nord de la Californie. Voilà les deux objets vraiment utiles. Il y en aurait un troisième à faire, ce serait de percer dans le milieu de l'Afrique ; mais nous n'en ferons rien. Il est trop fort pour nous.

Vous me demandez si j'ai lu l'abbé Raynal. Non. Mais pourquoi ? Parce que je n'ai plus ni le temps ni le goût de la lecture. Lire tout seul sans savoir à qui parler, avec qui disputer, ou briller, ou écouter, ou se faire écouter, c'est impossible. L'Europe est morte pour moi : on m'a mis à la Bastille. J'appartiens au règne végétal à présent, et je me vois dans un désert, environné de souches, de poutres, et de ces *truncus inutile lignum*, dont je vois

Digitized by Google

faire, de temps à autres, des Priapes. J'attends mon tour, et prie Dieu qu'il arrive assez à temps pour faire valoir tous les attributs de ma divinité. Je vous embrasse, cher philosophe, de tout mon cœur. Aimez celui qui vous adore. Adieu.

149. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. aux nos 6 à 8.) — Naples, 19 septembre 1772.

Aucune lettre de vous n'a été attendue avec plus d'impatience que celle que je viens de recevoir, du 22 août. Vous m'aviez noirci le cœur et l'imagination sur l'état de la santé de notre ami. Je vois que ses entrailles sont restées meurtries. Elles ne peuvent pas être ulcérées : on s'en apercevrait ; la suppuration y serait établie. La durée des meurtrissures est bien longue, par cela même qu'il n'y a pas de suppuration. Il me paraît fou à lui d'entreprendre un voyage, puisqu'il souffre en voiture. Cependant je voudrais le voir. Ainsi arrangez-vous.

Remerciez le philosophe de la description du monument qu'il a bien voulu m'envoyer ; elle est superbe, à une chose près, que je vous prie de lui faire observer. Les anciens nous ont surpassés en tout. C'est un fait. Jamais ils n'ont peint ni sculpté la Mort, figure hideuse, dégoûtante, révoltante, et qui n'avance de rien nos affaires, si ce n'est qu'elle nous empoisonne la vie. Leurs sujets sépulcraux sont toujours gais et décents. Leur enfer est celui des gens de bien et de goût. Pour conduire les âmes à l'Orcus, constamment ils emploient Mercure, jeune homme d'une figure très agréable. Le caducée, symbole de paix et d'éternité, ne lui est donné que pour cela. Tous les monuments anciens sont d'accord là-dessus. Or, je prendrais, au lieu de la Mort ou d'une figure sym-

Digitized by Google

bolique, Mercure dans le monument de Gotha ; les attributs de cette divinité sont si reconnaissables, que rien n'est plus aisé que de le deviner. Le chapeau avec des ailes, les ailes au talon, le caducée. Il éviterait par là une figure hideuse ou la figure symbolique à deviner, et qui n'est appuyée d'aucun exemple et d'aucune autorité. Mais il gagnerait en cela, que, sans se gêner, il se trouverait avoir composé son groupe de quatre figures, deux hommes et deux femmes, chose excellente ; et ces quatre figures seraient Mercure, garçon ; le duc, vieillard ; la duchesse[1], femme âgée ; la province, jeune femme ; ainsi il rassemblerait les quatre âges, chose encore plus excellente. Enfin, si les ignorants ne savaient pas que Mercure est le conducteur des ombres, ils seront toujours contents de voir que c'est le Dieu de la paix qui conduit ces deux âmes vertueuses par la route du tombeau à la paix éternelle ; et cela ôte la tache de paganisme qu'il paraîtrait y avoir dans le monument. Le philosophe m'aime trop pour se fâcher que je lui donne un avis ; au contraire, il me remerciera.

Je sais bien plus d'anecdotes de la vie d'Helvétius,

1. Louise-Dorothée de Saxe-Meiningen, née le 10 août 1710, mariée en 1729 à Frédéric III, duc de Saxe-Gotha, morte le 11 novembre 1767. Elle aimait les lettres, et fut en correspondance avec Voltaire qui, en 1753, en quittant Berlin, passa six semaines à sa cour, et l'appelle « la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale. » (*Mémoires*, édit. Baudouin, t. II, p. 73.) Les lettres que lui adressa Voltaire ont été publiées pour la première fois par N. E. Bavoux, Paris, Didier, 1865. Deux ans plus tôt, avant la mort du duc Frédéric de Saxe-Gotha, Grimm s'était occupé d'un monument funèbre en l'honneur de la duchesse. Le 9 mars 1770, il avait passé un traité avec le sculpteur Guiard (grand prix de 1750, mort le 31 mai 1788), pour la construction d'un mausolée où cette princesse devait être représentée « assise s'endormant du dernier sommeil, la tête penchée en arrière dans des cyprès, avec la Thuringe s'empressant de s'approcher d'elle en lui prenant le bras gauche, le baisant et arrosant de larmes cette bienfaitrice regrettée. » Ce monument ne fut pas exécuté, les dessins seuls en subsistent. Voir Charavay, *Revue des Documents historiques*, 1877, p. 64.

Digitized by Google

qu'il n'y en aura dans son ouvrage posthume. Je n'aime pas trop que cet usage d'attribuer des ouvrages nouveaux aux morts [1] se répande; cela intriguera furieusement la postérité. Au moins il devrait y avoir une archive du secret, qui rendît les ouvrages aux véritables auteurs, lorsque ceux-ci seront morts à leur tour.

Je reviens au monument. Je voudrais que Mercure poussât de la main la duchesse, et touchât du bout de son caducée le duc; cela varierait l'attitude, et exprimerait que la duchesse a précédé d'un certain temps son époux. Dans la composition du philosophe, il paraît qu'ils sont morts presque en même temps.

Aimez-moi; écrivez-moi de longues lettres. Engagez Magallon à me tenir sa parole de m'écrire souvent; car il paraît qu'il n'en fera rien, malgré sa promesse. Adieu. Embrassez mes amis. Faites des compliments à tout le monde. Rien ne me paraît plus douteux que le retour de Gatti en France. Adieu encore. Mille choses aux barons allemands [2].

150. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 9.) — Naples, 17 octobre 1772.

J'avais reçu de vous le n° 6, du 5 septembre ; c'est une lettre fort courte et fort triste sur les alarmes que vous causaient la santé chancelante et l'humeur chagrine de la chaise de paille. Cette lettre m'attrista et m'ôta toute envie de répondre. Ensuite deux semaines se sont passées sans recevoir aucune lettre de vous. Le chagrin et la mauvaise humeur se sont augmentés en moi, et il m'a

1 Voltaire avait particulièrement contribué à le répandre, sinon à l'inventer. Malebranche, Bolingbroke, Houteville furent tour à tour ses prête-noms.

2. Grimm et d'Holbach.

Digitized by Google

été impossible de vous écrire; j'avais presque pris en horreur Paris, ne sachant pas même si un tremblement de terre ne l'avait pas englouti. Je me voyais abandonné; j'abandonnais à mon tour. A présent votre lettre du 26 septembre arrive, cotée n° 9; il y a donc deux numéros de vous égarés; cela me désole. Votre lettre ne contient que des discussions profondes sur les causes des retards, des dépenses et des égarements de nos lettres. C'est bien le comble du malheur qu'une partie de nos lettres s'égare, que l'autre se trouve employée à rechercher par quelle faute elles se sont égarées. Des lettres qui ne sont remplies que de cela, mériteraient bien de s'égarer. Vous voulez que je n'appelle plus *Monsieur* le chevalier de Magallon. Je l'appellerai Sire, si vous l'ordonnez. Vous voulez que je lui adresse mes lettres, je le fais. Vous voulez que je tombe à vos genoux; il me faudrait avoir trois cents lieues de cuisses pour le faire. Où trouver tant de cuisses, moi, pauvre petit malheureux qui n'en puis pas rencontrer un pied et demi qui soit potelé, sans être bouffi. Vous voulez que je sois persuadé que le Magallon m'aime tendrement, et vivement et chaudement. Il faut que je vous aime bien fort pour m'en rapporter plus à vous qu'à mes propres yeux. Il sera toujours sûr qu'en trois ans, malgré les événements heureux, on n'a rien fait à Paris pour moi, qu'on ne m'a pas même peut-être nommé là où il fallait me nommer.

Dieu seul a fait ma vengeance, et il l'a faite en dépit de mes amis, qui étaient encore plus amis de leur fortune, et des gens en place, qui n'estimaient pas même en moi le talent de prévoir, et ne se sont peut-être pas aperçus que ce que j'avais prévu est entièrement arrivé. Au reste, il est bien aisé de dire à un absent qu'il a tort, qu'il juge sans connaître, sans voir, etc.; mais on serait

Digitized by Google

bien embarrassé, par cela même qu'il est absent, de lui prouver le fait. Vous avez recours à l'autorité, et vous voulez que je m'en rapporte au tact des femmes ; oui, si vous étiez à la cour, mais vous êtes à la campagne, et vous êtes aussi absente que moi. Vous auriez bien mieux fait de me conseiller d'avoir recours au fatalisme. Je ne connais rien de plus consolant et de plus désolant en même temps. Il a cela même d'agréable (et qu'on n'a pas vu, ou du moins qui n'a été remarqué par aucun philosophe encore, que je sache), qu'il est le père de la curiosité. Ainsi la fatalité est la chose du monde la plus curieuse; sans elle point d'imprévu, point d'intérêt [1] ; tout serait calculé, et la chute d'un ministre n'intéresserait pas plus que l'équinoxe et le solstice ; elle serait imprimée d'avance sur les almanachs.

Si vous vous souvenez de ce qu'il y avait d'intéressant dans les deux numéros égarés, il est nécessaire de me le mander de nouveau. Je doute qu'il y eût la réponse à une question touchant l'état de mes finances, que je vous avais faite.

Le séjour de Gleichen à Paris [2] m'est infiniment agréable. Les oreilles me cornent de tout ce qu'il dit et de tout ce qu'on dit de moi. Je le vois dans tous les dîners,

1. Éd. T. : point d'*auteur*.

2. Le baron de Gleichen était arrivé à Paris le 8 ou 9 septembre 1772, et ne s'amusait pas autant que le croit Galiani. Madame du Deffand écrivait, le 15, à l'abbé Barthélemy : « Notre baron est ici depuis cinq ou six jours, plus malade, plus vaporeux que jamais. Je suis ravie de le voir ; » et le 16 à la duchesse de Choiseul : « Sa santé est toujours mauvaise; il n'est pas décidé au parti qu'il prendra, mais il restera en France au moins jusqu'à Pâques. Sa fortune, quoique médiocre, peut lui permettre d'y rester toujours, mais l'Italie a pour lui bien des charmes. » Le 1er octobre elle ajoute encore : « Notre pauvre baron est plus triste que jamais : il est souffrant, il est inquiet, il est très malheureux. Sa fortune n'est pas aussi mauvaise que je le craignais, il a vingt-quatre mille livres de rentes. Il pourrait s'établir ici, mais il est indécis. » *Corresp. de madame du Deffand*, édit. Sainte-Aulaire, t. II, p. 250, 251, 261.

Digitized by Google

dans toutes les maisons, embrassé, fêté, et puis interrogé sur mon compte. Si la mode d'Orphée se rétablissait, de revenir des enfers, je crois qu'on jouerait le rôle de Gleichen. Les premiers transports seraient pour le revenant, les seconds pour les gens restés là-bas.

Je suis fâché de vous quitter, mais il est tard, et un importun vient me parler. J'ai répondu à Grimm; je crois qu'il sera content de l'inscription que je lui envoie [1]; elle est au courant des affaires; si les événements changent, il faut changer l'inscription. Aimez-moi. La fatalité, mère de la curiosité, m'empêche de savoir si nous nous reverrons, quand et par quelle voie. Adieu.

151. — AU BARON GRIMM [2].

Naples, 17 octobre 1772.

Salut à la chaise de paille !

Chacun a son goût. Voici mon inscription pour Catherine II faite en six minutes, après en avoir reçu l'ordre de votre part et bon plaisir. Rien n'est si aisé que de mettre de grands mots à la place de grandes choses. Il m'aurait fallu six ans peut-être pour trouver une inscription pour d'autres souverains.

CATHARINA II AUGUSTA
Mater senatus, mater castrorum,
Mater patriæ,
Conditis legibus, bonis artibus restitutis,
Regno Polonis dato,

1. Pour la statue de Pierre le Grand. Voir la lettre 151.

2. Cette lettre a été insérée par Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, de novembre 1772 (t. X, p. 107), à l'occasion d'une inscription faite par Diderot pour la statue de Pierre le Grand, de son ami Falconet. Elle y est précédée de ces lignes : Je me suis adressé pour ma propre satisfaction à l'abbé Galiani, et je lui ai demandé une inscription selon mon goût pour la statue équestre de Pierre le Grand. Voici la réponse qu'il m'a faite.

Digitized by Google

Turcis terra marique debellatis,
Tartaris in potestatem redactis,
Valachis, Moldavis in fidem receptis,
Finibus imperii propagatis,
Statuam cum ornamentis
Imperatori cæsari PETRO I AUGUSTO,
Patri patriæ,
Libens merito posuit.
Dedicata anno 1772, mense, etc.

Le philosophe a[1] oublié que c'est Catherine elle-même qui érige la statue de Pierre le Grand et que personne ne doit se louer ni directement, ni indirectement. Dans les inscriptions, il ne faut que des faits et des faits vrais. Ce sont des monuments historiques et rien de plus. La postérité doit juger sur les faits.

Vous ne galoperez pas, à ce que je crois, de longtemps. Les médecins ont bien fait de vous défendre de voyager de sitôt. J'aurais mille choses à vous dire, mais je me suis purgé ce matin et je dois aller dîner chez des Espagnols aussi grands qu'aimables, que M. le duc d'Arcos[2] a amenés avec lui. Ils sont si différents de l'idée qu'on avait des Espagnols, que le marquis de Mora n'est plus pour moi un miracle ; ce n'est plus à mes yeux que le plus grand des grands d'Espagne. Adieu.

Dites mille choses de ma part à mes amis. Je me re-

1. Diderot, qui avait composé cette inscription : PROFLIGATIS HOSTIUM ARMIS, — CLASSE CREMATA, — AUCTO DOMINIO, — FELICITATI POPULORUM REDDITA PACE, — PETRO — NOMINE PRIMO — MONUMENTUM POSUIT — CATHARINA — NOMINE SECUNDA — ANNO 1772.

2. Le duc d'Arcos, capitaine d'une des compagnies des gardes du corps de Charles III, roi d'Espagne, était arrivé, le 5 août, à Naples, accompagné de plusieurs gentilshommes, pour tenir sur les fonts de baptême, au nom de son souverain, la princesse dont la reine de Naples venait d'accoucher. Le 6 septembre eut lieu le baptême, suivi d'un bal en *domino* au Palais, et deux jours après d'un autre bal au théâtre San-Carlo. Le 15, le duc d'Arcos donna en son hôtel un bal précédé d'un concert, auxquels assistèrent le roi et la reine, le 19 un bal masqué, et le 15 octobre, trois jours avant son départ, une fête magnifique. *Gazette de France*, p. 322, 377, 380, 416.

Digitized by Google

proche de ne pas leur écrire, mais le départ du baron de Gleichen a cassé mon dernier ressort, et je suis devenu absolument immobile. Adieu.

152. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 10.) — Naples, 24 octobre 1772.

Votre lettre du 1er octobre m'a beaucoup satisfait. Vous y paraissez plus gaie et plus tranquille que dans les précédentes. Dieu soit béni !

Commençons par répondre à vos questions. Votre recette de *stagna sangue* a eu le succès qu'ont tous les remèdes qui ne sont pas ordonnés par les médecins traitants, mais par des amis affectionnés. On l'a demandé avec empressement; on en a importuné le malavisé proposant; on l'a reçu nonchalamment ; on n'en a rien fait, et on s'est cru guéri.

Pour mon vin antiscorbutique, je suis bien aise d'en posséder la recette, mais je ne l'ai point pris. On prend des remèdes à proportion qu'on a de l'attachement à la vie. Voilà pourquoi les vieillards en prennent toujours, les jeunes personnes point. Je n'en prendrai donc pas à Naples ; j'en aurais pris à Paris. Gleichen ne vous a pas bien peint ma situation; je vais le faire, moi, en deux traits.

Figurez-vous Confucius transporté en une seule nuit à Paris, où personne ne le connût, et lui ne sachant d'autre langue que le chinois. Il ne parle qu'avec lui-même, et il a, à lui, la consolation ou le regret de savoir qu'il est adoré en Chine. J'ai été, l'avant-dernière semaine, chez mon frère, à Sorrento [1], où j'ai trouvé mes trois nièces

1. Sorrento, le *Surrentum* des Romains, à 13 k. S.-O. de Castellamare, sur la rive méridionale du golfe de Naples.

Digitized by Google

qui demandent à cor et à cris d'être mariées au plus tôt, avec menace de se marier *ingénuement* d'elles-mêmes, si on ne se presse pas. C'est bien amusant. J'ai été cette semaine à la *Torre del Greco* [1], chez un ami de ma plus tendre jeunesse. Il aspire à être juge de la vicairie. Précisément, le jour que j'y arrivai, il eut la nouvelle qu'un juge de vicairie était mort ; ainsi, il m'a parlé toujours de ses prétentions, et m'a forcé de solliciter pour lui. C'est bien amusant encore. Voilà mes campagnes. Au contraire, j'ai eu hier au soir, chez moi, le comte de Rewitzki [2]; nous avons causé, tête à tête, trois heures ; et cela vaut bien mieux que nos campagnes. Dans mes abbayes je n'ai point de maison ; il y a un mauvais air six mois de l'année ; on rencontre des voleurs sur les grands chemins ; à cela près, ce sont des endroits délicieux, un vrai paradis terrestre.

Je vous supplie instamment d'arracher de Merlin pied ou aile; aussitôt que vous aurez quelque argent à moi, daignez m'en avertir, et je vous tirerai des lettres pour le concurrent de la somme [3], qui sera dans vos mains. Vous ne sauriez deviner la cause de mon empressement; il serait trop long de vous le mander. Je le dirai à Grimm; mais il suffit que vous sachiez que je suis pressé de faire cette remise, et je me contente de finir avec Merlin, même avec perte. Où diable Diderot dénicha-t-il ce Merlin enchanteur [4] ?

1. Village à 11 k. S.-E. de Naples, sur le golfe, au pied du Vésuve.

2. Le même, sans doute, qui, en septembre 1772, fut nommé ministre plénipotentiaire de l'empereur près du roi de Pologne. *Gaz. de France*, p. 358.

3. L'éd. T. corrige : je tirerai *sur vous* des lettres *jusqu'à concurrence* de.

4. Ce libraire, Merlin, demeurait rue de La Harpe, et avait précédemment édité un livre sur le commerce des blés.

Digitized by Google

Caraccioli a bien tort d'oublier mes lettres ; je suis le seul à Naples qui ne l'ait point oublié.

Votre chanoine d'Étampes [1], a trop pris d'espace dans votre lettre, et pas assez dans les airs. J'aurais mieux aimé la trouver remplie de détails de Gleichen ou de Grimm. Enfin, il m'a fait rêver au pourquoi tous les fanatiques aiment le mariage-concubinage [2], etc; témoin l'abbé de Saint-Pierre, Luther, Descartes, Rousseau et votre chanoine; pourquoi tous les grands caractères aiment le libertinage; témoin, César, Auguste, Laurent de Médicis, Henri IV, etc. Voici pourquoi. Le fanatique est heureux dans la fixation de ses idées; il n'aime pas à s'en détourner. Rien ne tranquillise tant qu'une gouvernante. Les grands hommes aiment le tumulte des idées, et ils ne s'en délassent qu'en entrant dans un autre tourbillon encore plus violent. La galanterie est, de toutes les tempêtes, la plus orageuse; elle fait leur délassement.

Je crois qu'on pourra voler dans les airs, si on découvre un ressort d'une force presque infinie. Je crois que les ailes d'un homme devraient être de quatre-vingts pieds d'envergure. Une machine pesant autant qu'un homme, et un homme dessus, demandent cent soixante pieds. Il est difficile de faire une plume roide et légère de la moitié

1. L'abbé Desforges qui, d'ailleurs sans succès, avait fait, près d'Étampes, vers le mois de septembre, des expériences aérostatiques, sur un char volant. « Il a fabriqué, dit Grimm, une espèce de gondole d'osier, il l'a enduite de plumes, il l'a surmontée d'un parasol de plumes : il s'y campe avec deux rames à longues plumes, et il espère, à force de ramer, de se soulever dans les airs. » *Corresp. littér.*, t. X, p. 61.

2. Allusion à l'ouvrage du même abbé Desforges, les *Avantages du mariage et combien il est nécessaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne*, 1758, 2 vol. in-12. « C'est un ouvrage rare, dit Grimm à cette date; il a été brûlé par arrêt du Parlement, par la main du bourreau. L'auteur, qui est prêtre, est partie intéressée dans sa cause; il a été mis à la Bastille, et au sortir de la prison, pour prouver son attachement à sa doctrine, il a épousé une fille chrétienne. » *Corresp. littér.*, t. IV, p. 60.

Digitized by Google

de cette étendue. Ainsi, nous ne volerons pas de longtemps. Je n'ai pas le temps ce soir de vous en dire davantage. Gleichen ne m'aimera jamais assez. Adieu.

153. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 11.) — Naples, 30 octobre 1772.

Ma belle dame, grands dieux! à quelle heure donc me ferez-vous coucher cette nuit! Il est deux heures après minuit; je commence cette lettre. La vôtre m'est parvenue cet après-dîner, l'envie d'y répondre m'a pris; il est venu du monde, du monde ennuyeux, cela va sans dire; enfin, des Napolitains. Je suis sorti, allé chez mon ministre d'État[1], le seul endroit que je hante; je suis rentré, et le monument du prince de Saxe-Gotha m'est revenu dans la tête. Adieu donc le sommeil; il a fallu le faire, et il a fallu vous répondre. Écrivons donc; nous dormirons quand il plaira à Dieu. Mercure pourrait très bien être dans un temple de luthériens, à moins que ces messieurs ne soient bien plus difficiles que nous. Je crois qu'il y en a un dans un tombeau, à Saint-Pierre. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a un Hercule, comme symbole de la jeunesse, au tombeau de Julien de Médicis, à Florence [2], dans la sacristie. Nous avons ici, derrière un maître-autel, le fameux tombeau de Sannazar [3], où il y a Apollon et Minerve; mais s'ils n'en veulent pas, il faut plier les épaules. Sans flatterie, il est

1. Tanucci.

2. Julien de Médicis, duc de Nemours (1478-1516), 3e fils de Laurent e Magnifique, et frère de Léon X, dont le tombeau, avec celui de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, dans l'église Saint-Laurent, à Florence, est le chef-d'œuvre de Michel-Ange.

3. Jacopo Sannazaro (1458-1530), le célèbre poète napolitain, auteur de l'*Arcadia* (1502), et du poème latin *De partu Virginis* (1526). Il fut inhumé dans l'église des Servites, qu'il avait fait construire près de sa maison de campagne, sur le mont Pausilippe.

Digitized by Google

difficile, croyez-moi, après la pensée du philosophe, d'en trouver une aussi belle, aussi simple, aussi énergique[1]. Vos urnes ne m'ont pas fait rire : mais ce sont des urnes, et il nous faut des figures de héros. Un pâté du Périgord ne ressemble pas plus à un dindon qu'une urne à un prince mort. La *Paléocathèdre* (vieille chaise) a peut-être raison qu'en bas-relief on rendrait mieux le bûcher. En effet, les flammes sont difficiles à rendre en marbre, en relief; en outre, je trouve que votre tombeau ressemblerait à une halte de chasse. On prendrait les urnes pour des marmites, le bûcher pour du bois de chauffage, et le phénix pour une poularde qu'on fait rôtir. Vous me demandez mon sentiment et ma pensée. On veut de l'antique et du simple ; en ce cas, je suis en état de leur donner du bien simple, et du bien antique ; mais il ne sera ni nouveau, puisqu'il est antique, ni ingénieux puisqu'il est simple, ni original, puisqu'on veut des copies. Il est constant que les anciens, dans les monuments de mari et femme, ont toujours mis leurs figures demi-couchées sur les tombeaux, tantôt accouplées, tantôt en face; et c'est le plus fréquent, d'autant plus qu'il fait un meilleur effet. D'après cela, j'ai dessiné le tombeau ; et, pour vous faire rire à mon tour, je vous envoie le premier croquis, et puis l'ouvrage mis au net. Je ris moi-même en voyant ma façon de dessiner; mais vous savez que tous mes membres, excepté un, n'ont jamais voulu obéir à mon imagination. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a aucun peintre au monde qui travaille aussi vite que moi. Mais laissons mes louanges et mes talents. Je sens que mon dessin a grand besoin d'une description. Je couche donc le duc et la duchesse ; ils se donnent la main. Cela indique en même

1. Éd. T. : *symbole noble, tendre, énergique.*

Digitized by Google

temps la constance de leur amour conjugal, et le tour que la duchesse a joué à son mari de l'entraîner après elle. La duchesse, soulevant une main, indique d'un doigt le ciel où il faut monter, et l'unité d'un Dieu en qui seul il faut avoir confiance; elle regarde en haut en effet. Le duc, d'un air attendri, la regarde, et, pour se congédier de sa province, lui donne sa main à baiser. La province, symbolisée par un génie en pleurs, lui baise tendrement la main, et paraît vouloir le retenir. Il tient de l'autre main l'écusson des armes de Gotha, etc.; de l'autre côté, auprès de la duchesse, est un autre génie, le visage couvert d'un drap, le flambeau renversé, éteint dans la main; de l'autre il embrasse le tombeau où sont les cendres chéries. C'est l'amour filial. Le tombeau est simple, d'un ordre attique, l'inscription au milieu. Le tout porte sur deux socles, dont le premier est orné de crânes de boucs avec des festons à l'antique, l'inférieure n'a qu'un ornement à bâtons rompus, à l'antique. Si vous le faites dessiner joliment, vous verrez que le tout a un bel effet et une harmonie; car les postures, quoique simples, sont en contraste. Voilà mon ouvrage de deux heures. J'ai ajouté l'inscription, et elle vaut mieux que mon dessin, à beaucoup près. Si le prince s'y connaît, il ne la changera point du tout. Les années et les jours de leurs morts devraient s'écrire sur les côtés latéraux du monument, pour ne pas allonger l'inscription, et ne lui rien ôter de sa majesté laconique.

Voilà assez parler de morts.

Vous me grondez de ce que j'ai quelquefois de l'humeur contre Magallon ou d'autres; mais savez-vous que c'est le plus grand des miracles que mes lettres ne soient pas remplies de mauvaise humeur? Puis-je écrire à Paris sans y penser? et puis-je y penser sans avoir de l'humeur?

Digitized by Google

Magallon m'écrit cette semaine, et, pour me consoler, il veut me faire accroire que Paris est changé tout à fait ; mais tant que mes amis vivront, il ne sera pas changé pour moi.

La cérémonie de mademoiselle Clairon à la statue de Voltaire [1] a je ne sais quoi de pantomime grotesque qui me déplaît ; on en aurait pu faire tout autant, si on avait consacré dans le foyer de la comédie, la statue du dieu Priape. On a beau faire, tant que nous ne ferons pas du théâtre un acte de religion, et des filles de joie des prêtresses, on ne fera pas d'un poète tragique un héros à statues.

Vous m'apprenez la chose du monde la plus neuve et la plus étonnante pour moi, que, dans mon *Dialogue sur les femmes*, il y a un trait qui pourrait blesser Thomas, dont je n'ai pas vu l'ouvrage, et madame Necker. Je vous jure que je n'en ai pas eu l'intention. Trois cents lieues et trois années, sont de grands intervalles. N'ayant conservé aucune copie de mon Dialogue, je ne sais pas ce qu'il y avait. Vous êtes la maîtresse d'en ôter tout, la moitié, ou telle partie qu'il y aurait, et vous ne pouvez me faire rien de plus agréable que d'en ôter ce qui blesserait mes véritables amis. Je me souviens que dans mon Dialogue il y avait ce trait : Qu'il n'y avait rien de ce que dit M. Thomas. Mais ceci me blesse bien plus qu'il ne le blesse [2].

1. Dans la seconde quinzaine de septembre 1772, à l'un de ses mardis, mademoiselle Clairon, qui demeurait alors rue du Bac, avait donné à ses invités le spectacle imprévu du couronnement du buste de Voltaire par elle-même, vêtue en prêtresse, et récitant l'*Ode* de Marmontel *à la louange de Voltaire*. C'était une sorte de revanche du peu de succès qu'avait obtenu la statue du poète par Pigalle. Voir Grimm, *Corresp. littér.*, t. X, p. 72, et les *Mem. secrets*, t. VI, p. 207 et 233.

2. Voici ce passage : « Le marquis. — Avez-vous lu l'ouvrage de M. Thomas, qui vient de paraître, sur les femmes ? — Le chevalier. — Non. — Le marquis — Il ne dit rien de ce que vous venez de dire. — Le chevalier. — Et savez-vous pourquoi ? — Le marquis. — Non en vérité ? — Le

Digitized by Google

J'aimerais bien mieux dire les choses que dit Thomas, que de lui entendre dire les miennes [1]. Ainsi je ne crois pas que ce soit cela qui vous paraisse offensant. Au reste, ôtez tout, je vous en prie; vous savez que j'aimerais que mes lettres fussent vues et lues de tous mes amis; ce n'est pas par vanité, c'est pour me conserver dans leur souvenir. C'est parce que j'aimerais à leur parler, et je ne puis pas; c'est parce que je mange à Naples, et je vis toujours à Paris, et j'y vivrai tant que je pourrai. Ainsi, de mon côté, nulle difficulté que ce que je vous envoie soit vu, excepté ce qui blesserait les dévôts, gens à craindre, gens qu'un Italien doit encore plus ménager qu'un Français.

Ma foi, il faut enfin aller se coucher. Bonsoir.

P. S. Il me paraît qu'on n'entendra rien à mon Dialogue, du moins qu'on ne le goûtera pas, si on ne lit votre lettre dont il était la réponse. Si vous voulez, je vous en verrai la copie.

154. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 8.) — Naples, 7 novembre 1772.

Ma belle dame, M. Sersale est arrivé, il m'a remis le *Bonheur* [2], d'Helvétius, de votre part. La prose en vaut

chevalier. — C'est que je ne dis rien, moi, de ce qu'il dit, lui. » — Thomas, à la page 205 de son *Essai*, ayant fait un panégyrique de madame Necker, celle-ci aurait pu, à la rigueur, voir une critique indirecte dans ces derniers mots du Dialogue de Galiani. Du reste, Grimm affirme encore la composition de ce Dialogue, en dehors de Thomas et de son *Essai*, dans ce passage : « Maître Denis Diderot et maître Ferdinand Galiani, clerc, tous les deux jurés experts, l'un de Langres, l'autre de Naples, étaient intervenus dans cette cause de leur plein gré, et sans avoir été provoqués par maître Thomas. » *Corresp. littér.*, t. X, p. 3.

1. Éd. T. : que *lui de dire les miennes.*

2. *Le Bonheur*, poème posthume en IV chants, Londres, 1772, in-8°. La « prose » c'est-à-dire la préface de ce poème était de Saint-Lambert, et fit plus de bruit que les vers. « Si le poème du *Bonheur*, écrivait Grimm le 13 nov. 1772, n'a pas fait de sensation, en revanche, la préface, qui

Digitized by Google

bien les vers. Dites-moi si c'est d'Alembert qui l'a écrite, ou l'abbé Morellet, ou quel autre de ses amis.

Il m'a remis, en même temps, une lettre de vous, et j'ai trouvé que c'était le numéro 8, que je regrettais. Il ne me manque à présent que le numéro 7; mais j'entrevois qu'il ne pouvait me parler que de vos maux et de vos chagrins. Je ne le regrette donc pas. Votre numéro 8, qui a peut-être bien eu raison de ne pas venir par la poste, m'a attendri jusqu'aux larmes. Vous m'ouvrez votre cœur, que je vois brûler aux flammes d'un élixir de sentiments, de vertus, et d'héroïsme. Mais pourquoi être héroïne au point de s'en trouver mal? Si la vertu ne nous rend pas heureux, de quoi diable sert-elle! Je vous conseille donc d'avoir autant de vertu qu'il en faut pour vous procurer vos aises, votre commodité, et pas davantage. Si quelque malheur vous menace, si quelque chose va arriver qui vous causerait un chagrin mortel, barrez-la, empêchez-la de toutes vos forces, et n'ayez pas le regret de l'avoir pu faire, et de ne l'avoir pas fait: point d'héroïsme, je vous prie; car il me tue et m'ennuie à périr. Depuis que la gloire n'est plus le souverain bonheur, elle ne sert plus de rien; car on n'en parle pas. Mais encore quel sot bonheur, que des sots, c'est-à-dire les hommes, au milieu de cent sottises, mille mensonges, cent mille bavardages, disent quelquefois: Ah! la défunte sacrifia sa vie pour un sentiment héroïque! Vive le sot et la défunte! Faites donc une ferme résolution de tuer ce ver rongeur que j'entends à

renferme un essai sur la vie et les ouvrages de M. Helvétius, en a fait beaucoup. C'est un excellent morceau, plein de philosophie, écrit dans le meilleur goût, hardi, sage et piquant; c'est un modèle en ce genre. Cette préface est de M. de Saint-Lambert... Mais à cause des *taches* et des *sépulcres* blanchis, il n'en convient pas; et l'on dit qu'elle a été trouvée dans les papiers de feu Duclos. » *Corresp. littér.*, t. X, p. 102. Cette préface aurait été attribuée aussi à Saurin, au baron d'Holbach et au chevalier de Chastellux. *Mém. secrets*, t. VI, p. 193 et 207.

Digitized by Google

présent, et que je ne comprenais pas dans vos précédentes, à cause de l'anachronisme. Si vous le voulez, il me paraît que vous le pouvez en parlant; mais si vous étouffez, c'est votre faute. Au reste, il me paraît que vous ne courez pas autant de risques que votre imagination montée vous en présente. Je ne saurais me persuader qu'un homme de bon sens calcule toujours les avantages au poids de l'argent et au marc la livre. Les agréments de la vie sont très souvent incommensurables avec l'argent. Je n'irai pas vice-roi en Irlande; or donc, tranquillisez-vous.

Je ne trouve pas qu'un voyage engage à une expatriation, ni qu'il donne des droits et des titres pour l'exiger. On voyage pour sa santé, pour son instruction, pour son plaisir; il n'y a que les courriers du cabinet desquels on a droit d'exiger qu'ils aillent. . . . . .

155. — A LA MÊME[1].

(Rép. à la lettre aux pets.) — Naples, 14 novembre 1772.

Ma belle dame, vous avez donc pété; c'est bien plus consolant que de soupirer, n'est-ce pas? J'ai eu une colique de vents, moi aussi; mais je n'ai pas soupiré par en bas, et mon père Antoine n'a pas chanté matines: voilà une lettre qui court bien risque de devenir une lettre foireuse, si on ne change pas de sujet. Mais comment en changer? Il est vrai que j'ai laissé écouler quelques semaines sans vous écrire; mais mon imagination démontée ne me fournissait rien. La semaine passée aussi, je ne vous ai point écrit, je n'en avais point envie; et il ne faut, comme vous savez, rien faire jamais à contre-cœur. Peut-être je n'écrirais pas ce soir non plus, si je ne devais vous féliciter sur votre heureux désenflement.

1. Cette lettre n'existe pas dans l'édition T.

Digitized by Google

Gleichen ne m'a jamais écrit de Paris. Gatti doit être près de Chanteloup [1], s'il n'est pas mort de regrets en chemin. Je suis, on ne saurait pas davantage, anéanti par un mortel ennui qui ne m'empêche pas de me bien porter. Aimez-moi, et croyez mon esprit mort et mon corps plein de santé. Adieu.

156. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 12.) — Naples, 21 novembre 1772.

Ma belle dame, apparemment votre numéro 11 est celui que vous avez écrit hier, et qui ne m'est pas arrivé aujourd'hui, parce qu'il doit attendre une occasion. Il est vrai, je suis resté deux ou trois semaines sans vous écrire ; mais n'admirez-vous pas qu'après trois années de séjour et d'ennui à Naples, j'écrive encore. J'aurais aussi un Dialogue à vous envoyer ; mais il ne vous sera envoyé que par Grimm, s'il vient le chercher. Je ne vous dirai à présent que les interlocuteurs : Voltaire, le baron d'Holbach, le curé de Deuil. Jugez par ces interlocuteurs du mérite de la chose.

Vous m'avez donné de très intéressantes nouvelles de Paris. Si j'aimais la vengeance, je vous dirais à mon tour que la princesse d'Aquaviva [2] est accouchée ; que le duc

1. Madame du Deffand, dans une lettre du 11 juillet 1772, à la duchesse de Choiseul, la félicitait ainsi de la prochaine arrivée de Gatti à Chanteloup : « Est-il vrai que vous allez avoir Gatti? Tant mieux si vous pouvez le garder cet hiver; j'aimerais mieux qu'il eût choisi cette saison-là que celle-ci, s'il ne peut être que quelques mois avec vous. » *Corresp.*, éd. Sainte-Aulaire, t. II, p. 205.

2. Illustre famille napolitaine, qui s'était divisée en plusieurs branches; celle des comtes de Conversano et de Caserte, éteinte en 1653, des marquis de Bellante, princes de Caserte, dont la dernière héritière épousa, au dix-septième siècle, le duc de Sermonetti; des comtes de Gioice, ducs d'Atri; des ducs de Noci, dans laquelle se fondit celle des ducs de Nardo.

Digitized by Google

de Calabritto [1] est parti hier pour sa terre ; que sa mère l'a devancé de quelques jours ; que son page a été avant-hier envoyé aux galères pour l'avoir volé, et qu'enfin il a plu cette nuit. Si nous continuons sur ce ton, notre correspondance deviendra aussi intéressante qu'amusante. Il suffit que vous vous souveniez que l'exemple m'a été donné par vous, en m'apprenant que mademoiselle Luci est morte, et que madame Necker déménage [2].

Le temps me manque ce soir, ayant écrit un volume à Caraccioli. Pourquoi personne ne me parle-t-il de Gleichen? Saluez pour moi le baron, la baronne, etc.

Adieu ; aimez-moi. Amusez-vous avec le découpeur de Voltaire [3]. Bonsoir. Mille compliments à Magallon, qui vous rendra cette lettre.

157. — A M. BAUDOUIN.

Naples, 28 novembre 1772.

Monsieur et cher ami, M. Schutz [4] m'a fait parvenir des papiers concernant l'administration actuelle des blés en France que vous aviez souhaité me communiquer. Avant

1. Le même dont l'hôtel, voisin de celui de France, fut dévoré par un terrible incendie, au mois de mai 1775, pendant une fête donnée à l'occasion des couches de la duchesse. *Gaz. de France*, 1775, p. 215.

2. Necker demeurait alors rue de Cléry, hôtel le Blanc. C'était du moins sa demeure officielle comme ministre de Suisse à Paris, et il la conserva encore longtemps.

3. Le peintre et dessinateur Jean Huber (1722-1790), célèbre par ses découpures et ses portraits de Voltaire. Il était alors, depuis environ le mois de mai 1772, à Paris, où il faisait voir une suite de tableaux représentant, d'une façon assez grotesque, diverses scènes domestiques de Ferney, ce qui l'avait brouillé un peu avec Voltaire, qui, dans son *Épître à Horace*, venait de traiter ses dessins de « pasquinades » . .

Huber me fait rire avec ses pasquinades
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Voir Grimm, *Corresp. littér.*, t. X, p. 96.

4. Voir p. 80.

Digitized by Google

que de vous en parler permettez que je vous dise qu'il y a eu un an au mois de juillet que je vous avais expédié deux quintaux de macaroni et de lasagnes [1], par l'heureuse entremise de M. Nicolaï. Le consul d'Espagne à Marseille m'avertit qu'ils étaient en effet arrivés, et qu'il allait les expédier à Paris, adressés, pour une plus grande sûreté, à notre aimable Magallon. Depuis cette époque, je n'ai plus eu aucune nouvelle de ces caisses. J'ignore si elles vous ont été exactement rendues selon mon intention. En vain j'en ai interrogé mille fois Nicolaï, Magallon, le prince Pignatelli, la nature entière. Tout a été sourd à ma voix. Ce qu'il y a de plus inconcevable, on répondait à mes lettres, et on se taisait sur cet article. Le plus court aurait été de vous en interroger vous-même, mais je rougissais d'une démarche qui paraissait viser à exiger un remerciement sur une bagatelle. Puisqu'il faut que je vous écrive, permettez que je vous demande : Les avez-vous mangés, oui ou non ? étaient-ils bons ? En voulez-vous davantage, si vous avez reçu les premiers ; ou qui a été assez téméraire pour vous les escamoter ?

Passons à présent à la lettre et aux réflexions sur la lettre de M. le contrôleur général. Ce que j'ai trouvé de mieux dans ces deux papiers (et qu'on n'y lisait pas), c'est la preuve complète de votre souvenir. Vous m'aimez donc encore, et rien n'est plus doux ni plus flatteur pour moi. Au surplus, que voulez-vous que je vous dise ? Ce qu'il y avait de mieux dans mes méchants Dialogues, était assurément l'épigraphe *in vitium ducit culpæ fuga, si caret arte*. M. le contrôleur général voyant la barque penchée d'un côté, la renverse de l'autre ; il

1. De l'italien *lasagna* (pasta di farina di grano, che si distende sottilissimamente sopra graticci, et si secca per cibo, espèce de vermicelle plat *Alberti*). Pâte d'Italie taillée en forme de rubans larges et ondés.

Digitized by Google

veut empêcher l'exportation ; il détruit la circulation intérieure ; il ramène les permissions particulières, il ramène l'arbitraire ; le vice radical des monarchies. Tout est l'effet pourtant de la première faute de vouloir le commerce des blés, ou tout à fait libre ou tout à fait défendu. Supposez mon système adopté ; voici ce qui arriverait. On embarquerait, par exemple, au Havre, des blés, en déclarant qu'on veut les envoyer à Bordeaux. L'exportation paie une traite, la circulation intérieure n'en paie aucune ; mais comme on n'est pas sûr de la fidélité du négociant, on commence par lui faire payer au Havre le droit de traite, ou par donner une caution solvable. Si, au bout de quelques mois, il rapporte le certificat de la douane de Bordeaux, d'avoir importé autant de blés qu'il en a embarqué au Havre, on lui rend son argent, ou on casse sa caution ; sans cela il est censé l'avoir exporté. Le négociant rencontrera toujours par devant lui un droit d'exportation dans ses spéculations, droit inévitable et qui retardera son envie d'exporter, lui rendant toujours préférable l'approvisionnement des provinces de la France. On en usera de même avec les colonies, sans avoir recours aux permissions particulières. Tout cela sera la chose du monde la plus aisée, aussitôt qu'on aura établi un droit de traite, droit salutaire sans lequel le commerce des blés ne sera jamais libre, ni tolérable[1]. Je vois malheureusement que je ne me trompais pas en disant à MM. les économistes, qui n'y entendaient goutte dans leurs évidences, que le commerce d'exportation serait souvent préféré à celui de l'approvisionnement d'une province éloignée ; qu'on donnerait du pain aux ennemis plutôt qu'aux gens de la

1. Éd. D. : *intolérable.*

Digitized by Google

maison. M. l'abbé Ribaud ou Roubaud disait qu'il ne connaissait point d'ennemis, que tous les hommes étaient frères. C'est bien chrétien et bien peu politique ; enfin cette affaire me paraît gâtée pour longtemps en France ; on n'y suivra ni le système des économistes ni le mien ; on y suivra le système naturel des monarchies ; les permissions particulières, les faveurs de la cour, les entreprises des traitants ; un coup de plume d'un intendant, une patte de griffe d'un ministre d'État ; cependant la France existera, puisqu'elle a existé de la sorte pendant huit siècles. On verra que le physique n'est pas changé, et on croira que le moral ne l'est pas non plus. On verra que les marronniers des Tuileries ont bien repoussé leurs feuilles au printemps, et on ne s'apercevra pas si les gens qui se promènent dessous, sont des membres de l'ancien ou du nouveau parlement. C'est l'erreur naturelle des hommes, de confondre le physique avec le moral. Je ne m'en étonne pas ; l'effet physique suit de près la cause, l'effet moral est très éloigné. Un orage arrive, et dans l'instant il déracine les vignes. On fait une faute en politique sur le commerce des vins ; il faut attendre deux ou trois générations pour voir que ce malheureux impôt, *ce trop bu*, imaginé il y a un siècle, a déraciné plus de vignobles que tous les orages pris ensemble.

Vous existerez donc, et même vous ne vous apercevrez d'aucun changement, quoique vous ayez perdu le pivot de votre liberté, la vénalité des charges de judicature[1]. Elles n'en seront pas moins dorénavant vénales à la faveur ; elles ne seront plus héréditaires et indépendantes. Ce coup suffit pour dénaturer la France et les Français

1. L'édit du 22 février 1771, qui avait supprimé la vénalité des charges, et remplaçait le Parlement par six conseils supérieurs, et qui fut confirmé par les édits enregistrés dans le lit de justice du 13 avril 1772.

Digitized by Google

au bout d'un siècle. Si vous réussissez à rétablir la vénalité sur le système ancien, comptez que tout ce qui est arrivé, n'aura fait aucun mal : il aura au contraire servi à ramener le bon sens en politique, et à détruire les systèmes creux; comme la querelle du jansénisme, après quatre-vingt mille lettres de cachet, a servi à ramener le bon sens en théologie; mais si vous restez avec peu de magistrats amovibles, non héréditaires, vous tombez sous l'esclavage de la robe, comme ma patrie, l'Espagne, le Portugal. Il est moins dur que celui du soldat, comme était celui de l'empire romain, du Turc, des Orientaux; il convient mieux à un peuple policé. C'est un esclavage lent et mou. Il n'a pas l'attente et la ressource d'une révolution, comme l'esclavage militaire; il dessèche et maigrit la raison d'une nation; à cela près, il paraît ne causer aucun effet important; mais est-il un si grand mal de vivre et de mourir bête? C'est à vous à résoudre ce problème.

Si vous avez des moyens de faire contresigner quelques lettres, vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir que de m'écrire quelquefois. Mandez-moi ce que font les économistes dans leur hiver. Sont-ils devenus des chrysalides? Leurs *Éphémérides*, à quoi en sont-elles? Parlent-ils toujours de blé? Ont-ils entamé d'autres questions importantes? J'ignore, dans ce coin du monde où je me trouve relégué, ce qui se passe dans la charmante ville de Paris. Vous taisez-vous toujours? Et de quoi parlez-vous, si vous parlez? Allons, dites-en quelques mots à votre très humble et obéissant serviteur, etc.

Digitized by Google

158. — A MADAME D'ÉPINAY.

(Rép. au n° 13.) — Naples, 5 décembre 1772.

Ma belle dame, je ne suis resté que deux semaines ou trois, tout au plus, dans le courant d'octobre, sans vous écrire. Je ne m'amusais pas; mais je m'ennuyais trop pour pouvoir vous écrire. Depuis ce temps, je vous ai écrit régulièrement sous l'enveloppe de M. Magallon. J'ai cru, en cela, vous faire plaisir, et répondre à vos intentions, car vous vous plaigniez des retards dans la main de Caraccioli, et Magallon m'avait encouragé à lui écrire en droiture. Je crois que les lettres se sont égarées, parce qu'elles étaient des plus longues et des plus intéressantes que je vous aie jamais écrites. Il y avait mon inscription pour la statue du czar Pierre, mon projet pour le tombeau de Saxe-Gotha, et mille autres choses dont je ne me souviens pas. Je suis en butte aux chagrins, aux malheurs, aux petites disgrâces, depuis quelque temps, d'une manière incroyable. Elles affectent mon humeur bien plus que ma santé. Je n'ai la force de rien vous mander, puisque je n'aurais pas celle de vous faire tenir mes lettres. Si on inventait des bombes à lettres!

159. — A LA MÊME.

(Rép. aux n°s 14 et 15.) — Naples, 12 décembre 1771.

Ma belle dame, vos deux lettres du 15 et du 22 novembre me sont parvenues dans la même semaine; elles se contredisent, puisque la première me donne le baron D***[1] pour guéri; la seconde me le peint malade à faire

1. D'Holbach, sans doute.

Digitized by Google

peur. Cette incertitude me tourmente plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Votre lettre du 15 me donnerait occasion de faire des dissertations sur la ressemblance que vous vous trouvez avec Ragot; mais je ne suis pas en train de disserter ce soir. Lorsque j'imprimerai mon *Traité du droit de nature et des gens*, cela aura sa place. J'entreprends d'étudier le droit de nature dans les Œuvres de M. de Buffon, et d'après les bêtes. Je chercherai le droit des gens dans la collection des Voyages de l'abbé Prévost[1]. La ressemblance de l'homme au chien, fait mon traité du droit de la paix et de la guerre; la ressemblance de l'homme au taureau, établit mes principes du droit domestique de l'homme dans sa famille. Après mes deux Traités du droit de nature et de celui des gens, vient mon Droit public, qui aura pour titre : *De l'influence des préjugés du Droit romain sur le système politique actuel de l'Europe*. Voilà ce que je puis vous en dire ce soir. Je parle de composer des ouvrages, et je n'ai pas la force de dicter une adresse. Ah ! mon Dieu ! que je suis abruti ! Dans la semaine j'ai eu douze chagrins au moins, bien petits à la vérité, car le plus fort a été que, sur une abbaye dont je payais, pour le cadastre, en tout dix livres par an, on veut m'obliger d'en payer vingt-six. Que mon cœur devient mesquin dans ce pays, sans vicissitudes, sans ressources, sans grandeur d'aucune espèce, excepté des grands sots ! Enfin je ne suis bon à rien ce soir. J'avais répondu dès hier à la chaise de paille. Il faut que j'écrive ce soir à Gleichen.

Je vous remercie de l'épitaphe de Piron[2], dont il n'y a que les premiers vers qui soient bien beaux. Si je n'étais

1. *Histoire générale des Voyages*, Paris, 1745-70, 21 vol. in-4°.
2. Des trois épitaphes que Piron (1689-1773), composa pour lui-même,

Digitized by Google

trop malheureux en fait de finances, j'accepterais l'offre, extrêmement polie, que vous me faites de la meilleure grâce du monde, de tirer sur vous jusqu'à la somme de dix louis ; mais je ne m'aviserai pas de compter pour sûr, rien de ce qui est dû par Merlin l'enchanteur. Ainsi mandez-moi, au plus vite, l'argent que vous aurez reçu de lui, et alors ce sera le temps d'en disposer.

J'obéis en vous écrivant par la poste ; mais je suis persuadé que Magallon aura, à présent, ses lettres payées par la cour ; vous pourriez éclaircir ce fait.

J'ai dû répondre une lettre économico-politique à M. Baudouin. J'imagine que Magallon pourrait vous en procurer la lecture.

Je vous l'ai dit, ce soir il n'y a pas moyen de tirer parti de moi. Bonsoir. Portez-vous bien, et saluez mes amis.

160. — A LA MÊME.

(Rép. au n° 16.) — Naples, 19 décembre 1772.

Ma belle dame, je n'ai pas plus de verve ni de gaieté ce soir que d'ordinaire. Rien ne m'égaie, rien ne m'électrise. Il faut pourtant que je vous réponde ; vous m'avez

nous pensons, en raison des deux premiers vers loués par Galiani, qu'il s'agit de celle-ci :

Ci-gît... Qui ? Quoi ? ma foi, personne, rien.
Un qui, vivant, ne fut ni valet, ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin, ni prêtre,
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose.

Voir l'excellente édition des *Poésies de Piron*, par M. Bonhomme, Paris, 1879, p. 158.

Digitized by Google

écrit une lettre charmante ; je dois aussi une réponse à cette chaise de paille, aussi aimable que cruel, qui veut me garder rigueur encore un an. Mon Dieu, que cette année sera longue ! Dites-lui que Caraccioli ne connaît pas plus l'Italie d'à présent que vous. Il n'a pas vu les nouvelles cours de Milan, de Florence et de Naples. Il ne sait pas que les chemins sont devenus impraticables en hiver. Il ignore qu'il y a des spectacles partout en été, et qu'il n'y en a pas dans l'avent, dans le carême, et quinze jours après Pâques. En vérité, c'est une folie de ne pas suivre mon projet de voyage tel que je lui ai envoyé ; et puis il faut se tirer des embarras le plus tôt possible ; plus tôt ce voyage sera commencé, plus on se dépêchera de finir, et il faut compter l'anticipation du temps pour le tout parmi des êtres mortels [1].

Vous ferez de mon Dialogue tout ce que bon vous semblera, pourvu qu'il ne coure pas risque d'être imprimé. Vous pouvez croire que, lorsque j'écrivais, je ne disais rien de ce que dit M. Thomas ; je pensais à faire un acte de modestie. Il faut donc que son livre soit bien mauvais, s'il ne dit pas des choses qui vaillent les miennes. Mais enfin, je voudrais voir son livre, et le recevoir au plus vite ; car on me demande des livres nouveaux pour faire lire à notre reine, et j'imagine que ce livre pourrait lui plaire. Vous avez eu raison d'aimer le chevalier Mocenigo [2]. J'ai vu le même penchant dans mademoiselle

1. L'éd. T. corrige : Anticiper sur le temps est tout pour des êtres mortels.

2. Le chevalier Mocenigo, qui, de 1751 à 1756, et de 1768 à 1772, où il fut remplacé par son frère, fut ambassadeur de Venise près la cour de France. Il demeurait rue de l'Université, hôtel de Brou. Les *Mémoires secrets* parlent, à la date du 1er novembre 1773, d'un Moncenigo qui aurait été noyé dans un sac pour un fait analogue à ceux auxquels Galiani fait allusion (t. VII, p. 77). Cependant ce ne doit pas être le même que celui dont il est ici question.

Digitized by Google

Clairon pour le duc de Villars [1], et j'observais que ces messieurs, par leurs soins et leur politesse, font continuellement des amendes honorables aux femmes, du tort qu'ils leur font dans leur imagination. Peut-être aussi ils regrettent de n'être pas femmes autant qu'ils voudraient, et ils vous admirent comme les textes dont ils sont les très humbles commentateurs. Vous étiez donc un Tacite, un Suétone, dont Moncenigo était le Casaubon.

A propos, dites à la chaise de paille que si l'on publie à Paris, en langue française, quelque chose du voyage des savants Danois en Arabie [2], qu'il m'en informe tout de suite ; je voudrais l'acquérir.

Aimez-moi ; plaignez ma tristesse, ma situation, mon ennui, mes goûts point satisfaits, mon ambition déplacée ; mais sachez que je me porte bien malgré cela.

161. — A M. THOMAS.

Naples, 24 décembre 1772.

Vous avez fait, monsieur, une œuvre admirable sur les femmes, et vous avez eu la bonté de m'en envoyer un exemplaire, à condition de recevoir vous-même de ma part une copie de mon Dialogue sur le même sujet. Tout en reconnaissant, comme je le dois, le prix de ce don, je ne puis vous dissimuler l'embarras que me cause votre

1. Honoré-Armand, duc de Villars, né le 4 oct. 1702, fils du célèbre maréchal, et de Jeanne-Angélique Roque de Varangeville, gouverneur de Provence en 1734, fonctions dans lesquelles il mourut en mai 1770. Il ne passait pas pour aimer les femmes. Sa fille et unique héritière avait épousé, en 1744, Guy-Félix Pignatelli, comte d'Egmont.

2. Il s'agit du voyage scientifique que, sous le ministère du comte de Bernstorf, le Danois, Carstens Niebuhr, fit en Arabie, en 1761, avec trois autres érudits et un dessinateur, pour étudier les antiquités, la langue, les mœurs, la civilisation et la nature de ce pays. Niebuhr seul survécut à cette exploration.

Digitized by Google

demande. Ce que j'ai fait sur les femmes est si peu de chose, si différent de ce que vous avez su faire ! J'ai déprécié ce que vous élevez jusqu'aux nues, et comment auriez-vous pu maltraiter les femmes, vous qui parlez avec tant d'égards à votre cheval[1]. Je remplirai cependant votre désir, mais à condition que vous garderez un éternel secret sur cette production. Mon ami,

Fra le mie opre questa si taccia[2].

Que dites-vous de notre philosophe ? On débite sur sa conduite, près de la czarine[3], des choses épouvantables. On dit qu'il a osé lui jeter sa perruque au nez, lui pincer le genou, etc. etc. Il est unique, ce Diderot ; sa tête est le magasin du monde ; il sait tout, et paraît quelquefois ne rien savoir. Je crois qu'il a, pour le moins, autant d'absences d'esprit et de raison que Thomas (?), ou la plupart des grands hommes de Bicêtre.

Passons à votre autre demande ; vous voulez que je publie une seconde édition de mes *Dialogues sur les blés*, revue et augmentée. Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Merlin m'a donné une trop bonne leçon, et je ne veux point fournir à Panurge et consorts une nouvelle occasion de faire de l'esprit aux dépens du bon sens et du pauvre peuple.

Comme vous connaissez ma ferme résolution de ne jamais publier ni reconnaître certaines œuvres, voire même

1. On assure que, presque tous les matins, Thomas allait voir son cheval, et lui demandait, en le caressant, s'il se portait bien, comment il avait passé la nuit. (A. N.)

2. Le secret sur ce Dialogue, fut tellement gardé, que Diodati ne connut point ce manuscrit, et qu'il ne le porta point dans la liste des ouvrages de Galiani. (A. N.) — Pas si bien cependant que Grimm ne l'insérât dans sa *Correspondance littéraire* de 1772.

3. Le séjour de Diderot à Saint-Pétersbourg ayant eu lieu en octobre-décembre 1773, cette lettre paraît avoir été antidatée, et être de 1773.

Digitized by Google

de les désavouer, s'il le faut, à l'exemple de notre cher patriarche[1], qui ne manque jamais de désavouer tout ce qu'il fait de dangereux ou de médiocre, vous voudrez bien ne rien dire de mon dialogue anti-féminin, ni à mademoiselle de Lespinasse[2], ni à madame Geoffrin ; je craindrais qu'elles ne fissent exprès un voyage à Naples, pour me faire subir le sort d'Orphée ou d'Abailard :

Notum quid fœmina furens[3].

Aimons, mais craignons les femmes et le bon Dieu. Bonsoir et bonne année.

162. — A M. L'ABBÉ RAYNAL.

Naples, 30 décembre 1772.

Où êtes-vous donc, mon cher abbé? en France, en Amérique, chez le bon P... [4] ou dans un b... ? Depuis quatre mois et quelques jours, point de lettres de votre part ! C'est inouï. Aussi attendez-vous au plus juste, au plus terrible châtiment. Votre silence, et plus encore tout ce qu'on m'a écrit sur votre compte, m'ont mis dans une colère de chien. Gare la bombe ! Répondez, que vous a fait notre patriarche, pour le traiter à la manière des Patouillet, des Nonote ? Quoi ! parce qu'il vous donna, il y a plus de vingt ans, l'épithète insignifiante de *langue-*

1. Voltaire.

2. Mademoiselle de Lespinasse louait plus qu'elle ne critiquait l'*Essai* de Thomas : « Il est noble, fort, vertueux, écrivait-elle à Guibert le 21 mai 1773 ; il y a sans doute quelques défauts ; mais il s'est corrigé de ce qu'il avait d'enflé et d'exagéré dans son style ; il y a trop d'analyse et d'énumération. » *Lettres*, Charpentier, 1876, p. 6.

3. Virgile. *Æneis*, v, 6.

4. Probablement Jean Pechmeja (1741-1785), auteur du roman de *Telephe*, 1784, et grand ami de l'abbé Raynal, qui, dans son *Histoire du commerce des Deux-Indes*, l'avait eu pour collaborateur. Il serait, paraît-il, auteur du morceau sur la traite des noirs.

Digitized by Google

dechien[1], vous avez déchiré ses *Annales*[2], et vous l'avez traité comme un écolier en histoire ? Faut-il donc tant d'esprit pour aligner des dates ? Et si l'on vous demandait compte de tous les chapitres que vous avez publiés dans votre *Histoire philosophique*, sans les connaître? N'est-il pas convenu que c'est généralement pour les sots que nous écrivons tous? Qu'importe qu'un livre soit bien ou mal fait, qu'il présente des vérités ou des paradoxes ; pour trouver des lecteurs et faire le tour du monde, n'est-ce pas assez que son passeport soit revêtu de la signature vraie ou fausse d'un homme célèbre, voire même d'un académicien qui n'aura jamais écrit que pour signer son nom ?

Mais la belle, la cruelle madame P.... ne veut plus écouter vos fleurettes ; la Gourdan, vous refuse vos entrées dans le boudoir de ses novices ; la bile vous étouffe, et vous la répandez depuis Paris jusqu'à Ferney ! Que ne vous arrêtez-vous à la rue Plâtrière[3] ! Là, demandez au précepteur des mères de famille si, en cessant de faire des livres, il a également cessé de faire des enfants que d'autres nourrissent ; voyez surtout la jolie mercière qui maintenant, n'en déplaise à sa gouvernante, lui tient lieu de tout sur la terre[4].

On assure que votre coadjuteur[5], non content de cent

1. Il existe à la Bibliothèque du roi une lettre inédite de Voltaire, dans laquelle il donne à Raynal l'épithète de *languedechien*; l'ex-jésuite en eut connaissance. *Inde iræ.* (A. N.)

2. Les *Annales de l'Empire*, composées par Voltaire en 1753, à l'instigation de la duchesse de Saxe-Gotha, à qui elles furent dédiées. Publiées, le Ier volume en décembre 1753, le IIe en février 1754, elles furent très vivement critiquées par Raynal dans ses *Nouvelles littéraires*. Voir la *Corresp. littér.* t. II, p. 324.

3. Où demeurait J.-J. Rousseau.

4. Galiani veut parler apparemment de l'épouse de M. Venant, chez lequel J.-J. Rousseau logea pendant les dernières années de sa vie. (A. N.)

5. Pechmeja.

Digitized by Google

louis que vous avez bien voulu donner pour les mille et un zéros qu'il a consignés dans votre histoire d'outre-mer, veut sérieusement vous intenter un procès pour lésion d'outre-moitié. De grâce, mon cher philosophe, prévenez cette avanie; promettez autres cent louis, gagnez du temps, et laissez mourir votre homme comblé de vos promesses.

Je ne sais quel intérêt si puissant m'attache à votre secte, moi qui ne suis d'aucune, dont toute la philosophie consiste dans une parfaite indépendance en tout genre; c'est un faible que je ne puis surmonter, et cependant il n'est point de philosophe à qui je ne préfère ma chatte. Mais trêve de compliments; je crois que vous en avez assez pour vos étrennes. J'attends les miennes. Vous m'écrirez peut-être. Adieu.

P. S. La Harpe a donc ruiné votre bonhomme ! publier le babil d'un perroquet, son babil complet ! et vous n'avez point empêché cette extravagance ! je ne doute plus que votre bonne fortune ne croisse en raison des sottises et des malheurs d'autrui.

Digitized by Google

APPENDICE[1]

RÉPONSES DONNÉES PAR L'ABBÉ GALIANI, A M. DE SARTINE, AUX QUESTIONS QU'IL LUI AVAIT FAITES SUR LES MONTS-DE-PIÉTÉ, AUTREMENT DITS LOMBARDS.

La première question sur le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété, sera la dernière à laquelle je répondrai : on comprend aisément le pourquoi.

Deuxième question. Quelles espèces d'effets reçoit-on?

Réponse. Il y a deux sortes de Monts à Naples, les Monts ainsi appelés tout court, et les Monts-de-Piété. On en compte cinq des premiers, et deux des derniers. Dans les Monts on ne reçoit d'autres effets en gage que l'or, l'argent et les pierreries. Dans les Monts-de-Piété on reçoit aussi toutes les étoffes de toute espèce, en soie, en laine, les toiles de coton, dentelles, linges de table, de lit, tapisseries, etc., et même dans le Mont appelé *des pauvres*, on reçoit la batterie de cuisine et quelques meubles.

D. Combien de temps les garde-t-on?

R. On doit garder les effets pendant deux ans; après ce temps, si le propriétaire ne se trouve avoir payé aucun intérêt, on les vend à l'enchère. Sur le produit de cette vente l'on prélève le capital de l'argent prêté par le Mont,

1. Ainsi que nous l'avons annoncé, p. 65, note 1, nous donnons ici les *Réponses* à M. de Sartine, dont il est parlé p. 58, et le *Mémoire* sur les blés adressé au même.

Digitized by Google

et le montant des intérêts. Le surplus du produit de la vente est gardé pour le propriétaire, s'il vient le réclamer dans un certain espace de temps, après lequel il est censé prescrit au profit du Mont. (Cet espace est de trente ans.) Mais si le propriétaire paye régulièrement tous les ans ou tous les deux ans, on doit lui garder toujours son effet. Cela s'appelle rafraîchir le billet, et, en effet, il rend le vieux billet, et on lui en donne un nouveau, pour tenir mieux en règle les livres et les bilans de la caisse du Mont. L'intérêt du capital prêté est à six pour cent par année. Il y a des règles établies pour mettre la caisse du Mont à l'abri des pertes. Les effets sont estimés selon une espèce de tarif introduit par l'usage et par l'expérience, et qui est au-dessous du produit ordinaire de ce même effet dans la vente. Sur le prix de l'estimation, le Mont ne donne que les deux tiers. Cependant s'il arrivait que le retrait de la vente ne mît pas à couvert l'argent du capital et des intérêts calculés, ce n'est pas le Mont qui en souffre la perte; mais l'officier priseur est condamné à la payer. Ces officiers priseurs sont obligés de donner de très fortes cautions (au moins de cent mille francs), et ils ont de gros appointements, précisément à cause de ce risque auquel ils sont exposés. On voit, par ce que je viens de dire, que les Monts ne donnent, sur gage, que la moitié, et quelquefois moins que la moitié de la valeur de l'effet. Cependant, je crois que c'est beaucoup plus que n'en donnent les usuriers de Paris.

A l'égard des Monts-de-Piété, les règlements sont à peu près les mêmes. Il est bon d'avertir:

1° Que le Mont n'accorde aucun dédommagement à cause des vers qui auraient rongé les étoffes en laine, puisqu'il ne s'oblige de garder ce genre d'effets que six mois, après lesquels, si le propriétaire renouvelle et rafraîchit le billet, il est censé consentir aux risques et dommages des vers. Cependant ce dommage est moindre qu'on ne croirait. Comme on est obligé de remuer très souvent ces effets, et de les changer d'armoires en armoires pour tenir en registre le magasin, et faire place aux nouveaux effets, cette espèce de ventilation les pré-

Digitized by Google

serve des vers. Je crois qu'à Paris, en construisant bien les magasins, on pourrait parfaitement bien conserver les laines, et même les pelleteries.

2° Dans les Monts-de-Piété, il y a deux classes de gages, les gros gages et les petits. On appelle petits gages ceux sur lesquels on a donné quarante-quatre livres (dix ducats de notre monnaie) au moins, et ceux-ci ne portent point d'intérêt, et constituent la véritable œuvre de piété. Au surplus, les règles sont les mêmes que pour les gros gages portant intérêt; on doit les garder deux ans, au bout desquels, si le propriétaire ne vient pas les retirer, ou du moins rafraîchir son billet, on doit les vendre, et le surplus du produit est gardé au propriétaire. En un mot, pour maintenir l'ordre dans les registres des livres de gages, il ne faut pas qu'il y ait aucun billet plus ancien que de deux ans. Ainsi il faut le rafraîchir, si l'on veut empêcher la vente de l'effet engagé.

3° Il faut remarquer qu'on accorde toutes sortes de facilités aux emprunteurs. Par exemple, il est permis de partager en petits lots les effets, autant que cela est faisable. Ainsi, d'un habit complet, il est permis de faire trois lots, et on prendra, par exemple, 30 liv. sur l'habit, 20 liv. sur la veste, et 15 liv. sur les culottes, de sorte qu'on aura pris 65 liv. en tout sur l'habit, sans payer aucun intérêt, puisqu'aucun billet des trois ne surpasse les 44 liv. Les moindres gages sont de 50 sols; on ne paye aucun faux frais du Mont, et le produit des intérêts est assez grand pour suffire à tous les frais, et même pour donner un très gros bénéfice, qu'on convertit, en partie à augmenter les fonds du Mont, en partie en aumônes et autres œuvres pies de toute espèce.

D. Quelle raison allègue-t-on pour justifier ces intérêts?

R. Les fondations ont été autorisées par les bulles des papes, et c'est assez pour nous. Voici le plan de leur institution. Le fonds de l'argent qu'on donne aux emprunteurs est tiré des banques publiques de dépôt qu'il y a à Naples. Ainsi la mise des premiers fonds n'a rien coûté à personne. L'argent des banques est assez en sûreté, puisque, si dans la caisse de dépôt il n'y a pas tout

Digitized by Google

l'argent que les particuliers y ont déposé, il y a dans les effets du Mont assez de valeur intrinsèque pour faire l'équivalent. Cependant, pour empêcher que l'argent des caisses de banques ne manque pas à la circulation du commerce, on a fixé qu'on n'en puisse prendre que la cinquième partie pour prêter sur gages. Ainsi, de la caisse d'une banque qui aura quatre millions de fonds, on n'en tire que huit cent mille livres pour faire les fonds du Mont. On voit par là que toutes les banques de Naples sont des Monts en même temps. Les produits de l'argent prêté sur gages servent en partie aux frais de la régie des banques, puisqu'il n'en coûte jamais rien aux particuliers pour mettre ou pour retirer l'argent des banques. Le reste est tout employé en œuvres de piété, telles qu'entretien des hôpitaux, des malades, des maisons d'orphelins, secours aux prisonniers, aumônes secrètes, dots pour les filles, etc., etc. Cette destination paraît justifier l'usure. On pourrait, à présent que les Monts ont acquis assez de biens immeubles pour payer les employés et les commis, diminuer sans risque le taux de l'intérêt; mais on s'est arrêté par la crainte que cela encouragerait trop les emprunteurs, et augmenterait trop la fainéantise et l'oisiveté dans la ville.

D. Les fonds suffisent-ils?

R. Par ce que je viens de dire, on voit qu'il y a autant de fonds qu'on voudra pour prêter sur gages à Naples. Mais les deux Monts-de-Piété n'ont pas assez de fonds pour la quantité de petits gages sans intérêts; cela dérive principalement de la mauvaise administration de ces maisons. Pour cacher aux yeux du public ce manque de fonds, on a pris le parti de ne prêter sur gages sans intérêts, qu'une ou deux fois la semaine. Dans ces jours, la foule du peuple y est immense; on ne réussit à mettre en gages qu'à grands coups de poings donnés à compte à droite et à gauche, et reçus de même; on est poussé, repoussé, et souvent à moitié étouffé. C'est un ouvrage de plusieurs heures, et quelquefois de plusieurs journées; par conséquent personne ne va mettre en gage au Mont, excepté une classe de femmes misérables qui s'y destinent. Les impératrici (metteuses en gages), à Naples, sont

Digitized by Google

un corps de créatures du moins aussi respectable que les poissardes à Paris. Accoutumées à ce métier, elles vont de même mettre en gage avec intérêts dans les Monts qui ne sont pas de Piété, puisque les honnêtes gens qui sont dans la détresse, sont honteux d'y paraître, et les femmes, les jeunes gens ne veulent pas que cela soit su par leurs maris, leurs pères, etc. Ainsi lorsque les metteuses en gage ont quelque argent, elles réussissent à faire croire qu'elles ont mis dans le Mont l'effet, pendant qu'elles le gardent chez elles, et tirent le profit de l'intérêt de leur argent. Cela est défendu, non pas à cause de la diminution du profit des Monts, ce qui n'intéresserait ni le Souverain ni personne; mais à l'égard des risques que courent les effets d'être volés ou égarés dans les mains de ces malheureuses. Cependant ce risque n'est que pour les plus grands imbéciles; car outre qu'on peut aller soi-même mettre en gage au Mont, en se faisant représenter le billet, on peut toujours s'assurer s'il y a été déposé par la metteuse en gage.

D. Cet établissement empêche-t-il qu'il y ait des usuriers? Est-ce un sûr moyen de les détruire?

R. Il y a des usuriers à Naples, et il y en aura tant qu'on ne pourra accoutumer à l'économie tous les hommes, ce qui n'est pas aisé. Quelle que chose qu'on imagine et qu'on fasse, il y aura toujours des dissipateurs étourdis qui auront besoin d'argent dans le moment; et il est impossible d'imaginer des établissements qui puissent sans faute fournir de l'argent sur gages à un homme en moins de vingt-quatre heures. D'un autre côté, les caprices, le jeu, l'amour, les divertissements, les maladies arrivent souvent dans les jours où les banques sont fermées. Ainsi, outre les prêteurs à usure sans gages (qui ne peuvent pas être détruits par les Monts), il y a et il y aura toujours des usuriers à Naples, qui prêteront à la petite semaine; mais il y en a moins qu'à Paris, et leur usure est bien plus modérée. Les metteuses en gage sont en même temps nos usurières; elles sont encore, pardessus le marché, maqu....., tout comme à Paris; elles débauchent les jeunes filles, favorisent les intrigues, tout comme à Paris; elles sont tour à tour protégées ou per-

Digitized by Google

sécutées par les inspecteurs de police, selon le caractère des uns et des autres, tout comme à Paris, et finissent par aller toutes à l'hôpital, comme de raison et de coutume, et tout comme à Paris; mais leur nombre est bien moindre, même en comparaison de la population des deux villes; et il est certain que tout homme qui se trouvera sucé par ces impitoyables sangsues, peut s'en délivrer avec quelque chose qu'il puisse mettre en gage dans le Mont.

D. Y a-t-il dans les villes où cet établissement a lieu, plus ou moins de luxe, de libertinage, d'oisiveté, de faillites?

R. On ne doit point répondre à cette question. Le luxe, le libertinage, etc., peuvent être l'effet d'un si grand nombre de causes différentes et diversement combinées, qu'il n'en faut jamais tirer aucune induction, si on ne veut pas s'exposer à commettre la faute générale de tous les raisonneurs en politique. *Post hoc, ergo propter hoc.*

Première question, qui pourrait être la dernière. Quel est le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété, et lequel prédomine dans cet établissement?

Réponse. Il y a du bien et du mal, comme dans toutes les choses humaines. Le calculer en général, est une entreprise au-dessus des forces de l'entendement humain, et il n'y aurait qu'un économiste à tête échauffée qui s'aviserait de trancher une décision sur cela. Le calculer au méridien de Paris, c'est possible; mais c'est toujours l'ouvrage de quelques mois et l'affaire d'un volume in-8° imprimé chez un honnête imprimeur, s'il y en avait. Je ne refuserais pas de le composer, tant je brûle d'envie de plaire à l'illustre magistrat qui daigne m'honorer de sa correspondance, si j'en avais le temps. J'ai, en attendant, l'orgueil de croire qu'il lui suffira que je dise que mon avis est qu'un ou plusieurs Monts-de-Piété, avec des gages tous portant intérêts, seraient, dans les circonstances actuelles, fort utiles à Paris. Il y faudrait des règlements un peu différents de ceux de Naples; et je me ferai un véritable plaisir de lui communiquer mes idées là-dessus, si le cas en arrive. Je crois qu'un établissement pareil devrait être accordé comme privilège à l'hôpital

Digitized by Google

de l'Hôtel-Dieu de Paris, en lui réservant l'absurde et inutile droit prohibitif des viandes en carême, droit ridicule qui n'a jamais fait observer le carême en maigre à personne, et qui fait jeûner bien des malheureux. Le gouvernement ne devrait s'en mêler que pour avoir l'œil dessus, et empêcher les abus.

Il n'y a point de règlements imprimés de nos Monts; mais il serait mieux de faire aller d'ici une ou deux personnes des plus instruites, comme on a fait pour la loterie de l'École militaire.

MÉMOIRE A M. DE SARTINE, LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE.

L'ÉDIT de 1764 a été une des causes qui ont le plus influé sur la cherté des blés qu'éprouve la France depuis deux ans.

La défense de l'exportation jusqu'à nouvel ordre, publiée en 1769, n'est pas un remède efficace à ce mal; il pourrait même l'augmenter.

Preuve de cette assertion.

Toutes les fois qu'on fait, en matière de blés, une loi qui, par sa nature, ne peut être perpétuelle, et qu'on adopte un système qu'on ne saurait rendre durable, on s'expose au risque de causer une disette.

Ni la loi de 1764, ni la suspension de cette même loi, faite en 1769, ne sauraient être perpétuelles; donc elles causeront des disettes, jusqu'à ce qu'on embrasse un système inaltérable, et dont le gouvernement puisse être pendant très longtemps satisfait, et le soutenir.

Preuve de la première assertion.

Il ne faut pas s'imaginer que les rustres cultivateurs des campagnes, les manants des bourgs, les fermiers, etc.,

Digitized by Google

soient des bêtes, parce qu'ils ne parlent pas correctement le français, et qu'ils ne sont pas dignes d'être reçus à l'Académie des quarante. Ces gens jugent finement, calculent exactement, prévoient avec justesse l'effet et la durée d'une loi qui les concerne. S'ils voient qu'une loi est faite pour durer, ils s'arrangent d'abord pour s'y soumettre ; s'ils voient que non, ils ne visent plus qu'au moment du changement et de la rétractation. Je pourrais citer mille exemples de cette marche de l'esprit humain; mais je compte parler à des gens qui m'entendent sans me laisser épuiser en paroles. Lorsque la loi de 1764 parut, les badauds de Paris, c'est-à-dire les économistes et les beaux esprits la crurent éternelle, et ils écrivirent cela dans leurs almanachs, qu'ils appellent *Éphémérides*, jusqu'à ce jour. Mais les paysans ne jugèrent pas de même ; ils sentirent bien que ce ne serait pas après mille ans de la fondation d'une monarchie, qu'on y fouillerait et qu'on déterrerait, pour ainsi dire, une loi utile et durable, oubliée ou ignorée pendant dix siècles. Ils virent que c'était une nouveauté d'enthousiasme, une mode, un caprice littéraire, un Mississipi, un jansénisme, une fronde, une croisade, enfin une de ces maladies épidémiques d'esprit dont la nation française est parfois attaquée, et qui causent de cruels ravages, jusqu'à ce que le calme de la raison revienne. Ils dirent à l'instant en eux-mêmes : Voici le temps d'un double bonheur pour nous. Vendons d'abord, tant que la liberté dure, aux étrangers; nous trouverons des prix avantageux à nos blés, nous accélérerons l'arrivée d'une cherté. Alors, quelque révocation qu'on fasse, nous aurons toujours les hauts prix chez nous. Ainsi, lors du commencement de la liberté, ils visaient déjà au moment de la cherté et des défenses. Il sera aisé à ceux qui sont instruits dans les affaires, de voir, par les faits et par l'histoire du commerce des blés des six dernières années, que je ne me trompe point, et que l'empressement de vendre aux étrangers, la négligence de la construction des magasins et des entrepôts dans l'intérieur, quoique permis et autorisés, et tout enfin visait à abréger le moment de l'arrivée d'une disette, pour la convertir en famine désolante. On était bien sûr

Digitized by Google

qu'alors la défense de l'exportation arriverait; mais les commerçants n'avaient plus besoin d'exporter, lorsqu'ils jouissaient d'une cherté affreuse dans l'intérieur.

Il me reste à prouver que la loi de 1764, par sa nature, ne pouvait jamais être perpétuelle. J'ai employé un livre entier de dialogues à cette discussion. Je crois y avoir démontré que la France entière n'est pas tellement un pays à blé que, année commune, elle puisse en exporter une quantité considérable, pour en former une branche importante de son commerce. Quand même elle serait beaucoup plus et beaucoup mieux cultivée qu'elle n'est, elle serait proportionnellement autant mieux cultivée en oliviers, en mûriers, en vignobles et prés artificiels, en chanvre, en lin, etc., qu'en blé; ce surplus d'hommes qu'il faudrait pour mieux cultiver, consommerait précisément ce surplus de blé récolté. Ainsi tout reviendrait au même. Enfin j'ai beaucoup de raisons pour prouver cette vérité; mais je n'ai pas dit la plus plate de toutes les raisons, et conséquemment la meilleure. C'est que si véritablement le sol de la France était un pays à blé, tel que l'Afrique ou la Sicile, il y aurait déjà deux mille ans, au moins, que la loi de libre exportation y existerait. Tout ce qui est conforme à la nature des choses est toujours très ancien. Un peu plus de modestie en nous, un peu plus d'estime de nos ancêtres, nous épargneraient bien des sottises dites et faites.

La liberté d'exportation des blés en Sicile existe d'un temps immémorial; je crois qu'il faut dater du règne de Cérès, et de sa jolie fille Proserpine, enlevée par le contre-amiral Pluton, dans une descente qu'il fit dans le pays, en même temps que la charmante Europe fut enlevée sur la frégate *le Taureau*, pour le service intérieur de Jovis, roi de Crète. Ni les vers, ni les Arabes, ni les Espagnols des trois Philippe, encore plus Arabes que les Arabes, n'ont jamais pu déraciner, de la Sicile, une loi naturelle inhérente au sol; elle subsiste toujours, parce que *opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.*

Lorsque donc on fit en 1764 l'édit, on ne fit qu'exciter les commerçants à accélérer le moment de la disette et de la révocation de cette même loi. Elle est arrivée.

Digitized by Google

Preuve de la seconde assertion.

Je crois qu'on m'accordera sans peine que la révocation de la liberté d'exporter ne doit pas être perpétuelle. Les récoltes abondantes reviendront sans doute selon le cours naturel des saisons. Les bas prix reparaîtront par cela même qu'une cherté précédente ayant appauvri le peuple, il n'a plus les moyens de payer cher aucune denrée; et si la famine a causé une épidémie et moissonné la vie d'un grand nombre de malheureux, la diminution de la population et des consommateurs laissera encore plus de superflu en blés. Il faudra donc exporter aux étrangers derechef; et c'est précisément ce moment-là où visent les monopoleurs dès à présent. Ils disent: Ne nous décourageons pas, ne nous pressons pas de vendre; continuons à lâcher peu de blés dans les marchés, pour que le haut prix se soutienne; s'il arrivait qu'il nous en restât de non vendus à la nouvelle récolte qui se rencontrera abondante, la permission d'exporter reviendra: nous la demanderons à grands cris, les économistes diront que nous avons raison; les parlements ne sauront ce qu'ils diront; bref, nous l'obtiendrons parce que nous sommes riches, et nous crions au milieu des grandes villes, et non pas dans les provinces et au milieu des campagnes désolées. Ainsi, point de risques à craindre pour nous.

Or, il n'y a que le désespoir de vendre fort cher qui puisse abattre la cupidité du monopoleur; et il n'y aura jamais de quoi se désespérer pour eux, tant qu'ils verront qu'on suit des systèmes imparfaits, fautifs, faits pour le moment, impossibles à soutenir.

Je ne crois pas qu'on me cherchera querelle sur le mot de *monopoleur* que j'emploie, en me disant qu'il n'y en a pas. J'entends sous la dénomination de *monopoleur*, des gens qui, ayant une grande supériorité dans les moyens, soit de *richesses*, ou de *talents*, ou d'*autorité*, sont en état de maîtriser et d'écraser les petits commerçants, et peuvent en même temps donner la loi, et fouler aux pieds les misérables consommateurs. Cette classe d'hommes a dû exister de tout temps dans presque tous les gouverne-

Digitized by Google

ments, puisqu'il a toujours existé une grande inégalité dans les conditions, et une encore plus grande disproportion dans les talents et la capacité des hommes. C'est dans ce sens que le monopoleur est un être réel; car je ne nierai pas que, de se figurer des gens qui, seuls, ou même liés par une intelligence secrète entre eux, puissent conspirer à enlever toutes les denrées d'une province ou d'un royaume, c'est se former un monstre chimérique, et un être idéal.

Qu'il me soit permis d'avertir ici en passant, que l'entreprise de combattre et détruire le monopole, n'est autre chose que travailler à diminuer une trop grande inégalité de conditions. Ces deux choses se tiennent tellement liées ensemble, que l'une est la cause et l'effet en même temps de l'autre, et qu'on ne peut jamais faire la première sans la seconde, ni la seconde sans la première.

Voilà donc le mal et la cause du mal actuel de la France; j'entends du mal que les hommes ont fait; car pour celui que Dieu a envoyé, il ne pouvait que reculer de quelques années. Une mauvaise récolte arrive toujours deux fois dans douze ou quinze ans. Une suite de deux ou trois mauvaises récoltes doit arriver toujours une fois dans cinquante ou soixante ans. Ce période est aussi certain que le retour des éclipses, à cela près que les hommes ne savent encore le calculer, parce qu'ils ne connaissent pas encore le cours des vents, des pluies, du chaud et du froid, comme ils connaissent le mouvement des planètes. La disette serait donc toujours arrivée tant qu'une exportation *plénière* aurait existé, parce que, comme elle empêchait le désespoir de surfaire dans les prix, et qu'elle laissait toujours une porte ouverte à l'espérance d'aller le vendre aux étrangers; j'ai déjà dit plus haut qu'il n'y a que le manque de tout espoir qui dompte l'insatiable avidité des hommes.

Mais puisque le mal est fait, parlons des remèdes. Voici ce que je conseillerais.

1° Se presser d'établir une loi sur le commerce extérieur des blés, qui puisse être perpétuelle et invariable. Cette loi, cependant, ne pourra avoir aucun effet jus-

Digitized by Google

qu'au prochain mois d'octobre, la France n'étant pas, cette année, en état de rien vendre aux étrangers; mais la connaissance de la loi qui va régler la nouvelle récolte, influera beaucoup sur les prix actuels.

2° Faire arriver des vaisseaux de blé acheté chez l'étranger, dans tous les ports du royaume indistinctement.

3° Faire rouler ce même blé partout dans l'intérieur.

4° De tout le blé que le gouvernement lui-même, ou des marchands honnêtes encouragés par le gouvernement, auront fait venir, il n'en faut laisser acheter rien à des commerçants. Tout doit être vendu, dans le plus petit détail, au peuple et aux consommateurs.

5° Ne chargez jamais aucune personne de l'approvisionnement en entier d'aucun endroit, quelque marché avantageux qu'il puisse vous offrir; laissez toujours la liberté, toujours la concurrence, et contentez-vous d'exciter l'émulation de vendre au rabais, en commençant par perdre sur les blés que le gouvernement aura achetés.

6° Ne permettez à aucun maire, échevin, ni magistrat quelconque, d'emmagasiner des blés, sous prétexte d'assurer la provision d'une ville jusqu'à la nouvelle récolte. Pendez d'abord le premier qui osera l'entreprendre, ensuite faites-lui son procès.

7° Ne gardez pas un instant aucune portion des blés arrivés, soit par mer ou par terre, quelque peur qu'on vous fît qu'il n'en restera pas pour le lendemain. Exposez d'abord le tout en vente, ou publiez du moins par les gazettes la quantité qu'on en a vendue.

8° Ne fixez jamais de prix au blé ni au pain, même au milieu de la plus cruelle famine; n'employez jamais de peine ni d'amende pécuniaire contre les infracteurs de vos ordonnances; pendez-les, emprisonnez-les, mais ne leur demandez pas d'argent. Cet argent souillera les mains; il est rouillé par le sang des pauvres, à qui on vient de l'arracher.

9° Si la disette, malgré les mesures prises, augmente, ouvrez toutes les portes possibles pour que le peuple puisse emprunter, mettant ses effets en gage. Ouvrez les

Digitized by Google

hôtels des monnaies, et autorisez-les à prendre en gage les effets d'or et d'argent pendant un an, après lequel on les monnaiera, si on ne les retire pas; ouvrez d'autres portes au secours. Ayez bonne contenance, ne craignez pas la famine, et faites craindre au contraire aux monopoleurs l'abondance. Voilà tout ce que je sais proposer.

Il me reste à faire quelques réflexions sur ce que je viens de dire, pour mieux expliquer, ou pour prouver quelqu'un de mes conseils.

Quant au premier, je crois qu'on ne me demandera pas la loi et le système que j'aimerais le mieux. L'amour paternel pour celui que j'ai indiqué dans mon dernier dialogue, me le fera toujours chérir. Ce n'est pas que je n'y voie des inconvénients et des défauts que les économistes n'ont pas vus, comme assurément je n'en vois aucun de ceux qu'ils y ont vus. Malgré cela, je le crois toujours le moins fautif de tous les systèmes. Une courte analyse de tous les autres démontrera clairement les avantages du mien.

Je crois d'abord qu'on sera à présent convaincu que la liberté plénière d'exportation est une absurdité qui ne pouvait tomber que dans la tête des économistes. L'édit même de 1764 ne l'établissait pas. Ainsi, je ne m'arrête pas à la combattre. La France a joui toujours d'une exportation limitée, et j'ai déjà dit plus haut que les méthodes anciennes sont en général les meilleures, puisque la nature même les avait indiquées. Voyons donc quelle espèce de limitation nous pouvons adopter relativement à notre temps, à nos mœurs et aux avantages très marqués que notre siècle a sur les siècles précédents. C'est en cela que nous pouvons l'emporter sur nos ancêtres. Nous pouvons faire ce que peut-être ils ne firent qu'entrevoir et souhaiter.

Toutes les limitations possibles se réduisent à trois classes :

1° Relativement aux personnes;

2° Relativement à la quantité;

3° Relativement au prix.

Premièrement, la limitation relative aux personnes, est ce que nous appelons des permissions particulières.

Digitized by Google

Elle est celle qui a été le plus en vogue en France dans les temps passés. Il est pourtant aisé de prouver qu'elle est, de toutes les méthodes, la plus mauvaise, la plus arbitraire, la plus *inique*, la plus *monopoleuse*. On me demandera à présent pourquoi étant si défectueuse, elle était la plus en usage. Je réponds en deux mots : c'est qu'on ne pouvait pas en avoir d'autres, et qu'on ne pouvait pas empêcher celle-là dans une monarchie dont la constitution est féodale ; dont les ducs, ensuite les gouverneurs, puis les intendants, jouissaient d'une autorité presque souveraine ; dans un État où le clergé et la noblesse jouissent de trop grands privilèges, où le roturier n'est au fond qu'un esclave *de la glèbe*. Quelque ordonnance qu'on imaginât, l'exécution devait toujours se changer en permission et faveur particulière. Remercions Dieu si nous pouvons abandonner une méthode vicieuse et en suivre une meilleure. Plaignons nos ancêtres, et ne les insultons pas.

La deuxième classe des limitations est la quantité nécessaire. C'est la méthode qu'on suit à Naples et en Sicile. On accorde des permissions pour trois cent mille toumoli, pour cinquante mille, etc., et puis on s'arrête. Cette méthode est mauvaise, même dans un petit royaume ; elle le serait bien plus dans un grand tel que la France. On ne peut avec sûreté accorder des permissions sans avoir su le véritable état de la récolte, connaissance impossible, ou du moins si tardive à acquérir, qu'elle arrête le cours libre du commerce. En France, il faudrait partager toute la masse des permissions qu'on compte donner selon les provinces, et donner, par exemple, deux cent mille septiers à la Picardie, trois cent mille à la Lorraine, etc. ; varier chaque année, selon la récolte de ces provinces ; chose impraticable, qui détruit toutes les spéculations ; et à la première faute qu'on commet, on a une famine tout comme si on avait laissé agir le hasard. Cette méthode est donc très mauvaise, et même impraticable. Dans l'exécution, elle revient aux *permissions particulières*.

Reste la troisième classe des limitations relatives au prix ; c'est celle de l'édit de 1764. On a donc vu qu'elle

Digitized by Google

ne vaut rien. Fixer que le blé, lorsqu'il sera monté à 13 liv. 10 s., ne doit plus sortir, n'empêchera pas une famine; car si ceux qui l'ont vendu à l'étranger à un bon prix, eussent été prophètes, assurément ils ne l'auraient pas vendu; s'ils pouvaient le faire rentrer, assurément ils le feraient; mais c'est ce qui ne se peut pas; les autres souverains l'empêchent, chose que les économistes n'ont jamais voulu croire, malgré les attestations les plus authentiques de la *Gazette de France*. Ils crient que c'est *évident*; que les autres agissent fort mal en affamant la France, et que c'est contre l'*évidence* que de laisser mourir de faim des économistes. Les oreilles de tous les souverains sont sourdes à leurs voix. En un mot, ou vous mettez le taux de la restriction trop haut, et vous vous affamez tout de même que s'il n'y en avait pas, ou vous le mettez trop bas, et vous détruisez le commerce, ou vous le variez chaque année, et vous empêchez les spéculations et les commissions.

Ma méthode est celle qui s'approche le plus de celle de l'édit; dans le fond elle est la même, mais elle accompagne toujours le blé dans tous les prix possibles; et par ce niveau mobile, elle fait refluer dans l'intérieur le blé. Elle a donc cet avantage sur toutes les autres, qu'elle porte directement à encourager en tous temps, et dans toutes les années, la circulation intérieure préférablement à la sortie. Voilà ce qui me l'a fait préférer et chérir.

Dans l'état actuel des choses, j'y trouve un autre avantage aussi, que je prie de ne pas regarder comme une satire, ni comme une mauvaise plaisanterie; mais une chose sérieusement dite et digne d'entrer dans les calculs de ceux qui sont faits pour gouverner des hommes. Je dis que, si l'on adopte mon plan, tout le monde sera d'abord persuadé qu'il va être fixe et inaltérable. Le peuple regardera le droit de sortie sur les blés comme un impôt : or, il est, de longue main, habitué à savoir qu'un impôt une fois mis, est éternel. L'exportation sera donc sûre et sacrée, puisqu'elle donne quelque produit au trésor royal; mais elle restera par cet impôt même subordonnée à la circulation intérieure. On verra les blés s'éloigner des

Digitized by Google

ports, et s'approcher des montagnes. On n'y verra plu cette pente, devenue habituelle, de voiturer les blés tou jours à Nantes, à Rouen, à Dieppe, sans même qu'o sache si l'étranger en demande.

Je passe aux conseils suivants.

Du blé qu'a offert à la France le roi de Naples, le seu de tous les souverains qui ait donné cette marque d'ami tié à un prince son allié, on en a fait acquisition pou le port de Marseille. On s'est découragé de le navigue jusqu'aux ports de l'Océan. On a fait une faute par timi dité. On a craint qu'il n'y arrivât gâté et qu'il y revin fort cher : mauvaise raison. Il faut, dans les disettes, fair paraître du blé non attendu partout. Plus il y arrive l'improviste, plus il porte coup. Qu'importe qu'il ai souffert, qu'importe qu'il revienne fort cher. La disette es pour les trois quarts, une maladie d'imagination. Frap pez donc l'imagination par des coups inattendus, si vou voulez la guérir. Quel est des monopoleurs celui qu pourra savoir au juste jusqu'à quel point ce blé navigu est endommagé ? Qui peut imaginer que le gouvernemen veuille y perdre dans la vente ? Qui peut s'assurer que l'exemple du gouvernement n'encourage d'autres particuliers commerçants à suivre la même route, et qu'ils trouveront le moyen de faire parvenir le blé mieux conditionné et moins cher? Ne croyez jamais qu'avec le blé étranger on apporte un grand secours ni à un grand ni même à un petit royaume. Il ne sert qu'à guérir l'imagination, à combattre et faire lâcher prise aux monopoleurs qui gardent les blés nationaux, sur lesquels, seuls, il faut fonder l'espérance. Toute la science et l'art consistent à les faire sortir et paraître. N'employez jamais la force, toujours la ruse, et souvenez-vous de la fable d'Ésope, que la douce chaleur des rayons du soleil a plus de force pour faire lâcher un manteau que le vent le plus impétueux.

C'est d'après ce principe que j'ai osé donner des conseils qui paraîtront bien hardis, et peut-être même fous, et qui seront cependant bien utiles, si on les sait appliquer et suivre. J'ai dit plus haut que les monopoleurs ne sont que ceux qui ont plus de moyens, plus de forces,

Digitized by Google

plus de fonds en argent que les autres. Dans les bourgs et les petites villes, tout le peuple est pauvre ; il n'y a donc pas de monopoleurs, ni ne peut pas y en exister. Si vous y laissez établir un magasin public, vous autorisez un maire ou un échevin à être monopoleur ; vous lui fournissez les moyens par les fonds mêmes que le public lui donnera ; vous faites donc une création de monopoleurs en charge d'office, en établissant des magasins. Ainsi donc, règle générale, partout où vous êtes sûr qu'on ne vend le blé qu'à de vrais consommateurs qui n'achètent que pour eux et pour leurs familles, et qui n'achètent pas pour revendre, exposez-leur devant les yeux tout le blé que vous avez, vous ne courez aucun risque ; ils sont pauvres, ils n'ont pas les moyens de tout acheter ; et si vous parvenez une seule fois à faire rester du blé au marché qui n'ait pas pu trouver d'acheteurs, comptez que l'alarme de la disette cessera, et les prix tomberont de moitié. Il se fait dans la disette un combat singulier dans le cœur des hommes, entre leur amour pour l'argent et leur amour pour le pain. S'ils voient abonder le blé, ils chérissent leur argent ; si le blé manque, ils méprisent et foulent aux pieds l'argent, et le versent à pleines mains pour s'acheter du pain.

J'ai recommandé très fort qu'on ouvre des portes aux peuples pour emprunter au moins sur gages. Ce conseil est très important. Dans le temps de cherté, les monopoleurs d'argent sont encore plus à craindre que les monopoleurs de blés. Ces monopoleurs d'argent, qu'on appelle usuriers, existent, et je n'ai jamais pu m'empêcher de rire voyant des hommes de bon sens nier sérieusement l'existence des monopoleurs de blés, lorsqu'ils ne sauraient nier l'existence des usuriers. Enfin les uns et les autres existent, et il faut les ranger dans la même classe. Ils sont ceux qui ont plus de moyens que les pauvres, et qui, par cela, les écrasent ; mais les usuriers font bien plus de ravages ; il est donc nécessaire de combattre les deux en même temps ; et lorsqu'on combat la disette de blés, il faut combattre la disette d'argent : les moyens sont les mêmes. Comme vous faites arriver du blé étranger non attendu pour dérouter l'avidité des possesseurs

Digitized by Google

du blé existant en France, faites arriver de l'argent non attendu, prêté à un plus bas intérêt, pour dérouter les usuriers. Les hôtels de monnaies seraient les plus propres pour certains effets, et ils pourraient avoir des orfèvres correspondants dans toutes les moindres villes de leur ressort, pour y recevoir les effets d'or et d'argent que le peuple voudrait mettre en gage. Mais ceci est un faible secours. Il n'y a pas beaucoup de métal d'or et d'argent dans les provinces. Il faudrait autoriser dans chaque ville quelques bourgeois considérables à recevoir et à prêter sur gages à six pour cent, sur toutes sortes d'effets. Cette permission y invitera des honnêtes gens : *Honos alit artes*. Dès que l'on peut être honnête homme et gagner, tout le monde voudra être honnête homme. Je dis la même chose des usuriers que j'ai dite des monopoleurs. Ne les cherchez pas, ne les persécutez pas; mais établissez une concurrence au rabais, si vous voulez les subjuguer.

Je m'estimerais bien heureux, si mes faibles lumières et mon avis pouvaient être de quelque utilité à une nation respectable, à un peuple charmant, à une ville que je chéris, à des amis que je regrette; enfin aux Français qui m'ont tant aimé et caressé, et qui n'ont d'autre tort avec moi que d'avoir laissé paraître des brochures indécentes et ridicules contre mon ouvrage, que l'amour pour la France m'avait dicté, quoique je ne leur reproche pas de les avoir lues, encore moins admirées.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS

à 3 fr. 50 le volume

(Le Catalogue complet est envoyé franco contre demande affranchie.)

ŒUVRES DE THÉOPHILE GAUTIER

Poésies complètes. 1830-1872..... 2 vol.
Émaux et Camées. Édition définitive, ornée d'une eau-forte, par M. J. JACQUEMARD..... 1 vol.
Mademoiselle de Maupin.. 1 vol.
Le Capitaine Fracasse..... 2 vol.
Le Roman de la Momie... 1 vol
Spirite. Nouvelle fantastique. 1 vol.
Voyage en Russie. Nouvelle édition..... 1 vol.
Voyage en Espagne (Tras los montes)..... 1 vol.
Voyage en Italie..... 1 vol.
Romans et Contes..... 1 vol.
Nouvelles..... 1 vol.
Tableaux de Siège..... 1 vol.
Théâtre..... 1 vol.
Les Jeunes-France, romans goguenards, suivis de Contes humoristiques..... 1 vol.
Histoire du Romantisme... 1 vol.
Portraits contemporains... 1 vol.
L'Orient..... 2 vol.
Fusains et Eaux fortes.... 1 vol.
Tableaux à la plume.. ... 1 vol.
Les Vacances du Lundi.. . 1 vol.
Constantinople..... 1 vol.
Les Grotesques..... 1 vol.
Loin de Paris..... 1 vol.
Portraits et Souvenirs littéraires..... 1 vol.

Extrait du Catalogue de la PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 4 » le volume broché.
5 50 reliure anglaise, souple, tranches rouges.
6 50 demi-veau, tranches rouges ou dorées.
7 » cuir de Russie ou maroquin, avec coins, tête dorée.

Mlle de Maupin, avec quatre dessins de M. EUGÈNE GIRAUD. 1 vol.
Fortunio, avec deux dessins de THÉOPHILE GAUTIER, reproduits en fac-simile..... 1 vol.
Les Jeunes-France, avec deux dessins de THÉOPHILE GAUTIER, reproduits en fac-simile..... 1 vol.

Paris — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

21Jun'61RR
REC'D LD
JUN 5 1961
5 JUL 61EKX
REC'D LD
JUL 13 1961
27Nov'61MT
REC'D LD
MAY 16 196

MAR 21 1966 34
REC'D LD
MAR 26 '66-5
NOV 29 1998

LD 21A-50m-12,'60
(B6221s10)476B

Ge
Universit,
Berk

Digitized by Google

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C057998987

Digitized by Google

Digitized by Google